3 1761 03559 8176

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

An Anonymous Donor

TRADITIONS

ALLEMANDES.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

TRADITIONS
ALLEMANDES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR LES FRÈRES GRIMM,

TRADUITES

PAR M. THEIL.

II.

PARIS.
ALPHONSE LEVAVASSEUR ET Cie,
PLACE DE LA BOURSE, 8.

1838.

PT
915
G514
S.2
688618
21.11.52

LE FLEUVE SACRÉ QUI FOURNIT LE SEL.

TACITE, *Annal.*, XIII, 57. — Voy. PLINE, *Hist. nat.*, XXXI, 39.

Entre les Hermondures et les Cattes coulait un fleuve (la Saale) (1) qui fournit le sel en abondance; ce fleuve, les deux peuples s'en disputaient la possession. Car c'était chez les Germains une croyance religieuse « que ces lieux étaient le point le plus voisin du ciel et que nulle part les dieux n'entendaient de plus près les prières des hommes. C'était pour cela que le sel donné par une prédilection divine à cette rivière et à ces forêts, ne naissait pas, comme en d'autres pays, des alluvions de la mer lentement évaporées. On versait l'eau du fleuve sur une pile d'arbres embrasés; et deux élémens contraires, la flamme et l'onde, produisaient cette précieuse matière. » La guerre, heureuse pour les Her-

(1) D'après WENK (*Hist. de la Hesse*), la Saale, rivière de Franconie, qui se jette dans le Mein, près de Gemünden.

mondures, fut d'autant plus fatale aux Cattes, que les deux partis avaient voué à Mars et à Mercure l'armée qui serait vaincue, vœu suivant lequel hommes, chevaux, tout est livré à l'extermination.

LE LAC SACRÉ D'HERTHA.

TACITE, *Germanie*, ch. XL.

Les Reudignes, les Avions, les Angles, les Varins, les Eudoses, les Suarthones et les Nuithones, sont des peuples allemands qui habitent entre des fleuves et des rivières qui les protègent. Un usage commun à tous ces peuples, c'est l'adoration d'Hertha, c'est-à-dire la Terre-Mère. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes et qu'elle se promène quelquefois au milieu des nations. Dans une île de l'Océan est un bois consacré, et, dans ce bois, un char couvert, dédié à la déesse. Le prêtre seul a le droit d'y toucher; il connaît le moment où la déesse est présente dans ce sanctuaire; elle part traînée par des génisses et il la suit avec une profonde vénération. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête pour tous les lieux qu'elle daigne visiter et honorer de sa présence.

Les guerres sont suspendues; on ne prend point les armes; tout fer est soigneusement enfermé. Ce temps est le seul où ces barbares connaissent, le seul où ils aiment la paix et le repos; il dure jusqu'à ce que, la déesse étant rassasiée du commerce des mortels, le même prêtre la rende à son temple. Alors le char, et les voiles qui le couvrent, et, si on les en croit, la divinité elle-même, sont baignés dans un lac solitaire. Des esclaves s'acquittent de cet office et aussitôt après le lac les engloutit. De là une religieuse terreur et une sainte ignorance sur cet objet mystérieux qu'on ne peut voir sans périr.

LA FORÊT SACRÉE DES SEMNONES.

TACITE, *Germ.*, ch. XXXIX.

Les Semnones se disent les plus anciens et les plus nobles des Suèves. Ils ont une forêt consacrée dès long-temps par les augures de leurs pères et une pieuse terreur; c'est là, qu'à des époques marquées, tous les peuples du même sang se réunissent par députations, et ouvrent, en immolant un homme, les horribles cérémonies d'un culte barbare. Une autre pratique atteste encore leur vénération pour ce bois. Per-

sonne n'y entre sans être attaché par un lien, symbole de sa dépendance et hommage public à la puissance de Dieu. S'il arrive que l'on tombe, il n'est pas permis de se relever; on sort en se roulant par terre. Tout, dans les superstitions dont ce lieu est l'objet, se rapporte à l'idée que c'est le berceau de la nation, que là réside la divinité souveraine, que hors de là tout est subordonné et fait pour obéir.

L'ÉMIGRATION DES ANSIBARIENS.

TACITE, *Annales*, XIII, 54-56.

Les Frisons s'étaient établis près du Rhin, dans des terres vacantes. Déjà ils avaient construit des maisons, ensemencé les champs, lorsqu'ils en furent violemment chassés par les Romains. Ces mêmes champs, devenus vacans de nouveau, furent envahis par les Ansibariens, peuple peu nombreux, mais fort de l'assistance qu'il trouva chez les nations voisines qui ne le virent point sans pitié chassé par les Cauques, et n'ayant aucune terre où se fixer. Boiocal, leur chef, voulut se mettre, lui et son peuple, sous la protection des Romains, s'ils consentaient à leur laisser ce territoire vide pour eux et leurs

troupeaux. Il leur représenta que ce pays avait appartenu jadis aux Chamaves, puis aux Tubantes, enfin aux Usipiens; que la terre fut donnée aux mortels comme le ciel aux dieux; et que les places vides sont un domaine public. Ensuite (il prévoyait sans doute le refus des Romains), regardant le soleil, s'adressant à tous les astres, comme s'ils eussent été devant lui, il leur demanda « s'ils voudraient éclairer un sol inhabité. Ah! qu'ils versassent plutôt les eaux de l'Océan sur les ravisseurs de la terre. » Mais les Romains rejetèrent sa demande, et ne voulurent reconnaître d'autres juges qu'eux-mêmes sur ce qu'ils avaient à donner ou à prendre. Telle fut la réponse publique qu'ils firent aux Ansibariens. Quant à Boiocal, ils lui offrirent des terres pour lui, en mémoire de sa longue amitié, qu'ils désiraient conserver par un tel présent; le Germain repoussa cette offre comme le prix de la trahison. « La terre, ajouta-t-il, peut nous manquer pour vivre; elle ne peut nous manquer pour mourir. » Et les deux partis se retirèrent également irrités. Les Ansibariens appelèrent à leur secours les Bructères, les Tenctères, et même des nations plus éloignées. Le général romain (Avitus) conduisit aussitôt ses légions chez les Tenctères et menaça de tout saccager, s'ils ne renonçaient à la ligue; ils obéi-

rent. La même terreur désarma les Bructères et chacun désertant les périls d'une querelle qui n'était pas la sienne, les Ansibariens, restés seuls, reculèrent jusque chez les Usipiens et les Tubantes. Chassés de ces cantons, ils fuient chez les Cattes, puis chez les Chérusques, et, après des courses longues et vagabondes, étrangers, manquant de tout, reçus en ennemis, les hommes jeunes et armés périrent par le fer, loin du sol natal; le reste fut partagé comme une proie.

LA NAVIGATION DES USIPIENS.

TACITE, *Agricola*, ch. XXVIII.

Une cohorte d'Usipiens levée en Germanie et transportée en Bretagne fit un coup d'audace extraordinaire et digne de mémoire. Ils massacrent le centurion et les soldats qui, distribués dans chaque manipule pour les former à la discipline, y servaient à la fois de maîtres et de modèles et s'embarquent sur trois bâtimens légers, dont ils entraînent par force les pilotes. Un de ceux-ci leur ayant échappé, ils tuent les deux autres comme suspects; et leur entreprise était encore ignorée que déjà ils avaient disparu

comme par miracle et voguaient en pleine mer. Bientôt emportés çà et là, forcés de combattre avec les Bretons qui se défendaient contre leurs pillages, souvent vainqueurs, quelquefois repoussés, ils furent réduits par la faim à manger d'abord les plus faibles d'entre eux, puis ceux que désignait le sort. Après avoir fait ainsi le tour de la Bretagne, ils perdirent leurs vaisseaux, faute de savoir les gouverner, furent pris pour des pirates et tombèrent successivement dans les mains des Suèves et dans celles des Frisons. Il y en eut mille qui, vendus comme esclaves, furent amenés, de maître en maître, jusque chez les Romains, en Italie, où ils racontèrent eux-mêmes leurs étonnantes aventures.

MIGRATION DES GOTHS.

JORNANDES, édit. Lindenbrog, p. 83, 98.

Les peuples barbares sortirent de l'île de *Schanze* (*Scanzia*, Scandinavie) comme un essaim d'abeilles. C'est de là que partirent les premiers Goths sous la conduite de *Berich*, leur roi ; le lieu où ils débarquèrent d'abord fut appelé de leur nom *Gothenschanze* (*Gothiscanzie*, Scandinavie des Goths). Ils marchèrent ensuite contre les Ulméruges qui habitaient sur les

côtes de la mer et les vainquirent; après quoi, ils battirent les Vandales, voisins de ces derniers. Là, ils multiplièrent, et quand, sous Filimer, leur cinquième roi depuis Berich, leur population se fut considérablement accrue, ils résolurent de s'avancer sous la conduite de ce prince dans l'intérieur des terres. Or, en cherchant ainsi un lieu où ils pussent convenablement se fixer, ils allèrent jusqu'en Scythie dans le pays nommé Ovin, où une partie de leur armée fut séparée de l'autre par la rupture d'un pont. Ceux qui avaient eu le bonheur de passer le fleuve (Danube), continuèrent leur course jusqu'à l'extrémité de la Scythie et s'arrêtèrent sur les bords de la mer Noire.

Dans l'origine, ils étaient partis de la Scanzie sous la conduite de Berich avec seulement *trois vaisseaux*. L'un de ces trois vaisseaux alla plus lentement que les autres; il fut pour cela nommé *Gepanta* (le *badaud*, le traînard), et la race entière tira de là le sobriquet de *Gépides* (1), car

(1) L'étymologie ordinaire qui dérive *Gépides* de *beiten* (goth. *beidan*) attendre, est admissible; celle qu'on donne ici, et qui le fait venir de *gapan*, *gepan* (notre *gaffen*), est au contraire toute naturelle; le mot signifie : ouvrir la bouche, s'étonner, et a, comme le latin *hiare*, le sens d'être oisif, paresseux, irrésolu. Cependant toute cette explication du nom est purement traditionnelle, et pourrait bien, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, n'être pas la véritable.

ils sont en général grands de corps et lents d'esprit. Ces Gépides s'établirent dans une île de la Vistule; les Ostrogoths et les Wisigoths poussèrent plus avant, mais s'arrêtèrent bientôt aussi. Dans la suite, ils entrèrent en guerre avec les Gépides, les battirent, et, plus tard, se séparèrent eux-mêmes; chaque race prit une route particulière.

LE PONT ROMPU.

JORNANDES, p. 83.

Les Goths, dans leurs diverses migrations, allèrent aussi dans la Scythie où ils trouvèrent une contrée fertile et calme qui semblait inviter une colonie à s'y fixer; mais, pour s'y rendre, il fallait traverser un large fleuve, et la tradition rapporte que, quand la moitié de l'armée fut sur l'autre bord, le pont se rompit, de sorte qu'aucun de ceux qui avaient passé ne put revenir, ni aucun de ceux qui étaient restés, traverser. Tout le pays est entouré de lacs et de marais profonds où personne n'ose mettre le pied; mais on doit encore aujourd'hui (du temps de Jornandes), si l'on en croit les récits des voyageurs, entendre dans le lointain des mugis-

semens de troupeaux qui attestent avec mille autres indices qu'il y a au-delà de ces marais un pays habité par des hommes.

POURQUOI LES GOTHS ONT ENVAHI LA GRÈCE.

Olympiodore, extrait par STRITTER, *Mem. pop.*, I, 73-74; voy. 476.

Voici ce que la tradition rapporte au sujet des statues d'argent destinées à empêcher l'irruption des Barbares. Sous le règne de l'empereur Constance, Valérius, préfet dans la Thrace, reçut avis qu'il y avait quelque part un trésor à prendre. Il se rendit sur les lieux à la place désignée et apprit des habitans que ce trésor était composé d'objets consacrés solennellement autrefois par la religion. Valérius transmit cet avis à l'empereur qui lui envoya l'ordre d'enlever tout ce qu'il trouverait de précieux. On fouilla la terre, et l'on trouva trois statues d'argent massif; les bras arrondis formaient l'anse, selon la manière des Barbares; les draperies étaient bigarrées et les cheveux relevés sur la tête; elles avaient la face tournée vers le nord qui est le berceau des Barbares. Quelques jours après que ces statues eurent été déterrées et enlevées, les Goths firent leur première irruption dans la

Thrace, et ils furent suivis de plusieurs autres peuples barbares qui inondèrent toute la Thrace et l'Illyrie. C'est précisément entre la Thrace et l'Illyrie qu'était située cette place consacrée; les trois statues paraissent avoir été enfouies là pour préserver le pays de l'invasion des Barbares.

FRIDIGERN.

Jornandes, p. 106-107, cap. 35. — Voy. Ammien Marcellin, 31, 5 et Zosime, 4, 34.

Les Goths célébrèrent dans des chants les exploits de Fridigern. Voici sur ce héros une tradition qui est venue jusqu'à nous. Lorsque les Wisigoths n'avaient pas encore de demeure fixe, ils éprouvèrent les horreurs de la famine. Fridigern, Alathée et Safrach, leurs chefs et leurs guides, pressés par ce fléau, allèrent trouver les généraux de l'armée romaine, Lupicinus et Maximus, et traitèrent avec eux pour des subsistances. Les Romains, dans leur sordide avarice, leur vendirent à des prix exorbitans de la viande de mouton et de bœuf, du chien mort et de la chair d'autres animaux immondes. Un pain leur coûtait un valet, une

livre de viande dix livres d'argent. Les Goths donnèrent ce qu'ils eurent; quand ils eurent épuisé et leurs valets et leur avoir, l'impitoyable marchand traita avec les parens pour leurs fils. Les Goths pensèrent qu'il valait mieux perdre la liberté que la vie, et qu'il y avait plus de compassion à conserver un homme en le vendant qu'à le tuer en le gardant. Cependant Lupicinus, le général des Romains, imagina une trahison et invita Fridigern à un festin. Celui-ci, ne soupçonnant rien, s'y rendit avec une suite peu nombreuse; mais, comme il était à table, les cris d'hommes qu'on égorgeait vinrent frapper son oreille. Ces cris partaient d'un autre corps de logis où Alathée et Safrach mangeaient; c'étaient les Romains qui s'étaient jetés sur eux et voulaient les massacrer. Fridigern connut aussitôt qu'il était trahi; il tira son glaive au milieu du festin, et, avec une audace peu commune, courut secourir ses compagnons. Il arriva à temps pour sauver leur vie, appela tous les Goths à venir anéantir les Romains, et cet appel fut entendu, car les Goths aimaient mieux périr dans un combat que de succomber à la lente agonie de la faim. Ce jour-là mit fin à la famine qui décimait les Goths et à la paisible domination des Romains. Les Goths restèrent dans le

pays où ils s'étaient établis, et y vécurent désormais, non plus comme des intrus et des étrangers, mais en maîtres et en souverains.

LE TOMBEAU DU ROI ALARICH.

JORNANDES, p. 111, cap. 20.

Les Wisigoths se rendaient en Afrique par l'Italie; la mort surprit subitement en route Alaric, leur roi, qu'ils aimaient outre mesure. Alors ils se mirent à détourner le cours du fleuve Barent qui coule près de la ville de Consentia (aujourd'hui Cosenza), du pied de la montagne; puis, au milieu du lit mis à sec, ils firent creuser par une troupe de prisonniers un tombeau dans lequel ils déposèrent avec une foule d'objets précieux, le corps de leur roi Alarich. Cela fait, ils ramenèrent le fleuve dans son ancien lit, et, afin que l'endroit ne pût être désigné par personne, ils mirent à mort tous ceux qui avaient creusé le tombeau.

MORT D'ATAULF.

JORNANDES, p. 112, cap. 31. — OLYMPIODORE, ap. STRITTER, I, 72.

La mort du roi Ataulf qui, avec ses Wisigoths, avait envahi l'Espagne, est diversement racontée par la tradition. Selon quelques-uns, ce fut Wernulf qui, outré de ce que le roi avait plaisanté sur sa tournure risible, le perça de son épée. Selon d'autres, Ataulf était dans son écurie et regardait ses chevaux, lorsque Dobbius, un de ses domestiques, l'assassina. Ce domestique avait été précédemment au service d'un autre roi goth, supplanté par Ataulf. Ainsi Dobbius vengea son premier maître sur le second.

LES TRULLES.

OLYMPIODORE, ap. STRITTER, I, p. 74. — Voy. VARRON, *Trulla, vasculi genus.* — BIOERN, *Haldorson*, I, 155, *drilla, vas angustum.* — *Goslarische Gesetze* ap. LEIBNITZ, *scr. rer. Brunsvic.*, III, 507. *Trülle, Weinkanne.* — STALDER, I, 312. *Trülle, Kæsich, Schachtel.*

Les Vandales appelaient les Goths *Trulles;* voici pourquoi : un jour les Goths, pressés par la famine, furent obligés d'acheter du blé aux Vandales, et ils ne reçurent pour une pièce d'or

qu'une seule *trulle* de grain. Une *trulle* pleine ne contient pas tout-à-fait le tiers d'un setier.

TRADITION SUR GELIMER.

Historia Miscella, lib. 16. — Voy. STRITTER, *Mem. popul.*, I, p. 346.

Du temps que les Vandales occupaient l'Afrique, il y avait à Carthage un vieux proverbe qui disait que le G devait d'abord suivre le B, puis après, le B suivre le G. Cela s'entendait de Genserich qui avait battu Boniface et de Bélisaire qui avait vaincu Gélimer. Ce Gélimer aurait été fait prisonnier tout d'abord sans la circonstance suivante. Bélisaire avait envoyé contre lui Jean l'Arménien qui avait parmi les gens de sa suite un écuyer nommé Uliarès. Uliarès vit sur un arbre un petit oiseau, et banda son arc; mais, comme il avait bu un coup de trop, et qu'il n'était pas parfaitement maître de ses sens, il manqua l'oiseau et atteignit son maître à la nuque. Jean mourut de la blessure, et Gélimer eut le temps de fuir. Il s'enfuit en effet, et le même jour arriva chez les Maurusiens. Bélisaire le poursuivit, et le tint étroitement bloqué à l'extrémité de la Numidie sur une petite montagne. Ainsi cerné, assiégé au milieu de l'hiver, Gélimer manqua bientôt

de subsistances, car les Maurusiens ne cuisent pas de pain, n'ont ni vin ni huile ; ils mangent, comme les animaux privés de raison, le grain et l'orge avant qu'ils soient mûrs. Alors le roi des Vandales écrivit une lettre à Pharas, l'un des chefs de l'armée grecque, et lui demanda trois choses : un *luth*, un *pain* et une *éponge*. Pharas demanda au messager : « Pourquoi cela ? »

Le messager répondit : « Gélimer veut manger le pain, parce qu'il n'en a pas vu depuis qu'il a gravi cette montagne; avec l'éponge il veut laver ses yeux rouges et malades qu'il n'a pas baignés depuis le temps; quant au luth, il en veut jouer pour déplorer son infortune. » Pharas eut pitié de lui, et lui envoya ce dont il avait besoin.

GÉLIMER CHARGÉ DE CHAINES D'ARGENT.

AIMOIN, II, 6.

Gélimer (Childemer), après la perte de la bataille, se réfugia avec douze Vandales seulement dans un château très bien fortifié où il fut assiégé par Bélisaire.

Ne voyant aucun moyen d'échapper, il consentit à se rendre à condition qu'il serait conduit sans fers devant l'empereur. Bélisaire lui dit

qu'il ne serait lié ni avec des cordes ni avec des filets, ni avec des chaînes de fer. Gélimer se fia à cette parole; mais Bélisaire le fit lier avec une chaîne d'argent, et le mena en triomphe à Constantinople. Là, cet infortuné roi fut accablé d'injures et d'outrages par les courtisans; mais il supplia l'empereur de lui faire donner le cheval qu'il avait auparavant et de lui permettre de se battre avec douze de ceux qui l'avaient conspué et souffleté. « C'est le moyen, dit-il, de mettre au jour leur lâcheté et mon courage. » L'empereur y consentit, et Gélimer vainquit les douze jeunes gens qui avaient voulu se mesurer avec lui.

ORIGINE DES HUNS.

JORNANDES, p. 103-104.

Voici comment la tradition raconte l'origine des Huns : Filimer, fils de Gandarich, cinquième roi des Goths depuis leur émigration de la Scanzie, trouva parmi son peuple certaines femmes qui prophétisaient l'avenir; dans la langue gothique elles étaient appelées *Alirunes*. Il ne voulut pas les souffrir plus long-temps, et les exila du milieu de son peuple dans les bois. Quand ces Alirunes eurent erré quelque temps

dans les déserts, elles furent vues par des *hommes sauvages* qu'on appelle faunes, *hommes à feuilles de figuier*, et eurent commerce avec eux.

La race qui résulta de l'union des hommes sauvages et des Alirunes fut petite, laide et féroce; elle habita dans l'origine dans les Palus-Méotides; mais bientôt ils se mirent en campagne, et vinrent s'établir dans le voisinage des Goths.

MIGRATION DES HUNS.

JORNANDES, p. 104. — Voy. HRABANUS MAURUS, ap. JOH. MUELLER, *Schw. Gesch.*, I, 245, not. 78.

Les Huns vivaient de rapine et de chasse. Un jour, des chasseurs de leur nation vinrent sur les bords du Palus-Méotide, et une biche se présenta tout à coup à leurs yeux. Cette biche entra dans l'eau, et tantôt elle allait en avant, tantôt s'arrêtait; elle leur montrait ainsi le chemin. Les chasseurs la suivirent et passèrent à gué ce lac qu'ils avaient cru jusque-là infranchissable comme la mer. Aussitôt qu'ils eurent aperçu la terre scythique, la biche disparut. Surpris de ce prodige, ils retournèrent parmi les leurs, et leur indiquèrent le beau pays, ainsi que le gué que leur avait montré la biche. Ensuite les

Huns se rassemblèrent et pénétrèrent avec une force irrésistible dans la Scythie.

TRADITION SUR LES HUNS.

JORNANDES, cap. 5, p. 85.

Du temps de Jornandes, il y avait une tradition qu'il rejette, il est vrai, mais qui faisait venir les Huns, non de la Scythie, mais d'ailleurs. D'après cette tradition, ils seraient tombés en esclavage dans la Grande-Bretagne ou dans une autre île, et auraient racheté leur liberté en donnant chacun l'argent d'un cheval.

Ce fut plus tard, dans le moyen-âge, une croyance générale que les Huns et les Turcs qui passaient pour le même peuple, étaient des monstres nés d'un magicien et d'une louve. Ils paraissent avoir répandu et accrédité eux-mêmes cette superstition exprès pour inspirer plus de terreur. Encore aujourd'hui elle se conserve sur les frontières de la Turquie parmi les chrétiens d'Autriche. (SISMONDI, I, p. 54.)

L'ÉPÉE DE GUERRE.

JORNANDES, cap. 35, p. 116. — Voy. *Altd. Wælder*, I, p. 312. Remarq. 10 et p. 319.

Un pâtre, qui faisait paître son troupeau, vit une de ses bêtes qui boitait. Ne pouvant s'expliquer la cause de sa blessure, il suivit les traces de son sang et trouva enfin l'épée sur laquelle la vache en paissant avait marché sans la voir. Le pâtre déterra cette épée et la porta au roi Attila. Attila s'en réjouit et vit que l'empire du monde lui était destiné, puisque l'épée de guerre que les Scythes avaient de tout temps regardée comme sacrée, lui était tombée entre les mains.

LES CIGOGNES.

JORNANDES, p. 123-124.

Attila assiégeait depuis long-temps la ville d'Aquilée, défendue par les Romains; fatiguée d'une si vigoureuse résistance, son armée commençait à murmurer et à demander le départ. Comme le roi, indécis s'il lèverait le siége ou le continuerait, allait et venait, tout pensif, sous les murs de la ville, il remarqua que les oiseaux

blancs, c'est-à-dire les cigognes, qui avaient leurs nids sur les toits des maisons, quittaient la ville, emportant leurs petits cigogneaux, et, contrairement à leur habitude, dirigeaient leur vol vers la campagne. Attila, qui était un habile homme, appela ses gens, et leur dit : « Voyez! ces oiseaux qui connaissent l'avenir abandonnent la ville sur le point de périr et les maisons vouées à une destruction prochaine! » Ces paroles ranimèrent le courage de l'armée; on construisit des machines et des béliers; Aquilée fut prise d'assaut et livrée aux flammes; cette malheureuse ville fut entièrement saccagée, et c'est à peine s'il en resta quelques débris pour indiquer le lieu où elle avait été.

LE POISSON SUR LA TABLE.

PROCOPE, lib. I, cap. I.

Théodoric, roi des Ostrogoths, après un règne brillant et glorieux de plusieurs années, souilla la fin de ses jours par un acte de cruauté. Prêtant l'oreille aux calomnies des envieux, il fit mettre à mort ses fidèles serviteurs Symmaque et Boèce, et confisquer leurs biens.

Quelques jours après, Théodoric étant à

table, il arriva que ses gens servirent la tête d'un gros poisson. A peine le roi l'eut-il aperçue qu'il crut voir la tête de Symmaque, décapité par ses ordres, se mordant la lèvre inférieure et le regardant avec des yeux menaçans. Saisi d'effroi à cette vue, le roi ressentit bientôt les frissons de la fièvre; il se mit au lit, déplora son crime, et mourut au bout de quelques jours. Il avait condamné Symmaque et Boèce sans enquête préalable. Cette injustice était la première de cette nature dont Théodoric se fût rendu coupable; ce fut aussi la dernière.

L'AME DE THÉODORIC.

Dialogi Gregorii M., lib. IV, cap. 30. — Chronique allem. en vers. *Altd. Walder.*, III, 283; voy. I, 228.

Du temps de Théodoric, roi des Ostrogoths, un homme revenait en Italie d'un voyage fait en Sicile. Son vaisseau, assailli par la tempête, alla échouer sur les côtes de l'île de Lipari. Là, demeurait un pieux ermite, et tandis que les matelots étaient occupés à radouber le bâtiment, cet homme résolut d'aller trouver le saint et de se recommander à ses prières. Aussitôt que l'ermite le vit venir avec les gens de sa suite, il leur adressa cette question : « Savez-vous déjà

que le roi Théodoric est mort? » Ils répondirent sur-le-champ : « C'est impossible ; car nous l'avons laissé vivant, et nous n'avons rien appris de semblable à son sujet. » Le serviteur de Dieu répliqua : « Il est pourtant bien mort ; car, hier matin à neuf heures, je l'ai vu emmener sans ceinture ni chaussure (1), les mains liées, entre le pape Jean et le patrice Symmaque, et précipiter dans le cratère du volcan voisin. » Nos voyageurs prirent exactement note du jour et de l'heure où cette nouvelle leur fut donnée ; et, de retour chez eux, ils apprirent que le roi Théodoric était mort précisément à cette heure. Comme il avait fait périr dans les fers le pape Jean et décapiter le patrice Symmaque, ce furent justement eux, ses deux victimes, qui le conduisirent dans le feu de l'enfer.

URAJAS ET ILDIBAD (2).

PROCOP., *de Bello Goth.*, III½, 1.

Le Goth Urajas avait une femme riche et belle. Elle allait un jour au bain, magnifiquement

---

(1) *Discinctus et discalceatus*, comme les proscrits. *Lex salica*, tit. 61.

(2) AMM. MARCELLIN, p. 70-71 (*ed. Sirmond*, 1618, in-8), les nomme *Orajus* et *Heldebadus*.

parée et accompagnée d'une nombreuse suite de femmes. Elle vit dans le bain la femme du roi Ildibad, négligée, mal vêtue ; et, loin de la saluer humblement, comme on le doit quand on passe devant une reine, elle lui dit dans son orgueil des paroles injurieuses. C'est qu'alors les revenus d'Ildibad étaient encore très modestes et sa puissance n'était pas encore celle d'un roi.

Mais la reine ne supporta point cet affront ; enflammée de dépit, elle alla trouver son époux, et le pria, les larmes aux yeux, de la venger de l'outrage qu'elle avait reçu de la femme d'Urajas. Aussitôt Ildibad accusa Urajas devant les Goths de vouloir passer à l'ennemi, et peu de temps après il le fit traîtreusement mettre à mort. De là naquirent parmi les Goths de violentes inimitiés, des luttes acharnées et le gépide Wilas résolut de tuer le roi. Un jour qu'Ildibad était à table et mangeait, Wilas le frappa tout à coup de son épée sur la nuque, et le coup fut si imprévu que les doigts du roi tenaient encore de quoi manger, lorsque sa tête coupée roulait sur la table, et jetait l'effroi parmi les convives.

TOTILA ÉPROUVE LE SAINT.

Dialogi Gregorii M., lib. 2, cap. 14-15.

Totila, roi des Goths, ayant appris que saint Benoît avait le don de prédire l'avenir, partit et fit annoncer sa visite au couvent; mais, voulant éprouver si l'homme de Dieu avait réellement le don de prophétie, il donna ses souliers à un de ses écuyers nommé Riggo, le revêtit d'habits royaux, et lui ordonna de se présenter au saint avec toutes les apparences de la royauté. Trois autres seigneurs de sa suite, Walderich, Ruderich et Blindin (1) eurent ordre de l'accompagner, de porter ses armes et de se comporter absolument comme s'il était le roi véritable. Riggo entra dans le couvent avec son magnifique costume et au milieu d'un immense concours de peuple, et trouva l'homme de Dieu au fond d'une vaste salle. Aussitôt que Benoît le vit assez près pour pouvoir en être entendu, il lui cria : « Quitte, mon fils, quitte ce vêtement qui n'est pas le tien ! » Riggo tomba aux pieds du saint, effrayé d'avoir été aussitôt découvert, et tous les gens de sa suite s'agenouillèrent avec

(1) Amm. Marcellin, p. 72, les nomme *Ruderit*, *Vidiarid* et *Bleda*.

lui; ils se relevèrent ensuite, mais n'osèrent pas s'approcher du saint homme; ils retournèrent tout tremblans vers le roi, et lui racontèrent ce qui s'était passé. Alors Totila se présenta lui-même, et s'humilia devant le saint assis au fond de la salle. Celui-ci vint à lui, le releva, lui reprocha ses guerres cruelles, et lui prédit en peu de mots ce qui devait arriver : « Tu as fait et tu fais encore beaucoup de mal; quitte enfin la voie de l'injustice ! Tu dois entrer dans Rome, passer la mer, régner neuf ans et mourrir dans la dixième année. » Totila, saisi d'une vive frayeur, prit congé du saint homme et désormais ne fut plus aussi cruel.

L'AVEUGLE SABINUS.

Dialogi Gregorii, lib. 3, cap. 6.

L'évêque Sabinus avait perdu la vue par suite de son grand âge, et il était complétement aveugle. Totila, ayant appris que cet homme prédisait l'avenir, ne voulut pas le croire avant d'en avoir fait lui-même l'expérience. A son arrivée dans le pays, l'homme de Dieu invita le roi à un festin. Totila ne voulut rien prendre, mais il s'assit à la droite du vieil-

lard. Quelques instans après, comme un domestique présentait à Sabinus du vin dans une coupe, le roi, étendant la main sans rien dire, prit la coupe, et l'offrit lui-même à l'évêque. Celui-ci la prit, mais en disant : « Vive la main qui me présente à boire ! » Totila rougit d'être découvert, mais se réjouit d'avoir trouvé ce qu'il cherchait.

Sabinus était déjà très vieux et ne paraissait pas encore près de mourir. Son archidiacre, qui avait l'ambition de lui succéder dans l'épiscopat, conçut le projet de l'empoisonner. Il gagna l'échanson qui mêla du poison dans son vin et corrompit le jeune garçon qui avait coutume, à dîner, de présenter à boire à Sabinus. Mais aussitôt que la coupe lui fut présentée, l'évêque dit au domestique : « Bois toi-même ce que tu me présentes. » Le domestique tremblant aimait mieux boire et mourir que de subir l'ignominie attachée à un homicide de cette nature ; il allait le faire et portait déjà la coupe à ses lèvres, quand Sabinus, l'arrêtant tout à coup, lui dit : « Ne bois pas ; donne-moi cette coupe, je vais la boire ; mais va dire à celui qui te l'a donnée, que je bois, et que néanmoins il ne sera pas évêque. » A ces mots, l'évêque fit le signe de la croix, et but sans danger. Mais au même instant l'archidiacre qui se trouvait dans un autre

endroit, tomba mort sur la place, comme si le poison s'était glissé dans ses veines par la bouche de l'évêque.

L'ITINÉRAIRE DES LOMBARDS.

Paulus Diaconus, I, 2.

Lorsque les Winiles, qui dans la suite prirent le nom de Lombards (Longobardi), se furent tellement multipliés dans l'île de Scandinavie, qu'il ne leur était plus possible de demeurer ensemble plus long-temps, ils se partagèrent en *trois bandes* et tirèrent au sort. Celle que le sort aurait désignée devait abandonner le sol de la patrie et en aller chercher une autre ailleurs. La bande qui tomba au sort partit sous la conduite de deux chefs, les frères *Ibor* et *Ayo* (ou Agio) qui avaient avec eux leur sage mère *Gambara*. Ils entrèrent d'abord sur le territoire des Skoringes, battirent les Vandales et leurs rois *Ambri* et *Assy;* de là ils se rendirent chez les Moringes, puis passèrent dans le Goland. Après s'y être arrêtés quelque temps, ils prirent possession des contrées appelées Anthaib, Banthaib et Wurgenthaib, où ils ne restèrent pas non plus ; car ils allèrent dans le Rugiland, campè-

rent quelque temps en rase campagne, se battirent avec les Hérules, les Gépides et les Goths, et enfin s'établirent définitivement en Italie.

SORTIE DES LOMBARDS.

D'après les vieilles chroniques et le chant populaire danois. — Voy. SUHM, *Fabelzeit*, I, p. 40-42. — D'après SAXO GRAMMAT, lib. 8, p. 158-159, où l'on trouve *Aggo*, *Ebbo* et *Gambaruc*. — Voy. encore dans SUHM, II, p. 84, une tradition remarq. sur *Snio* et *Magge*.

Le roi *Snio* (Schnee, neige) régnait en Danemarck, lorsqu'une grande disette se déclara dans le pays; le roi, pour diminuer le mal, porta une loi qui défendait les banquets et les réunions de buveurs; mais cette mesure ne produisit aucun effet et la cherté des vivres alla toujours croissant. Le roi convoqua alors son conseil et résolut de faire tuer le tiers de la population. *Ebbe* et *Aage*, deux valeureux guerriers, siégeaient au premier rang dans ce conseil; leur mère, nommée *Gambaruk*, femme de beaucoup de sagesse, habitait dans le Jutland. Quand ils lui apprirent la résolution du roi, elle le blâma et trouva souverainement injuste et cruel de faire périr tant d'innocens : « Je sais, dit-elle, un expédient meilleur et qui ne peut nous déshonorer; faites tirer au sort les

vieux et les jeunes, et que ceux d'entre eux que le sort aura désignés, quittent le Danemarck et aillent chercher sur mer leur salut. » Cet avis reçut l'approbation générale, et on tira au sort. Il désigna les jeunes. Aussitôt les vaisseaux furent équipés. Ebbe et Aage ne perdirent pas de temps; ils mirent les voiles au vent et partirent; Ebbe conduisit les Jutes, Aage les Gundignes.

TRADITION RELATIVE A GAMBARA (1) ET AUX LONGUES-BARBES.

PAUL. DIACONUS, lib. I, c. 8. — GREG. TURIC., *Hist. epitomata*, cap. 65. — Voy. *Gotfrid. viterb.*, p. 299; voy. aussi p. 304.

Lorsque le tirage au sort eut eu lieu et que le tiers de la nation des Winiles dut aller chercher une autre patrie à l'étranger, la bande des émigrans fut conduite par deux frères, nommés Ibor et Aio (2), tous deux pleins de jeunesse et de vaillance. Leur mère, nommée *Gambara*, était une femme fine et prudente, en qui ils avaient mis toute leur confiance et qu'ils consultaient dans les cas embarrassans. Comme ils cherchaient

---

(1) Il est remarquable que cette *Gambara* est la Cambra d'Hunibald.

(2) Dans GOTFR. VITERB. on lit *Hibor* et *Hangio*.

donc, dans leur émigration, un territoire qui leur plût et où ils pussent s'établir, ils arrivèrent dans la contrée appelée Schoringie, et là ils firent une halte de quelques années. Tout près de là habitaient les Vandales, peuple grossier et fier de ses victoires; à la première nouvelle de l'arrivée des Winiles, ils leur envoyèrent des messagers pour leur déclarer qu'ils eussent à payer un tribut aux Vandales ou à se préparer à la guerre. Dans cette circonstance, Ibor et Aio tinrent conseil avec Gambara leur mère, et il fut résolu d'un avis unanime qu'il valait mieux défendre sa liberté les armes à la main que de la souiller par un tribut; ils firent rendre cette réponse aux Vandales. Les Winiles étaient des guerriers pleins de force et de courage; mais ils étaient en petit nombre. Alors les Vandales allèrent trouver Wodan, et lui demandèrent de les rendre vainqueurs des Winiles. Le Dieu répondit : « Je donnerai la victoire à ceux que je verrai les premiers au lever du soleil. » Gambara, de son côté, se rendit auprès de Frea, l'épouse de Wodan, et lui demanda la victoire pour les Winiles. Frea lui donna conseil : « Que les femmes winiles, dit-elle, détachent leurs cheveux et les laissent tomber sur leur visage et sous leur menton en guise de barbe; puis, qu'elles viennent, le matin de très

bonne heure, avec leurs maris, se présenter devant la face de Wodan, sous la fenêtre qui donne vers l'orient, et par laquelle il a coutume de regarder. » Les femmes winiles exécutèrent ce conseil à la lettre, et, lorsque Wodan, au lever du soleil, regarda par la fenêtre, il cria : « Quelles sont ces Longues-Barbes que j'aperçois? » Frea lui dit alors : « Tu dois donner la victoire à ceux à qui tu as donné un nom (1). » Ce fut de cette manière que Wodan laissa la victoire aux Winiles, et depuis cette époque les Winiles se sont toujours appelés Longues-Barbes (Longobardi).

LES LOMBARDS ET LES ASSIPIENS.

PAUL. DIACON., I, 11-12.

Bientôt après la victoire des Winiles, les Longues-Barbes (Lombards), pressés par la famine, furent obligés de quitter la Schoringie, et ils se dirigèrent vers la Moringie. Mais les Assipiens (? Usipiens) leur opposèrent résistance et ne voulurent pas leur accorder le passage à travers leur territoire. Les Lombards voyant leur petit

---

(1) Voyez le chant relatif à Helge et Swana dans notre édition de l'Edda, vers 8, remarq. p. 33.

nombre et la multitude de leurs ennemis, eurent recours à la ruse; ils répandirent le bruit qu'ils portaient avec eux sur le champ de bataille des têtes de chiens, c'est-à-dire qu'ils étaient des hommes monstrueux avec des têtes de chiens; qu'ils étaient altérés de sang humain et qu'ils buvaient leur propre sang, quand ils ne pouvaient pas prendre d'ennemis; et pour rendre la chose plus croyable, ils dressèrent leurs tentes dans la campagne à de grandes distances les unes des autres et allumèrent beaucoup de feux. Les Assipiens, à cette vue, conçurent quelque frayeur et n'osèrent plus exécuter les menaces de guerre qu'ils avaient faites. Cependant ils avaient parmi eux un homme d'une taille gigantesque et d'une force qui leur inspirait de la confiance; ils le mirent en avant et proposèrent aux Lombards un combat singulier avec lui, les laissant libres de choisir parmi les leurs le guerrier qu'ils voudraient pour l'opposer à leur champion. Si l'Assipien était vainqueur, les Lombards reprendraient le chemin par lequel ils étaient venus, et s'en iraient; s'il était vaincu, ils auraient le passage libre.

Les Lombards acceptèrent; et, comme ils cherchaient le guerrier sur qui tomberait leur

choix, un homme de la classe des esclaves s'offrit pour combattre, à condition que, s'il était vainqueur, il serait admis, lui et sa postérité, dans la classe des hommes libres. On y consentit; il engagea le combat et fut vainqueur. Conformément à son vœu, il fut immédiatement affranchi, et les Lombards, ayant le passage libre, arrivèrent heureusement dans la Moringie.

LES SEPT HOMMES DORMANT DANS LA CAVERNE.

PAUL. DIACON., lib. I, c. 3. — Voy. la tradition byzantine dans Grég. de Tours, Mirac., I, 95, où les mots *Germani* (frères) et *Germani* (Germains, Allemands) sont pris l'un pour l'autre; ce qui n'empêche pas Paul de suivre un autre récit.

Le miracle suivant est connu de toute l'Allemagne. Tout-à-fait à l'extrémité des côtes de la mer, il y a, sous un rocher élevé, une caverne, dans laquelle sept hommes dorment, on ne sait plus depuis quel temps; leurs corps ne se corrompent point, leurs vêtemens ne se pourrissent point, et le peuple a pour eux une haute vénération. Tout en eux semble annoncer que ce sont des Romains. Un homme, poussé par la curiosité, voulut un jour ôter à l'un de

ces dormeurs la draperie qui le couvre ; aussitôt ses bras se desséchèrent et tout le monde fut si effrayé, que personne n'osa plus s'approcher d'eux. La Providence les conserve là pour accomplir quelque sainte mission ; peut-être sont-ils destinés à se lever un jour pour annoncer la sainte doctrine aux peuples païens.

L'ENFANT DANS L'ÉTANG.

PAUL. DIACON., lib. I, c. 15.

Du temps d'Agelmund, roi des Lombards, il arriva qu'une femme de cette nation mit au monde sept enfans à la fois, et pour se soustraire à la honte qui en devait résulter, les jeta, plus cruelle que les bêtes féroces, tous sept dans un étang. Le roi vint à passer justement devant cet étang ; il vit les malheureux enfans étendus là ; et, arrêtant son cheval, il les retourna avec la lance qu'il portait à la main. Alors un de ces petits enfans saisit avec ses petites mains la lance du roi. Le roi augura de là que cet enfant deviendrait un homme remarquable ; il ordonna au gardien de l'étang de le retirer de l'eau et le donna à une nourrice pour l'allaiter ; et, comme il l'avait retiré d'un étang qui, dans sa langue se

dit *Lama* (1), il lui donna le nom de *Lamissio*. L'enfant grandit, devint un vaillant guerrier et après la mort d'Agelmund, fut roi des Lombards.

RODULF ET RUMETRUD.

PAUL. DIACON., I, 20.

Lorsque les Hérules et les Lombards voulurent mettre fin à leurs guerres par un traité de paix, le roi Rodulf envoya son frère au roi Tato, avec plein pouvoir de traiter en son nom. Après que l'affaire fut terminée, l'envoyé revint, et, pour revenir, fut obligé de passer devant l'habitation de Rumetrud, fille du roi Lombard. Celle-ci, voyant sa suite nombreuse, demanda qui ce pouvait être, et on lui apprit que c'était l'envoyé des Hérules, le frère même de Rodulf qui s'en retournait dans son pays. Alors elle lui dépêcha quelqu'un pour l'inviter à venir prendre un verre de vin. Celui-ci ne soupçonnant rien, se rendit à cette invitation; mais la jeune fille se moqua de lui dans son arrogance, parce qu'il

---

(1) Ce mot ne se retrouve aujourd'hui dans aucune des langues germaniques; mais on a le latin *lama* qui signifie bourbier, marais, gouffre; en grec, λάμος. Confronter cependant ce mot avec Schlamm, limon, vase.

était de petite taille, et elle lui dit des injures. Lui, de son côté, confus et transporté de colère, lui dit des mots plus durs encore, de sorte que la fille du roi demeura beaucoup plus confuse et se sentit enflammée d'une fureur secrète. Mais elle différa sa vengeance; elle essaya, par des manières plus gracieuses, d'entamer une conversation agréable, et invita le jeune homme à s'asseoir. Elle-même lui indiqua le siége qui était vis-à-vis de l'endroit où le mur avait une ouverture; elle fit tendre un magnifique tapis devant cette ouverture, comme pour honorer son hôte, mais en réalité pour éloigner de lui tout soupçon. Or, elle avait donné ordre à ses gens de se tenir derrière la tapisserie, dans l'ouverture de la muraille, et, aussitôt qu'elle prononcerait les mots : « Verse à boire! » de traverser, à coups de lance, l'épaule de l'hôte. Ce qui fut fait. Car cette femme cruelle donna aussitôt le signal convenu, et l'infortuné convive tomba, percé de plusieurs coups.

Quand le roi Rodulf apprit le meurtre de son frère, il en conçut un violent chagrin, et il résolut de le venger; aussitôt il rompit le nouveau traité et déclara la guerre aux Lombards. Le jour du combat étant venu, Rodulf était si sûr du résultat, qu'il ne doutait pas de la victoire et que, pendant que son armée se mettait en mar-

che, il resta tranquillement dans le camp à jouer aux échecs. Les Hérules étaient en effet fort expérimentés dans l'art de la guerre, et ils s'étaient rendus célèbres par beaucoup de victoires. Pour combattre plus librement, ou comme s'ils méprisaient toutes les blessures, ils avaient coutume de se battre nus, et de ne couvrir de leur corps que les parties honteuses.

Pendant que le roi, comptant sur le courage des Hérules, était, comme nous l'avons dit, occupé à jouer aux échecs, il dit à un de ses gens de monter sur un arbre qui était près de là, pour pouvoir lui annoncer plus tôt la victoire des Hérules; et il ajouta cette menace : « Si tu m'annonces qu'ils sont en fuite, c'en est fait de ta tête. » Or, le domestique, étant sur l'arbre, vit que la bataille allait mal; mais il n'osa pas le dire, et ce ne fut que lorsque l'armée tout entière tourna le dos à l'ennemi, qu'il s'écria : « Malheur à toi, pays des Hérules, la colère du ciel t'a frappé! » Rodulf, entendant cela, cria : « Comment! mes Hérules fuient? » — « Ce n'est pas moi, répliqua le domestique, c'est le roi qui a prononcé ce mot. » La frayeur s'empara du roi; le désordre se mit dans ses idées; ni lui ni ceux qui l'entouraient ne surent quel parti prendre; cependant l'armée lombarde arriva et renversa tout sur son passage. Rodulf périt.

sans s'être signalé par aucun acte de bravoure, et la colère de Dieu s'appesantit d'une manière terrible sur la puissance des Hérules, qui, dès ce moment, éprouva sans cesse et partout de nouveaux échecs. Les fuyards voyant devant eux des champs de lin, prirent cette plaine de verdure pour une vaste nappe d'eau; et, comme ils étendaient les bras pour se jeter à la nage, ils tombèrent et furent impitoyablement moissonnés par le glaive des ennemis (1). Les Lombards firent un immense butin, qu'ils se partagèrent dans le camp; Tato, leur roi, reçut dans son lot, la bannière et le casque que Rodulf avait toujours portés à la guerre. Depuis cette époque, la puissance des Hérules fut tout-à-fait abattue, et ils n'eurent plus de rois. Les Lombards, au contraire, devinrent par cette victoire plus riches et plus puissans que jamais.

ALBOIN ADMIS A LA TABLE D'AUDOIN.

PAUL. DIACON., I, 23-24.

Lorsqu'Alboin, fils d'Audoin, revint victorieux de son expédition contre les Gépides, les

(1) Cette expédition poétique et tout-à-fait fabuleuse se trouve aussi dans AIMOIN (lib. II, cap. 13).

Lombards voulurent qu'il fût admis à la table de son père. Mais Audoin s'y refusa, parce que, selon la coutume de ce peuple, le fils du roi ne peut pas s'asseoir à la table de son père avant d'avoir été armé par un roi étranger. Aussitôt qu'Alboin apprit le refus de son père, il se rendit, accompagné seulement de quarante jeunes gens, auprès de Thurisend, roi des Gépides, dont il avait justement tué le fils Thurismod, et lui raconta pour quel sujet il venait. Thurisend l'accueillit d'une manière amicale, l'invita à dîner, et, à table, le fit asseoir à sa droite, à la place même que son fils avait coutume d'occuper. Lorsque Thurisend se fut assis, et qu'il vit à côté de lui le meurtrier de son fils, il soupira de douleur, et dit : « Cette place m'est chère, mais la vue de l'homme qui l'occupe à présent me fait mal. » Encouragé par ces paroles, l'autre fils de Thurisend se mit à rire des Lombards qui portaient au-dessous des mollets des bandelettes blanches, et il les compara à des chevaux dont les pieds sont blancs jusqu'au jarret : « Vous avez l'air de véritables chevaux, » leur dit-il. — « Viens avec moi, repartit l'un des Lombards, dans les plaines d'Asfeld ; là, tu pourras voir quelles ruades savent donner ces chevaux, comme il te plaît de les appeler ; là, gisent les jambes de ton frère, au milieu de la

prairie, comme celles d'une misérable rosse. » Les Gépides, à ces mots, entrèrent en fureur; ils voulurent se venger, et déjà tous avaient mis la main sur la garde de leurs épées; mais le roi se leva de table, se jeta au milieu d'eux, et menaça le premier qui engagerait une lutte : « La victoire, dit-il, déplaît à Dieu, quand on tue l'ennemi dans sa propre maison. » Il apaisa ainsi la querelle, prit, après le repas, les armes de son fils Thurismod, et les donna à Alboin. Celui-ci retourna paisiblement chez son père et fut admis à sa table. Il raconta tout ce qui lui était arrivé chez les Gépides, et les Lombards louèrent avec une égale admiration l'audace d'Alboin et la loyauté de Thurisend.

ARRIVÉE DES LOMBARDS EN ITALIE.

Paul. Diacon., II, 5. — Greg. Turic., *Hist. Epitom.*, c. 65. — Voy. *Altd. Wælder*, III, p. 282. — Stritter, *Mem. pop.*, I, 406-407.

Narsès avait été dépouillé de sa virilité. L'impératrice, pour lui faire affront, lui envoya un rouet d'or, et lui fit dire que : « sa place était parmi les femmes qui filent, et non parmi les hommes qui commandent. » Narsès répondit : « Eh bien! je vous filerai un tissu qui, tant que vous vi-

vrez, ne pourra être détaché de votre cou. » Il appela les Lombards, et les conduisit avec Alboin, leur roi, de Pannonie en Italie.

La vieille chronique universelle allemande raconte le même fait, et non de Narsès, mais d'Aëtius, que la reine avait fait prier par moquerie de venir dans la chambre de ses femmes filer de la laine.

ALBOIN PREND TICINUM.

PAUL. DIACON., II, 27.

Alboin assiégeait Ticinum (Pavie) depuis trois ans et quelques mois, lorsqu'enfin elle se rendit. Comme il entrait dans la ville par la porte Saint-Jean, du côté de l'est, son cheval s'abattit sous la porte même, et on eut beau le frapper, rien ne put le faire relever. Alors un Lombard prit la parole : « O roi, dit-il, souviens-toi de ton vœu; si tu le romps, tu entreras dans la ville, car elle renferme aussi des chrétiens. » Alboin avait en effet promis de passer tous les habitans au fil de l'épée pour les punir de leur résistance opiniâtre. Il rompit donc son vœu cruel, et fit grâce aux citoyens; aussitôt son cheval se releva, et poursuivit paisiblement sa marche.

ALBOIN ET ROSIMUND.

Paul. Diacon., I, 27; II, 28. — Gotfrid, *Viterb.*, p. 308-309. — Voy. *Theophylactus* dans Stritter, I, p. 386.

Après la mort de Turisend, Cunimund, son fils et son successeur, déclara de nouveau la guerre aux Lombards; mais Alboin défit les ennemis, tua Cunismund de sa propre main, et de son crâne se fit une tasse à boire. Il emmena avec une foule d'autres captives, Rosimund, fille de Cunimund, et la prit ensuite pour épouse. Les exploits d'Alboin eurent un immense retentissement, et sa gloire fut célébrée dans des chants, non seulement par les Lombards, mais encore par les Bavarois, les Saxons et autres peuples de langue allemande. Plusieurs racontent même que, de son temps, on forgea des armes d'une trempe tout-à-fait supérieure.

Un jour, Alboin, à Vérone, était joyeusement assis à table; il fit présenter du vin à la reine dans cette tasse qu'il avait faite du crâne de son père, et lui dit : « Bois gaiement avec ton père! » Rosimund ressentit une vive douleur, mais elle se contraignit et pensa à se venger. Elle s'adressa à Helmichis, écuyer et frère de lait du roi, et le pria de tuer Alboin. Helmichis lui

conseilla de s'entendre avec Peredeo, guerrier intrépide; mais Peredeo ne voulut entrer pour rien dans ce crime. Alors Rosimund se cacha secrètement dans le lit de sa femme de chambre, avec laquelle Peredeo avait des liaisons intimes; Peredeo y vint, et, sans le savoir, coucha avec la reine. Après que le crime fut consommé, elle lui demanda pour qui il la prenait, et celui-ci ayant nommé sa maîtresse : « Tu es complétement dans l'erreur, lui dit-elle; je suis Rosimund, et puisqu'à présent tu as commis cette action coupable, je te donne le choix ou de tuer Alboin ou d'attendre qu'il te passe lui-même son épée au travers du corps. » Peredeo vit bien qu'il ne pouvait plus reculer, que le mal était inévitable, et, malgré lui, il consentit à tuer le roi.

Or, un jour, vers midi, lorsque le roi dormait, Rosimund ordonna que dans le palais tout le monde fît silence; elle enleva toutes les armes, et attacha fortement l'épée d'Alboin à son lit, de manière à ce qu'elle ne pût être ni prise ni retirée de son fourreau. Puis, toutes ces précautions prises, elle introduisit Peredeo, selon le conseil d'Helmichis. Alboin, en se réveillant, vit le danger qui le menaçait, et il voulut aussitôt saisir son épée; ne pouvant la détacher, il prit le marche-pied, et se défendit un

bon moment avec cette arme. Mais enfin ce prince vaillant et fort, qui avait vaincu tant d'ennemis, succomba sans pouvoir se défendre, victime de la perfidie de sa femme. Les Lombards, inconsolables, ensevelirent son corps au milieu des pleurs et des gémissemens, sous les degrés d'un escalier, dans le voisinage de la résidence royale. Plus tard, le duc Gisilbert fit ouvrir le tombeau, et y prit l'épée du roi lombard avec tous les autres ornemens qui s'y trouvaient. Il se vanta aussi d'avoir vu Alboin.

ROSIMUND, HELMICHIS ET PEREDEO.

PAUL. DIACON., II, 29-30.

Après la mort d'Alboin, Helmichis pensait lui succéder sur le trône; mais les Lombards s'y opposèrent, et, dans la douleur profonde qu'ils ressentaient du meurtre de leur roi, ils attentèrent à ses jours. Dans cet état des choses, Helmichis et Rosimund, devenue son épouse, s'enfuirent sur un vaisseau que leur avait envoyé Longin, exarque de Ravenne; ils partirent de Vérone la nuit, avec Albsuind, fille d'Alboin, issue d'un premier mariage et tout le trésor des Lombards. Lorsqu'ils furent arrivés à Ravenne,

Longin, épris lui aussi des charmes de Rosimund, l'engagea à se débarrasser d'Helmichis et à se marier ensuite avec lui. Cette femme née pour le crime et dévorée d'ambition, se décida, dans l'espoir de régner à Ravenne, à présenter à Helmichis, au moment où il sortait du bain, une coupe empoisonnée; mais lui, dès qu'il s'aperçut qu'il avait bu un breuvage de mort, tira son épée, la dirigea contre elle et la força à boire, jusqu'à la dernière goutte, ce qui restait encore au fond de la coupe. Ce fut ainsi que ces deux assassins, frappés par la vengeance divine, moururent tous les deux à la même heure. Longin envoya Albsuind et le trésor des Lombards à Constantinople à l'empereur Tibérius. Quelques-uns racontent que Peredeo était venu aussi à Ravenne avec Helmichis et Rosimund et qu'il fut envoyé à Tibérius avec Albsuind.

On dit qu'à Constantinople il donna des preuves de sa force extraordinaire et qu'un jour, au théâtre, en présence de l'empereur et de tout le peuple, il tua un énorme lion. De peur qu'il ne machinât quelque crime, l'empereur lui fit crever les yeux. Mais Peredeo se procura deux petits couteaux, les cacha dans ses manches, et se rendit au palais sous prétexte qu'il avait à faire à l'empereur d'importantes révé-

lations. Celui-ci envoya deux de ses fidèles serviteurs pour recueillir de sa bouche les confidences qu'il avait à faire; Peredeo s'approcha d'eux comme pour leur découvrir un secret et, les frappant avec ses deux couteaux, il leur fit des blessures si profondes qu'ils tombèrent sur la place et expirèrent à l'instant. C'est ainsi que cet homme intrépide se vengea, comme Simson (Samson) de la perte de ses yeux, par le meurtre de deux favoris de l'empereur.

TRADITION SUR LE ROI AUTHARI.

PAUL. DIACON., III, 30.

Authari, roi des Lampartes (Lombards), envoya des ambassadeurs en Bavière à la cour du roi Garibald et lui fit demander la main de sa fille Theodelind (Dietlind). Garibald accueillit les envoyés d'une manière amicale et accorda sa fille. Informé du succès de l'ambassade, Authari eut envie de voir lui-même sa fiancée; il prit avec lui quelques amis sûrs, et, le plus fidèle de tous, son favori, fut chargé, comme le plus âgé, de marcher en tête du cortége. Ils arrivèrent sans accident en Bavière et furent présentés, comme les autres envoyés,

au roi Garibald; le plus âgé lui fit le salut d'usage; après lui se présenta Authari lui-même, qui n'était connu d'aucun bavarois, et prenant la parole : « Authari, mon maître et mon roi, dit-il, m'a envoyé ici pour voir sa fiancée, notre future souveraine, et pour lui rendre compte de sa figure. » A ces mots, le roi fit appeler sa fille, et quand Authari, l'ayant considérée en silence, eut vu qu'elle était jolie et qu'elle lui plaisait, il ajouta : « Comme ta fille, ô roi, est d'une beauté telle qu'elle est digne d'être notre souveraine, permets, je te prie, que sa main me présente la coupe de vin.» Le roi y consentit; Dietlind se leva, prit la coupe et la présenta d'abord à celui d'entre eux qui paraissait être le plus âgé; ensuite elle l'offrit à Authari qu'elle ne savait pas être son fiancé. Authari but et en lui rendant la coupe, il pressa légèrement du bout du doigt, sans que personne s'en aperçut, la main de Dietlind; puis passa la main droite sur son propre visage depuis le front jusque sur le nez. Le visage de la jeune fille se couvrit d'une pudique rougeur, et elle raconta cela à sa nourrice. La nourrice lui dit : « Il faut que celui qui t'a ainsi touchée soit le roi lui-même et ton fiancé; autrement il n'aurait jamais osé. Mais tais-toi, et fais en sorte que ton père n'en sache rien; lui

aussi est bien fait de sa personne et paraît digne d'être le roi et ton époux. »

Authari était beau, dans la fleur de la jeunesse, blond et plein de grâce dans le regard. Bientôt après, les envoyés prirent congé du roi et retournèrent de la Bavière dans leur pays. Comme ils approchaient de la frontière, toujours avec une escorte de Bavarois, Authari se dressa autant qu'il put sur son cheval et frappa de toutes ses forces, avec une hache qu'il tenait à la main, un arbre qui était près de lui. La hache resta enfoncée dans le bois : « Voilà, dit-il alors, les coups que le roi Authari a coutume de donner ! » A ces mots, les Bavarois qui l'accompagnaient comprirent que lui-même était le roi.

Lorsque, quelque temps après, Dietlind vint chez les Lombards et que la noce fut célébrée avec grande solennité, voici ce qui arriva. Parmi les convives se trouvait Agilulf, Lombard d'un rang distingué. Tout à coup il s'éleva un violent orage et la foudre tomba, accompagnée d'éclairs éblouissans, sur un bois situé dans l'enclos royal. Agilulf avait parmi ses gens un domestique, qui s'entendait parfaitement à interpréter le sens des coups de tonnerre et qui, grâce à sa science diabolique, devinait par là ce qui devait arriver. Or, il arriva qu'Agilulf étant

allé dans un lieu écarté pour satisfaire un besoin naturel, son domestique vint à lui et lui dit : « La femme qui se marie aujourd'hui à notre roi, deviendra, avant long-temps, ton épouse. » Agilulf, entendant cela, lui fit des menaces sévères, et lui dit : « Si tu dis un mot de cette affaire, tu es mort. » Le garçon répondit : « Tu peux me tuer, mais le destin est immuable; et, en vérité, cette femme n'est venue dans le pays que pour être un jour ton épouse. » En effet, cette prédiction se réalisa avec le temps.

AGILULF ET THEUDELIND.

PAUL. DIACON., III, 25. — DECAMERONE, III, 2.

Après la mort d'Autharis (Vetaris), les Lombards mirent à sa place Theudelind, la veuve du roi, qui leur plaisait beaucoup à tous, et la laissèrent libre de choisir parmi le peuple celui qu'elle voudrait pour époux, s'engageant à l'accepter aussi pour roi. Elle choisit Agilulf, duc de Turin, guerrier intrépide, et elle alla elle-même au-devant de lui jusqu'à Lumello. Aussitôt après qu'ils eurent échangé le premier salut, elle fit porter du vin, but la première et pré-

senta le reste à Agilulf. Comme celui-ci en recevant la coupe baisait respectueusement la main de la reine, elle lui dit en souriant et en rougissant : « Ce n'est pas ma main que doit baiser celui qui doit me donner son baiser sur la bouche. » Puis elle se présenta pour recevoir ce baiser et lui fit part de sa résolution ; la noce fut bientôt célébrée au milieu de l'allégresse universelle, et Agilulf fut proclamé roi par tout le peuple assemblé.

Sous la sage et puissante domination de ce prince, le royaume des Lombards jouit du bonheur et de la paix ; Theudelind, sa femme, était belle et vertueuse. Mais il arriva qu'un jeune homme, qui faisait partie des gens du roi, conçut pour la reine un amour irrésistible, bien que l'obscurité de sa naissance dût lui interdire tout espoir de voir jamais ses vœux satisfaits. Il prit enfin la résolution de tout oser, dût-il lui en coûter la vie. Comme il avait remarqué que le roi n'allait pas toutes les nuits trouver la reine et que, quand cela lui arrivait, il se rendait, devant la chambre à coucher de Theudelind, enveloppé d'un long manteau, tenant d'une main une bougie, de l'autre une baguette ; qu'avec cette baguette il frappait un ou deux coups à la porte, qui aussitôt lui était ouverte, et qu'alors on prenait et emportait sa

bougie, il se procura un manteau pareil à celui du roi et tâcha de se rendre exactement semblable à lui.

Toutes ces dispositions faites, une nuit il s'enveloppa dans le manteau, prit à la main bougie et baguette et frappa deux coups à la porte de la chambre à coucher; aussitôt la caméristé vint ouvrir, prit la bougie et le serviteur entra réellement dans le lit de la reine qui le prit tout bonnement pour son mari. Dans la crainte toutefois qu'un tel bonheur ne fût promptement suivi de quelque fâcheuse aventure, il sortit bientôt des bras de la reine et, toujours inconnu, rentra dans la chambre où il couchait.

A peine s'était-il éloigné que le roi lui-même se présenta pour passer cette nuit avec sa femme; elle le reçut avec joie, mais ne put s'empêcher de lui demander dans son étonnement, « pourquoi, contre son habitude, après l'avoir quittée une première fois, il revenait sitôt auprès d'elle? » Agilulf fut encore plus surpris qu'elle, mais il soupçonna tout d'abord qu'elle pouvait bien avoir été trompée par la ressemblance de la taille et du vêtement; et, comme il voyait clairement qu'elle était innocente, lui, en homme d'esprit, ne se récria point; tout au contraire, il répondit : « Vous ne croyez donc

pas que je puisse, après vous avoir vue une première fois, vous revoir encore une seconde? » A quoi elle répliqua : « Si, mon maître et mari; seulement je vous prie de ménager votre santé. — Puisque vous me donnez ce conseil, reprit Agilulf, je veux le suivre ; et, pour cette fois, je ne me fatiguerai pas davantage. » A ces mots, le roi prit son manteau, et sortit de la chambre de la reine, plein de déplaisir et de colère, décidé à savoir qui lui avait fait un semblable affront. Conjecturant avec raison que le coupable pourrait bien être un de ses gens, et qu'il n'avait pas encore eu le temps de sortir de la maison, il résolut de voler à l'instant sur ses traces, et il se rendit, une lumière à la main, dans une longue salle, située au-dessus des écuries, et où tous les domestiques couchaient dans différens lits. Pensant aussi qu'à celui qui avait commis le crime le cœur devait battre beaucoup plus fort qu'aux autres, il alla successivement auprès de chacun des dormeurs, posa la main sur leur poitrine et compta les battemens de leur cœur. Mais tous dormaient profondément, et leur sang circulait lentement et avec calme, jusqu'à ce qu'enfin il arriva au lit de celui qui l'avait effectivement trompé. Celui-là n'était pas encore endormi, et lorsqu'il avait vu le roi entrer dans la salle, une frayeur mortelle s'était

emparée de lui. Il se disait : « C'est fait de moi ! on va sûrement me tuer. » Cependant il s'était rassuré en voyant le roi sans armes ; en conséquence, quand le roi fut près de lui, il ferma les yeux, les ferma bien, et feignit de dormir. Lorsque le roi lui mit la main sur la poitrine, et qu'il sentit son cœur battre vivement, il vit que c'était là le coupable ; et, comme il voulait, pour éclaircir l'affaire, attendre jusqu'au jour, il prit une paire de ciseaux, et lui coupa au-dessus de l'oreille une longue mèche de cheveux. Après quoi le roi s'en alla ; mais l'autre, qui était rusé et ingénieux, se leva tout doucement, coupa à chacun de ses compagnons une mèche de cheveux au même endroit avec des ciseaux, puis retourna tranquillement se mettre au lit et dormir. Le matin, de très bonne heure, avant que les portes du château fussent ouvertes, le roi ordonna à tous ses domestiques de paraître devant lui, et se mit à les examiner pour reconnaître dans le nombre celui qu'il avait tondu. Mais quand il vit, à sa grande surprise, que la plupart d'entre eux avaient une mèche de cheveux coupée à la même place, il se dit : « Celui que je cherche est de basse extraction, mais, à coup sûr, il a de la tête. » Et, voyant aussitôt qu'il ne pouvait plus trouver son homme sans faire publiquement un grand scandale, il leur dit à tous à haute voix :

« Que celui qui a fait cela se taise et ne le refasse jamais plus ! » A cette parole du roi, tous les serviteurs se regardèrent les uns les autres avec surprise, sans savoir ce que cela voulait dire; celui-là seul le savait, qui avait fait le coup. Il fut assez prudent pour ne pas laisser échapper de sa vie une seule parole qui pût le trahir et pour se contenter du bonheur qui lui était arrivé.

THEUDELIND ET LE MONSTRE MARIN.

Vieux poème allemand dans le *Dresdner Heldenbuch*. — HANS SACHS, liv. IV, édit. Kemptn., p. 130-132.

Un jour, Theudelind, femme d'Agilulf, descendit dans les vertes prairies qui bordent la mer, pour prendre le frais et cueillir des fleurs. Tout à coup un monstre marin épouvantable s'élança de l'eau sur la terre, les poils hérissés, les yeux flamboyans ; il se jeta sur la reine, faible et délicate femme, et la viola. Un gentilhomme, qui chassait dans le voisinage le cerf et le chevreuil, entendit ses cris de douleur et de détresse, et courut à elle ; mais aussitôt que le monstre le vit venir, il laissa la reine, et s'élança dans la mer. Le gentilhomme accompagna Theu-

delind chez elle; depuis ce temps, son cœur fut en proie à la tristesse et au trouble; mais elle ne dit à personne ce qui lui était arrivé. Ensuite elle mit au monde un enfant, noir, velu, aux yeux rouges, en un mot, semblable à son père. Agilulf fut effrayé à l'idée qu'il avait pu engendrer une pareille créature; néanmoins il la fit soigneusement élever. L'enfant grandit; il était méchant et colère; il arrachait les yeux aux autres enfans avec ses doigts ou bien leur cassait bras et jambes, de sorte que tous fuyaient sa rencontre, comme s'il eût été le diable en personne. Quand il fut plus âgé, il violait les femmes et les filles, et tuait les hommes; enfin le noble roi, fatigué de tant d'atrocités, voulut le réprimander; mais il s'arma et frappa son père avec tant de brutalité qu'il faillit le laisser mort sur la place; depuis ce temps, il attenta aux jours du roi et de son fils légitime. « Ce diable-là, pensa le roi, ne peut pas être mon enfant. » Et il se concerta avec son fils pour attaquer ce monstre et s'en défaire avant qu'il ne pût commettre de nouveaux meurtres. Il tua beaucoup de guerriers dans la lutte, et fit à son père et à son frère de profondes blessures; le sang coulait à flots dans la salle; sa mère elle-même prit alors un arc et des flèches, et aida les combattans jusqu'à ce qu'enfin le monstre tomba percé

de coups. Lorsqu'il fut à terre, étendu sans vie, le roi dit à Theudelind : « Ce n'a jamais été là mon enfant ; dis-moi franchement de qui tu l'as conçu ; tout te sera pardonné. » La reine demanda grâce, et lui raconta comment plusieurs années auparavant, un jour qu'elle était allée sur le rivage de la mer, un horrible monstre marin s'était élancé hors de l'eau sur elle et lui avait fait violence, ce qui pouvait lui être attesté par le gentilhomme qui l'avait reconduite au palais. Ce gentilhomme fut mandé ; il attesta qu'il était accouru aux cris de la reine, et qu'il avait vu le monstre s'élancer dans la mer. Le roi dit alors : « Je voudrais bien savoir s'il est encore en vie, pour me venger sur lui ; je désire en conséquence que vous retourniez à la même place, et que vous l'attendiez. — Je ferai ce que vous m'ordonnez, répondit la reine. » Puis elle se rendit, élégamment vêtue, sur le bord de la mer ; le roi et son fils se cachèrent armés dans les broussailles. Elle n'était pas là depuis long-temps, lorsque le monstre s'élança du milieu des vagues, et courut à elle ; au même instant le roi et son fils se jetèrent sur lui, de sorte qu'il ne put s'enfuir. La reine saisit une épée et la passa au travers du corps de ce monstre ; il mourut de la blessure ; tout le

monde rendit grâces à Dieu, et retourna plein de joie au palais.

ROMHILD ET GRIMOALD ENFANT.

PAUL. DIACON., IV, 38.

Les Huns ou Avares avaient envahi, les armes à la main, le territoire de la Lombardie; Gisulf, duc de Frioul, leur opposa une vigoureuse résistance, mais le nombre l'emporta sur le courage. Le carnage fut grand; peu de Lombards y échappèrent; ils se réfugièrent avec Romhild, femme de Gisulf, et ses fils, dans le château fortifié de Frioul. Comme Cacan, le roi des Huns, chevauchait autour des murailles pour les examiner, Romhild l'aperçut, et vit que c'était un jeune homme dans la fleur de l'âge. Elle se sentit éprise, et lui envoya un secret message, lui promettant, s'il voulait l'épouser, de lui livrer le château avec tout ce qu'il renfermait. Cacan accepta l'offre, et Romhild fit ouvrir les portes. Les Huns saccagèrent la ville; tout ce qu'il y avait d'hommes fut passé au fil de l'épée; quant aux femmes et aux enfans, les vainqueurs se les partagèrent. Cepen-

dant Taso et Romoald, les deux fils aînés de Gisulf, eurent le bonheur de s'échapper, et comme Grimoald, leur plus jeune frère, leur paraissait encore trop petit pour monter à cheval : « Il vaut mieux, dirent-ils, qu'il meure, que de tomber en captivité. » Et ils voulurent le tuer. Déjà le glaive était levé sur la tête de l'enfant, lorsque Grimoald leur cria, les yeux pleins de larmes : « Ne me tuez pas; je sais me tenir à cheval. » Son frère le saisit par le bras, et le mit sur le dos nu d'un cheval; l'enfant prit les rênes et suivit ses frères. Les Huns coururent à leur poursuite, et l'un d'eux attrapa le jeune Grimoald; mais il eut pitié d'un enfant qui était encore dans un âge si tendre, et, au lieu de le tuer, il voulut le garder pour son service. C'était d'ailleurs un bel enfant aux yeux brillans, aux blonds cheveux. Comme le Huns le ramenait au camp, il lui tira son épée sans qu'il s'en aperçut, l'en frappa tout à coup, le renversa de son cheval, puis, saisissant rapidement les rênes, courut après ses frères, qu'il rejoignit bientôt, tout joyeux de son exploit.

Le roi des Huns, pour ne pas manquer à sa parole, se maria avec Romhild, mais il ne la garda qu'une nuit; il la livra ensuite à douze Huns pour en jouir, après quoi il la fit empaler. Les filles de Gisulf, bien différentes de leur mère,

n'avaient pas suivi son funeste exemple; pour sauver leur pudeur, elles avaient attaché sur leur poitrine de la chair de coq toute crue, afin que l'odeur forte de cette viande gâtée éloignât tous les ennemis qui s'approcheraient d'elles. Les Huns croyant qu'elles puaient naturellement, les fuirent avec dégoût et en disant : « Les Lombardes infectent! » Par ce stratagème, les jeunes princesses conservèrent leur pureté, et dans la suite, elles furent toutes mariées, comme il convenait à leur rang, l'une au roi des Allemands, l'autre au duc de Bavière. »

LEUPICHIS S'ENFUIT.

PAUL. DIACON., IV, 39.

A cette époque, Leupichis, encore enfant, fut aussi emmené du Frioul en captivité; de cinq frères, c'était le seul qui eût échappé au carnage; mais il brûlait du désir de se sauver des mains des Huns et de retourner dans sa patrie. Un jour enfin, il mit à exécution ce projet de fuite; il ne prit avec lui qu'un arc, des flèches et quelques vivres; mais il ne savait de quel côté diriger ses pas. Alors un loup vint se joindre à lui et lui servir de guide. Voyant que

l'animal se retournait souvent pour le regarder, et toutes les fois qu'il s'arrêtait, s'arrêtait aussi, il pensa que ce loup lui était envoyé de Dieu. Pendant quelques jours, ils voyagèrent ainsi tous deux, l'animal et l'enfant, à travers des montagnes et des vallées sauvages; mais bientôt Leupichis eut consommé le peu de pain qu'il avait. Pressé par la faim, il banda son arc et visa le loup, afin que l'animal lui servît de nourriture. Mais le loup évita le trait et disparut. Leupichis ne sachant plus alors quelle route prendre, se jeta à terre exténué de fatigue et de besoin. Il vit dans son sommeil un homme qui lui dit : « Toi qui dors, lève-toi, et dirige tes pas du côté vers lequel sont tournés tes pieds; c'est par-là qu'est l'Italie. » Aussitôt Leupichis se leva, et marcha dans cette direction; il arriva aux lieux habités par les Slaves; une vieille femme le recueillit, le cacha dans sa maison, et lui procura de quoi vivre. Ensuite il se remit en route, et arriva en peu de jours dans la Lombardie, au lieu même d'où il était venu. Il trouva la maison paternelle dans un état affreux, sans toiture, presque ensevelie sous les ronces et les chardons. Il les coupa; un grand orme avait poussé entre les murailles; il y suspendit son arc. Il fit ensuite relever les constructions, se maria et se fixa dans ce séjour.

Ce Leupichis fut le trisaïeul de l'historien. Leupichis engendra Arichis, Arichis engendra Warnefried et Warnefried engendra Paulus.

LA MOUCHE SUR LA FENÊTRE.

Paul. Diacon., VI, 6. — *Abbas urspergensis.*

Comme le roi des Lombards, Cunibert, délibérait avec son marpahis (écuyer), sur le moyen de se défaire d'Aldo et de Grauso, voici qu'une grosse mouche à ver vint se poser sur la fenêtre devant laquelle ils se tenaient. Cunibert prit son couteau, et le leva sur elle; mais il ne frappa pas juste, et ne lui coupa qu'une patte, et la mouche s'envola. Aldo et Grauso, ne se doutant nullement du complot qui se tramait contre eux, étaient en chemin, précisément en ce moment, pour se rendre chez le roi. Près de l'église de Saint-Romain, ils rencontrèrent un boiteux qui avait une jambe coupée, et qui leur dit : « N'allez pas chez Cunibert, il vous tuera. » Ceux-ci, effrayés, se réfugièrent dans l'église, et se cachèrent derrière l'autel; mais le roi ne tarda pas à être informé qu'Aldo et Grauso avaient cherché un asile dans l'église. Alors Cunibert soupçonna son marpahis de l'avoir trahi en ré-

vélant le complot ; mais celui-ci répondit : « Mon seigneur et roi, comment puis-je l'avoir fait, puisque je n'ai cessé d'être sous tes yeux depuis que nous avons pris cette résolution. » Le roi envoya demander à Aldo et à Grauso pourquoi ils s'étaient réfugiés dans le saint lieu ; ils répondirent : « Parce qu'il nous a été dit que le roi voulait nous tuer. » Le roi envoya vers eux de nouveau, et leur fit demander quel était celui qui leur avait dit cela, disant qu'ils ne trouveraient pas grâce auprès de lui, s'ils ne découvraient le nom du traître. Ceux-ci racontèrent ce qui était arrivé, savoir : qu'ils avaient rencontré un boiteux qui avait une jambe coupée, et qui, à la place, en avait une de bois, et que c'était lui qui leur avait prédit ce malheur. » Le roi reconnut alors que la mouche à laquelle il avait coupé une patte était un mauvais esprit, et que c'était lui qui avait trahi ses desseins secrets. Il dit ensuite à Aldo et à Grauso qu'ils pouvaient sortir de l'église, leur donna sa parole que leur faute leur serait pardonnée, et il les compta depuis cette époque parmi ses plus fidèles serviteurs.

LES PIEDS DU ROI LIUTPRAND.

Chron. novaliciense, lib. 3, cap. 1.

Liutprand, roi des Lombards, avait, si l'on en croit la tradition, des pieds d'une telle longueur qu'ils avaient une coudée. C'est d'après ce pied, dont quatorze font une perche (*Ruthe, tabula*), que les Lombards ont coutume depuis de mesurer leurs terres.

L'OISEAU SUR LA LANCE.

Paul. Diacon., VI, 55.

Lorsque le roi Liutprand, malade, gardait le lit, et que les Lombards désespéraient de le voir se relever, ils prirent Hildeprand, son neveu, le conduisirent devant l'église de la Vierge (Liebfrauenkirche), et l'élevèrent à la dignité royale; mais, comme ils lui mettaient, selon l'usage, la lance à la main, voici qu'un coucou vint se percher sur le fer de cette lance. Les hommes avisés virent dans ce prodige le présage certain que la domination d'Hildeprand serait stérile et sans avantage.

WALTHER AU COUVENT.

Chronicon novaliciense, lib. II, cap. 7-13 (1).

Après avoir fait dans le monde grand nombre d'exploits guerriers et être parvenu à un âge fort avancé, le héros Walther pensa enfin à ses péchés, et résolut de gagner le pardon du ciel par une vie austère et religieuse. Il chercha aussitôt un beau bâton, fit clouer au bout plusieurs anneaux et à chaque anneau attacher une sonnette; il revêtit ensuite un habit de pélerin, et parcourut sous ce vêtement le monde presque entier. Comme il voulait connaître exactement la règle que suivaient tous les moines, il allait dans tous les couvens; et, quand il était entré dans une église, il avait coutume de frapper deux ou trois fois le sol avec son bâton, de manière à faire sonner toutes les clochettes; c'était un moyen d'éprouver le zèle avec lequel se faisait le service divin. Or, une fois qu'il était venu au couvent de Novalaise, il frappa, selon son habitude, un grand coup de son bâton sur le sol. L'un des enfans de chœur se retourna pour voir ce qui sonnait ainsi; aus-

(1) Cette tradition se rapporte évidemment à saint Guillaume, ermite. Voy. le livre popul. danois, *Carl. Magnus*, p. 140.

sitôt le maître d'école s'élança, et donna au jeune élève trop curieux un bon soufflet. Alors Walter soupira, et dit : « Voilà long-temps que je parcours le monde, et je n'ai encore rien rencontré de semblable. » Il se fit ensuite annoncer à l'abbé, le pria de le recevoir dans son abbaye, et prit l'habit du couvent ; il y fut aussi, selon le désir qu'il en témoigna, installé en qualité de jardinier. Il prit deux longues cordes, les tendit à travers le jardin, l'une en long et l'autre en large ; dans l'été, il étendait dessus toutes les mauvaises herbes, les racines tournées vers le soleil, afin qu'elles séchassent et ne pussent plus reprendre.

Il y avait dans le couvent un chariot de bois d'un très beau travail, sur lequel on ne mettait jamais autre chose qu'une grande perche, au bout de laquelle était une cloche au timbre sonore. Cette perche y était de temps en temps dressée et plantée, afin que chacun pût la voir et en entendre le son. Toutes les fermes, tous les villages de l'abbaye avaient aussi leur charrette, sur laquelle les gens du couvent transportaient le grain et le vin ; cette charrette armée de la perche à clochette s'avançait, les jours de marché, suivie de cent ou cinquante autres, et chacun reconnaissait à ce signe que le convoi appartenait à l'abbaye de Novalaise. Il n'y avait duc, comte,

bourgeois ou paysan qui eût osé l'endommager; les marchands eux-mêmes avaient coutume, les jours de foire, de ne pas ouvrir la vente de leurs marchandises avant d'avoir vu arriver le chariot à la clochette. Un jour que ces chariots retournaient chargés au couvent, ils rencontrèrent les gens du roi, qui faisaient paître dans une prairie les chevaux de leur maître. A peine ceux-ci eurent-ils vu conduire à l'abbaye tant de riches provisions, que, dans leur cupidité, ils se jetèrent dessus et les pillèrent. Les gens du convoi voulurent l'empêcher, mais ce fut en vain; et ils allèrent immédiatement dénoncer ce vol à l'abbé et aux frères. L'abbé assembla tout le couvent et lui fit part de l'événement. Le chef de la communauté était alors un nommé Asinarius, originaire de Franconie, homme plein de vertu et de sens. Walther étant d'avis qu'on devait envoyer aux voleurs des frères prudens et habiles et leur faire adresser les représentations convenables, Asinarius lui dit aussitôt, le prenant au mot : « Eh bien! Walther, vas-y toi-même sans délai; car nous n'avons pas de frère plus prudent, plus sage que toi. » Mais Walther, qui savait fort bien qu'il ne pourrait supporter l'insolence de ces brigands, répondit : « Ils m'ôteront mon habit de moine. » — « S'ils t'ôtent ton habit de moine, dit Asi-

narius, donne-leur encore le froc, et dis-leur que ce sont les frères qui te l'ont commandé. » — « Que dois-je faire, demanda Walther, à l'égard de la fourrure et de l'habit de dessous ?» — « Dis-leur, répondit le respectable père, que les frères t'ont commandé de leur laisser prendre aussi ces objets. » — « Ne vous fâchez pas, reprit Walther, si je vous demande encore ce que je devrai faire, s'ils veulent faire de la culotte comme du reste. » — « Alors, répondit l'abbé, tu auras suffisamment fait preuve d'humilité; car pour ce qui est de la culotte, je ne puis te commander de la leur laisser prendre. »

Walther n'en demanda pas davantage; il partit et demanda aux gens du couvent s'il n'y avait pas là quelque cheval sur lequel on pût au besoin tenter une lutte. — « Il y a ici, dirent-ils, de bons, de forts chevaux de trait. » Il les fit amener sur-le-champ, sauta sur l'un, le piqua de l'éperon, puis en monta un second et les rejeta tous les deux en indiquant leurs défauts. Il se souvint alors d'un excellent cheval qu'il avait autrefois conduit avec lui au couvent et demanda s'il vivait encore. — « Oui, maître, dirent-ils, il vit encore, mais il est tout-à-fait vieux; il est au service de la boulangerie, c'est lui qui porte journellement le grain au moulin et rapporte la farine. » — « Amenez-le-moi, dit

Walther, que je le voie moi-même. » Quand on le lui eut amené et qu'il l'eut monté, il s'écria : Oh ! ce cheval n'a pas oublié les principes que je lui donnai dans ma jeunesse. » Là-dessus, il prit congé de l'abbé et des frères, prit seulement avec lui deux ou trois domestiques et alla trouver les voleurs, qu'il salua d'abord affectueusement, en les exhortant à réparer le tort qu'ils avaient fait aux serviteurs de Dieu. Mais ses exhortations ne firent qu'aigrir leur colère, et ils forcèrent Walther à se dépouiller de l'habit qu'il portait. Il souffrit tout patiemment, et dit qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres qu'il avait reçus. Après avoir ôté l'habit, ils se mirent à lui délier ses souliers, puis à défaire ses chausses ; quand ils furent arrivés à la culotte, Walther leur dit : « Je n'ai pas d'ordre pour cela. » Mais ils répondirent : « Que peu leur importait à eux cê que pouvaient avoir ordonné les moines. » Walther, à son tour, leur dit qu'il n'était pas disposé à en supporter davantage; et, comme ils voulaient employer la force, il détacha, sans qu'on s'en aperçût, son étrier et en frappa un de ces drôles d'une telle force qu'il l'étendit mort ou à peu près sur la place; il s'empara de ses armes et frappa à droite et à gauche. Puis, regardant autour de lui, il vit à peu de distance un taureau qui paissait dans la prairie; il s'é-

lança sur lui, lui coupa un paleron, et s'en fit comme une massue avec laquelle il frappa ses ennemis et les chassa devant lui à travers la plaine. Quelques-uns racontent que Walther appliqua à celui qui s'était montré le plus insolent et qui s'était baissé précisément pour lui ôter ses souliers, un si vigoureux coup de poing sur la nuque, que l'os du cou brisé lui tomba dans le gosier. Après qu'il en eut tué plusieurs, les autres prirent la fuite et laissèrent le tout à l'abandon. Walther ne s'empara pas seulement du bien volé, mais encore du bien d'autrui et rentra au couvent chargé d'un riche butin.

L'abbé le reçut en soupirant, et le blâma vivement; mais Walther se fit imposer une pénitence, afin de n'avoir point à se réjouir corporellement d'une action qui était funeste au salut de son âme. On assure néanmoins qu'il se battit ainsi trois fois contre les païens qui attaquaient le couvent, et qu'il les chassa honteusement du territoire qui en dépend.

Une autre fois, ayant trouvé les chevaux du roi Didier paissant dans la prairie du couvent appelée *Molard*, et gâtant l'herbe, il donna la chasse à ceux qui les gardaient et en tua plusieurs. Au retour de cette expédition, sa joie d'avoir ainsi vaincu fut si grande, que sur la route, ayant rencontré une colonne, il frappa

dessus à deux reprises avec son poing fermé, et en brisa la moitié qui tomba à terre. Cet endroit se nomme encore aujourd'hui *Walthers Schlag* ou *Hieb* (*coup* ou *coupure de Walther*, percussio vel ferita Waltharii).

Ce célèbre guerrier, comte Walther, mourut dans un âge très avancé au couvent, où lui-même avait taillé soigneusement son tombeau sur le sommet d'une colline. Après sa mort, il y fut déposé, ainsi que Rathald, son petit-fils. Ce Rathald était le fils de Rather, fils de Walther et d'Hildgund. Une fois, une dame, qui était venue sur ce tombeau pour y prier, avait enlevé secrètement la tête de Rathald, et l'avait portée à son château. Le feu ayant pris un jour à ce château, elle se souvint de la tête, la prit et l'opposa aux flammes. Aussitôt l'incendie s'éteignit. Après la dernière irruption des païens, et avant la reconstruction du saint lieu, personne ne savait plus dans le pays où était le tombeau de Walther. Alors vivait dans la ville de Segusium (Suze) une veuve très âgée, nommée Pétronille, qui marchait courbée sur un bâton, et n'y voyait presque plus de ses yeux. Les païens lui avaient emmené son fils Maurinus prisonnier, et, depuis plus de trente ans, il était esclave chez eux. Enfin pourtant il recouvra sa liberté, et revint dans sa patrie. Il

trouva sa mère, pour ainsi dire, anéantie par l'âge; la bonne vieille avait coutume d'aller, chaque jour, se réchauffer au soleil sur un rocher voisin de la ville, et souvent le monde allait près d'elle pour lui faire des questions sur les antiquités; elle leur racontait diverses histoires, et leur apprenait principalement sur l'abbaye de Novalaise une foule de choses ignorées qu'elle avait en partie vues elle-même, en partie apprises de ses parens. Un jour, elle se fit accompagner de quelques hommes à qui elle montra, d'après les données qu'elle tenait de ses ancêtres, le tombeau de Walther qu'on ne connaissait plus, bien qu'autrefois aucune femme n'eût osé marcher sur cette place. Elle raconta aussi combien anciennement il y avait eu de fontaines en cet endroit. Les gens du voisinage pensaient que la femme susdite était parvenue à l'âge d'environ deux cents ans.

ORIGINE DES SAXONS.

Froschmeuseler, P. I, cap. 2. — Voy. Aventin., *Bair. Chronik.*, p. 186.

D'après une vieille tradition populaire, les Saxons sont poussés avec Aschane (Askanius).

leur premier roi, du sein des rochers du Harz au milieu de la Forêt-Verte (le Grünewald), près d'une petite fontaine jaillissante d'eau douce. Les artisans chantent encore aujourd'hui les vers suivans :

Darauf so bin ich gegangen nach Sachsen,
Wo die schœnen Mægdlein auf den Bæumen wachsen;
Hætt ich daran gedacht
So hætt ich mir eins davon mitgebracht.

De là, je suis allé dans la Saxe, où j'ai vu
Sur les arbres pousser les gentilles fillettes;
Sot que je suis! j'aurais bien dû
Prendre avec moi, quand je suis revenu,
Quelqu'une de ces bachelettes.

Et Aventin, chose remarquable, dérive le nom de *Germani*, Germains, de *Germinare*, pousser, parce que les Allemands doivent, dit-il, avoir poussé sur des arbres.

ORIGINE DES SAXONS.

Lobged. auf Anno, 21. — Cod. palat., 361, 2 *d*.

On lit que les Saxons furent jadis des soldats de ce fameux Alexandre qui, en douze ans, parcourut le monde jusqu'à ses dernières limites. Lorsqu'il eut trouvé la mort à Babylone,

il se forma dans ses états quatre partis dont les chefs voulaient tous être rois. Le reste erra par le monde jusqu'à ce qu'une partie d'entre eux, remontant l'Elbe sur de nombreux vaisseaux, débarqua sur le territoire de la Thuringe. Alors une guerre éclata entre les Thuringiens et les Saxons. Ceux-ci portaient de grands coutelas avec lesquels ils frappèrent traîtreusement les Thuringiens au milieu d'une conférence à laquelle on s'était rendu, des deux côtés, pour traiter de la paix. C'est à cause de ces couteaux tranchans, qu'ils reçurent les noms de *Sachsen* (couteaux). L'inconstance de leur caractère fit beaucoup de mal aux Romains; toutes les fois que César croyait les avoir soumis, ils se soulevaient de nouveau.

ARRIVÉE DES SAXONS.

Sachsensp., III, 44, et le commentaire qui y est joint.

Les anciens Saxons, avant d'arriver dans le pays d'où ils chassèrent les Thuringiens, avaient servi dans l'armée d'Alexandre qui fit, avec leur aide, la conquête du monde. Après la mort d'Alexandre, ils ne purent se maintenir dans le pays conquis, à cause de la haine des habitans;

ils le quittèrent et partirent avec trois cents vaisseaux qui périrent tous, à l'exception de cinquante-quatre, dont dix-huit abordèrent en Prusse et s'établirent dans le pays, douze dans la Rugie, et vingt-quatre ici (dans la Thuringe ancienne). N'étant pas assez nombreux pour pouvoir cultiver les terres, après avoir battu et chassé les Thuringiens qui étaient maîtres, ils laissèrent les paysans où ils étaient établis et leur confirmèrent la possession de leurs champs aux mêmes conditions auxquelles les manans les possèdent encore. Telle est en effet l'origine des *manans* et ceux d'entre ces manans qui se privèrent de leurs droits, ont donné naissance aux *journaliers*.

LES SAXONS ET LES THURINGIENS.

WITECHINIDUS CORB., tout au commencement. — Voy. Cod. pal., 361, fol. 2 *d*.

Les Saxons partirent et vinrent sur leurs vaisseaux débarquer à l'endroit qui s'appelle Hadolava ; les habitans du pays, les Thuringiens, s'opposèrent à leur descente et luttèrent vivement contre eux. Mais les Saxons se rendirent maîtres du port, et un traité fut conclu, par le-

quel les Saxons, en se réservant le droit d'acheter et de vendre ce qu'ils voudraient, s'interdisaient le meurtre et le pillage. Cette paix fut même observée pendant quelques jours. Mais quand l'argent manqua aux Saxons, ils s'aperçurent que le traité n'était pas à leur avantage. Alors il arriva qu'un de leurs jeunes hommes se rendit des vaisseaux à terre, chargé d'or, portant des chaînes et des agrafes d'or. Un Thuringien le rencontra et lui dit : « Que portes-tu tant d'or à ton cou affamé ? » — « Je cherche des acheteurs, répondit le Saxon, et c'est la faim que je souffre qui me fait porter cet or ; comment cet or pourrait-il me suffire dans mon besoin ? » Le Thuringien lui demanda ce que cet or pouvait valoir. — « Peu m'importe, répondit l'autre, donne-moi ce que tu peux. » — « Eh bien ! reprit celui-ci en riant, je veux te remplir ta robe de terre. » En effet, il y avait justement en cet endroit un grand amas de terre. Le Saxon leva sa robe, reçut la terre et donna son or ; puis ils se séparèrent, tous deux contens de leur marché. Les Thuringiens louèrent leur compatriote d'avoir obtenu tant d'or pour si peu de chose, et le Saxon se rendit aux vaisseaux avec sa terre, et, comme quelques-uns des siens le taxaient de folie, il dit aux Saxons de le suivre ; que bientôt ils béniraient

sa folie. Ils le suivirent; alors lui, prenant de la terre, la répandit en poussière très fine dans les champs, et en couvrit une grande étendue. Les Thuringiens, voyant cela, envoyèrent des députés pour se plaindre de la violation du traité. Les Saxons leur firent dire : « Nous avons toujours et religieusement observé le traité; nous voulons posséder paisiblement, ou défendre les armes à la main le terrain que nous avons acheté avec notre or. » A cette réponse, les habitans maudirent l'or et regardèrent comme l'auteur de ce malheur celui qu'ils avaient récemment comblé d'éloges. Les Thuringiens, furieux, vinrent attaquer les Saxons; mais les Saxons s'emparèrent, par le droit de la guerre, du pays circonvoisin. Après une lutte longue et opiniâtre, dans laquelle les Thuringiens succombèrent, les deux partis convinrent de se réunir, sans armes, dans un lieu déterminé pour s'entendre sur un nouveau traité de paix. C'était alors un usage général chez les Saxons de porter sur eux, comme le font encore aujourd'hui les Angles, de grands couteaux; ils les prirent avec eux sous leurs vêtemens pour se rendre à l'assemblée. Quand les Saxons virent leurs ennemis ainsi désarmés et tous leurs princes présens, ils crurent l'occasion favorable pour se rendre maîtres de tout le pays, se jetè-

rent à l'improviste sur les Thuringiens avec leurs couteaux et les massacrèrent tous jusqu'au dernier. Par là, les Saxons acquirent un grand renom dans le pays et les peuples voisins commencèrent à les craindre. Plusieurs dérivent leur nom de ce fait, parce que ces couteaux s'appelaient, dans leur langue, *sachse*.

ARRIVÉE DES ANGLES ET DES SAXONS.

Beda, *Hist. eccl.*, I, 14-15. — Gotfrid. Viterb., p. 358-359.

Lorsque les Bretons, après avoir éprouvé une horrible famine et une cruelle épidémie, étaient tellement abattus qu'ils n'étaient plus assez forts pour s'opposer à l'invasion des peuples étrangers et des bêtes féroces, ils délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, et résolurent, d'accord avec Wyrtgeorn (Vortigern), leur roi, d'appeler à leur secours le peuple saxon séparé d'eux par les mers. Les Angles et les Saxons furent donc appelés, et vinrent descendre dans la Bretagne sur trois grands vaisseaux. Des terres leur furent assignées dans la partie orientale de l'île; ils devaient les cultiver et rester sous l'obéissance du roi qui les avait appelés, à condition qu'ils lui prêteraient secours, et qu'ils com-

battraient pour lui comme pour leur propre patrie. Ensuite les Saxons, ayant vaincu les ennemis des Bretons, envoyèrent des messagers dans leur patrie pour annoncer qu'ils avaient remporté une grande victoire; que le pays était beau et fertile, et le peuple de la Bretagne lâche et paresseux. Alors la Saxe envoya dans l'île une multitude d'hommes beaucoup plus considérable et plus puissante qui, jointe à la colonie déjà établie, forma un peuple invincible. Les Bretons lui firent des concessions de terrain dans leur voisinage, à condition qu'il combattrait pour leur salut et leur tranquillité contre leurs ennemis; et pour ce qu'il gagnait par un travail particulier, ils lui donnaient une solde et la nourriture. Ce peuple était formé des trois races allemandes les plus vaillantes, les Saxons, les Angles et les Jutes. Les Jutes ont donné naissance, dans la Bretagne, aux Cantwares (ceux de Kent) et aux Wichtsates; des anciens Saxons descendent les Ostsachses (ceux d'Essex) et les Südsachses (ceux de Jussex); des Angles sont issus les Estangles, les Mittelangles, ceux de Merci et de tout le Northumberland. Le pays des Angles en Allemagne était situé entre le Jutland et la Saxe; et, si l'on en croit la tradition, il est resté, depuis qu'ils en sortirent, désert et inhabité. Leurs chefs et ducs étaient

deux frères, *Hengst* et *Horsa*, fils de *Wichtgisel*, dont le père s'appelait *Wicht;* le père de Wicht était *Woden*, de la race duquel plusieurs rois du pays tirent leur origine. Ce peuple ne tarda pas à se multiplier dans l'île britannique et à être la terreur des habitans.

ARRIVÉE DES PICTES.

BEDA, *Hist. eccl.*, I, 1.

Il arriva alors que les Peohtes (Pictes), partis de Scythie sur des vaisseaux, vinrent aborder dans la Scotie (l'Irlande ou Hibernie); ils y trouvèrent les Scots, à qui ils demandèrent des terres avec la permission de se fixer au milieu d'eux. Les Scots répondirent « que leur pays n'était pas assez grand pour que les deux peuples y eussent place; mais, ajoutèrent-ils, nous vous donnerons un bon conseil sur ce que vous avez à faire. Nous savons tout près d'ici une autre île, située à l'est de la nôtre, et que nous pouvons, quand le ciel est serein, apercevoir d'ici distinctement. Si vous voulez y aller, vous y trouverez des terres tant que vous voudrez; et si quelqu'un vous les dispute, nous vous prêterons secours. » Alors les Peohtes firent voile vers la Bretagne, et des-

cendirent sur la côte septentrionale de cette île. Au sud habitaient les Bretons; mais, comme les Peohtes n'avaient pas de femmes, ils en demandèrent aux Scots. Ceux-ci leur en accordèrent, mais à condition que, dans les cas douteux, ils choisiraient leur roi plutôt dans la ligne féminine que dans la descendance mâle. C'est un usage qui s'est maintenu et s'observe encore aujourd'hui chez les Peohtes.

LES SAXONS BATISSENT OCHSENBURG.

POMARIUS, *Sæchs. Chronik.*, Witenb., 1588, fol., p. 15.

Lorsque les Saxons furent arrivés en Angleterre, ils prièrent le roi de leur accorder l'espace de terrain qu'ils pourraient mesurer avec une peau de bœuf. Le roi y ayant consenti, ils découpèrent la peau en étroites lanières, mesurèrent ainsi une spacieuse étendue, et y bâtirent un château nommé Ochsenburg (ville du Bœuf).

HAINE ENTRE LA SAXE ET LA SOUABE.

Commentaires du Sachsenspiegel, liv. I, 17; liv. II, 12.

Lorsque *Hengst* (Hest, Hesternus) fut parti pour l'Angleterre avec ses hommes, laissant ses femmes au pays, les Souabes envahirent la Saxe, et prirent les femmes des Saxons. Mais lorsque les Saxons revinrent et chassèrent les Souabes, quelques femmes s'en allèrent avec les Souabes. Les enfans des femmes, qui suivirent ainsi les Souabes, ne furent jamais autrement appelés que Souabes. C'est pourquoi les femmes de cette race ne sont pas habiles à hériter; le texte de la loi porte « que les Saxons ont conservé le droit souabe par haine pour les femmes. »

ORIGINE DES SOUABES.

Lied auf Anno, n° 29. — Cod. palat., 361, fol. 2 *d*.

Les ancêtres des Souabes vinrent autrefois par mer avec une puissante armée, et dressèrent leurs tentes sur le mont *Suevo*, d'où leur est venu le nom de Suèves ou Souabes. C'était un peuple bon et sage, et ils prouvèrent souvent qu'ils étaient des braves, toujours prêts à combattre

et à vaincre. *Brenno*, leur duc, livra contre César une sanglante bataille.

ORIGINE DES BAVAROIS.

Lobgedicht auf Anno, 20. — Cod. palat., 361, fol. 2 c. *d.*

La race des Bavarois doit être venue de l'Arménie, où Noé aborda en sortant de l'arche, quand la colombe lui eut apporté la branche verte. Ils portent encore dans leurs armoiries l'image de l'arche sur le mont Ararat. Il y a probablement encore dans les Indes des peuples qui parlent allemand.

Les Bavarois étaient belliqueux et pleins d'audace, et ils forgeaient des épées d'une telle trempe qu'il n'y en avait pas qui mordissent mieux. Reginsburg-la-Cavale est le nom de leur capitale. La victoire que César remporta sur *Boemund*, leur duc, et *Ingram*, son frère, a dû lui coûter bien du sang romain.

ORIGINE DES FRANCS.

Anno, 22-23. — Otfried, liv. I, ch. 1. — Chronique royale dans le Cod. palat., 361, fol. 3 *a*.

La race des Francs est liée à celle des Romains par une parenté très étroite; les ancêtres de ces deux nations étaient venus de l'ancienne Troie. Lorsque les Grecs détruisirent cette ville, que Dieu avait condamnée à périr, il ne s'échappa qu'un petit nombre de Troyens, qui errèrent long-temps par le monde. *Franko* vint avec les siens jusque sur les bords du Rhin, où il s'établit; là, il prit plaisir à bâtir, pour perpétuer le souvenir de son origine, une petite Troie, et il donna au ruisseau qui coule devant le nom de *Santen* (Xanthe), qui était celui du fleuve qui baigne son pays. Le Rhin fut pour eux la mer. Ainsi s'accrut le peuple franc.

LES MÉROVINGIENS.

Θεοφάνους χρονογραφία, *ed. Venet.*, 1729, fol., p. 268 (dans Bouquet, tom. V, p. 187, le passage a été omis à dessein). — Conradus, *Urspergensis ed. Argent.*, 1607, p. 92, d'après l'épitome de Frédégaire. — Bouquet, II, 396.

Les Mérovingiens étaient surnommés les *Velus*

(Κριστάται, Cristati et Τριχοραχάται), parce que, selon la tradition, il poussait à tous les rois de cette race, comme aux porcs, des soies au milieu du dos. Clodion, fils de Faramund, était un jour assis avec la reine sur le bord de la mer, pour se mettre à l'abri de la chaleur de l'été. Tout à coup un monstre (homme marin), semblable à un taureau, sortit du milieu des vagues, se jeta sur la reine qui se baignait, et la viola. Elle mit au monde un fils d'une forme étrange qui reçut pour cette raison le nom de *Merovig*, c'est-à-dire *Merefech* (*Maris fex? Mira facies?*) et c'est de lui que sont issus les rois francs qu'on appelle *Mérovingiens* (*Merofingi, Mereiangelingi*).

CHILDERICH ET BASINE.

Aimoinus, lib. I, c. 7-8. — *Cf. Greg. Turon.*, II, 12.

Childerich, fils de Merowig, commença à mal gouverner, et à deshonorer les filles des nobles. Les Francs alors le chassèrent du trône. Chassé, il alla se réfugier auprès de Bissin, roi des Thuringiens, chez lequel il trouva protection et un séjour honorable pendant long-temps; mais il avait eu parmi les plus nobles Francs un ami intime, nommé Winomad, qui, lorsqu'il régnait

encore, l'assistait en toute chose de ses conseils et de son appui. Celui-ci était aussi d'avis, quand le roi fut chassé de son royaume, que Childerich devait nécessairement s'éloigner, et attendre qu'insensiblement son mauvais renom se diminuât par l'absence, tandis que lui avec une constante sollicitude sonderait les sentimens des Francs, et tâcherait de les ramener. En même temps Winomad prit son anneau et le partagea en deux parties. Il donna l'une au roi en lui disant : « Quand je t'enverrai l'autre, et que toutes deux se rejoindront comme il faut, cela voudra dire que les Francs sont réconciliés à ta cause, et alors hâte-toi de revenir dans ta patrie.

Cependant les Francs choisirent pour roi le Romain Ægidius. Winomad dissimula les affections de son cœur, et fut bientôt l'ami, le confident du nouveau roi. Bientôt il l'engagea non seulement à charger le peuple de lourdes contributions, mais encore à faire mettre à mort quelques-uns des personnages les plus puissans du pays ; en ayant toutefois le soin très prudent de lui désigner de préférence les ennemis de Childerich. De semblables cruautés eurent bientôt aliéné à Ægidius l'affection des Francs, et il arriva tout naturellement qu'ils se repentirent d'avoir chassé leur maître.

Alors Winomad envoya un message dans la

Thuringe avec la seconde moitié de l'anneau d'or ; Childerich revint en toute hâte, rassembla le peuple partout sur sa route et vainquit Ægidius.

Comme il régnait paisiblement dans ses états. Basine, femme de Bissin, roi de Thuringe, abandonnant subitement son mari, vint trouver Childerich avec qui elle avait eu, pendant son séjour dans le pays, des liaisons très intimes. Elle dit à Childerich qu'aucune considération, aucun obstacle n'avaient pu l'empêcher de venir auprès de lui, parce qu'elle ne croyait pas pouvoir trouver dans le monde entier un homme plus digne que lui de son amour. Childerich, oubliant les bienfaits qu'il avait reçus de Bissin, car il était païen, prit Basine pour femme du vivant de son premier mari. Or, la nuit de la noce, il arriva que Basine, repoussant les embrassemens de son nouvel époux, le pria d'aller devant la porte du palais et de revenir lui dire ce qu'il aurait vu. Childerich, ne croyant pas devoir mépriser les avis d'une femme, fit ce qu'elle lui disait, et vit passer devant la porte de grandes bêtes sauvages, des léopards, des licornes et des lions. Effrayé à cette vue, il se hâta de retourner auprès de Basine et de lui tout dire. Elle l'engagea à être sans inquiétude et à sortir une seconde fois. Le roi

vit alors passer des ours et des loups, et vint l'annoncer à la reine qui le renvoya voir une troisième fois. Cette troisième fois, il vit des chiens et des animaux plus petits encore qui se déchiraient entre eux. Tout stupéfait d'un pareil spectacle, il retourna dans le lit conjugal, raconta tout, et demanda à sa femme, plus expérimentée que lui, l'explication de ces prodiges. Basine dit au roi de passer cette nuit dans une chaste continence; qu'au point du jour il saurait tout. Quand le soleil fut levé, elle lui dit : « Cela nous révèle les choses à venir et l'histoire de notre postérité. Notre premier fils sera puissant et fort comme un lion ou une licorne; ses enfans seront rapaces et audacieux comme les loups et les ours; la postérité qui naîtra d'eux et les derniers rejetons de notre race seront lâches comme les chiens. Quant aux petits animaux que tu as vus se déchirer entre eux, ils sont l'emblême du peuple qui, n'ayant plus la crainte de son roi, se poursuit et se tourmente lui-même par des haines et des fureurs intestines. Telle est l'explication des fantômes qui te sont apparus. » Childerich se réjouit de voir qu'une si nombreuse postérité naîtrait de lui.

LE VASE DE SOISSONS.

Greg. Turon., *Hist.*, II, 28. — Aimoinus, I, 12. — Flodoardus, *Hist. rem.*, I, 13. — *Cf.* Eichhorn, *Rechts-Gesch.*, p. 72.

Lorsque Chlodowich (Clovis) avec ses Francs vivait encore plongé dans le paganisme, et commettait toutes sortes de déprédations contre les chrétiens, il arriva qu'ils enlevèrent de l'église de Reims un grand vase, très lourd et très beau. Saint Remi envoya au roi un messager pour le supplier de vouloir bien, sinon réparer les autres dommages soufferts par l'église, du moins lui restituer ce vase. Le roi ordonna au messager de le suivre à Suession (Soissons) (1), où tout le butin devait être partagé par la voie du sort : « Si le sort, ajouta-t-il, m'adjuge ce vase que tu me réclames, tu pourras le reprendre. » Le messager obéit, le suivit au lieu désigné, et dès qu'ils y furent arrivés, le roi donna ordre que tout le butin fût apporté pour être tiré au sort. Mais Chlodowich, craignant que le vase n'échût à un autre qu'à lui, appela ses domestiques et ses compagnons, et les pria de lui faire le plaisir de mettre à part pour lui ce précieux vase, sans préjudice de la part qui lui écherrait

(1) Dans Parcifal, 7785, on lit *Sessun*.

par le sort. Les Francs répondirent : « Qu'ils n'avaient rien à refuser à celui pour qui ils dévouaient leur vie, » et tout le monde parut satisfait, à l'exception d'un seul qui se leva, brisa le vase d'un coup d'épée, et dit : « Tu ne dois avoir, ô roi, que ce que le sort, égal pour tous, t'aura assigné. » Tous les Francs furent stupéfaits de la hardiesse de cet homme; mais le roi dissimula sa colère, et donna le vase mis en pièces au messager de l'évêque. Une année après, le roi ordonna à l'armée de se rassembler au Champ-de-Mars, et chacun dut y paraître armé, de manière à pouvoir combattre l'ennemi. Lorsque chacun, couvert d'une armure éclatante, se fut rendu à son poste, et que Chlodowich les eut tous passés en revue, il alla droit à celui qui, avec son épée, avait brisé le vase, l'examina, et lui dit : « Dans toute l'armée, il n'y a pas un soldat plus lâche que toi ; ta lance, ton casque, ton bouclier, ton épée, toute ton armure est inutile. » A ces mots, il étend la main, saisit son épée (francisque), et la jette à terre. Comme celui-ci se baissait pour la ramasser, Chlodowich tire la sienne, lui en assène un coup de toutes ses forces sur la nuque, en lui disant : « C'est ainsi qu'à Soissons tu as fait avec le vase ! » Le guerrier étant resté mort sur la place, le roi dit aux autres de s'en re-

tourner, et, depuis cette époque, il fut si redouté de tous les Francs, qu'aucun désormais n'osa plus lui résister.

LA TOURNÉE DE SAINT REMI.

FLODOARDUS, *Hist. Remensis*, lib. I, cap. 14. — *Legenda aurea*, cap. 142.

Chlodowich, roi des Francs, fit présent à saint Remi, évêque de Reims, d'autant de pays qu'il en pourrait parcourir pendant que le roi ferait sa sieste. Le saint homme se mit donc en campagne, et marqua les limites du pays parcouru par des signes que l'on voit encore aujourd'hui. Comme il passait devant un moulin qu'il voulait comprendre dans la circonscription de son territoire, le meunier s'avança, le fit reculer, et s'opposa à ce qu'il le comprît dans ses limites. L'homme de Dieu lui dit avec douceur : « Ami, ne te chagrine pas, nous voulons posséder à nous deux ce moulin. » Le meunier s'obstina; mais voici qu'aussitôt la roue de son moulin se mit à tourner à rebours. Alors il cria au saint : « Viens, serviteur de Dieu, et possédons à nous deux le moulin ! » Remi répondit : « Ni moi, ni toi ne l'aurons. » Depuis ce temps

le sol s'affaissa en cet endroit, et il s'y forma un tel gouffre que personne ne put plus y avoir de moulin. Remi poursuivit sa tournée, et arriva à une petite forêt; il y avait là aussi des gens qui ne voulurent pas permettre qu'il l'englobât dans sa circonscription. Le saint leur dit : « Eh bien! jamais feuille de votre forêt ne volera dorénavant en deçà de mes limites; jamais branche de vos arbres ne tombera sur mon terrain! » La prédiction s'accomplit de tout point dans la suite, et tant que la forêt a existé il en a été ainsi. Enfin Remi passa devant un village, nommé Caviniac (Chavignon), et voulut le faire entrer dans l'enceinte de ses possessions. Les habitans le repoussèrent également; tantôt se rapprochant, tantôt obligé de s'éloigner, il posa les limites que l'on voit encore aujourd'hui; enfin, il dit à ces entêtés : « Vous aurez à supporter de rudes travaux, et vous vivrez dans l'indigence! » Prédiction qui depuis s'est accomplie à la lettre. — Lorsque le roi se réveilla de son sommeil de midi, il garantit au saint évêque, comme gage de sa royale munificence, tout le pays qu'il avait compris dans le cercle de sa tournée.

REMI ÉTEINT UN INCENDIE.

FLODOARD, *Hist. rem.*, lib. I, cap. 6 et 12. *Ed. Duac.*, p. 35. 50.

Un violent incendie s'était déclaré dans la ville de Reims, et déjà le tiers des habitations s'était abîmé dans les flammes, lorsque saint Remi, qui était en ce moment dans l'église de Saint-Nicaise, apprenant cette nouvelle, se prosterna et invoqua le secours divin. Puis il se rendit à pas précipités dans la ville; lorsqu'il monta les escaliers de l'église, ses pieds laissèrent dans la pierre dure, comme dans une molle argile, une empreinte profonde, que l'on montre encore aujourd'hui comme preuve du miracle que fit Dieu. Le saint se jeta au-devant des flammes et à peine eut-il fait avec sa main droite le signe de la croix, qu'elles reculèrent et prirent, pour ainsi dire, la fuite devant lui. Il les poursuivit, les écarta de tous les lieux encore intacts, et enfin les chassa par la porte ouverte. Il la referma ensuite et menaça de peines très sévères quiconque dorénavant aurait l'imprudence de la rouvrir. Quelques années après, un bourgeois nommé Fercinctus, qui habitait près de cette porte, ayant percé le mur qui la bouchait, sa maison fut envahie par une

contagion telle que ni homme ni animaux n'y pouvaient rester en vie.

LA PARTIE DE LA FORÊT DE WASICH APPARTENANT A REMI.

FLODOARD, *Hist. rem.*, I, 20, p. 108-110.

Saint Remi avait acheté pour son église une grande partie de la forêt de Wasich, où il bâtit quelques hameaux, qu'il nomma Cosla et Gleni, et qu'il peupla avec des habitans de la ville de Berne, située dans le voisinage, en leur imposant l'obligation de fournir chaque année à l'église une certaine quantité de poix. Il avait si bien marqué tout autour les limites de cette propriété, que tout le monde les connaît encore aujourd'hui; entre autres marques il avait placé, de sa propre main, une pierre dans le creux d'un arbre. Or, cette pierre a la propriété merveilleuse qu'on peut bien l'atteindre avec la main dans le creux de l'arbre et la soulever, mais qu'on ne saurait l'ôter entièrement de sa place. Un incrédule, ayant une fois essayé inutilement de la déplacer, voulut avec une hache agrandir le trou; mais à peine eut-il donné le premier coup

sur l'arbre, que sa main droite se dessécha et que ses yeux furent privés de la vue.

Du temps de l'empereur Louis, deux frères avaient été préposés à la garde de la forêt royale. Ceux-ci prétendirent que cette partie appartenait au roi et entamèrent une discussion à ce sujet avec les gens de l'église. Il arriva qu'un de ces deux frères, étant allé pour voir ses porcs qu'il avait lâchés dans la forêt, trouva un loup au milieu d'eux. Pendant qu'il poursuivait l'animal ravisseur, son cheval eut peur, fit un écart, et le cavalier se heurta si violemment la tête contre un arbre, qu'il mourut sur le coup. Quelque temps après, le second frère, étant monté sur un rocher au milieu de la forêt, se mit à crier : « Que chacun sache que tout ce qui vient jusqu'à ce rocher fait partie de la forêt impériale ! » Et, à ces mots, il donna un coup de sa cognée sur la pierre. Les éclats de la pierre lui sautèrent aux yeux et l'aveuglèrent.

FIANÇAILLES DE CROTHILD.

Aimoinus, I, 13-14. — *Cf.* Greg. Tur., II, 28.

Le roi Clodowich avait entendu beaucoup vanter, par ses ambassadeurs, la beauté de Cro-

thild, qui vivait à la cour du roi des Burgundes (Bourguignons). Enflammé par leurs récits, il envoya Aurélien, son favori, auprès de la jeune princesse, avec des dons et des présens, pour s'assurer, par ses yeux, de l'exactitude de ces rapports, lui faire part des intentions du roi et sonder ses inclinations. Aurélien obéit, se mit en route pour la Bourgogne, et lorsqu'il ne fut plus qu'à une petite distance de la résidence royale, il dit à ses compagnons de se cacher dans une forêt voisine, et lui, déguisé en mendiant, se rendit à la cour et chercha les moyens d'avoir un entretien avec sa future souveraine. La Bourgogne était déjà chrétienne alors, mais la France ne l'était pas encore. Or, ce jour-là qui était justement un dimanche, Crothild alla à la messe, pour adresser à Dieu sa prière. Aurélien se mêla aux autres pauvres devant la porte de l'église et attendit qu'elle sortît. Lorsque la messe fut dite, la jeune princesse sortit de l'église, et, selon sa coutume, donna l'aumône aux pauvres. Au moment où elle lui présentait une pièce d'or, Aurélien lui prit la main sous son manteau et, la portant à sa bouche, y imprima un baiser. Le visage de la jeune fille se colora d'une pudique rougeur; elle ne dit rien et regagna son habitation; mais dès qu'elle y fut arrivée, elle envoya une de ses femmes pour

lui amener le prétendu mendiant. Lorsqu'il fut auprès d'elle, elle lui demanda : « Quelle fantaisie t'a pris, homme, quand je t'ai donné l'aumône, de tirer ma main de dessous mon manteau et de la baiser? » Aurélien, sans répondre à sa question, lui dit ce qui suit : « Mon maître, le roi des Francs, a ouï parler de ta beauté et te désire pour épouse; voici son anneau, avec les autres bijoux de fiançailles. » Comme il se tournait pour prendre le sac qu'il avait déposé près de la porte, et d'où il voulait tirer les présens de noce, le sac avait été secrètement enlevé. Il fut cependant retrouvé et restitué à l'étranger, qui, sûr et certain de l'accomplissement des fiançailles, remit les présens à la jeune fille. Elle lui dit en les prenant : « Il ne convient pas qu'une chrétienne épouse un païen; mais s'il plaît au Créateur que ce païen soit converti par moi, je ne m'oppose point à son vœu; que la volonté du Seigneur soit faite! » Elle pria toutefois le messager de garder le secret sur ce qu'elle lui avait dit, et plaça l'anneau que Clodowich lui avait envoyé, dans le trésor de son oncle.

LES CISEAUX ET L'ÉPÉE.

Greg. Turon, *Hist.*, III, 18. — *Cf. Lex ripuar.*, 60.

Comme Crothild, la vieille reine, avait pris avec elle les enfans de Chlodomer son fils et les aimait tendrement, le roi Childebert, son autre fils, vit cela avec envie et crainte et il ne voulut pas qu'ils pussent un jour, forts de la faveur de sa mère, avoir des prétentions à la couronne. En conséquence, il envoya dire secrètement au roi Chlotaire, son troisième frère : « Notre mère garde auprès d'elle les enfans de notre frère et pense à leur donner la couronne ; viens vite à Paris, afin que nous avisions ensemble à ce qu'il y a de mieux à faire : s'il faut leur couper les cheveux, afin qu'ils passent pour des gens du commun ou les tuer et partager, entre nous, le royaume qu'a laissé notre frère. » Chlotaire se réjouit de ce message, accourut à Paris et s'entendit avec Childebert. Ils envoyèrent ensuite un messager à leur mère et lui firent dire de leur part : « Envoie-nous les deux petits, afin que nous les élevions à la dignité qui leur appartient. » En effet, Childebert avait dit publiquement qu'il voulait, après s'être entendu à ce sujet avec son frère, établir les deux enfans sur le trône. Crothild joyeuse et ne soupçonnant pas

de piége, donna à manger et à boire aux enfans et leur dit : « Je serai consolée de la mort de mon fils ; si je vous vois monter sur le trône qu'il occupait. » Les enfans partirent donc; mais aussitôt arrivés, ils furent saisis, séparés de leurs compagnons de jeux et de leurs précepteurs, et tenus prisonniers.

Ensuite, Childebert et Chlotaire envoyèrent un messager à la vieille reine avec des ciseaux et une épée nue. Le messager arriva, montra à la reine les deux instrumens et dit : « Très glorieuse reine, tes fils, mes maîtres, désirent savoir ton opinion sur ce qu'il y a à faire des deux enfans ; s'il faut les laisser vivre après leur avoir coupé les cheveux ou les faire passer de la vie à la mort? » La frayeur saisit, à ces mots, l'infortunée grand'mère; elle s'emporta, puis regardant l'épée nue et les ciseaux : « J'aime mieux, dit-elle, s'ils ne doivent pas avoir leur royaume, les voir morts que tondus. » — Peu de temps après les enfans furent tués.

ATTALE LE PALEFRENIER ET LÉON LE MARMITON.

Greg. Turon, *Hist.*, III, 15. — Aimoin, II, 11.

Du temps que Théodorich et Childebert, les

rois des Francs, avaient entre eux de vifs et fréquens démêlés, et que plusieurs fils de nobles personnages, donnés de part et d'autre comme ôtages, furent, après une nouvelle rupture, réduits en servitude, le fait qu'on va lire arriva.

Attale, jeune homme de noble extraction, et proche parent de saint Grégoire, fut livré comme esclave à un Franc qui habitait dans le territoire de Trèves, et il fut fait gardien de chevaux. L'évêque Grégoire, inquiet sur son sort, envoya des messagers, avec mission de le chercher; ils le trouvèrent enfin et offrirent des présens à son maître pour racheter Attale. Mais l'homme les rejeta, en disant : « Un jeune homme d'une telle naissance ne peut être racheté à moins de dix livres d'or. » Les envoyés retournèrent donc, sans avoir réussi, vers Grégoire; mais Léon, l'un de ses marmitons, lui dit : « Si vous voulez me permettre de l'aller trouver, peut-être pourrai-je le tirer d'esclavage. » L'évêque accueillit avec joie cette proposition et lui permit. Léon, arrivé sur les lieux, chercha à parler secrètement au jeune homme, mais ne put y parvenir. Alors il s'aboucha avec un autre homme et lui dit : « Viens avec moi et vends-moi dans la maison de ce Franc; le prix que tu recevras sera pour toi. » L'homme voulut bien et l'abandonna pour douze pièces d'or. L'acheteur

demanda à ce garçon à quel service il était propre. — « Je suis, répondit celui-ci, très habile à préparer toutes les choses qui se mangent à la table des maîtres, et je ne crains pas que personne me surpasse en fait d'art culinaire; car je pourrais même apprêter un festin royal, si tu voulais donner un festin au roi. » Celui-ci répondit : « Dimanche prochain, mes voisins et amis viennent dîner chez moi; il faut que tu me prépares un repas tel que tous les convives puissent dire qu'ils n'auraient pas été mieux traités chez le roi. » — « Maître, dit Léon, fais-moi seulement apporter un grand nombre de jeunes coqs, et je suis prêt à exécuter tes ordres. » Les coqs lui ayant été apportés, il apprêta, le dimanche, un repas si magnifique, si succulent, que tous les convives ne pouvaient assez en faire l'éloge. Les amis du maître s'en retournèrent très satisfaits; le maître, plus satisfait encore, accorda sa faveur à son cuisinier, et lui donna l'intendance de toutes les provisions qu'il avait dans son office. Une année se passa ainsi; l'affection de son maître pour lui alla toujours en augmentant et il finit par avoir en lui une confiance sans bornes. Enfin, un jour Léon se rendit dans la prairie, voisine de la maison, où Attale gardait les chevaux et entama conversation avec lui; ils se couchèrent assez loin l'un

de l'autre sur l'herbe et se tournèrent le dos, afin que personne ne pût s'apercevoir qu'ils parlaient ensemble : «Il est temps, dit Léon, que nous songions à notre patrie; je t'avertis que ce soir, à la nuit, quand tu auras ramené les chevaux à l'écurie, tu ne dois pas te laisser vaincre par le sommeil; sois prêt, quand je t'appellerai, afin que nous puissions partir sans retard. » Mais, ce jour-là, le Franc avait encore invité à dîner beaucoup de parens et d'amis, et, entre autres, le gendre qui avait épousé sa fille. Lorsqu'à minuit on se leva de table pour aller se coucher, Léon présenta au gendre de son maître une coupe remplie de vin. Celui-ci lui dit en plaisantant : « Eh! quoi, Léon, n'aurais-tu pas envie de t'en aller avec les chevaux de ton maître et retourner dans ta patrie? » Léon, prenant aussi le ton de la plaisanterie, lui dit la vérité : « Oui, cette nuit même, je pars, si Dieu le veut.» — «Puissent seulement mes gens, repartit le gendre, me garder assez bien pour que tu n'emportes rien de ce qui est à moi. » Ils se séparèrent ainsi en riant. Mais quand tout le monde fut endormi, Léon alla réveiller Attale et le faire lever. — « As-tu une épée? » — «Non; je n'ai qu'une petite lance. » Alors Léon entra dans la chambre de son maître, dont il prit le bouclier et la framée. — « Qui es-tu et que veux-

tu? lui dit son maître moitié endormi. » — « Je suis Léon, ton serviteur. Je réveille Attale, afin qu'il se lève de bonne heure et mène les chevaux au pré. Car il dort profondément et n'est pas encore dégrisé. » — «Fais comme il te plaît!» lui dit le maître, et là-dessus il se rendormit. Mais Léon ressortit, arma le jeune homme, et la porte de l'écurie, que la veille au soir il avait fermée, pour la sûreté des chevaux, avec des coins de bois enfoncés au marteau, se trouva ouverte en ce moment, comme par un bienfait du ciel. Ils remercièrent Dieu de son secours, détachèrent les chevaux et s'éloignèrent; ils prirent aussi un faucon, avec des hardes. Arrêtés dans leur fuite par la Moselle, ils furent obligés de laisser à l'abandon chevaux et vêtemens et de traverser le fleuve sur leur bouclier. Lorsque la nuit vint et que l'obscurité régna, ils entrèrent dans une forêt et s'y cachèrent. C'était déjà la troisième nuit qu'ils étaient en route et ils n'avaient pas encore pris la moindre nourriture. Ils continuèrent cependant à marcher; mais, par la volonté de Dieu, ils rencontrèrent, sur leur chemin, un arbre chargé de ces fruits qu'on appelle vulgairement prunes; ils en mangèrent, et ensuite entrèrent sur le territoire de la Champagne; bientôt ils entendirent derrière eux des pas de chevaux : « Voici, dirent-ils.

des cavaliers qui viennent; jetons-nous à terre, afin qu'ils ne nous aperçoivent pas! » Il y avait là justement un épais buisson; ils se cachèrent derrière, s'étendirent sur la terre à plat ventre et leur épée tirée du fourreau, afin que, s'ils étaient découverts, ils pussent aussitôt se défendre. Mais les cavaliers, lorsqu'ils furent arrivés au buisson, s'arrêtèrent justement devant, pour laisser pisser leurs chevaux; l'un d'entre eux disait : « Il est malheureux vraiment que je ne puisse pas rencontrer ces deux fugitifs; mais aussi vrai que je vis à l'heure qu'il est, je sais bien que si je les attrape, je fais pendre l'un et hacher l'autre en mille morceaux. » Celui qui parlait ainsi était le Franc, leur maître, qui venait de Reims pour les chercher et qui les y aurait infailliblement trouvés, si la nuit n'était pas survenue. Après cela, nos cavaliers allèrent plus loin et les deux jeunes gens arrivèrent cette nuit même à la ville, sans autre incident; ils y entrèrent et rencontrèrent un des habitans, à qui ils demandèrent où était la maison du prêtre Paullulus. Le bourgeois leur indiqua la maison. Comme ils traversaient la rue, les cloches sonnaient matines; car c'était un dimanche. Ils frappèrent à la porte du prêtre et on ouvrit. Le jeune homme se mit alors à raconter son aventure. — « Voilà,

s'écria le prêtre, voilà mon rêve effacé! En effet, j'ai rêvé cette nuit de deux pigeons qui volaient de ce côté et se posaient sur ma main. L'un était blanc et l'autre noir. » Nos jeunes gens dirent au prêtre : « Puisque c'est aujourd'hui un saint jour, nous te prions de nous faire servir quelque chose; car voilà le quatrième jour que nous n'avons mangé ni pain ni ragoût. » Il cacha chez lui les deux jeunes gens, leur donna du pain trempé dans du vin et alla à ses matines. Le Franc était venu aussi les chercher en cet endroit, mais le prêtre l'ayant trompé (car il était depuis long-temps lié d'amitié avec saint Grégoire), il s'en était retourné. Après avoir repris des forces en bien mangeant, et être restés deux jours dans cette maison, nos deux jeunes gens prirent congé de leur hôte et arrivèrent heureusement chez l'évêque Grégoire, qui se réjouit en les voyant et versa des larmes de joie en pressant dans ses bras son neveu Attale. Quant à Léon, il l'affranchit, lui et toute sa famille et lui donna une terre où il passa toute sa vie avec une femme et des enfans.

LE ROI QUI DORT.

PAUL. DIACON., III, 34. — AIMOINUS, III, 3.

Le roi Franc Guntram avait un cœur bon et pacifique. Une fois, il était allé à la chasse, et ses domestiques s'étaient dispersés de différens côtés; un seul serviteur, le plus chéri et le plus fidèle, était resté près de lui. Le roi, éprouvant en ce moment une grande lassitude, s'assit au pied d'un arbre, pencha sa tête sur les genoux de son ami, ferma les yeux et s'assoupit. Lorsqu'il fut bien endormi, voilà qu'un petit animal, fait comme un serpent, se glissa hors de la bouche de Guntram, et courut jusqu'au petit ruisseau qui coulait près de là; il s'arrêta sur le bord et aurait bien voulu passer. Le compagnon du roi, sur les genoux de qui il reposait, avait remarqué tout cela; il tira son épée du fourreau et la mit en travers sur le ruisseau. Le petit animal passa ainsi à l'autre bord, et alla se fourrer dans un trou au pied d'une montagne. Quelques heures après, il revint, passa le ruisseau sur le même pont, et rentra dans la bouche du roi. Le roi se réveilla et dit à son compagnon : « Il faut que je te raconte mon rêve et la merveilleuse vision que j'ai eue. Je voyais un grand fleuve sur lequel était construit un pont

de fer; je le traversai sur ce pont et j'entrai dans une caverne pratiquée dans une haute montagne; dans cette caverne, il y avait un immense trésor caché là par nos pères. » Alors son compagnon lui raconta tout ce qu'il avait vu pendant qu'il dormait et comment son rêve se rapportait parfaitement avec la réalité. On fit faire des fouilles dans cet endroit, et dans la montagne on trouva une grande quantité d'or et d'argent qui y était caché depuis un temps immémorial.

LA FORÊT QUI MARCHE ET LES CLOCHES QUI SONNENT.

AIMOINUS, III, 82.

Lorsque Childebert entra avec une puissante armée dans les états de Guntram et de Frédégund, la reine exhorta les Francs à se défendre hardiment; elle fit porter devant eux l'enfant encore au berceau qu'avait laissé Guntram, le prit dans ses bras et marcha à la tête des bandes armées. Frédégund imagina une ruse. A minuit, au milieu des ténèbres, l'armée, guidée par Landerich, tuteur du jeune Chlotaire, se mit en marche et se rendit dans une forêt; Landerich saisit une hache et se coupa une

branche d'arbre; il prit ensuite des cloches et les pendit au cou du cheval qu'il montait. Il dit à tous ses guerriers d'en faire autant; chacun d'eux prit une branche d'arbre à la main, attacha des clochettes au cou de son cheval, et tous, dès que le jour commença à poindre, se mirent en marche vers le camp ennemi. La reine, tenant dans ses bras le jeune Chlotaire, allait devant, afin d'exciter l'ardeur des guerriers par la pitié qu'inspirait cet enfant qui, s'ils étaient battus, serait fait prisonnier. Un des veilleurs de l'armée ennemie les aperçut dans le jour douteux du crépuscule; il cria à son compagnon : « Quelle est cette forêt que je vois ici, dans un endroit où hier soir il n'y avait pas le moindre petit bois? » « Tu es encore ivre et tu n'as souvenir de rien, dit l'autre veilleur; ce sont nos gens qui ont trouvé dans la forêt voisine du fourrage pour leurs chevaux. N'entends-tu pas le son des cloches pendues au cou des coursiers qui paissent? » (C'était, en effet, un usage très ancien chez les Francs et particulièrement chez ceux de l'est, d'attacher des sonnettes au cou de leurs chevaux quand ils paissaient, afin que, s'ils s'égaraient, le son les fît retrouver). Tandis que les veilleurs tenaient entre eux ces discours, les Francs laissèrent tomber leurs branches et la forêt se trouva dé-

pouillée de feuilles, mais hérissée de piques brillantes qui s'élevaient des troncs. La confusion se mit dans l'armée des ennemis; la frayeur s'empara d'eux; ils sortirent du sommeil pour se livrer à une sanglante bataille et ceux qui ne purent fuir, furent moissonnés par le fer; les chefs eux-mêmes ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

VICTOIRE DE CHLOTAIRE SUR LES SAXONS.

AIMOINUS, IV, 18. — *Vita* DAGOBERTI, *MS.* — *Vita* S. FARONIS, cap. 71-73. (*Apud.* DUCHESNE, I, 569.)

Chlotaire avait donné son fils Dagobert pour roi aux Francs Austrasiens. Celui-ci passa le Rhin, à la tête d'une nombreuse armée, pour châtier les Saxons révoltés. Mais le duc des Saxons, Bertoald, lui livra une bataille acharnée; et Dagobert, frappé d'un coup d'épée à la tête, envoya aussitôt à son père, par un écuyer, les mèches de ses cheveux et le morceau de son casque qui étaient tombés sous le tranchant du fer, afin de lui faire comprendre qu'il devait venir en toute hâte à son secours, avant que le reste de son armée ne fût mis en déroute. Chlotaire reçut le message au moment où il

était à la chasse; troublé par cette nouvelle, il entreprit aussitôt, avec la suite peu nombreuse qui l'accompagnait, cette longue route, marcha jour et nuit et arriva enfin sur les bords du Weser, où était campée l'armée des Francs. Au point du jour, les Francs poussèrent un cri de joie à l'arrivée de leur roi; Bertoald entendit de l'autre rive ces cris d'allégresse et demanda ce que cela signifiait. « Les Francs, lui répondit-on, fêtent l'arrivée de Chlotaire. » — « C'est une fausse démonstration, répliqua Bertoald; car j'ai la nouvelle positive qu'il ne vit plus. » En ce moment Chlotaire, debout sur l'autre rive, ôta, sans mot dire, son casque de sa tête et laissa sa belle chevelure, entremêlée de boucles blanches, retomber sur ses épaules et flotter au gré du vent. A ce royal ornement les ennemis le reconnurent aussitôt; Bertoald lui cria : « Te voilà donc, bête sans voix! » Le roi, enflammé de colère, remit son casque sur sa tête, poussa avec l'éperon son coursier dans le fleuve, pour aller se venger de l'ennemi; tous les Francs s'élancèrent à sa suite. Les armes de Chlotaire étaient lourdes, et, en traversant le fleuve, l'eau avait rempli sa cuirasse et ses bottes; mais il n'en poursuivit pas moins le duc de Saxe dans sa fuite. Bertoald lui cria en se retournant : « Un roi si fameux ne devrait cependant pas

poursuivre ainsi son vassal. » Mais Chlotaire savait bien qu'il ne parlait ainsi que par ruse; il ne s'inquiéta nullement de ses paroles et, le poursuivant de toute la vitesse de son coursier, il l'atteignit et le tua. Il lui coupa ensuite la tête et la porta comme un trophée aux Francs qui le suivaient. Leur deuil alors se changea en joie; ils parcoururent toute la Saxe et Chlotaire fit mettre à mort tous les habitans mâles dont la taille était plus haute que l'épée de bataille qu'il portait, afin que ceux qui étaient plus jeunes et plus petits, fussent effrayés par ce souvenir toujours présent à leur mémoire. Telle fut la conduite de Chlotaire.

LE TOMBEAU DES SAINTS.

AIMOINUS, IV, 17.

Dagobert, lorsqu'il n'était encore qu'un tout jeune homme, était un jour à la chasse, et, monté sur son cheval, il poursuivait un cerf qui fuyait par monts et par vaux.

Enfin l'animal se réfugia dans une maisonnette où gisaient les ossemens de saint Denis et de ses compagnons; les chiens découvrirent sa trace, mais ils ne purent jamais, bien que les

portes de la maison fussent ouvertes, pénétrer dans l'intérieur; ils restaient dehors et aboyaient. Dagobert, en arrivant, fut émerveillé de ce miracle. Depuis cette époque, Dagobert voua aux saints un culte particulier. Mais il arriva que le jeune prince, blessé de l'orgueil d'un duc Sadregisil, ordonna, pour l'humilier, qu'on le battît de verges et qu'on lui coupât la barbe. Sachant bien qu'il avait commis un acte coupable, Dagobert alla se réfugier dans la forêt et se cacher, pour se soustraire à la colère de son père, dans le même asile qui avait protégé le cerf. Le roi Chlotaire n'eut pas plutôt appris l'affront subi par son serviteur, qu'il donna ordre de poursuivre immédiatement et de châtier son fils. Pendant qu'on le cherchait, Dagobert s'était prosterné, le cœur contrit, devant les saintes reliques; le sommeil le gagna. Pendant qu'il dormait, un vénérable vieillard, dont tous les traits respiraient la douceur, lui apparut et lui dit d'être sans crainte : que s'il promettait d'honorer toujours les saints, il serait sauvé, non seulement du péril actuel, mais encore des peines éternelles et qu'il monterait sur le trône. Les messagers, qui devaient l'emmener de la sainte maison, n'avaient plus qu'une lieue à faire pour y arriver; mais ils ne purent jamais s'en approcher de plus près. Ils

retournèrent tout confus au palais et racontèrent le fait. Le roi les gourmanda et envoya d'autres messagers; mais ceux-ci éprouvèrent la même chose. Alors Chlotaire se mit lui-même en route. Mais voilà que lui aussi sentit ses forces défaillir, lorsqu'il voulut approcher du saint lieu; il reconnut la puissance divine, pardonna à son fils, qui rentra en grâce auprès de lui. Dagobert eut dès lors, pour ce lieu, une prédilection particulière; il s'y plaisait plus que partout ailleurs.

SAINT ARBOGAST.

Koenigshofen, *Elsæss. Chronik.*, p. 234-235.

Saint Arbogast, évêque de Strasbourg, était en grande faveur auprès de Dagobert, roi de France; il était admis dans son intimité, et le roi n'était jamais plus heureux que quand il pouvait s'entretenir avec lui et recueillir ses sages conseils. Un jour, il arriva que le veneur du roi et Siegebert, son fils, chassant dans les bois et forêts qui bordent l'Ill, et où fut bâti plus tard le couvent d'Ebersheim, rencontrèrent un énorme sanglier; ils le poursuivirent avec leurs chiens, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Or, comme Siegebert, qui n'était encore qu'un en-

fant, chevauchait ainsi seul, il se trouva tout à coup et à l'improviste devant le sanglier. Son cheval, effrayé à la vue de l'animal, eut peur; le jeune cavalier perdit selle, tomba et resta suspendu à l'étrier; le cheval le foula aux pieds et le laissa pour mort sur la place. Lorsque les serviteurs du roi arrivèrent, ils le trouvèrent, le relevèrent horriblement maltraité, et le conduisirent au palais, où il mourut le lendemain. Alors Dagobert envoya quérir saint Arbogast, qui vint aussitôt, et après avoir long-temps prié et gémi, s'agenouilla devant le corps, invoqua Notre-Dame et la supplia, au nom de son fils qui était la vie du monde entier, de rendre la vie à cet enfant. L'enfant revint à la vie, se leva tout vêtu des habits mortuaires, qu'on lui ôta, pour lui donner des habits royaux. Le roi et la reine, ainsi que toute leur suite, tombèrent alors aux pieds du saint, et le remercièrent de la grâce qu'il leur avait obtenue; il ne voulut accepter ni or ni argent; mais le roi, d'après son conseil, donna au couvent de Notre-Dame à Strasbourg, la petite ville de Rusach avec ses dépendances, champs, forêts, prairies et habitations.

Au bout d'un grand nombre d'années, Arbogast, vieux et malade, dit à ses sujets : « Qu'à l'exemple de Notre Seigneur Jésus, qui avait été

enseveli hors de Jérusalem, à l'endroit où les criminels subissaient leur supplice, il voulait, lui aussi, après sa mort, être enterré hors de Strasbourg, près de la potence, et à l'endroit où se faisaient les exécutions. » Il fallut qu'on lui promît de le faire. On l'enterra donc, lorsqu'il fut mort, sur la hauteur de Saint-Michel, qui était alors la hauteur de la pendaison (Henkebüel); car c'était là qu'on pendait alors. On éleva sur son tombeau une chapelle en l'honneur de saint Michel, et son corps resta là renfermé durant longues années.

DAGOBERT ET SAINT FLORENCE.

KOENIGSHOFEN, *Elsæss. Chronik.*, p. 235-236.

Saint Florence commença très jeune à servir Dieu. Il quitta l'Ecosse, où il était né, avec quatre autres pélerins : Arbogast, Fidelis, Théodatus et Hildolf; et ils allèrent en dernier lieu dans l'Alsace sur les bords de la Brüsche (la petite rivière de Breusch), où est aujourd'hui situé Haselo. Arrivé là, Florence dit qu'il voulait y rester. Ses compagnons continuèrent donc leur route vers Strasbourg, et lui se bâtit une maisonnette près de la Brüsche, déracina les

arbres et les mauvaises herbes, et défricha un champ, où il sema du grain et des légumes pour fournir à ses besoins. Mais les bêtes sauvages lui mangèrent et son grain et ses légumes. Alors saint Florence planta quatre perches autour de son champ et défendit à tous animaux sauvages de franchir cette limite. Les animaux la respectèrent en effet et n'allèrent jamais au-delà des quatre perches. Dans ce temps-là, le roi Dagobert avait une fille qui était née aveugle et, de plus, muette. Lorsqu'il entendit parler de la sainteté de Florence, il lui envoya des messagers d'un haut rang et un coursier avec des harnais dorés, afin qu'il vînt auprès de lui. Mais le saint était plein d'humilité; il ne voulut pas du cheval, monta sur un âne et chemina vers le roi. Il n'était pas encore arrivé au château, que déjà la fille dn roi voyait et parlait; elle se mit à crier à haute voix, et ce furent les premières paroles qu'elle prononça : « Voyez! vers nous chemine Florence par la grâce de qui Dieu m'a donné la vue et la parole! » Le roi et la reine furent vivement émus d'étonnement et de joie; tout le peuple courut au-devant du saint homme, le reçut avec les plus grands témoignages de respect et se jeta à ses pieds, à cause du miracle que Dieu avait opéré à sa prière. Le roi donna à Florence la plaine où

il habitait et où est aujourd'hui situé Haselo et de plus sa propriété personnelle de Kirchheim. Le saint pria encore le roi Dagobert de faire marquer les limites de son petit territoire, afin qu'il sût mieux jusqu'où s'étendaient ses possessions. Le roi lui dit : « Tout le pays dont tu pourras faire le tour avec ton âne, jusqu'à ce que je sorte du bain et que je m'habille, te sera adjugé pour toi et ton habitation. Comme Florence savait fort bien combien de temps le roi restait ordinairement dans le bain, il pressa son âne, le lança par monts et par vaux, et fit avec ce chétif animal beaucoup plus de chemin qu'un autre n'en aurait pu faire avec un rapide coursier en un espace de temps double. Sa course achevée, il revint chez le roi et arriva juste au moment convenu. Après la mort d'Arbogast, Florence fut, tout d'une voix et par les acclamations unanimes du peuple, des laïcs et du clergé, élu évêque de Strasbourg.

L'AME DE DAGOBERT DANS LE VAISSEAU.

Chronique de Guill. de Nangis.

Lorsque le bon roi Dagobert eut pris congé de ce monde, le Seigneur Dieu permit, pour le

punir de ce qu'il ne s'était pas lavé de tous ses péchés, que les diables s'emparassent de son âme et la missent sur un vaisseau avec l'espoir de l'emporter avec eux. Mais saint Denis n'oublia pas son bon ami, et il demanda à notre Seigneur la permission de venir au secours de son âme, permission qui lui fut accordée. Saint Denis prit avec lui saint Maurice et d'autres amis, que le roi Dagobert avait, de son vivant, particulièrement honorés et fêtés. Des anges les suivirent aussi, et les accompagnèrent jusque sur mer. Là, lorsqu'ils eurent atteint les diables, ils engagèrent avec eux un combat; les diables n'étaient guère de force à lutter contre des saints; ils furent vaincus et de tous les côtés jetés du vaisseau dans la mer. Les anges prirent ensuite l'âme de Dagobert sous leur protection, et le saint retourna avec sa suite dans le paradis.

DAGOBERT ET SON CHIEN.

Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, IV, 29-45.

Aujourd'hui encore le peuple en France connaît deux proverbes relatifs au roi Dagobert, et dont on a oublié l'origine; les voici : « Quand le roi Dagobert avait mangé, il faisait aussi manger

ses chiens. » Et : le roi Dagobert, sur son lit de mort, fit une allocution à ses chiens, et leur dit : « Il n'est si bonne compagnie qu'on ne soit obligé de quitter. »

LES DEUX FILS SEMBLABLES.

Gesta roman., cap. 116.

Le roi de France Pepin se maria avec une jeune et jolie fille qui lui donna un fils, mais mourut en le mettant au monde. Bientôt après il prit une nouvelle femme qui lui donna également un fils. Il envoya ces deux fils au loin et les fit élever ailleurs ; leur ressemblance était de tout point si parfaite qu'on avait peine à les distinguer. Au bout de quelque temps la reine témoigna à son époux le désir de voir son enfant ; le roi ordonna que tous les deux fussent portés à la cour. Le plus jeune, malgré la différence d'une année, était absolument de même taille et de même figure que l'aîné, et l'un comme l'autre ressemblait au père, de sorte que la reine ne savait lequel des deux était son enfant. Elle se mit alors à pleurer, parce que Pepin ne voulait pas le lui dire ; enfin il lui dit : « Cesse de pleurer, celui-ci est ton fils. » Et il

lui montra l'enfant de sa première femme. La reine se livra à la joie, soigna cet enfant, le choya, lui fit toutes sortes de caresses, et l'autre, qui était son véritable fils, elle ne fit pas la moindre attention à lui.

HILDEGARD.

Annales campidonenses. — Nic. Frischlini, *comœdia : Hildegardis magna.* — *Cf.* Vinc. Bellovac., *Sp. Hist.*, VII, c. 90-92, et le vieux poëme allem. *Crescentia.*

L'empereur Charles était parti pour la guerre, et avait laissé la belle Hildegard, sa femme, à la maison. Pendant ce temps, Taland, beau-frère de Charles, espéra qu'elle céderait à ses désirs. Mais la vertueuse princesse aurait mieux aimé mourir que d'être infidèle à son époux; elle dissimula toutefois, et promit à l'infâme de consentir à ses vœux, dès qu'il aurait fait bâtir pour cela une belle chambre nuptiale. Aussitôt Taland fit construire à grands frais une magnifique chambre de femme, fermée par trois portes, puis il pria la reine d'y venir avec lui. Hildegard fit comme si elle le suivait, et l'invita à passer le premier. Quand il eut franchi tout gaiement le seuil de la troisième porte, elle la

ferma vite et tira un lourd verrou. Taland resta enfermé dans cette prison jusqu'au retour de Charles, après sa victoire sur les Saxons. Alors, ayant pitié de lui, et cédant à ses hypocrites prières, elle le mit en liberté, pensant qu'il était assez puni. Mais Charles, aussitôt qu'il le vit, lui demanda pourquoi il était si maigre et si blême. « C'est la faute de votre épouse impie et impudique, répondit Taland; quand elle s'est aperçue de la sollicitude avec laquelle je veillais sur elle, et qu'elle s'est vue dans l'impossibilité de commettre des fautes, elle a fait construire une nouvelle tour, et m'y a tenu prisonnier. » Le roi fut vivement ému à cette nouvelle, et dans sa colère il donna ordre à ses gens de noyer Hildegard. Elle s'enfuit, et alla se cacher en secret chez une de ses amies; mais dès que le roi eut découvert sa retraite, il donna ordre de nouveau de la conduire dans une forêt, de lui crever les yeux et de la chasser ensuite du pays. Qu'arriva-t-il? Lorsque les gens du roi l'emmenaient, ils furent rencontrés en route par un gentilhomme de la maison de Freudenberg, que la comtesse Adelgund, sa sœur, avait justement chargé d'un message pour Hildegard. Quand il vit le péril que courait la reine, il l'arracha des mains de ses bourreaux, et leur donna son chien qui l'avait suivi. Ils crevèrent

les yeux au chien et les portèrent au roi, comme preuve qu'ils avaient exécuté ses ordres. Hildegard, ainsi sauvée par le secours de Dieu, se rendit à Rome en la compagnie d'une noble dame, nommée Rosine; et là elle exerça avec tant de bonheur et de succès la médecine qu'elle avait apprise et pratiquée toute sa vie, qu'elle eut bientôt acquis une grande renommée. Cependant Dieu punit l'impiété de Taland en le rendant aveugle et lépreux. Personne ne pouvait le guérir; enfin il ouït dire qu'il y avait à Rome une femme, célèbre par ses connaissances médicales, qui savait guérir cette maladie. Quand Charles se rendit à Rome, Taland le suivit, s'informa de la demeure de cette femme, lui dit son nom, et lui demanda, pour sa maladie, les secours de son art; mais il ne savait pas que ce fût la reine. Hildegard lui ordonna de confesser ses péchés au prêtre, de promettre de faire pénitence et de s'amender, et qu'ensuite elle essaierait sur lui la vertu de son art. Taland suivit son conseil, se confessa, revint la trouver et elle le rendit à la santé. Le pape et le roi furent si émerveillés de cette cure qu'ils désirèrent voir la femme qui l'avait opérée, et la firent mander. Elle consentit à se rendre près d'eux; mais à condition que le lendemain elle entrerait au couvent de Saint-Pierre. Elle y alla donc.

et raconta au roi son maître la manière dont elle avait été trahie. Charles la reconnut avec joie, et la reprit pour sa femme; mais il condamna à mort son beau-frère. Cependant la reine, à force de prières, obtint qu'on lui laissât la vie, et il fut seulement abandonné à la misère.

LE COMBAT DE COQS.

Crusius, *Annales suevici*, *Dodecas*, I, p. 330.

Charlemagne se rendit à une certaine époque à son château de Kempt, auprès de sa femme Hildegard. Un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient de la manière de gouverner des anciens rois, tandis que leurs enfans Pepin, Charles et Louis étaient autour d'eux, Pepin prit tout à coup la parole : « Maman, dit-il, quand papa sera une fois dans le ciel, serai-je roi ? » Charles, se tournant alors vers son père. lui dit : « Ce n'est pas Pepin, c'est moi qui te succéderai sur le trône. » Mais Louis, le plus jeune, pria le papa et la maman de le laisser régner de préférence. Pendant que les enfans se disputaient ainsi à qui régnerait, la reine leur dit : « Nous allons vous mettre bientôt d'accord; descendez dans le village, et faites-vous donner

chacun un coq par les paysans. Les enfans descendirent du château avec leur précepteur et les autres écoliers et apportèrent des coqs. Hildegard leur dit : « Lâchez maintenant vos coqs ! Celui dont le coq sera vainqueur dans le combat, sera roi. » Les volatiles se battirent, et le coq de Louis vainquit les deux autres. Ce fut, en effet, Louis qui, après la mort de son père, monta sur le trône de France.

CHARLES REVIENT DE HONGRIE.

Chronique en vers dans le Cod. palat., 336, fol. 259-267.

Lorsque le roi Charles partit pour la Hongrie et la Walachie, dans le but de convertir les païens, il promit à sa femme d'être de retour dans dix ans, et ajouta que si, au bout de ce temps, il n'était pas revenu, elle pourrait regarder sa mort comme certaine ; qu'au surplus, lorsqu'il lui enverrait son anneau d'or par un messager, elle pourrait avoir pleine confiance en tout ce que lui dirait ce messager. Or, il arriva qu'au bout de neuf ans révolus, le roi ne revenant pas et toutes sortes de brigandages, tels que pillages et incendies, se commettant à Aachen sur le Rhin, et dans tous les pays envi-

ronnans, les seigneurs vinrent trouver la reine et la supplièrent de choisir un nouvel époux qui pût mettre le royaume à l'abri de ces désordres. La reine répondit : « Comment pourrais-je me rendre coupable à ce point envers le roi Charles et violer ainsi ma foi! il ne m'a pas encore envoyé le gage qu'il m'a promis en partant. » Mais les seigneurs insistèrent tant, alléguant la ruine complète et prochaine du royaume au milieu de l'anarchie et de la guerre civile, qu'elle promit enfin de se rendre à leurs vœux. Une noce splendide fut préparée, et au bout de trois jours elle devait épouser un riche et puissant roi.

Mais le Seigneur Dieu, qui voulait empêcher ce mariage, envoya par un ange un message en Hongrie, où était le roi depuis déjà plusieurs jours. Quand Charles reçut le message, il dit : « Comment puis-je arriver chez moi en trois jours, faire d'abord une route de cent rastes (lieues), puis une autre de cinquante pour me rendre dans mon pays? » L'ange répondit : « Ne sais-tu pas que Dieu peut ce qu'il veut en vertu de sa toute-puissance? Va trouver ton secrétaire qui a un bon et vigoureux cheval qu'il te cédera; ce cheval te portera en un jour par-dessus mousses et bruyères jusqu'à la ville de Rab (Raab); ce sera ta première journée. Le len-

demain, tu monteras de bonne heure à cheval, et remontant le Danube, tu iras jusqu'à Passau; ce sera ta seconde journée. A Passau, tu laisseras ton cheval; l'hôte chez lequel tu descendras a un joli poulain, achète-le-lui; il te mènera le troisième jour jusque chez toi. »

L'empereur fit ce qui lui était ordonné; il acheta au secrétaire son cheval, et alla en un jour de la Bulgarie à Rab; il se reposa la nuit, et arriva le second jour, au lever du soleil, à Passau, où son hôte lui prépara une belle chambre. Le soir, quand les troupeaux rentrèrent, il vit le poulain, le prit par la crinière, et dit : « Sire l'hôte, donnez-moi votre cheval; je veux le monter ce matin dans les champs. — Non! dit celui-ci, mon poulain est encore trop jeune, vous êtes trop lourd pour qu'il puisse vous porter. » Le roi le pria de nouveau; l'hôte lui dit : « Oui, s'il était bridé et monté. » Le roi le pria pour la troisième fois, et l'hôte, voyant que le roi tenait tant à avoir son poulain, le lui abandonna; et le roi, à son tour, lui vendit le cheval qu'il avait monté pendant deux jours, et qui, par miracle, n'était pas crevé après avoir été mené de ce train-là.

Le roi se mit donc en route le troisième jour, et alla, ventre à terre, sans s'arrêter, jusqu'à la porte d'Aachen; là, il descendit dans une hô-

tellerie. Toute la ville retentissait du bruit des chansons et des danses. Il demanda ce que c'était. L'hôte lui répondit : « Une grande noce a lieu aujourd'hui ; notre reine épouse un riche monarque ; aussi fait-on de grandes largesses ; jeunes et vieux, pauvres et riches reçoivent une distribution de pain et de vin, et une immense quantité de fourrage est étalée devant les chevaux. — Je veux, dit le roi, avoir ma chambre ici, et je ne tiens pas à avoir ma part des comestibles qui se distribuent dans la ville ; achetez-moi, avec les deniers d'or que voici, tout ce dont j'ai besoin ; que je sois servi largement et comme il faut. » Quand l'hôte vit cet or, il se dit en lui-même : « Voilà un véritable gentilhomme et tel que mes yeux n'en ont jamais vu. » On apprêta un splendide et riche repas, et Charles se mit à table. Quand il se leva, il demanda à l'hôte de lui procurer un veilleur pour avoir soin de lui pendant la nuit, puis il se mit au lit ; mais étant couché, il appela le veilleur, et lui dit amicalement : « Quand on sonnera le *singos* à la cathédrale, tu me réveilleras, afin que j'entende sonner ; l'anneau d'or que voici sera ton salaire. » Lorsque le veilleur entendit le premier coup des cloches, il s'approcha du lit du roi qui dormait : « Allons, seigneur, donnez-moi mon salaire, car voilà qu'on sonne le

singos à la cathédrale. » Il se leva à la hâte, se vêtit magnifiquement, et pria l'hôte de l'accompagner. Il le prit ensuite par la main, et se rendit avec lui devant la porte de la ville; mais elle était fermée par d'énormes verroux. « Seigneur, dit l'hôte, vous devriez vous glisser par-dessous; mais vous salirez vos beaux habits. — Je m'en inquiète peu, dit le roi, dussé-je les déchirer entièrement. » Ils passèrent donc sous la porte; le roi, plein de prudence, dit à l'hôte de se promener autour de l'église pendant que lui-même y entrerait. C'était alors un principe de droit chez les Francs que celui qui était assis sur le siége devait être roi; il jugea donc à propos de s'y asseoir, tira son épée et la déposa nue sur ses genoux. En ce moment le sacristain entra dans l'église, et voulut porter les livres sur l'autel; mais quand il vit le roi assis avec un glaive nu et en silence, il eut peur, et courut dire au prêtre : « Lorsque je me suis approché de l'autel, j'ai vu un vieillard avec un glaive nu sur ses genoux, assis sur le siége béni. » Les chanoines ne voulurent pas croire le sacristain; l'un d'eux prit une lumière et s'avança hardiment vers le siége; mais quand il vit que c'était la vérité, et que le vieillard était réellement assis sur le siége, il jeta, tout effrayé, la lumière qu'il avait à la main, et s'enfuit chez l'évêque. L'é-

vêque fit porter devant lui, par ses valets, deux cierges pour l'éclairer à l'église, et s'y rendit; lorsqu'il vit l'homme assis sur le siége, il lui dit plein de frayeur : « Vous devez me dire qui vous êtes, un homme ou un spectre, et qui vous a fait du mal pour que vous veniez vous asseoir à cette place? » Le roi répondit : « N'avez-vous pas connu le roi Charles, que personne au monde ne surpassait, n'égalait en puissance? » A ces mots, l'évêque s'approcha pour mieux considérer ses traits; et, les ayant reconnus, il s'écria : « Soyez le bienvenu, mon très cher maître! votre arrivée me comble de joie. » Puis, il le serra dans ses bras, et le conduisit dans son palais. Toutes les cloches furent mises à la volée, et les gens de la noce demandèrent ce que signifiait tout ce bruit. Lorsqu'on leur apprit que le roi Charles était de retour, ils se séparèrent sur-le-champ, et chacun chercha son salut dans la fuite. Cependant l'évêque pria le roi de les laisser en paix et de pardonner à la reine ce qui n'était pas arrivé par sa faute. Charles se rendit à sa prière, et pardonna tout à la reine.

LE CERF DE MAGDEBURG.

ZEILLER, *Reisebuch*, p. 128.

A Magdeburg, vis-à-vis du Roland, on voyait sur une colonne de pierre un cerf avec un collier d'or; c'était l'empereur Charles qui l'avait pris. Selon d'autres, il lui avait rendu la liberté, et lui avait mis au cou ce collier d'or où était gravée une croix avec ces mots :

Lieber Jœger, lass mich leben,
Ich will dir mein Halsband geben.

Chasseur, laisse-moi vivre encor,
Je te donne mon collier d'or.

Et ce cerf n'a été repris dans la suite que du temps de Frédéric Barberousse.

LE MUSICIEN LOMBARD.

Chron. Novalic., lib. III, p. 10-14.

Lorsque Charles se disposait à aller faire la guerre au roi Didier, un musicien lombard vint chez les Francs, et chanta une chanson ainsi conçue : « Quelle récompense recevra celui

qui conduira Charles en Italie, par un chemin où il ne rencontrera pas une lance levée contre lui, pas un bouclier qui le repousse, où enfin pas un seul de ses gens ne sera blessé? » Quand cela vint aux oreilles de Charles, il fit venir cet homme, et promit de lui donner tout ce qu'il demanderait après la victoire.

L'armée fut rassemblée et le musicien eut à guider la marche; il s'écarta de toutes les routes frayées, et conduisit le roi sur le revers d'une montagne qui, aujourd'hui encore, s'appelle le *Frankenweg* (le chemin des Francs). Lorsqu'ils descendirent de cette montagne dans la plaine Gavénique, ils se mirent promptement en ordre de bataille et tombèrent à l'improviste sur les derrières des Lombards; Didier s'enfuit à Pavie, et les Francs, comme un torrent débordé, inondèrent tout le pays. Le musicien se présenta alors devant le roi Charles, et lui rappela sa promesse. Le roi lui dit : « Demande ce que tu veux! » A quoi celui-ci répondit : « Je vais monter sur une de ces montagnes et donner du cor de toutes mes forces; et tout le pays où le son aura pu s'en faire entendre, je demande que tu me le donnes pour récompense de mes services, avec les hommes et les femmes qu'il renferme. » Charles dit : « Tu le veux; ce sera. » Le musicien s'inclina, gravit aussitôt la mon-

tagne et donna du cor ; puis il redescendit, alla par les villages et les bourgs, demandant à tout venant : « As-tu entendu le son du cor ? » Et à tous ceux qui répondaient : « Oui, je l'ai entendu, » il donnait un soufflet en disant : « Tu m'appartiens. »

Charles lui donna effectivement tout le pays où le son de son cor avait été entendu. Le musicien le posséda tant qu'il vécut, le transmit à ses descendans, et, encore aujourd'hui, les habitans de la contrée s'appellent : les *cornés* (transcornati), c'est-à-dire *ceux que le cor a réunis.*

CHARLES, GUERRIER DE FER.

Monachus sangallensis, ap. Canisium, lect. antiq., tom. II, c. 2, p. 81-82.

Dans le temps que le roi Charles faisait la guerre à Didier, roi des Lombards, il y avait à la cour de ce dernier un noble franc nommé Ogger (Odger, Autchar) qui, tombé dans la disgrâce de Charles, avait été obligé de s'exiler de son pays. Or, lorsque la nouvelle se répandit en Italie que Charles descendait des Alpes avec une puissante armée, Didier et Ogger montèrent sur une haute tour, du sommet de laquelle

on découvrait de tous côtés une immense étendue de pays. Une grande multitude s'avançait : « Charles est-il dans cette nombreuse armée? demanda Didier. — Pas encore, répondit Ogger. » Bientôt ils virent apparaître à l'horizon une nuée de Francs qui s'avançait comme un orage prêt à crever : « Charles est sans doute parmi eux, s'écria Didier. » Ogger répondit : « Pas encore, pas encore. » Alors le roi entra en fureur : « Que faire, dit-il, s'il en amène encore d'autres avec lui? — Tu peux, répondit l'autre, être sûr qu'il va venir; quant à ce que nous allons devenir, je n'en sais rien. » Pendant qu'ils parlaient ainsi, une nouvelle masse d'hommes armés se montra à la cime des monts. Didier, confondu, dit alors : « Charles sera là, peut-être? — Non, répondit Ogger, pas encore. » Enfin, on aperçut des évêques, des abbés, des chapelains suivis de leur clergé. Didier, à cette vue, ne fut plus maître de sa frayeur : « Oh! s'écria-t-il, descendons, descendons, et allons nous cacher dans les entrailles de la terre pour ne pas nous trouver en présence de ce terrible ennemi. » Alors Ogger, se rappelant des temps meilleurs, se souvint de la puissance incomparable, irrésistible du roi Charles; il ne put s'empêcher de s'écrier :

« Quand tu verras les moissons se raidir dans les champs, le Pô et le Tésin, tout bardés de fer, rouler des vagues noires, des vagues de fer, monstrueuses comme celles de l'Océan, et les vomir comme un déluge sur les murs de la ville, attends-toi à voir paraître Charles. » A peine avait-il achevé qu'on aperçut venir du côté de l'occident une sombre nuée qui obscurcissait le jour. On vit alors apparaître Charles, guerrier de fer, portant un casque de fer sur la tête, sur sa large poitrine une cuirasse de fer, ayant cuissarts et jambarts de fer, et brandissant de la main gauche dans les airs une lance de fer. Il avait à la main droite son glaive d'acier; son bouclier était tout de fer, et son coursier lui-même paraissait de fer par son courage et sa couleur. Tous ceux qui marchaient devant lui, à ses côtés et derrière lui, enfin l'armée tout entière semblait couverte d'armures semblables. Ogger, jetant sur cette masse un rapide coup-d'œil, s'écria : « Voilà celui après lequel tu as tant demandé. » Et il tomba sur la terre à demi mort.

CHARLES ASSIÈGE PAVIE.

Chron. novalic., III, 14.

Didier se réfugia avec Adelgis son fils et une de ses filles dans les murs de Pavie, où Charles l'assiégea long-temps. Didier était bon et humble; il avait coutume, si l'on en croit la tradition, de se lever exactement à minuit et de se rendre dans une église pour y faire sa prière; les portes des églises s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui. Or, pendant ce siége, la fille du roi écrivit une lettre au roi Charles et la lui lança sur l'autre rive du Tésin au moyen d'une arbalète; il y avait dans cette lettre : « Que si le roi voulait la prendre pour femme, elle lui livrerait la ville et les trésors de son père. » Charles lui répondit de manière à irriter encore l'amour que la jeune fille avait conçu pour lui. Elle déroba, sous la tête de son père endormi, les clefs de la ville et fit savoir au roi des Francs qu'il eût à se préparer à entrer cette nuit dans la ville. Lorsque l'armée s'approcha des portes et entra, la jeune fille s'élança toute joyeuse à sa rencontre; mais, pressée dans la foule, elle tomba sous les pieds des chevaux; et, comme on était au milieu des ténèbres de la nuit, elle fut écrasée. Les hennissemens des chevaux réveillèrent Adelgis; il tira

son épée et tua beaucoup de Francs. Mais son père lui défendit de faire résistance, puisque c'était la volonté de Dieu de donner la ville à l'ennemi. Adelgis s'enfuit alors, et Charles prit possession de la ville et du palais qu'habitait le roi.

ADELGIS.

Chronic. noval., III, cap. 10, 22-24.

Adelgis (Algis, Adelger), fils de Didier, était, dès sa jeunesse, plein de force et de vaillance. Il avait coutume, en temps de guerre, de chevaucher une lance de fer à la main, et de tuer un grand nombre d'ennemis; c'est ainsi qu'il donna la mort à beaucoup de Francs, lorsqu'ils envahirent la Lombardie. Cependant il dut céder à des forces supérieures, et Charles avait même déjà soumis Pavie. Mais, dans cette ville, l'audacieux jeune homme résolut d'épier ses démarches. Il s'y rendit dans un vaisseau, non pas comme un fils de roi, mais comme un homme de basse condition, accompagné de très peu de monde. Aucun des hommes de guerre ne le reconnut, à l'exception d'un des anciens et fidèles serviteurs de son père. Il le supplia de ne le point trahir. « Sur ma foi, ré-

pondit celui-ci, je ne te découvrirai à personne, tant que je pourrai te cacher. » — « Je vais te faire une prière, dit Adelgis; aujourd'hui, quand tu iras dîner chez le roi, place-moi au bout de l'une des tables, et fais en sorte que tous les os qu'on enlèvera de la table soient placés devant moi. » L'autre le lui promit, attendu que c'était lui qui devait porter les plats sur la table du roi. Lors donc que le repas fut servi, il tint sa promesse et plaça les os devant Adelgis qui les brisait, et, comme un lion affamé, mangeait la moelle qu'ils contenaient. Il jeta les esquilles sous la table et en fit un grand tas. Puis il se leva avant les autres et s'en alla. Quand le roi se fut levé et qu'il vit ces os sous la table, il demanda : « Quel est le convive qui a cassé tant d'os? » Tous répondirent qu'ils n'en savaient rien. Quelqu'un cependant ajouta : « A cette place était assis un robuste jeune homme, qui brisait tous les os de cerf, d'ours et de bœuf, comme si c'eussent été des grains de chenevis. » Le roi fit appeler celui qui portait les plats et lui dit : « Qui était et d'où venait l'homme qui a brisé tous ces os-là? » Il répondit : « Sire, je l'ignore. » — « Par la couronne de ma tête, répliqua Charles, tu le sais. » Celui-ci se voyant découvert eut peur et garda le silence. Mais le roi s'aperçut aisément que c'était Adelgis, et il

était fâché qu'on l'eût laissé aller impunément. « Où est-il allé? » demanda-t-il. Quelqu'un répondit : « Il s'est embarqué et probablement il est loin. » — « Veux-tu, dit un autre, que je le poursuive et que je le tue? » — « De quelle manière? » demanda Charles. — « Donne-moi ton bracelet d'or et je vais le prendre avec. » Le roi lui donna aussitôt son bracelet, et notre homme se mit à courir en toute hâte à sa poursuite jusqu'à ce qu'il l'eût atteint; et du plus loin qu'il l'aperçut, montant sur son vaisseau, il lui cria : « Arrête! le roi t'envoie son bracelet d'or en présent; pourquoi es-tu parti ainsi secrètement?» Adelgis ramena son vaisseau vers le rivage, s'approcha, mais voyant que le présent lui était présenté au bout d'une lance, il pressentit quelque trahison, jeta sa cuirasse sur ses épaules et cria : « Ce que tu me présentes avec la lance, je veux le recevoir avec la lance (1); si ton maître m'envoie ce bracelet traîtreusement, afin que tu me tues, je ne veux pas être en reste avec lui, et je lui enverrai aussi mon présent. » Il prit ensuite son bracelet et le présenta sur la pointe de sa lance à l'inconnu qui s'en retourna trompé dans son attente, et porta au roi Charles les bracelets d'Adelgis. Charles les mit aussitôt;

---

(1) *Cf. Hildebrands lied.*, 2, 36.

ils lui tombaient jusque sur les épaules. « Il n'est pas étonnant, s'écria-t-il, qu'un pareil homme ait la force d'un géant ! »

Le roi Charles craignit toujours cet Adelgis, parce qu'en dépouillant son père de son royaume, il l'avait frustré de son héritage. Adelgis se réfugia auprès de sa mère, la reine Ansa, qui vivait à Brixen, où elle avait fondé un riche couvent.

SUR LE ROI CHARLES ET LES FRISONS.

Altfriesengesetz. ed. Wierdsma, I, p. 103-108.

Lorsque le roi Charles, de France, et le roi Radbod, de Danemarck, étaient en discussion ensemble dans la Frise, chacun d'eux établit les limites de son territoire dans le district de Franeker, et dit : « Le pays m'appartient ! » Des gens sages voulaient les accorder à l'amiable ; mais eux voulaient que les armes décidassent. Cependant, à force de chercher un moyen d'accommodement, on finit par en trouver un qui eut l'agrément des deux rois ; il fut convenu que celui des deux qui resterait plus long-temps que l'autre à la même place sans bouger, aurait gagné. On les mit en présence, et ils restèrent un *etmal* (l'espace d'un jour et d'une nuit) dans

le rond tracé autour d'eux; mais enfin le roi Charles laissa tourner son gant; le roi Radbod le releva et le présenta au roi Charles. Charles alors s'écria : « Ha! ha! le pays est à moi. » Puis il se mit à rire (*lachen*) ; ce qui fit donner à son lot le nom de *Hachense* (Lachense, le côté du rire). « Pourquoi? demanda Radbod. » Charles lui dit : « Vous êtes devenu mon homme. » Alors Radbod dit : « *O wach!* (o weh! ah! malheur!) » Ce qui fit nommer son lot, *Wachense* (le côté des *wach*, c'est-à-dire des *hélas!*). Ensuite le roi Radbod s'en alla du pays, et le roi voulut tenir un plaid; il ne le put, attendu qu'il n'y avait pas en cet endroit de terrain vide assez vaste pour qu'il y pût établir le siége de son tribunal. Alors il envoya dans les sept provinces, et leur fit dire de lui vendre une place libre où il pût rendre la justice. On lui vendit, à prix d'argent et pour force escalins, *Deldemanes*. Il établit là son tribunal, et invita les Frisons à se rendre auprès de lui pour choisir le droit public qu'ils voulaient s'imposer. Ils demandèrent le délai d'un jour pour s'y préparer. Il le leur accorda. Le lendemain il leur fit dire de paraître devant son tribunal. Ils vinrent et prirent douze avocats choisis dans les sept provinces. Alors il leur dit de choisir le droit qui leur convenait. Ils demandèrent un nouveau répit. Le troisième

jour, il les fit appeler encore; mais ils s'excusèrent sur des empêchemens légaux. Le quatrième jour ils firent de même; le cinquième aussi. Ce sont les deux termes (Fristen) et les trois répits (Nothscheine) que les Frisons libres doivent avoir de plein droit. Le sixième jour, il les invita derechef à choisir leur droit; mais ils dirent qu'ils ne pouvaient pas. Le roi leur dit alors : « Vous avez le choix entre trois conditions : qu'aimez-vous mieux? Etre tous tués? devenir tous serfs? ou qu'on vous donne un vaisseau assez solide et assez fort pour résister au flux et au reflux, et cela sans rames, avirons ni cordages? » Ils choisirent le vaisseau et s'en allèrent avec le flux si loin qu'ils n'apercevaient plus aucune terre. Alors le découragement les prit; mais l'un d'entre eux qui était de la race de Wittekind, leur premier juge (Asegen), prit la parole : « J'ai ouï dire que Dieu notre Seigneur, quand il était sur la terre, avait douze compagnons et qu'il était lui-même le treizième, et qu'il allait chez chacun d'eux pour les consoler et les instruire à huis clos; que ne le prions-nous de nous envoyer un treizième compagnon qui nous enseigne le droit et nous conduise à terre? » A ces mots, ils tombèrent tous à genoux et prièrent du fond du cœur; et, lorsqu'ils eurent fait leur prière, ils virent un

treizième compagnon assis au gouvernail, et ayant sur l'épaule un aviron à l'aide duquel il les mena à terre, malgré vent et marée. Quand ils furent à terre, il creusa le sol avec son aviron, et en fit jaillir une fontaine. C'est de là que l'endroit a pris le nom d'*Achsenhof* (la ferme de l'Aviron). C'est à *Eschweg* qu'ils débarquèrent; ils s'y établirent autour de la fontaine et ce que leur enseigna leur treizième compagnon, forma leur droit public. Quel était ce treizième personnage? C'est ce qu'aucun d'eux ne savait, bien qu'il fût semblable à eux. Lorsqu'il leur eut enseigné le droit, il disparut et ils ne furent plus que douze. C'est pourquoi il faut qu'il y ait toujours dans le pays treize juges (Asegen); et que leurs arrêts soient rendus à Achsenhof et à Eschweg. Dans le cas où leurs avis sont partagés, c'est la majorité de sept contre six qui l'emporte. Telle est l'origine du droit public de toute la Frise.

RADBOD REFUSE LE BAPTÊME.

Melis Stoke, *Rymhronike*, vol. I, vers 149-176. — *Cf.* Buchelius, p. 13. — Pomarius, *loc. laud.*, p. 57.

Lorsque saint Wolfram prêchait le christia-

nisme aux Frisons, il finit par obtenir de Radbod, leur duc, qu'il se ferait baptiser. Déjà Radbod avait un pied dans le bassin des fonts baptismaux, lorsqu'il lui prit fantaisie de demander où étaient allés ses devanciers; s'ils étaient dans le nombre des bienheureux ou dans l'enfer. Saint Wolfram lui répondit : « Ils étaient païens, et leurs âmes sont perdues. » Radbod à ces mots retira bien vite son pied en disant : « Je ne puis me passer de leur société; j'aime mieux habiter misérablement avec eux dans l'enfer que magnifiquement sans eux dans le royaume céleste. » C'est ainsi que le diable empêcha que Radbod ne fût baptisé; en effet, il mourut trois jours après, et alla où étaient ses ancêtres.

D'autres racontent le fait de la manière suivante : Radbod, sur la réponse de Wolfram, que ses ancêtres étaient en enfer, demanda encore si c'était là qu'il y avait le plus de monde. Wolfram lui répondit : « Oui, il est à craindre que l'enfer ne soit plus peuplé que le paradis. » A ces mots, le païen retira son pied du bassin, et dit : « Je veux aussi rester où il y a plus grande compagnie. »

LA MAISON D'OR DU DIABLE.

Vita Sancti Wolframi. — *Rhein. Mercur*, 1816, numéro du 4 janv.

Saint Wolfram vit dans son sommeil une figure qui lui ordonna d'aller prêcher l'évangile aux Frisons. Il se rendit avec quelques compagnons dans la Frise. Or, il était d'usage en Frise d'immoler aux dieux celui que le sort désignait. Cette fois il tomba sur un garçon nommé Occo. Quand saint Wolfram pria le roi Radbod de lui donner cet enfant, le prince répondit : « Qu'il soit à toi, si ton Christ le sauve de la mort. » Pendant qu'on pendait l'enfant, Wolfram se mit à prier, et aussitôt la corde cassa, le pendu tomba à terre, se leva sans avoir aucun mal et fut baptisé. Voici comment le diable s'y prit pour tromper Radbod ; c'est Occo lui-même qui raconte : « Le diable lui apparut sous la figure d'un ange, la tête ceinte d'un bandeau en or enrichi de pierreries et le corps enveloppé de vêtemens d'or. Pendant que Radbod le contemplait, le diable lui dit : « O le plus hardi des hommes, qui t'a donc égaré l'esprit au point de te faire renoncer au prince des dieux? Garde-toi de le faire ; persiste, au contraire, dans ce que tu as appris, et tu viendras dans une maison d'or dont je veux te donner la propriété pour

l'éternité tout entière. Va demain trouver Wolfram, le docteur des chrétiens, et demande-lui quel est ce séjour de l'éternelle clarté qu'il te promet. S'il ne peut te le faire voir de tes propres yeux, que les deux parties puissent choisir des délégués; je leur servirai de guide pendant le voyage et leur ferai voir la maison d'or, la belle habitation que je t'ai préparée. » Quand Radbod se réveilla, il alla raconter sa vision à saint Wolfram qui lui dit que le trompeur Satan voulait l'abuser par des prestiges magiques. Le prince répondit qu'il se ferait chrétien, si son dieu ne lui montrait pas cette habitation. Aussitôt un Frison de sa suite et un diacre de celle de saint Wolfram furent envoyés pour vérifier la chose, et, lorsqu'ils furent à quelque distance de la ville, ils rencontrèrent un compagnon de voyage qui leur dit : « Dépêchez-vous, car je vais vous montrer la belle habitation destinée au duc Radbod. » Ils quittèrent la grande route, s'enfoncèrent dans des lieux inhabités, et virent bientôt un chemin orné de diverses sortes de marbre parfaitement poli. De loin, ils aperçurent une maison qui brillait comme l'or et bientôt ils arrivèrent à une allée qui y conduisait. Elle était toute pavée d'or et de pierres précieuses. Quand ils furent entrés dans la maison, ils la trouvèrent d'une beauté merveilleuse et

d'une incroyable grandeur. Le guide leur dit alors : « Voilà l'habitation préparée pour le duc Radbod ! » Le diacre étonné prit ensuite la parole : « Si cette maison, dit-il, est l'ouvrage de Dieu, elle restera éternellement ; si elle est l'œuvre du diable, elle disparaîtra bientôt. » En même temps il fit le signe de la croix ; aussitôt le guide fut transformé en la personne du diable, la maison d'or en boue, et le diacre se trouva avec le Frison au milieu d'un marais plein d'eau, de roseaux et de joncs. Ils eurent à faire un chemin immense pour retourner à la ville où ils trouvèrent le duc mort, et racontèrent à saint Wolfram ce qui était arrivé. Le Frison fut baptisé et s'appela Sugomar.

BAPTÊME DE WITTEKIND.

Abel, Recueil de vieilles Chroniques (en allem.), p. 61-62. — Pomarius, p. 40-41.

Le roi Charles avait l'habitude d'être suivi, tous les jours de grande fête, par une foule de mendians, à chacun desquels il faisait donner un denier d'argent. Profitant de cette occasion, Wittekind, d'Engern, vint une fois dans son camp, pendant la semaine sainte, sous un dé-

guisement de mendiant, se mêler aux pauvres qui suivaient le prince, dans le but d'espionner les Francs; mais le jour de Pâques, le roi fit dire la messe dans sa tente; alors Dieu fit un miracle; pendant que le prêtre élevait l'hostie sainte, Wittekind y vit un enfant vivant, le plus beau qu'il eût vu de sa vie, et ses yeux furent les seuls qui l'aperçurent. Après la messe, les deniers d'argent furent distribués aux pauvres, et pendant cette distribution, Wittekind fut reconnu, arrêté et conduit devant le roi. Là, il dit ce qu'il avait vu; on l'instruisit dans toutes les choses de la religion; son cœur fut touché; il reçut le baptême et envoya dans son camp annoncer sa conversion aux autres princes, qui mirent fin à la guerre et comme lui se firent baptiser. Charles le fit duc et changea le cheval noir de son écu en un cheval blanc.

FONDATION DE FRANCFORT.

DITMARUS, *Merseb.*, lib. VII, p. m. 104.

Lorsque le roi Charles, battu par les Saxons, s'enfuit et arriva au Mein, les Francs ne trouvèrent pas le gué par où ils auraient pu passer le fleuve et se soustraire à la poursuite de leurs

ennemis. On dit qu'alors une biche leur apparut, passa devant et leur indiqua le chemin. Les Francs passèrent ainsi le Mein, et depuis, le lieu prit le nom de Frankenfurt (gué des Francs).

POURQUOI LES SOUABES COMBATTENT EN TÊTE DES ARMÉES DE L'EMPIRE.

STRITTER, *Gedicht vom Span. Feldz*, p. 99. *B.* — Vieille chronique allem., en vers, du douzième siècle, dans les *Beitr.* d'ARETIN, vol. IX, — Passage du poëme allem. de Frédéric de Souabe, p. 189. — Passage du poëme de LOHENGRIN, stroph. 413. — *Schwabenspiegel*, cap. 31. — LAMBERT, *Schasnab.*, p. 219. — KOENIGSHOFEN, *Elsæss. Chr.*, p. 327. — *Cf.* PFISTER, Hist. de Souabe, II, 114.

Les Souabes ont depuis un temps immémorial sur tous les autres peuples de l'empire d'Allemagne, le privilége de combattre en tête de l'armée; c'est Charlemagne qui l'accorda à Gérold, leur duc (le frère d'Hildegarde), qui, dans la sanglante bataille de Ronceval, se jeta aux genoux de l'empereur et, comme le plus âgé, demanda cet honneur. Depuis ce temps, personne n'a le droit de combattre devant eux. D'autres racontent cela de la prise de Rome, où les Souabes furent d'un très grand secours à Charlemagne. D'autres encore le rapportent à la prise de Milan, où le duc de Souabe porta la

bannière impériale et par-là acquit ce privilége.

EGINHART ET EMMA (1).

Chronicon Laurishamense in codice lauresh. ed. Manhem., 1768, in-4°. I, p. 40-46.

Eginhart, premier chapelain et secrétaire de Charlemagne, s'attira, par ses bons et loyaux services à la cour, l'estime de tout le monde, et, de plus, l'amour d'Emma, la fille de l'empereur. Elle était fiancée au roi de la Grèce; mais plus le temps du mariage approchait, plus la secrète et mutuelle inclination d'Eginhart et d'Emma se fortifiait dans leur cœur. Tous les deux étaient retenus par la crainte que le roi ne vînt à découvrir leur passion et à se courroucer. Mais à la fin, le jeune homme ne fut plus maître de ses transports; il s'arma de courage, et ne pouvant communiquer avec la jeune princesse par l'entremise d'un étranger, il se rendit, à la faveur du calme de la nuit, dans son apparte-

---

(1) Vincent de Beauvais rapporte cette tradition au règne de l'empereur Henri III.

ment. Il frappa doucement à la porte de sa chambre, comme s'il eût été envoyé de la part du roi, et fut introduit. Là, ils se firent l'aveu mutuel de leur amour et jouirent des embrassemens si vivement désirés. Lorsque cependant, à la pointe du jour, le jeune homme voulut s'en retourner d'où il était venu, il vit qu'il était tombé pendant la nuit beaucoup de neige, et il n'osait marcher sur le seuil de la porte, parce que les traces de son pied d'homme l'auraient bientôt trahi. Dans cette perplexité, les deux amans délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, et la jeune fille imagina un expédient hardi; elle voulut absolument prendre Eginhart sur ses épaules et, avant qu'il fût jour, le porter jusqu'à la porte de sa demeure, l'y déposer et revenir prudemment sur ses propres traces. Cette nuit-là justement, par un effet de la Providence, l'empereur n'avait pu fermer l'œil; il se leva, dès que les premières lueurs du crépuscule commencèrent à paraître, et se mit à regarder de loin dans la cour de son palais. Il vit passer, sous ses fenêtres, sa fille qui pliait sous son doux mais lourd fardeau, et qui, après l'avoir déposé, s'élança rapidement sur ses premiers pas. L'empereur s'assura bien qu'il ne se trompait pas, et il se sentit touché en même

temps de douleur et d'admiration ; toutefois il se tut. Mais Eginhart, qui savait fort bien que cela viendrait tôt ou tard aux oreilles du roi, prit son parti ; il vint chez son maître, se prosterna à ses pieds et lui demanda son congé, sous prétexte que ses fidèles services n'étaient pas suffisamment récompensés. Le roi garda long-temps le silence et maîtrisa ses sentimens ; enfin il promit au jeune homme de lui rendre une prompte réponse. Cependant il forma une cour de justice, assembla ses premiers et plus intimes conseillers, et leur apprit que la majesté royale avait été outragée par le commerce amoureux de sa fille Emma avec son secrétaire ; et pendant que tous étaient dans la plus grande surprise à la nouvelle d'un crime aussi nouveau et aussi grave, il leur expliqua comment les choses s'étaient passées et comment il avait tout vu lui-même de ses propres yeux ; puis, quand il eut fini, il leur demanda leur avis et leurs conseils sur cette affaire. Le plus grand nombre des conseillers, gens sages et portés par caractère à la douceur, étaient d'avis que le roi devait lui-même prononcer en cette circonstance. Charles, après avoir considéré l'affaire sous toutes ses faces, reconnut dans cet événement le doigt de la Providence, et il résolut d'user de clémence et de marier les deux amans. Tout le

monde applaudit avec joie à la modération du roi, qui fit appeler le secrétaire et lui parla ainsi : « Depuis long-temps j'aurais mieux récompensé tes services, si tu m'avais témoigné plus tôt ton mécontentement; à présent, je veux, pour récompense, te donner en mariage ma fille Emma, qui a bien voulu, rehaussant sa ceinture, te porter sur ses épaules. » En même temps il donna ordre d'envoyer chercher sa fille, qui vint en rougissant, et en présence de la cour fut mariée à son bien-aimé. Il leur donna aussi une riche dot consistant en biens fonds, en or et en argent; et, après la mort de l'empereur, Louis-le-Débonnaire leur fit présent, par un acte particulier de donation, de Michlinstadt et de Mühlenheim, aujourd'hui Seeligenstadt, dans le Maingau. Les deux amans, après leur mort, furent enterrés dans l'église de cette dernière ville. La tradition orale du pays conserve encore leur souvenir, et la forêt voisine, si l'on en croit cette tradition, ne s'est appelée *Odenwald*, que parce qu'une fois Emma s'écria en s'adressant à elle : « O *du wald*! » (O toi, forêt !)

L'ANNEAU DU LAC VOISIN D'AACHEN.

PETRARCHA, *Epistolæ familiares*, lib. I, c. 3. — PASQUIER, *Recherches*, VI, 33. — *Cf.* DIPPOLDT, *Karl der Grosse*, p. 121.

Pétrarque, pendant son voyage en Allemagne, entendit raconter par les prêtres une histoire qu'ils donnaient pour véritable et qui, passant de bouche en bouche, était, disaient-ils, venue jusqu'à eux. Voici cette histoire : Autrefois, Charlemagne conçut pour une femme du commun un amour si violent, qu'il oublia tous ses exploits, négligea toutes les affaires de son royaume et alla jusqu'à cesser de prendre soin de sa propre personne. Toute sa cour souffrait de le voir s'abandonner ainsi à une folle passion qui l'absorbait; enfin la femme qu'il aimait ainsi avec excès tomba malade et mourut. Mais vainement espéra-t-on que l'empereur recouvrerait le calme dont son âme avait depuis si long-temps cessé de jouir; éperdu, il se jeta sur ce corps inanimé, s'assit auprès, et il ne faisait que le couvrir de baisers, le serrer dans ses bras et lui parler, comme s'il eût été en vie. Bientôt ce cadavre commença à se corrompre et à tomber en putréfaction; mais l'empereur ne le quittait pas. Alors l'archevêque Turpin soupçonna que le prince était sous le charme de

quelque enchantement; en conséquence, un jour que Charles venait de quitter la chambre, il examina et tâta de tous côtés le corps de la femme morte, pour voir s'il ne découvrirait pas quelque chose; enfin il trouva dans sa bouche, sous la langue, un anneau qu'il en retira. Lorsque l'empereur rentra dans la chambre, il fut étonné; et, comme un homme qui se réveillerait d'un profond sommeil : « Qui a porté ici, demanda-t-il, ce cadavre putréfié? » Puis il ordonna sur l'heure qu'on l'ensevelît. On obéit; mais dès ce moment l'inclination du roi se porta vers l'archevêque, qu'il suivait partout où il allait. Lorsque cet homme pieux et sage eut remarqué cela et reconnu la vertu de cet anneau, il craignit qu'il ne tombât un jour en de mauvaises mains, et, pour éviter un pareil malheur, il le prit et le jeta dans un lac, près de la ville. Depuis ce temps-là, l'empereur prit tellement ce lieu en affection, qu'il ne voulut plus s'éloigner de la ville d'Aachen, y fit bâtir un château impérial et un couvent, passa le reste de ses jours dans le premier, et voulut qu'après sa mort, on l'enterrât dans le second. Il ordonna aussi que tous ses successeurs fussent oints et sacrés dans cette ville.

L'EMPEREUR ET LE SERPENT.

SCHEUCHZER, *Itiner. Alpina*, III, 381, *ex* HENRICI BRÆNWALDII *Embracensis Cœnobii præpositi Chron., MS.* — *Cento novelle Antiche* 49. — La première partie de la tradition se trouve très détaillée dans la Chronique en vers du Cod. palat., 336, fol. 271-273. — *Cf. Gesta Romanor.*, 99 et 105.

Lorsque l'empereur Charles habitait à Zürich dans la maison qu'on appelle *Au Trou* (Zum Loch), il fit ériger une colonne avec une cloche au haut et une corde à la cloche, afin que toute personne, qui aurait quelque réclamation à faire, pût venir sonner toutes les fois que l'empereur dînerait. Or, un jour il arriva que la cloche sonna, et que les domestiques accourus au son ne trouvèrent personne près de la corde. Mais un second coup de cloche se fit entendre; l'empereur leur ordonna d'y retourner voir et de faire en sorte de découvrir le sonneur. Que virent-ils? Un gros serpent qui s'approchait de la corde et la tirait. Ils coururent tout effrayés dire la chose à l'empereur qui se leva aussitôt, résolu à rendre justice à l'animal tout comme à un homme. Le serpent, après s'être très respectueusement incliné devant le prince, le conduisit sur le rivage d'un étang où un gros crapaud était établi dans son nid et sur ses œufs. Charles s'enquit du différend et prononça entre

les deux parties; il condamna le crapaud à être brûlé et donna droit au serpent. Ce jugement fut rendu et exécuté. Quelques jours après, le serpent revint à la cour, s'inclina, s'élança sur la table et leva le couvercle d'une coupe qui s'y trouvait. Il y déposa une pierre précieuse qu'il avait dans sa bouche, s'inclina de nouveau et s'en alla. A l'endroit où le serpent avait eu son nid, Charles fit bâtir une église que l'on appela *Wasserkilch* (église de l'Eau). Quant à la pierre, il la donna à sa femme comme gage de son amour. Cette pierre avait la secrète vertu d'attirer constamment l'empereur auprès de sa femme et de lui inspirer, lorsqu'il était absent, le regret d'être loin d'elle et le vif désir de la revoir. Aussi, à l'heure de sa mort, la cacha-t-elle sous sa langue, sachant bien que si elle tombait en d'autres mains, l'empereur l'aurait bientôt oubliée. L'impératrice fut donc enterrée avec cette pierre; l'empereur ne pouvant se séparer de son corps, le fit déterrer et, pendant dix-huit ans, le transporta partout avec lui. Cependant un courtisan, qui avait entendu parler de la vertu cachée de cette pierre, visita le cadavre, et finit par la découvrir sous la langue de la défunte. Il la prit et la garda pour lui. Dès ce moment l'amour de l'empereur pour son épouse morte s'évanouit, et se porta sur le courtisan.

sans lequel il ne pouvait plus vivre; mais ce courtisan, en se rendant à Cologne, laissa tomber par mégarde la précieuse pierre dans une source d'eau chaude; et, depuis ce temps, personne n'a pu la ravoir. Le penchant de l'empereur pour le chevalier cessa dès lors; mais il se sentit attiré par un charme irrésistible vers le lieu où la pierre était cachée; c'est en cet endroit qu'il fit bâtir Aachen qui fut dans la suite son séjour de prédilection.

LE ROI CHARLES.

Kœnigs Chronik in Cod. pal., 361, fol. 87, etc., et imprimé d'après un manuscrit de Vienne dans les *Beitr.* d'ARETIN, partie 9.

L'empire était vaquant; les Romains prirent la couronne, la déposèrent sur l'autel de Saint-Pierre, et jurèrent en présence de tout ce peuple de ne plus choisir désormais leur roi parmi ceux de leur nation, mais bien parmi les étrangers.

C'était alors l'usage chez les Romains d'élever dans leur cour avec beaucoup de soin et de zèle de jeunes étrangers qui venaient parmi eux. Lorsqu'ils étaient en âge de ceindre le glaive, ils les renvoyaient contens dans leur pays.

Or, il arriva que Pepin, riche monarque de Kerlingen, avait deux fils; l'un s'appelait Léon; il avait été élevé à Rome et était assis sur le siége de saint Pierre. L'autre s'appelait Charles, et était encore chez son père.

Une nuit, pendant que Charles dormait, une voix lui dit à trois reprises : « Allons, cher Charles! va à Rome, ton frère Léon te demande. » Aussitôt il se prépara à faire le voyage; mais il ne parla à personne de son projet jusqu'au moment où il demanda au roi, son père, la permission de partir; il lui dit : « Je voudrais bien voir le pape et prier à Rome, dans la grande capitale. »

Muni de riches présens, Charles se mit en route, et, les yeux mouillés de larmes, pria Dieu en silence, sans que personne s'en aperçut. A Rome, jeunes et vieux lui firent gracieux accueil; le pape fit chanter une sainte messe, et tous les Romains dirent que Charles devait être leur prévôt et leur juge légitime.

Charles ne fit point attention à leurs discours; il était venu là pour prier, et rien ne put le détourner de son devoir. Il visita les pieds nus les églises, implora Dieu du fond du cœur, et s'occupa du salut de son âme. Il servit ainsi Dieu durant quatre semaines; alors le pape, son frère, et tout le peuple se jetèrent à ses pieds;

il reçut la précieuse couronne, et tous crièrent : *Amen.*

Le roi Charles s'assit sur son tribunal; le pape se plaignit à lui que les dîmes, les douaires et les prébendes étaient pris par les princes. « Oui, dit Charles, c'est l'usage du monde; ce que l'on donne pour l'amour de Dieu, un autre s'en empare. Quiconque commet ce vol manifeste, n'est pas un bon chrétien. Je ne puis, quant à présent, faire droit à cette plainte; mais si je vis jusqu'à ce que je puisse le faire, que saint Pierre s'en repose sur moi. »

Les grands se retirèrent alors avec une grande jalousie dans le cœur; Charles ne voulut pas rester plus long-temps dans ce pays, et il se rendit chez les Ripuaires (dans la *Riflande*, plus tard la France). Les Romains avaient bien reconnu qu'il était leur véritable juge; mais les mauvais d'entre eux se repentirent de leur soumission. Ils pénétrèrent dans le couvent de Saint-Pierre, prirent le pape et lui crevèrent les deux yeux. Après quoi ils le renvoyèrent aveugle en Riflande chez le roi pour le braver. Le pape monta sur un âne, prit deux chapelains et deux domestiques pour le guider en chemin; durant le voyage il eut à dévorer bien des peines et bien des privations à souffrir. Lorsqu'il arriva à *Ingelsheim* à la cour du roi, personne ne sa-

vait encore ce qui lui était arrivé; il resta sur son âne, et dit à l'un de ses chapelains de se rendre secrètement auprès du roi : « Ménage tes paroles et ne te presse pas trop; dis seulement au roi, qu'un pauvre pélerin voudrait bien lui parler. »

Le prêtre partit et pleura, pleura tant que le sang lui ruisselait sur la barbe. Quand le roi le vit venir, il dit : « Il est arrivé quelque grand malheur à cet homme; nous devons lui rendre justice, si nous le pouvons. »

Le prêtre s'agenouilla; à peine eut-il la force de dire : « Puissant roi, viens parler à un de tes chapelains à qui il est arrivé un grand malheur. » Charles s'empressa de suivre le prêtre hors du palais, et dit à ses gens de s'éloigner. « Bon pélerin, dit-il, si vous voulez rester ici près de moi, je vous hébergerai volontiers; si vous venez vous plaindre d'un malheur, je ferai ce qui dépendra de moi pour le réparer. »

Alors le pauvre pape voulut se tourner vers le roi, il avait la tête de travers et les yeux tournés : « Que Dieu, s'écria-t-il, te rende favorable à ma cause! il n'y a pas long-temps que j'ai célébré à Rome une messe en ton honneur; mes yeux voyaient alors la lumière. » A ces mots, le roi Charles reconnut son frère; il fut tellement ému qu'il se roula par terre et s'arracha

les cheveux. Ses gens accoururent aussitôt, et maîtrisèrent ses transports. « C'est pour toi, dit Léon, que je suis venu ici; c'est pour toi que j'ai perdu mes yeux; ne pleure plus, cher frère; remercions plutôt Dieu de sa grande miséricorde! » Ce fut alors un grand deuil parmi le peuple, et personne ne pouvait retenir ses larmes.

Lorsque le roi eut appris de la bouche du pape tout ce qui s'était passé : « Je veux, dit-il, venger tes yeux ou cesser de porter le glaive. » Il envoya aussitôt des messagers à Pepin, son père, et aux princes à Kerlingen. Tous accédèrent à ses vœux; ces messagers allèrent en toute hâte de contrée en contrée, visitant seigneurs et vassaux; des paysans et des marchands, que personne ne pouvait forcer à pareil sacrifice, firent volontairement l'abandon de tout ce qu'ils possédaient, et suivirent l'armée, qui alla se grossissant comme les nuages qui s'amoncelèrent. Cette multitude innombrable, la plus grande armée qui jamais eût fondu sur Rome, franchit les Alpes par la vallée de Trente.

Lorsque l'armée eut fait assez de chemin pour pouvoir découvrir de loin la ville de Rome, du haut du *Mendelberg* (Mons Gaudii, Mont-Joie, d'où est venu le cri de guerre de Charlemagne), le vaillant roi pria trois jours et trois

nuits; ce qui impatienta les princes. « Comment, dirent-ils, peut-il nous voir si long-temps en l'état où nous sommes, à présent que nous voilà venus si loin? » Le roi répondit : « La première chose à faire est de prier Dieu et de lui demander son agrément; après, nous pouvons combattre tranquilles; j'ai besoin encore d'un serviteur dans la position où nous voici; que Dieu me fasse la grâce de me l'envoyer! »

Le quatrième jour, de bon matin, une voix descendue du ciel lui dit de ne pas attendre plus long-temps et de marcher sur Rome; qu'il serait vengé et que le jugement de Dieu était prononcé.

On déploya la bannière du roi. Quand l'armée descendit de la montagne, elle rencontra *Gérold* qui venait au-devant du roi. Le roi lui dit : « Je t'attends depuis long-temps, ô le plus chéri de mes hommes! » Puis, levant la visière de son casque, il le baisa. Tout le monde se demandait avec étonnement quel était cet homme à un seul bouclier, que le roi avait salué avec tant de cordialité. C'était le hardi Gérold que suivait l'armée souabe divisée en trois corps. Ce fut alors que Charles accorda aux Souabes, en l'honneur de leur duc, le privilége de combattre toujours en tête des armées de l'empire.

L'armée assiégea Rome et le Latran pendant

sept jours et sept nuits ; personne n'osait lui présenter le combat. Le huitième jour, les Romains ouvrirent les portes et reçurent le roi. Charles s'assit sur son tribunal, les lettres furent lues et les coupables nommés. Lorsqu'on les fit comparaître, ils nièrent. Alors l'empereur demanda le combat, afin que la vérité se montrât dans tout son jour. Les Romains dirent que ce n'était point l'usage chez eux, et que jamais aucun roi ne les avait forcés à pareille chose ; ils offrirent de lever la main et de jurer. Le roi leur dit : « Je ne veux pas vous soustraire aux lois qui vous régissent ; vous jurerez, mais par saint Pancrace, le saint enfant. »

Ils furent conduits dans le couvent de Saint-Pancrace, où on leur fit poser la main sur les saintes reliques. Le premier qui voulut jurer, tomba mort sur la place. Les autres furent ébranlés ; ils reculèrent, puis se mirent à fuir. Le roi courroucé les poursuivit, et, pendant trois jours, les fit massacrer ; il fit ensuite retirer les morts de l'église de Saint-Pierre, nettoyer les dalles ensanglantées et réinstaller le pape. Après quoi, Charles se prosterna devant l'autel, et pria Dieu d'opérer un miracle, afin de gagner à la foi chrétienne le méchant peuple des Romains. Il supplia aussi saint Pierre, le portier du ciel,

de jeter sur son pape un regard favorable : « Je l'ai laissé dans ta maison sain et sauf, et je l'ai retrouvé aveugle ; si tu ne peux lui faire revoir la lumière du jour, je détruis ton église, je rase ton couvent et je retourne chez moi en Riflande. »

Alors le pape Léon s'apprêta, et, quand il eut prononcé le *Confiteor*, il vit une lumière céleste, se retourna vers le peuple, et il avait ses deux yeux. Le roi et toute l'armée tombèrent à genoux en faisant le signe de la croix et en louant Dieu. Le pape le sacra empereur et accorda une indulgence plénière à tous ses compagnons. Il y eut alors une grande joie dans Rome.

Charles, aidé de l'assistance du céleste messager, établit ses lois, et tous les seigneurs jurèrent de les observer. Il bâtit d'abord des églises, créa des évêques et institua pour eux des dîmes et des prébendes ; ensuite il ordonna relativement aux paysans « qu'ils porteraient des vêtemens d'étoffe noire ou grise et pas d'autres ; des souliers de peau de bœuf ; six aunes de toile rousse pour chemise ; que six jours ils se livreraient au labourage et au travail, et le dimanche iraient à la messe, une baguette à la main ; que si une épée était trouvée chez un paysan, il serait attaché aux branches des arbres qui avoi-

sinent l'église, et là, écorché sans pitié; qu'en cas d'attaque, il se défendrait avec la fourche. » Tel fut le droit établi par le roi Charles.

Alors s'accrut la gloire et la renommée du roi; il vainquit tous ses ennemis; fit trancher la tête à Adelhart, prince d'Apulie, et réduisit Didier, prince de Sosinnia, à implorer humblement son pardon; il prit pour femme sa fille *Aba*, et la conduisit sur les bords du Rhin. Les Westphaliens lui livrèrent leur pays; il dompta les Frisons; mais les Saxons ne voulurent point le recevoir. Ils conservèrent leurs anciennes mœurs, et luttèrent avec l'empereur qui ne put les vaincre. Cependant Wittekind, leur chef, ne profita point de ce succès; car il fut battu par Gérold, qui employa la ruse; il se livra encore quelques batailles avant l'entière soumission des Saxons.

Charles se rendit ensuite en Espagne et en Navarre, combattit pendant deux grands jours et resta maître du champ de bataille. Il assiégea une place, nommée *Arl*, pendant plus de sept années, parce que les assiégés recevaient du vin et de l'eau par des souterrains; enfin le roi s'aperçut de leur ruse, et coupa les communications souterraines. Alors il leur fut impossible de résister plus long-temps, ils firent une sortie et se battirent avec beaucoup de courage. Au-

cun des deux partis ne demanda de trève, il n'y eut point de quartier, et le carnage fut affreux de part et d'autre. Cependant Charles l'emporta avec l'aide de Dieu, et fit enterrer les chrétiens dans de superbes cercueils.

Ensuite il prit la place nommée Gerundo (Girona), réduisit les habitans par la famine et les fit tous baptiser; mais en Galice le roi des païens lui fit beaucoup de mal; les chrétiens furent battus et à peine Charles put-il échapper seul au carnage. On voit encore aujourd'hui la *pierre mouillée*, sur laquelle Charles s'assit, pleurant à chaudes larmes et confessant à Dieu ses péchés : « Grâce, Seigneur, grâce pour mon âme, et sépare mon corps de ce monde! Je ne puis plus jamais retrouver le bonheur. » Mais alors un ange vint le consoler : « Charles, lui dit-il, tu es chéri de Dieu, et ta joie renaîtra promptement; envoie en toute hâte des messagers dans ton pays, et prie dames et demoiselles de t'aider à reconquérir ton honneur! »

Les messagers se répandirent dans tous les pays soumis à son obéissance et rassemblèrent les femmes et les filles; il y en eut cinquante-trois mille soixante-six en tout. Cette armée de femmes, réunie dans un lieu nommé la *vallée de Charles* (Carles Thal), se prépara virilement au combat. Les éclaireurs des païens furent fort

étonnés, ne sachant pas d'où venait cette multitude : « Seigneur, dirent-ils à leur roi, nous avons battu les vieux, les jeunes arrivent pour les venger; ils ont de fortes poitrines; leur chevelure est longue; leur démarche est belle; c'est une armée audacieuse contre laquelle nous lutterons sans succès, et tous les combattans qui pourraient se réunir sur ce terrain ne sauraient lui résister, tant ses mouvemens sont terribles. »

Alors le païen fut effrayé, et ses sages lui conseillèrent de donner à Charles des ôtages et de se faire baptiser lui et son peuple. C'est ainsi que Dieu donna la victoire aux chrétiens sans coup férir, et les femmes reconnurent que le ciel était avec elles.

Charles et les siens retournèrent chez eux. Les intrépides héroïnes se rendirent dans une verte prairie, y plantèrent leurs hallebardes et se prosternèrent en faisant le signe de la croix pour rendre grâces à Dieu. Elles passèrent la nuit là; le lendemain matin, leurs hallebardes avaient reverdi, poussé des feuilles et des fleurs. C'est de là que cet endroit s'appela le *Schœftenwald* (1), *la forêt des Hallebardes*, et on la peut voir encore aujourd'hui. Le roi y fit bâtir

(1) On dit encore *schüchtewald* et *gluvinkwald*, de *glevin*, qui signifie hallebarde.

une riche église, en l'honneur du Christ et de Marie.

Charles avait commis un péché, qu'il ne voulait confesser à qui que ce fût au monde; il voulait en emporter le secret au tombeau. Mais avec le temps, ce poids pesa trop sur sa conscience; et, comme il avait ouï parler d'Egidius, homme d'une grande sainteté, il lui fit la confession générale de tous les péchés qu'il avait commis jusque-là. « Outre cela, lui dit-il, j'ai encore un autre péché à dire, mais je ne puis t'en faire l'aveu, et cependant le silence me laisse dans de cruelles angoisses. » Egidius lui donna conseil de rester là jusqu'au lendemain matin; tous les deux passèrent la nuit ensemble, sans que ni l'un ni l'autre se livrassent au sommeil. Le lendemain, de bon matin, le roi pria le saint homme de le renvoyer. Alors Egidius pria Dieu de cœur et lui découvrit les secrets tourmens du roi; lorsqu'il eut fini la messe et qu'il donna la bénédiction, il vit une lettre écrite sans le secours d'une main humaine et envoyée du ciel. Il la montra au roi, et Charles y lut : « Celui qui se repent entièrement de sa faute, et a confiance en Dieu, n'aura point à en rendre compte. »

Si l'on devait raconter tous les prodiges du roi, il faudrait bien long-temps pour le faire. Charles

était hardi, beau, gracieux, heureux, humble, ferme, aimable et terrible. Il est enterré à Aachen.

LE LANSQUENET ENDORMI.

Helinandus, *in Chronico, libro* 15. — Weier, *von Zauberern*, I, 14.

Henri, archevêque de Reims et frère du roi Louis, voyageait un jour d'été par le pays, et, lorsque, vers midi, vaincu par l'excessive chaleur, il se fut mis à faire un petit somme, quelques-uns de ses lansquenets en firent autant et dormirent. Les autres restèrent éveillés, et ils virent un petit animal blanc, semblable à une belette, sortir de la bouche d'un des lansquenets endormis, et courir vers le petit ruisseau qui coulait près de là. Arrivé sur le bord, il allait et venait de tous côtés, cherchant à passer, mais en vain. Alors un de ceux qui étaient là, y alla, plaça son épée nue sur le ruisseau en guise de pont, et le petit animal, après être passé dessus, disparut. Un instant après il revint et chercha avec inquiétude le pont sur lequel il avait passé et que le lansquenet avait enlevé dans l'intervalle. Celui-ci, voyant son embarras, fit encore un pont sur le ruisseau; l'animal passa dessus, s'approcha de la bouche encore ouverte du lans-

quenet endormi, puis rentra dans son ancienne demeure. Au même instant, le lansquenet se réveilla, et ses camarades lui demandèrent ce qui lui était arrivé pendant son sommeil. Il répondit : « J'ai rêvé que j'étais fatigué, harassé d'une longue route que j'avais faite, et qu'en chemin, j'avais eu à passer deux fois sur un pont de fer. » Les lansquenets purent comprendre par-là que ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, lui était réellement arrivé en songe.

L'EMPEREUR LOUIS FONDE HILDESHEIM.

Pomarius, *loco laud.*, p. 63. — Casp. Abel, *Samml. alter Chroniken. Braunschw.*, 1732, p. 68.

L'empereur Louis portait toujours à son cou l'image de la Vierge. Or, il arriva qu'un jour, chevauchant à travers une forêt, il descendit pour couvrir ses pieds, et pendant ce temps-là, plaça l'image sur une pierre (ou sur un tronc d'arbre). Lorsqu'il voulut la reprendre, il ne put jamais l'arracher de la place où il l'avait mise. Alors le roi tomba à genoux et pria Dieu de lui faire savoir s'il s'était rendu coupable de quelque mauvaise action pour que l'image ne voulût pas se détacher de la pierre. Alors il en-

tendit une voix qui lui dit : « Il faut que tu bâtisses, en l'honneur de Marie, une eglise dont l'enceinte embrasse tout le terrain que couvrira la neige qui va tomber! » Et aussitôt il commença à neiger à l'endroit même où il était; Louis dit alors : « Ceci est *une agréable neige* (*dit is tomalen Hilde-Snee*); il faut que Hilde-Schnee soit aussi le nom de l'endroit. Il bâtit donc sur l'emplacement que la neige avait couvert, une église consacrée à Notre-Dame, et Günther fut le premier évêque qu'il y établit. C'est ainsi que l'église et la ville tirèrent leur nom de la neige qui tomba *là agréablement.* » Ce nom était d'abord *Hilde-Schnee*, qui, dans la suite, devint *Hildesheim.*

LE ROSIER D'HILDESHEIM.

Tradition orale.

Louis-le-Débonnaire, chassant un jour pendant l'hiver dans les environs d'Hildesheim, perdit sa croix remplie de saintes reliques, et à laquelle il tenait beaucoup. Il envoya ses domestiques pour la chercher et fit vœu de bâtir une chapelle à l'endroit où ils la trouveraient. Les domestiques suivirent, sur la neige, les traces de la

chasse de la veille, et aperçurent bientôt de loin, au milieu de la forêt, une verte pelouse et sur cette pelouse un rosier sauvage verdoyant. Lorsqu'ils se furent approchés, ils virent que la croix perdue pendait aux branches. Ils la prirent et indiquèrent à l'empereur le lieu où ils l'avaient trouvée. Aussitôt Louis ordonna d'y bâtir une chapelle et de placer l'autel à l'endroit où était le rosier. Ses ordres furent exécutés, et depuis ce temps-là le rosier reverdit et refleurit chaque année, cultivé par un homme chargé spécialement de ce soin. Il a tapissé de ses branches tout le pourtour de l'église jusqu'au toit.

LE ROI LOUIS SE BRISE UNE COTE.

AVENTIN, *Bair. Chronik*, fol. 301. *B.*

On raconte ce qui suit de la dureté de corps et de la force du roi Louis-le-Germanique. Il arriva une fois, dans une expédition guerrière, que le plancher d'un cabinet ou d'une chambre s'écroula sous lui; il tomba et se cassa une côte. Mais il cacha son mal à tout le monde, acheva son voyage, et l'on dit que ceux qui l'accompagnaient entendirent tout le long de la route craquer sa côte. Lorsque tout fut terminé, il se

rendit à Ach et resta deux mois au lit; ce ne fut que là qu'il fit bander sa blessure.

LA REINE DANS LA CHEMISE DE CIRE.

Kœnigs Chronik, *Cod. pal.*, 361, fol. 94.

Louis-le-Germanique laissa trois fils : Charles, Louis et Carloman. L'un d'eux, le roi Charles, prit une belle et vertueuse épouse, dont la conduite exemplaire ne tarda pas à éveiller contre elle à la cour l'animosité des envieux. Un jour, que le roi se rendait de très bonne heure à matines, Sigerat, son valet, le suivit et lui dit : « Maître, ce que fait la reine ne convient pas à votre dignité; je n'en dois pas dire davantage. » Le roi jeta sur lui un regard et lui dit tristement : « Dis-moi vite la vérité, si par hasard tu as vu quelque chose qui blesse la dignité royale. » L'astucieux vieillard répondit : « Hélas! c'en est fait de ma joie, depuis que j'ai vu notre reine aimer d'autres hommes; si j'en impose, que je sois pendu à un arbre. »

Le roi retourna en toute hâte dans sa chambre à coucher et se plaça, sans rien dire, à côté de la reine. La reine lui dit : « Comment se fait-il que, contre votre habitude, vous voilà

déjà de retour. » Il lui donna un coup de poing et lui dit : « Malheur à moi! pourquoi faut-il que mes yeux t'aient jamais vue et que je sois déshonoré par toi; tu paieras de ta vie ta témérité. » La reine effrayée se mit à pleurer : « Ménagez vos paroles, lui dit-elle, et veillez sur votre honneur; je vois bien que j'ai été calomniée, mais s'il y a de ma faute, je consens à perdre la vie. » Charles contint sa colère et répondit : « Tu as des amours illégitimes; comment pourrais-tu rester plus long-temps reine? » Elle lui dit : « Je veux m'en remettre au jugement de Dieu pour prouver que je n'ai jamais rien fait de semblable, et sois sûr que sa grâce ne me manquera point. »

La reine envoya chercher quatre évêques qui durent recevoir sa confession et rester toujours près d'elle; elle pria et jeûna jusqu'à ce que le jour du jugement fût venu. Des évêques, des ducs, et une grande multitude de peuple s'étaient rassemblés; la reine se prépara à cette rude épreuve. Les nobles seigneurs voulurent intervenir, mais elle dit : « Que Dieu ne permette pas qu'on tienne sur mon compte de pareils propos et que je porte plus long-temps la couronne! » Son sort émut tous les princes.

La reine leva les yeux au ciel, prononça quelques prières et entra dans une chemise de

cire, faite exprès pour l'épreuve. On lut et chanta des prières, et on mit le feu aux quatre coins de la chemise, c'est-à-dire aux pieds et aux mains. En un instant elle brûla; la cire fondue coula sur les dalles et la reine, respectée par le feu, resta debout, intacte et sans aucun mal. Tout le monde s'écria : « Dieu soit loué ! » et le roi fit pendre les calomniateurs. Mais la reine sortit joyeuse du tribunal, quitta la cour et consacra à Dieu le reste de sa vie.

LA REINE ADELHEID.

Chron. novalic., IV, c. 8, col. 735.

Lorsque la reine Adelheid, femme de Lothaire, était étroitement assiégée par le roi Bérenger dans la ville de Canusium, et qu'elle songeait déjà aux moyens de s'enfuir, Arduin lui demanda : « Combien de boisseaux de froment avez-vous encore dans la place? » — « Il n'y a plus, répondit Atto, que cinq boisseaux de seigle et trois setiers de froment. — Eh bien, suivez mon conseil, prenez un porc, faites-lui manger du froment, et lâchez-le dans la campagne. » On le fit. Le sanglier ayant été pris et tué par les ennemis, on trouva dans son estomac, en grande

quantité, le froment qu'il avait mangé. On conclut de là qu'il serait impossible d'affamer cette place, et le siége fut levé.

LE ROI CHARLES VOIT SES PRÉDÉCESSEURS DANS L'ENFER ET DANS LE PARADIS.

Chronique de saint Denis, dans D. Bouquet, VII, p. 148-149. — *Cf.* 255. — *Cf.* Crusius, *Annales Suev. dodedas*, II, p. 70.

Le roi Charles (le gros), un jour de Noël, après avoir entendu matines, voulut se reposer; il commençait à sommeiller, lorsque tout à coup une voix terrible lui dit : « Charles, ton esprit va sortir à présent de ton corps, pour voir le tribunal du Seigneur, et après, elle y rentrera! » Aussitôt son esprit fut détaché, et celui qui le guidait était un être d'une éclatante blancheur, qui tenait un fil lumineux, semblable à une étoile qui file; il lui dit : « Prends le bout de ce fil, attache-le solidement au pouce de ta main droite, je veux te conduire d'ici dans le séjour des peines infernales. » A ces mots, il marcha devant, en déroulant le fil de son brillant peloton, et le conduisit à travers de profondes vallées pleines de puits ardens. Il y avait dans ces puits du soufre, de la poix, du

plomb et de la cire; il y vit les évêques et les ecclésiastiques du temps de son père et de ses oncles; Charles, effrayé à cette vue, demanda pourquoi ils devaient souffrir ainsi. « Parce que, lui répondirent-ils, nous avons semé la guerre et la discorde parmi les princes, au lieu de les exhorter à la paix. » Pendant qu'ils parlaient encore, des diables noirs vinrent voler autour de lui, armés de crocs brûlans; ils se donnèrent beaucoup de peine pour tirer à eux le fil auquel le roi se tenait; mais ils ne purent jamais, à cause de son grand éclat; alors ils se retirèrent, et revenant par derrière, ils voulurent entraîner Charles avec de longs crocs et le faire tomber; mais celui qui le guidait, leur passa deux fois son fil autour des épaules et les retint ainsi fortement attachés.

Ils gravirent ensuite de hautes montagnes aux pieds desquelles étaient des lacs et des fleuves d'eau bouillante. Il y trouva les âmes de son père et de ses frères, et beaucoup d'autres, les unes enfoncées jusqu'aux cheveux, les autres jusqu'au menton, quelques autres jusqu'au nombril seulement. Elles se mirent à crier vers lui et à hurler : « Charles, Charles, c'est parce que nous avons provoqué des guerres, commis des meurtres et des déprédations, que nous sommes condamnées à rester au milieu de ces tourmens ! »

Derrière lui se lamentaient d'autres malheureux ; il se retourna et vit, sur les bords du fleuve, des fourneaux remplis de dragons et de serpens, au fond desquels il vit souffrir d'autres princes qu'il connaissait. Un des dragons vola vers lui, et voulut l'enlacer de ses replis ; mais le guide lui passa le fil trois fois autour du cou.

Enfin ils arrivèrent dans une vallée d'une immense étendue, dont l'un des côtés était éclatant de lumière, et l'autre plongé dans une profonde obscurité. Dans les ténèbres étaient quelques rois, ses prédécesseurs, en proie à d'affreux tourmens ; et, à la lueur que jetait le fil, Charles reconnut dans un tonneau plein d'eau bouillante son propre père, le roi Louis, qui lui fit de sages exhortations, et lui montra à gauche deux cuves semblables préparées pour lui-même, s'il ne faisait point pénitence de ses péchés. Charles eut une vive frayeur ; mais son guide le conduisit vers le côté éclairé de la vallée ; là, Charles vit son oncle Lothaire assis sur un trône de diamant, et autour de lui d'autres rois, le diadême sur le front et la joie dans le cœur ; ils lui firent des exhortations et lui annoncèrent que sa race allait bientôt cesser de régner, et qu'après lui le sceptre tomberait aux mains de Louis, neveu de Lothaire ; et, pendant que Charles regardait cet enfant, ce Louis, à

qui le trône était destiné, Lothaire, son aïeul, lui dit : « Voici Louis, enfant innocent; mets-le, dès à présent, en possession de ton royaume, au moyen du fil que tu tiens à la main. » Charles, à ces mots, détacha le fil de son pouce, et donna la royauté à l'enfant; au même instant, le fil, brillant comme un rayon du soleil, se roula en peloton dans la main de l'enfant.

Ensuite l'esprit de Charles rentra fatigué, épuisé, dans son corps.

ADALBERT DE BABENBERG.

Otto, *Frising*, VI, 15. — Liutprand, *Hist.*, lib. II, cap. 3. — Witechindus, *ed. Reinn.*, p. 8-9. — Gerstenberger, *ap. Schininke*, I, 46-48. — Pomarius, p. 83.

L'an 915, du temps du roi Louis, fils de Boson, il se passa un événement dont on entendit pendant long-temps chanter les détails devant le peuple dans les carrefours et les auberges, et que les livres écrits sur les faits et gestes des rois, ne passent point sous silence. Adalbert, noble comte franc, avait tué Conrad, frère du roi Louis, et il fut, à cause de ce meurtre, assiégé dans son château de Babenberg; mais, comme on ne pouvait venir à bout de ce héros par la force, le conseiller du jeune roi, Hatto,

archevêque de Mayence, imagina une ruse. Cachant ses perfides projets sous le masque de la piété, il s'introduisit dans le château pour avoir un entretien avec Adalbert, et lui conseilla de chercher à obtenir sa grâce du roi. Adalbert, pieux et humble, y consentit volontiers, mais à condition qu'en cas de non succès, Hatto le ramènerait en toute sûreté, et sans aucun péril pour sa vie, dans son château. Hatto lui donna sa parole, et tous deux se mettent en route. Arrivés devant le prochain village qui se nomme Teurstat, l'évêque dit : « Nous aurons de la peine à supporter le jeûne jusqu'à notre arrivée auprès du roi ; ne serait-il pas bon de déjeuner auparavant? Qu'en dites-vous ? » Adalbert, simple et crédule à la manière des anciens, ne soupçonnant pas le moindre piége, invita aussitôt l'évêque à déjeuner avec lui, et ils retournèrent au château qu'ils avaient à peine quitté. Lorsqu'ils se furent restaurés, ils partirent et arrivèrent au camp, où il fut aussitôt traduit devant le tribunal du roi et condamné, comme coupable de haute trahison, à avoir la tête tranchée. Lorsque l'on se disposait à exécuter cette sentence, Adalbert somma l'évêque de tenir sa parole. Hatto répondit traîtreusement : « Ne l'ai-je pas tenue en te ramenant sain et sauf à ton château pour déjeuner ? » Adalbert de Ba-

benberg fut donc décapité et ses biens furent confisqués.

D'autres racontent le fait avec des particularités différentes : « Adalbert, selon eux, aurait, dès l'abord, invité l'évêque à déjeuner, et celui-ci aurait refusé ; mais ensuite il lui aurait dit, chemin faisant : « En vérité, on regrette souvent ce qu'on a refusé ; je suis fatigué et à jeun. » Alors Adalbert se serait mis à genoux, et l'aurait supplié de revenir au château pour y prendre quelque chose. L'archevêque se crut dégagé de son serment, aussitôt qu'il l'eut ramené à son château. La condamnation d'Adalbert fut prononcée à Tribur.

LE DUC HENRI ET LE COLLIER D'OR.

WITECHINDUS, *Corb.*, lib. I, *ed. Reinnec.*, p. 8-9-10. — *Cf.* LEIBNITZ, I, p. 213. — DITMARUS, *Merseb.*, lib. I, *initio.*

Henri, fils d'Otto, recueillit la succession de son père, et hérita de la plupart des biens qu'il avait acquis comme empereur ; cependant il ne les eut pas tous, parce que le roi Conrad craignit que Henri ne devînt trop puissant. Henri ne fut pas content de ces réserves, et l'inimitié naquit entre eux comme l'ivraie parmi le

bon grain. Les Saxons murmurèrent; mais le roi se montra l'ami de Henri en paroles, et chercha à lui nuire par la ruse. Celui qui machina la trahison fut Hatto, évêque de Mayence, qui avait fait périr également par une lâche surprise le comte Adalbert, cousin de Henri. Ce Hatto se rendit chez un forgeron et commanda une chaîne d'or destinée à étrangler Henri. Or, un jour quelqu'un des gens du roi vint dans la forge pour examiner le travail, et, le voyant, il soupira : « Pourquoi soupirez-vous ainsi? demanda le forgeron. — Hélas! répondit celui-ci, parce que cette chaîne sera bientôt rougie du sang du meilleur homme qu'il y ait, le duc Henri. » Le forgeron ne dit rien, et parut n'y pas faire plus d'attention qu'à une bagatelle; mais quand il eut achevé l'ouvrage avec tout l'art dont il était capable, il s'éloigna secrètement, et alla à la rencontre du duc Henri qui déjà était en route. Il le rencontra près du lieu nommé Cassala, et lui demanda où il allait. « Je vais, répondit Henri, à un festin auquel on m'a fait l'honneur de m'inviter. » Alors le forgeron lui découvrit ce qui en était; Henri appela l'envoyé qui l'avait invité, lui dit de s'en aller seul et de porter à son maître ses remerciemens et son refus. Il le chargea, dit-on, de la réponse suivante pour Hatto : « Va dire à Hatto que

Henri n'a pas le cou plus dur qu'Adalbert, et qu'il aime mieux rester chez lui que de l'importuner avec sa nombreuse suite. » Ensuite Henri envahit les possessions de l'évêque en Saxe et en Thuringe, et attaqua les amis du roi. Hatto mourut bientôt après, de chagrin; quelques-uns disent que trois jours plus tard il fut frappé de la foudre. La fortune abandonna le roi, et se tourna tout entière du côté du duc Henri (surnommé plus tard l'*Oiseleur*).

L'EMPEREUR HENRI L'OISELEUR.

Volksbuch von Herzog Ernst, p. 6. — *Cœlner Chronik.*, 1499, f. 125. *A.* — LOHENGRIN, strophe 317. — GODEFR. VITERB., p. 324. — Cod. pal., 525, fol. 59. *B.*

Lorsque les princes allèrent chercher Henri pour le déclarer empereur d'Allemagne, ils le trouvèrent entouré de filets et de perches d'oiseleur, et occupé, avec ses chers enfans, à faire la pipée. C'est pourquoi on le nomma par plaisanterie *Henri l'Oiseleur* (Auceps) ou le *Preneur de pinsons* (Finkler).

L'AUDACIEUX KURZBOLD (1).

EKKEHARDUS, *Sangallensis ap. Goldast*, I, 29.

Le roi Henri l'Oiseleur avait un guerrier fidèle, nommé *Kuno*, issu de race royale, petit de taille, mais grand de cœur et d'âme. Sa petite stature lui avait fait donner le sobriquet de *Kurzbold*. Gisilbert de Lorraine et Eberhard de France s'étaient révoltés contre le roi et étaient précisément sur le point de faire passer le fleuve à leur armée près de Brisach ; mais pendant que, sur le bord du Rhin, ils jouaient aux échecs, Kurzbold tomba sur eux avec seulement vingt-quatre hommes. Gisilbert s'élança dans la nacelle ; Kuno y jeta sa lance avec une telle force qu'il perça d'outre en outre le duc et tous ceux qui étaient dans la barque. Courant ensuite à Eberhard, il le traversa de son épée sur le rivage. — Une autre fois, Kurzbold était seul avec le roi, lorsqu'un lion s'échappa de sa cage. Le roi voulut arracher à Kuno l'épée qu'il portait d'après l'usage d'alors ; mais celui-ci se jeta par-

(1) *Churzibold*, pugillus ; petit bout d'homme ; ou plus littéral., *petit poucet*, en allem., dæumling (Gloss. Zwetl. Kurzbold, espèce d'habit); en vieux franç., cortibaut, courtibaut; en lat., cortibaldus. L'expression populaire *courte-botte*, pour dire un petit homme, aurait-elle quelque rapport avec Kurzbold ?

devant lui sur le lion et le tua. Cet exploit fit beaucoup de bruit. — Kuno avait une aversion naturelle pour les femmes et pour les pommes, et quand il rencontrait l'un ou l'autre de ces objets, il n'était plus maître de lui. Il y a sur lui une foule de traditions et de chants (1). Il avait aussi une fois vaincu un païen (Slave) d'une taille gigantesque, sur la provocation duquel il était sorti du camp du roi.

OTTO LE BARBU.

Vers latins dans *Gottf. de Viterb.* (Pestorius, II, 326-327.) — Vieux poëme allem. de *Conrad de Wurtzburg* (Cod. pal., 351, fol. 241. *B.* — 246. *A.* et Cod., 393, fol. 92. *B.* — 98. *B.*) — Crusius, *Annal. Suev. Dodec.*, II, 130-131. — Koenigshofen, p. 108. — Chroniq. de Cologne de 1499, f. 129.

L'empereur Otto-le-Grand était craint en tous pays; il était sévère et sans miséricorde et avait une belle barbe rousse; ce qu'il jurait par cette barbe, il l'exécutait avec une volonté immuable. Or, il arriva qu'à Babenberg (Bamberg), il tenait une cour magnifique à laquelle devaient

---

(1) Du temps d'Ekkehard (deuxième moitié du onzième siècle), qui omet le récit des faits, parce qu'alors les chants populaires étaient connus.

venir en grand nombre les princes ecclésiastiques et séculiers de l'empire. Le matin de Pâques, l'empereur se rendit avec tous ces princes dans le couvent pour y entendre une messe solennelle; cependant au château on prépara les tables pour le repas; on y mit des gâteaux et de beaux vases à boire. Alors servait à la cour l'empereur un noble et beau jeune homme dont le père était duc en Souabe, et n'avait que ce seul héritier. Ce bel adolescent s'étant, par hasard, approché de la table, prit un pain de ses tendres et blanches mains, et, comme tous les enfans qui, lorsque l'envie leur en prend, mordent sans façon dans les bonnes choses, il voulut en manger. Comme il venait d'en rompre un morceau, voilà que survint avec son bâton l'écuyer tranchant de l'empereur, dont l'office consistait à surveiller les tables; dans sa colère, il lui donna un si rude coup sur la tête que le sang jaillit et souilla ses cheveux; l'enfant tomba et pleura à chaudes larmes de ce que l'écuyer tranchant avait osé le frapper. Il y avait là un témoin du fait; c'était un guerrier d'élite, nommé *Henri de Kempten*, qui était venu de Souabe avec l'enfant et l'accompagnait en qualité de précepteur; il menaça vivement l'écuyer de ce qu'il avait battu si impitoyablement un enfant si délicat, et il lui dit des pa-

roles fort dures à cause de sa brutalité. L'écuyer dit qu'en vertu de sa charge, il devait châtier avec son bâton tous les mal appris de la cour. A ces mots, Henri saisit une énorme trique et en asséna un si vigoureux coup sur le crâne de l'écuyer tranchant, qu'il le brisa comme un œuf, et que l'homme tomba mort sur la place.

Cependant les seigneurs avaient célébré et chanté l'office divin ; ils revinrent. Quand l'empereur vit les dalles ensanglantées, il demanda et apprit ce qui s'était passé. Henri de Kempten fut mandé sur-le-champ, et Otto, enflammé de colère, cria : « Je jure par ma barbe de venger sur vous le meurtre de mon écuyer tranchant ! » Lorsque Henri de Kempten eut entendu prononcer ce terrible serment, et qu'il vit qu'il y allait de sa vie, il prit son parti, se jeta impétueusement sur l'empereur et le saisit par sa longue barbe rousse; puis il le renversa sur le parquet avec tant de force que la couronne d'Otto tomba de sa tête et roula dans la salle. Voyant tous les princes présens s'élancer sur lui pour arracher l'empereur à sa fureur, il tira son couteau en criant ; « Que personne ne me touche, ou l'empereur est mort ! » Tous alors reculèrent ; Otto lui-même leur fit signe de se retirer. L'intrépide Henri dit alors à l'empereur : « Si vous voulez sauver votre vie, donnez-moi

l'assurance que vous respecterez la mienne. » L'empereur, qui voyait le couteau lévé sur sa gorge, leva aussitôt les doigts en l'air, et donna au noble chevalier sa parole d'empereur que la vie lui serait laissée.

Aussitôt que Henri eut reçu cette assurance, il lâcha la barbe rousse de l'empereur et le laissa se relever. Celui-ci s'assit à l'instant même sur le siége impérial, passa la main sur sa barbe pour la rajuster et parla en ces termes : « Chevalier, je vous ai accordé la vie et la liberté; partez donc, et gardez-vous de reparaître jamais devant mes yeux; sortez de ma cour et de mes états ! Vous seriez pour moi un courtisan trop redoutable, et ma barbe aurait toujours à craindre votre couteau ! » Henri prit alors congé de toutes les personnes de sa connaissance et se rendit dans la Souabe, son pays; il se retira sur les terres qu'il tenait de l'abbaye à titre de fief, et y vécut seul et honoré.

Dix ans après, il arriva que l'empereur Otto eut à soutenir une guerre sérieuse; il était campé au-delà de la montagne et devant une place forte. Ayant besoin d'hommes, il envoya dans toute l'Allemagne, et fit publier que quiconque possédait un fief qui relevait de l'Empire eût à le secourir promptement, sous peine de perdre son fief et d'être renvoyé de son service. Or, un

des messagers de l'empereur vint aussi trouver l'abbé de Kempten et l'inviter à prendre part à l'expédition. L'abbé mit à son tour ses gens en campagne et manda surtout Henri, comme celui de tous qui lui était le plus nécessaire. « Hélas ! noble seigneur, répondit le chevalier, que voulez-vous faire ? Vous savez bien que j'ai perdu la faveur de l'empereur; j'aime mieux vous donner mes deux fils, emmenez-les avec vous. » — « Mais, dit l'abbé, vous m'êtes plus nécessaire que vos deux fils ensemble; je ne puis vous dispenser de cette expédition, ou je donne vos terres à d'autres qui sauront mieux servir que vous. » — « Puisqu'il y va de mon fief et que l'honneur est en jeu, répondit le noble chevalier, je vais me rendre à vos ordres, quoi qu'il en puisse advenir et dussent les menaces de l'empereur s'accomplir contre ma tête. »

Alors Henri s'arma pour la guerre et se rendit bientôt en Italie, devant la ville dont les Allemands faisaient le siége; toutefois il évita la rencontre de l'empereur. Il fit dresser sa tente un peu à l'écart, et à quelque distance du reste de l'armée. Un jour il était dans sa tente et se baignait dans une baignoire, d'où il pouvait découvrir la campagne. Il vit venir de la ville assiégée une troupe de bourgeois qui cherchaient l'empereur pour une entrevue convenue entre

les deux partis. Mais ce n'était qu'une ruse imaginée par ces perfides bourgeois; car, lorsque l'empereur s'avança vers eux, sans armes comme sans soupçons, ils mirent des hommes armés en embuscade et se jetèrent sur le prince, l'atteignirent et le frappèrent. Henri, voyant ce guet-apens, laissa là son bain, s'élança hors de la baignoire, prit d'une main son bouclier, de l'autre son épée, et courut tout nu contre cette multitude. Il frappa hardiment au milieu des ennemis, en tua et en blessa un grand nombre, et mit tout le reste en fuite. Ensuite il dégagea l'empereur de ses liens, puis retourna rapidement sur ses pas, se remit paisiblement dans sa baignoire et se baigna comme auparavant. Otto, lorsqu'il fut rentré au milieu de son armée, voulut savoir quel était l'inconnu qui l'avait sauvé; furieux, il s'assit dans sa tente sur son siége, et dit : « J'étais perdu si les deux bras d'un chevalier ne m'avaient porté secours; que celui qui connaît l'homme nu qui m'a sauvé, l'amène devant moi; je veux le récompenser richement et lui accorder ma faveur; on ne saurait trouver ici ni ailleurs de plus hardi guerrier. »

Quelques-uns savaient bien que cet homme était Henri de Kempten; mais ils n'osaient prononcer le nom de celui dont l'empereur avait

juré la mort. « C'est, répondirent-ils, un chevalier sur lequel pèse votre disgrâce ; s'il doit regagner votre faveur, nous l'amènerons devant vous. » L'empereur leur dit que lors même qu'il aurait tué son père, il lui pardonnerait. Ils lui nommèrent alors Henri de Kempten. Otto ordonna de le lui amener sur-le-champ; mais il voulut l'effrayer par un mauvais accueil.

Lorsque Henri de Kempten eut été introduit, l'empereur feignit d'être en colère, et lui dit : « Comment osez-vous paraître devant mes yeux? Ne savez-vous pas que je suis votre ennemi, à vous qui m'avez tiré la barbe et, sans rasoir, l'avez si bien rasée, que depuis elle ne frise plus ? Quelle téméraire audace vous a donc à présent conduit ici ? » — « Grâce, seigneur, dit le hardi guerrier ; c'est par force que je suis venu, et mon prince, qui est ici, me l'a ordonné sous peine de perdre sa faveur. Dieu m'est témoin que c'est bien malgré moi que j'ai pris part à cette expédition ; mais je ne pouvais violer mon serment. Si quelqu'un blâme ma conduite, je l'arrangerai de manière que ce blâme soit son dernier mot. » Alors Otto se mit à rire : « Soyez mille fois le bienvenu, lui dit-il, guerrier incomparable ! Vous m'avez sauvé la vie ; sans vous, j'étais perdu, heureux homme ! » A ces mots, il se

jeta à son cou, lui baisa les yeux et les joues. Leur inimitié cessa dès ce moment, et une éclatante réconciliation eut lieu ; l'illustre empereur lui donna de grandes richesses et le combla d'honneurs, dont le souvenir subsiste encore.

LE CORDONNIER DE LAUINGEN.

Crusius, *Annal. Suev. dod.*, III, p. 151-152, *ex* Matth. a Pappenhaim, *in libro de origine dominorum de* Calatin, c. 64. — Zeiller, *Reisebuch*, p. 154.

Sur la tour (Hofthurm) de la ville de Lauingen, on voit une peinture qui représente l'histoire suivante : A l'époque où les païens (Hongrois, Huns et Abares) pénétrèrent dans la Souabe, l'empereur marcha contre eux à la tête d'une armée et campa près du Danube entre Lauingen et le château de Faimingen. Après plusieurs attaques tentées sans succès de part et d'autre, les chrétiens et les païens convinrent entre eux de terminer la guerre par un combat singulier. L'empereur choisit pour son champion le maréchal de Calatin (Pappenheim) qui accepta gaiement la commission, et se mit à songer aux moyens de s'assurer la victoire. En ce moment, un inconnu se présenta à lui, et lui

dit : « A quoi songes-tu ? Je t'avertis que ce n'est point toi qui dois combattre pour l'empereur, mais bien un cordonnier de Henfwil (plus tard, Lauingen). » Le Calatin répondit : « Qui es-tu ? pourquoi faut-il que je renonce à l'honneur de combattre ? — Je suis George, guerrier du Christ, répondit l'inconnu, et pour gage de la vérité de mes paroles, reçois mon pouce. » A ces mots, il détacha son pouce de sa main, et le donna au maréchal qui se rendit aussitôt avec ce gage auprès de l'empereur, et lui raconta tout ce qui venait d'arriver. En conséquence, il fut résolu que le cordonnier combattrait contre le païen. Le cordonnier y consentit, et triompha heureusement de son adversaire. Pour le récompenser de sa victoire, l'empereur lui donna le choix de trois grâces. Le cordonnier lui demanda d'abord une prairie dans le voisinage de Lauingen, non pour lui, mais pour être donnée à la ville comme propriété communale ; ensuite, il demanda que la ville fût autorisée à apposer son sceau avec de la cire rouge (privilége qui alors n'était accordé qu'aux lieux considérables). Sa troisième demande fut que les seigneurs de Calatin portassent sur leur casque une éthiopienne en guise de cimier. Tout lui fut accordé, et le pouce de saint George fut précieusement conservé par les Pappenheim ; une

moitié enchâssée dans l'or resta à Kaisheim et l'autre à Pappenheim.

LA ROUE QUI FIGURE DANS LES ARMES DE MAYENCE.

BANGE, *Thür. Chr.*, fol. 38. *B.* — THOMAS LIRER, part. II.

En l'année 1009, Willegis, homme aussi savant que pieux, fut élu évêque de Mayence; mais il était né de parens pauvres et humbles; son père avait été un charron, et il n'en fallait pas davantage pour le rendre odieux à tous les chanoines et membres du chapitre, fiers avant tout de leur noble extraction. Ils prirent de la craie, et, dans l'intention de le mortifier, dessinèrent des roues sur les murs et sur les portes de son château. Quand le pieux évêque se fut aperçu de leurs moqueries, il fit venir un peintre, et lui donna ordre de peindre avec des couleurs fines, dans tous ses appartemens, des roues blanches sur un champ rouge; il fit ajouter à côté ces deux vers :

Willegis, Willegis,
Denk woher du kommen sis.

Willegis, Willegis,
Rappelle-toi d'où tu viens.

C'est ce qui a fait que, depuis ce temps, tous les évêques de Mayence portent dans leurs armoiries des roues blanches sur un champ rouge. D'autres ajoutent que Willegis, par humilité, garda toujours une roue de charrue suspendue à son bois de lit.

LE RAMMELSBERG.

Happel, *Relat. Curios.*, I, 753. — Behrens, *loc. laud.*, p. 145-146. — Melissantes, *sub voce.* — Bange, *Thür. Chron.*, 33. *B.* — Fischart, *Gargantua*, c. 15, fol. 133. *A.*

Dans le temps que l'empereur Otto I habitait le Harzburg, il donnait souvent de grandes chasses sur le Harz. Or, il arriva que *Ramm* (selon d'autres, *Remme*), l'un de ses meilleurs veneurs, chassant un jour au pied de la montagne, vers la partie occidentale du château, rencontra une bête fauve, et se mit à sa poursuite. Mais bientôt la montagne devenant trop escarpée, il descendit de son cheval, l'attacha à un arbre et courut à pied sur les traces de l'animal. Son cheval, resté derrière, frappait la terre avec impatience, et, avec ses pieds de devant, creusait le sol. Lorsque son maître, le chasseur Ramm, revint de poursuivre sa proie, il vit avec éton-

nement que son cheval, en frappant ainsi la terre, avait découvert une belle mine. Il prit quelques échantillons de minerai, et les porta à l'empereur qui mit aussitôt des ouvriers à cette mine et la fit sonder. On trouva une immense quantité de métal, et la montagne prit, en l'honneur du chasseur, le nom de *Rammelsberg* (montagne de Ramm). La femme de ce chasseur s'appelait *Gosa*, et c'est d'elle que la ville qui fut bâtie dans le voisinage de la montagne, reçut le nom de *Goslar*. La petite rivière qui coule au milieu de la ville, s'appelle également *Gose*, ainsi que la bière blanche qu'on y brasse. Le chasseur fut enterré dans la chapelle de Saint-Augustin, et, sur la pierre de ce tombeau, on tailla deux images de grandeur naturelle qui le représentaient lui et sa femme; Rammel porte dans sa main droite une épée, et Gosa une couronne sur la tête.

Selon d'autres, ce n'est point le chasseur qui s'appelait *Rammel*, mais bien le cheval d'un jeune seigneur. Ce cheval, ayant été une fois attaché sur la montagne, se démena (*rammelte*) tellement qu'à force de battre la terre du pied, les clous aigus de ses fers mirent à découvert une mine d'or.

On voit encore sur le Rammelsberg une fontaine appelée *Kinder-Brunnen* (la fontaine des

Enfans), près de laquelle sont deux statues en pierre représentant deux enfans ; c'est que, sous Henri II, une femme grosse accoucha de deux fils près de cette fontaine. L'empereur Otto doit avoir eu sur le haut de la montagne, à l'endroit nommé Werl, un château ou une salle devant laquelle il fit un jour trancher la tête à un roi son prisonnier. Plus tard, la mine s'éboula et fit périr tant de travailleurs, que trois cent cinquante veuves étaient devant la mine, pleurant leurs maris ; après ce malheur, la mine resta cent ans abandonnée et Goslar devint si désert que l'herbe croissait à une grande hauteur dans toutes les rues.

LES COMTES D'EBERSTEIN.

Crusius, *Ann. Suev. dodec.*, II, p. 168-169, d'après les papiers de famille recueillis par Gaspar Baldung.

Lorsque l'empereur Otto eut battu ses ennemis et pris la ville de Strassburg, il alla camper devant le château des comtes d'Eberstein qui tenaient pour ses ennemis. Ce château était bâti sur un rocher escarpé devant la Forêt-Noire, non loin de Baden en Souabe, et il soutint contre l'armée impériale un siége de deux ans et

demi, tant à cause des fortifications naturelles qui le défendaient que par la courageuse résistance que firent les nobles comtes. Enfin un homme conseilla à l'empereur de recourir à la ruse suivante : « Convoquez la cour à Spire, et faites annoncer un tournois auquel chacun pourra se rendre en sûreté ; les comtes d'Eberstein ne manqueront pas de s'y rendre pour montrer leur bravoure et leur adresse ; pendant ce temps-là vous pourrez, avec des hommes habiles et hardis, vous emparer du château. » L'empereur ayant approuvé cet expédient, la fête fut annoncée à Spire ; Otto s'y rendit accompagné d'une foule de princes et de seigneurs, auxquels se joignirent les trois comtes d'Eberstein ; quelques lances furent rompues. Le soir il y eut bal ; ce fut le jeune comte d'Eberstein, beau cavalier, plein de grâce, aux cheveux bouclés, qui eut l'honneur d'ouvrir la danse. Lorsque le bal fut près de finir, une jeune demoiselle s'approcha secrètement des trois comtes et leur dit tout bas : « Hâtez-vous de retourner à votre château ; car l'empereur veut le faire prendre, pendant que vous êtes ici; repartez en toute hâte cette nuit même ! » Les trois frères tinrent conseil et prirent le parti d'obéir à cet avis. Ils retournèrent ensuite à la danse, invitèrent les nobles et les chevaliers pour la lutte qui devait

avoir lieu le lendemain, et déposèrent cent écus d'or en gage entre les mains des dames. Mais vers minuit, ils s'embarquèrent sur le Rhin et rentrèrent sans accident dans leur château. L'empereur et les chevaliers attendirent vainement, le lendemain, qu'ils parussent pour le tournois; on découvrit enfin que les comtes d'Eberstein avaient été avertis. Otto donna ordre de donner l'assaut au château le plus promptement possible; mais les comtes étaient rentrés, et ils repoussèrent l'attaque vigoureusement. L'empereur voyant qu'il n'y avait rien à gagner par la force, envoya trois chevaliers au château pour parlementer avec les comtes. Ils furent introduits, puis conduits dans les caves et dans les greniers; on tira devant eux du vin blanc et du vin rouge; on leur montra d'énormes amas de grain et de farine. Les envoyés s'étonnèrent à la vue de tant de provisions. Mais les barriques avaient un double fond qui était rempli d'eau; sous le bled, il y avait de la balle, des balayures et de vieux chiffons. Les envoyés dirent à l'empereur qu'il était inutile d'assiéger plus long-temps le château; qu'il y avait encore dans les greniers et dans les caves du vin et du grain pour deux ans et demi. Alors on conseilla à Otto de marier sa fille au jeune comte Eberhard d'Eberstein, afin de mettre dans son

parti cette vaillante famille. La noce fut célébrée en Saxe et, selon la tradition, c'était la mariée elle-même qui, le soir du bal, avait averti les comtes. Otto envoya ensuite son gendre auprès du pape, pour traiter avec lui certaines affaires; le pape lui fit présent d'une rose dans une corbeille blanche, parce que c'était précisément le dimanche des roses. Eberhard l'emporta avec lui à Braunschweig, et l'empereur ordonna que la rose sur un champ blanc formerait désormais les armoiries de la maison d'Eberstein.

OTTO NE SE LAISSE PAS BATTRE.

LOHENGRIN, v. 743-744. — *Cf.* Cod. pal., 521, fol. 64. *A*.

Otto III était encore enfant quand on le sacra à Aachen, et il était sous la tutelle de son oncle, l'évêque Bruno. Or, il arriva qu'un jour, au bain, l'enfant fut battu; il fit alors porter un enfant mort dans son lit et se cacha. Quand Bruno s'approcha du lit, il eut une vive frayeur et crut le roi mort; mais le roi fut retrouvé bientôt après. Alors l'évêque demanda à Otto pourquoi il avait fait cela. L'enfant répondit : « C'est que tu m'as fait battre cruellement dans

le bain avec des verges, sans tenir compte de mes pleurs; je me suis mis en colère contre toi, et j'ai voulu par-là t'effrayer. » Bruno lui promit que dorénavant il ne lui serait plus fait aucun mal; il convoqua les princes à Mayence et se démit, entre leurs mains, de la tutelle de l'enfant et de la régence de l'empire. Les princes confièrent alors le jeune prince à la sage direction de Willegis.

LE ROI OTTO EN LOMBARDIE.

Cod. pal., 535, fol. 62. *A. B.*

Le roi Otto se rendit alors en Lombardie à la tête d'une puissante armée; il prit Milan et y établit l'usage des deniers qui s'appelaient Ottelins. Lorsque le roi fut parti, les Milanais rejetèrent sa monnaie; mais il revint, et pour les punir, les força à se servir d'une monnaie faite avec du vieux cuir. Alors une femme vint le trouver et se plaindre de ce qu'un homme lui avait fait violence. Le roi lui dit : « Quand je reviendrai ici, je te rendrai justice. — Seigneur, dit la femme, vous l'aurez oublié. » Le roi lui montra du doigt une église, et lui dit : « Cette église m'en rappellera le souvenir. » Il retourna en-

suite en Allemagne et soumit son fils Ludolf qui s'était révolté. Lorsque, long-temps après, il revint en Lombardie, il se trouva justement en face de l'église qu'il avait montrée à la femme en lui promettant de lui faire justice. Le roi la fit appeler et entendit sa plainte. « Seigneur, lui dit-elle, le coupable est aujourd'hui mon mari légitime, et j'ai de lui des enfans que je chéris. — J'ai juré par la barbe d'Otto, répondit l'empereur; il faut qu'il goûte de ma hache ! » Et pour punir le coupable, il lui fit trancher la tête d'après les termes de la loi. Ainsi il fit justice à cette femme malgré elle.

LE CHEVALIER INNOCENT.

Bange, f. 37. — Pomarius, p. 175.

L'empereur Otto III, surnommé l'Enfant, avait à sa cour un noble chevalier que l'impératrice Maria, née dans l'Arragon, vint trouver un jour pour le supplier d'être son amant. Le chevalier fut effrayé à cette proposition : « Dieu me préserve, dit-il, de consentir à ce qui porterait atteinte à mon honneur et à celui de mon maître. » Puis il quitta l'impératrice. Quand elle vit qu'il s'en allait en colère, elle alla trouver

l'empereur, le flatta et lui dit : « Quels chevaliers avez-vous donc à votre cour? L'un d'eux a cherché à me déshonorer. » L'empereur, entendant cela, fit sur l'heure même saisir et décapiter le chevalier; mais, au lieu de sang, ce fut du lait qui jaillit de son cou. L'empereur, à la vue de ce prodige, s'écria : « Une injustice a été commise. » Il fit appeler l'impératrice et exigea d'elle la vérité. Elle se jeta, éperdue, à ses pieds, et demanda grâce; mais lui, juge inflexible, après avoir découvert la calomnie, fit pendre et brûler sa femme pour ce crime, et il resta toute sa vie veuf et sans héritier.

L'EMPEREUR OTTO TIENT UN TRIBUNAL DE VEUVES ET DE SAGES.

Gotfridus, *Viterb. loc. cit.*, p. 329-330. — Lirer, part. II. — Etterlin, p. 60-61. — Koenigshofen, p. 109. — Gerstenberger, *ap. Schminke*, I, 77-80.

Otto III avait une femme sans pudeur qui sollicitait depuis long-temps un comte de la cour à devenir son amant, ce que le comte ne voulait pas faire par respect pour l'honneur de son maître et pour le sien. Alors la reine accusa ce comte auprès du roi : « Le comte, lui dit-elle, a voulu attenter à mon honneur. » Le roi,

furieux, fit tuer le comte; mais pendant qu'on le conduisait au supplice, il rencontra sa femme, et lui découvrit comment la reine, pour le punir de sa piété et de sa loyauté, le faisait mettre à mort; en même temps il l'exhorta à soutenir après sa mort l'épreuve du feu pour prouver son innocence. Cependant le vertueux comte eut la tête tranchée. Quelque temps après, il arriva que l'empereur tint un lit de justice auquel il admit des veuves et des sages, afin de juger selon le droit. Lorsque le tribunal fut installé, la femme du comte se présenta, tenant la tête de son mari cachée sous ses vêtemens; elle s'agenouilla et demanda justice et protection. Ensuite elle demanda : « Quelle mort mérite celui qui a fait décapiter un innocent? » L'empereur répondit : « On doit lui couper la tête à son tour. » Alors elle présenta la tête de son époux, et dit : « Seigneur, c'est toi-même qui as fait tuer mon époux innocent. » Et elle révéla la fausseté de la reine. L'empereur, effrayé, demanda des preuves. La veuve choisit le jugement de Dieu, et supporta le fer rouge sans éprouver la moindre douleur. Alors l'empereur se livra au pouvoir de la comtesse pour qu'elle le fît mourir selon la justice; mais les seigneurs s'interposèrent et obtinrent de la femme pour l'empereur un délai de dix jours d'abord, puis

de huit, puis de sept et enfin de six; et, à chaque nouveau délai, l'empereur donnait à la comtesse un beau château dont les noms se rapportent à cette circonstance; l'un s'appelle le *Dix*, l'autre le *Huit*, le troisième le *Sept* et le quatrième le *Six*. Ils sont situés dans l'évêché de Lüm; et, avant que le dernier délai fût expiré, la veuve ayant consenti à ne point exiger la tête de l'empereur, pourvu que l'impudique reine fût mise à mort, celui-ci la fit prendre et enterrer toute vive; quant à lui-même les quatre châteaux l'avaient racheté.

OTTO III DANS LE TOMBEAU DE CHARLES.

Chron. noval., III, 33. — *Cf.* WALCH, *Hist. canon. C. M.*, p. 19. — Cod. pal., 525, fol. 65. *B.* — *Cf.* LOHENGRIN, strophe 748, p. 188.

Lorsqu'au bout d'un grand nombre d'années l'empereur Otto III alla visiter le tombeau où reposaient les ossemens de Charles, il entra dans le caveau, accompagné de deux évêques et du comte Otto de Laumel (c'est de ce dernier qu'on tient tous ces détails). Le corps n'était pas étendu comme celui des autres morts; il était assis sur un siége comme s'il eût été en vie.

Sur sa tête était une couronne d'or; il avait le sceptre dans ses mains qui étaient gantées; mais les ongles des doigts avaient percé le cuir et poussé à travers. La voûte était faite de marbre et de chaux, et était solidement murée. Pour pénétrer dans l'intérieur, il fallut pratiquer une ouverture; dès qu'on y fut entré, on entendit un grand bruit. Tous plièrent aussitôt le genou et rendirent à l'illustre mort les honneurs qui lui étaient dus. L'empereur Otto le revêtit d'une étoffe blanche, lui rogna les ongles et fit mettre en état tout ce que le temps avait pu détériorer. Les membres étaient dans un état de parfaite conservation; seulement le bout du nez manquait; Otto le fit remettre en or. Enfin il prit une dent de la bouche de Charles, fit remurer le caveau et s'en alla.

La nuit suivante, Charles lui apparut en songe, et lui annonça qu'Otto ne parviendrait pas à un âge avancé et qu'il mourrait sans laisser de postérité.

SAINTE KUNIGUND.

Cod. pal., 525, fol. 65. *B.* — Lohengrin, strophe 754. — Pomarius, p. 181.

L'empereur Henri II et Kunigund gardèrent

tous les deux leur chasteté intacte jusqu'à la fin de leur vie. Le diable, voulant déshonorer la reine, suggéra à l'empereur le soupçon qu'elle avait avec un certain comte des liaisons coupables. La reine accusée invoqua son droit, et l'on convoqua évêques et princes. Alors on apporta sept bandes de fer rougi au feu, et la reine eut à marcher dessus. Elle leva les mains au ciel et dit : « O Dieu, toi qui seul connais mon innocence, tire-moi de ce mauvais pas comme tu as vengé la vertueuse Suzanne des calomnies dont elle fut l'objet ! » Puis, marchant hardiment sur le fer, elle dit à l'empereur : « Vois, seigneur ; comme je suis coupable avec toi, ainsi le suis-je avec les autres hommes. » L'innocence de la reine fut reconnue d'une manière éclatante, et de grands honneurs lui furent décernés. Le roi se jeta à ses pieds et tous les seigneurs firent de même.

LA CATHÉDRALE DE BAMBERG.

Pomarius, *loc. laud.*, p. 185-186. — Munster, *Cosmogr.*, lib. III.

Ce fut Baba, sœur de Henri-l'Oiseleur et femme du comte Albrecht, et, selon d'autres, Kunigund, femme de l'empereur Henri II, qui fit bâtir, de ses propres deniers, la cathédrale de

Babenberg. Tant que dura la construction, elle eut soin d'apporter chaque jour un grand plat rempli d'argent pour le salaire des journaliers; le plat était exposé et chacun venait prendre ce qu'il avait gagné par son travail; mais il n'était pas permis de prendre davantage. Elle força aussi le diable à lui porter de grandes colonnes de marbre sur la hauteur où elle bâtit l'église; on les voit très bien encore aujourd'hui.

UNE COLOMBE ANNONCE L'ENNEMI.

Gesta Romanorum., cap. 38.

On raconte que, sous l'empereur Henri II, le fait suivant arriva : Un pigeon vint s'abattre dans une ville, qui fut bientôt après envahie et assiégée par l'ennemi. On trouva, attaché à son cou, un billet sur lequel était écrite la nouvelle de son approche.

LE CALICE ET LE TESSON.

Cod. pal., 525, fol. 66. *B.*

A l'époque où l'empereur Henri II mourut, il y eut un pieux ermite qui entendit dans

l'air un grand bruit de diables; il les conjura, au nom de Dieu, de lui dire où ils allaient. Les malins esprits lui dirent : « Nous allons chercher l'empereur Henri. » Alors le saint homme les supplia de revenir lui dire ce qu'ils auraient obtenu. Les diables continuèrent leur chemin, et le bon ermite pria Dieu pour l'âme de l'empereur. Bientôt après, les diables revinrent vers l'ermite et lui dirent : « Comme les méfaits de l'empereur allaient l'emporter sur ses bonnes actions, et que nous allions nous emparer de son âme, tout à coup est survenu saint Laurent; il a jeté rapidement un calice dans la balance et avec tant de force qu'il s'en est détaché un tesson ; ce qui nous a fait perdre l'âme que nous tenions déjà ; car ce même calice a rendu le bon bassin le plus lourd. » A cette nouvelle, l'ermite rendit grâces à Dieu et fit part de ce message aux chanoines de la cathédrale de Merseburg. Les chanoines examinèrent le calice que l'empereur avait, de son vivant, consacré à saint Laurent de Merseburg, et trouvèrent qu'en effet il avait une brèche. On peut la voir encore aujourd'hui.

TRADITION SUR L'EMPEREUR HENRI III.

GOTFRIDUS, *Viterb. loc. laud.*, p. 333-336. — THOMAS LIRER, part. II. CRUSIUS, *Dodec.*, II, p. 198-199. — ETTERLIN, p. 66-68. — *Cf.* BECHERER, *Thür. Chron.*, p. 199 et GESTERBERGER, p. 90-94. — *Gesta Roman.*, 20.

L'empereur Conrad de Franconie fit publier un décret portant « que quiconque romprait la paix aurait la tête tranchée. » Ce décret fut violé par le comte Léopold de Calw, et, quand le roi vint dans le pays, le comte Léopold se retira au milieu de la Forêt Noire dans un moulin abandonné, dans le dessein de s'y tenir caché avec sa femme jusqu'à ce qu'il eût regagné la faveur du roi. Une fois, le roi vint à traverser par hasard la forêt et à passer devant le moulin. Léopold, l'entendant venir, craignit que le roi ne le cherchât, et il s'enfuit dans l'épaisseur du bois, laissant dans le moulin sa femme qui n'était pas en état de fuir, car elle était sur le point d'accoucher. Lorsque le roi fut près du moulin et qu'il entendit les cris que lui arrachait la douleur, il envoya voir ce qu'avait cette femme. Pendant qu'on était allé s'en informer, il entendit une voix qui lui cria : « A cette heure, il vient de naître ici un enfant, qui sera le mari de ta fille ! » Conrad fut effrayé de cette prédic-

tion; car il était loin de penser que la femme qui habitait ce moulin ne fût pas une paysanne; il voulut, en conséquence, aviser aux moyens d'empêcher sa fille d'épouser un paysan. Il envoya deux de ses serviteurs dans le moulin, avec ordre de tuer l'enfant nouveau-né et de lui rapporter son cœur pour preuve que cet ordre avait été exécuté. Les serviteurs du roi auraient bien voulu obéir, mais la crainte de Dieu les retint, et ils ne voulurent pas tuer l'enfant, qui était un charmant petit garçon; ils le mirent sur un arbre, afin que quelque passant eût compassion de lui.

Ils portèrent à l'empereur le cœur d'un lièvre; l'empereur le jeta aux chiens et crut avoir ainsi prévenu l'effet de la prédiction que la voix inconnue lui avait faite.

En ce même moment, le duc Henri de Souabe chassait dans la forêt, et il trouva l'enfant séparé de sa mère. Voyant que c'était un nouveau-né, il le porta à sa femme, qui était stérile et la pria d'adopter cet enfant, de se mettre au lit comme pour accoucher et de faire passer, pour son propre fils, l'enfant que Dieu leur envoyait. La duchesse y consentit volontiers; on baptisa l'enfant, et il reçut le nom de *Henri;* personne ne soupçonna qu'il n'était point un duc de Souabe. Lorsque l'enfant fut assez grand, on l'envoya à

la cour du roi Conrad. Celui-ci le prit en affection; il l'appelait auprès de lui plus souvent que tous les autres jeunes seigneurs, à cause de sa sagesse et de sa courtoisie. Or, il arriva que le bruit vint aux oreilles du roi que ce jeune seigneur n'était pas véritablement un duc de Souabe, mais un enfant volé. L'empereur, à cette nouvelle, calcula l'âge du jeune homme; il craignit que ce ne fût celui dont la voix lui avait parlé près du moulin de la forêt, et il voulut encore une fois empêcher qu'il ne devînt le mari de sa fille. En conséquence, il écrivit à l'impératrice une lettre, dans laquelle il lui ordonnait, sous peine de la vie, de faire tuer le porteur de cette lettre. Il cacheta la lettre et chargea le jeune seigneur de la porter à l'impératrice, avec recommandation de ne la remettre qu'à elle. Le jeune Henri ne soupçonnant pas qu'il y eût un piége là-dessous, partit pour s'acquitter de son message et s'arrêta en route, dans la maison d'un hôte instruit; afin de mettre en sûreté la poche qui contenait la lettre et d'autres objets précieux, il la lui donna à garder. L'hôte, curieux, ouvrit la lettre, et y voyant écrit que l'impératrice devait tuer le porteur, il effaça cet ordre et y substitua celui-ci : « Que l'impératrice donne sa fille au jeune seigneur, porteur de cette lettre, et que les fiançailles se fassent sans

délai. » Il referma la lettre avec le sceau d'une manière très adroite et sans laisser aucune trace de son indiscrétion. Aussitôt donc que le jeune seigneur eut remis la lettre à l'impératrice, elle lui donna sa fille et la lui fiança. L'empereur ne tarda pas à recueillir, sur le jeune Henri, des renseignemens exacts. Il apprit du duc de Souabe et des autres chevaliers et valets qui avaient été témoins du fait, que le jeune homme était né, dans le moulin, de la femme de Léopold; et, reconnaissant que c'était lui que la voix prophétique avait désigné : « Je vois bien, dit-il, que personne ne peut empêcher la volonté de Dieu de se réaliser. » Et il éleva son gendre à l'empire. C'est ce roi Henri qui, dans la suite, fonda le couvent de Hirschau à la place du moulin où il était né.

LES FEMMES DE WEINSPERG.

Cœlner Chronik, 1499, fol. 169. — *Cf.* Pfister, *Gesch. von Schwaben*, II, 192-193.

Lorsque le roi Conrad III, après avoir battu le duc Welf (en 1140), assiégea Weinsperg, les femmes des assiégés entrèrent en pourparler avec lui, et promirent la reddition de la ville à con-

dition que chacune d'elles aurait la faculté de prendre sur ses épaules, en sortant, tout ce qu'elle pourrait porter. Le roi accepta cette condition. Alors chacune d'elles, laissant là tout le reste, prit son mari sur ses épaules et le porta. Quand les gens du roi virent cela, plusieurs d'entre eux leur représentèrent que ce n'était point là ce qu'on avait entendu, et ne voulurent pas les laisser sortir ; mais le roi rit de ce tour ingénieux, et fit grâce aux hommes en faveur de l'adresse des femmes. « Une parole de roi, dit-il, quand elle a été donnée, doit rester immuable. »

LA TOUR DU DIABLE, SUR LE DANUBE.

Aventin, *Bair. Chronik*, p. 330.

Il y a, en Autriche, une ville nommée Crain ; devant cette ville, il y a dans le Danube un endroit dangereux qu'on appelle le tourbillon de Stockerau ; le bruit que font les eaux de ce tourbillon se fait entendre au loin, et elles tombent de si haut sur le rocher qu'elles produisent des flots d'écume. Il est très dangereux de naviguer de ce côté ; quand un vaisseau effleure seulement le bord du gouffre, il est entraîné par le

mouvement circulaire des flots, et tourbillonne avec eux; l'eau qui jaillit autour retombe dans l'intérieur et mouille complétement ceux qui s'y trouvent. Pour peu qu'un vaisseau, en tournoyant ainsi, se heurte contre le rocher, il se brise et vole en éclats. Aussi faut-il, quand on est dans le voisinage, que chacun se mette à l'œuvre, travaille et rame jusqu'à ce qu'on ait franchi ce mauvais pas. Les bords du fleuve en cet endroit sont habités par un grand nombre de mariniers qui connaissent les êtres et savent les allures du tourbillon; on a coutume de les appeler pour venir manœuvrer les vaisseaux et les aider à franchir plus facilement, sans accident, le périlleux tourbillon.

Or, un jour, l'empereur Henri III descendait le fleuve et traversait le gouffre. Sur un autre vaisseau était l'évêque Bruno de Würzburg, cousin de l'empereur. Lorsque ce dernier voulut franchir le tourbillon, voilà que sur un rocher qui s'élevait au-dessus de l'eau, était assis un homme, noir comme un Maure, dont l'aspect farouche et cruel faisait peur. Il s'avance, et dit à l'évêque Bruno : « Ecoute, évêque, écoute! je suis ton mauvais génie, tu m'appartiens; passe par où tu voudras, tu ne m'échapperas pas; pour le moment, je ne veux rien te

faire, mais bientôt tu me reverras. » Tous ceux qui entendirent ces paroles furent saisis d'une vive frayeur. L'évêque fit un signe de croix, prononça quelques prières, et l'Esprit disparut de devant leurs yeux. On montre encore aujourd'hui ce rocher; sur le sommet on a bâti une petite tour toute en pierre; elle est sans toit et s'appelle la *Tour du Diable*. Non loin de là, à deux milles environ, l'empereur débarqua avec les siens, et voulut passer la nuit dans un bourg nommé Pœsenbeiss. Là il fut reçu magnifiquement par la comtesse Richilta, veuve du comte Adelbar d'Ebersberg, qui l'invita à dîner et le pria en même temps de vouloir bien accorder à titre de fief au fils de son frère, c'est-à-dire au troisième Welf, le bourg de Pœsenbeiss et autres fermes des environs que son époux avait possédées et administrées en qualité de bailli. L'empereur entra dans l'appartement; et, pendant qu'il était là avec l'évêque Bruno, le comte Aleman d'Ebersberg et la comtesse Richilta, lui donnant la main droite et écoutant sa prière, tout à coup le plancher de la pièce s'écroula; l'empereur tomba sur le plancher de la salle de bains sans se faire aucun mal; il en fut de même du comte Aleman et de la comtesse Richilta; mais l'évêque tomba sur une

baignoire, se brisa les côtes et le cœur, et mourut peu de jours après.

LE PETIT CHIEN QUEDL.

Tradition orale. — *Cf.* FISCHART, *Gargantua*, f. 31. *A*.

Mathilde, fille de l'empereur Henri III, était si belle et si gracieuse que son père conçut pour elle un violent amour. Alors elle supplia Dieu et le pria du fond de son cœur de la rendre laide, afin de détourner d'elle les désirs de son père; mais Dieu ne l'exauça point. Alors le malin esprit lui apparut et lui offrit, à condition qu'elle lui appartiendrait, de changer l'inclination et l'amour de l'empereur en haine et en colère. Elle y consentit, avec cette réserve, toutefois, qu'elle ne tomberait en son pouvoir qu'après qu'il l'aurait trouvée endormie trois nuits de suite; et que si elle restait éveillée, il n'aurait rien à exiger d'elle. En conséquence, elle tissa une magnifique étoffe et passa la nuit à la broder, ce qui tint son esprit éveillé; elle avait aussi avec elle un petit chien fidèle, nommé *Quedl* ou *Wedl*, qui faisait de grands aboiemens et la flattait avec sa queue, aussitôt qu'elle fermait les yeux et paraissait vouloir céder au som-

meil. Or, le diable étant venu trois nuits de suite, et l'ayant toujours trouvée éveillée, entra en fureur ; il la saisit au visage avec ses griffes, lui aplatit le nez, lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles et lui arracha un œil. Quand son père lui vit cet œil crevé, cette grande bouche, et ce nez écrasé, toute la passion qu'elle lui avait inspirée s'évanouit, et son coupable amour cessa de le tourmenter. Pour elle, elle se consacra à la vie religieuse, et fit bâtir, en l'honneur de son petit chien, une abbaye qu'elle nomma *Quedlinburg* (*le château de Quedl*).

HILDEBRAND ÉCOLIER.

Cod. pal., 525, fol. 69-70.

Pendant que l'empereur Henri III était à Rome, où il avait déposé et plongé dans la misère trois papes, il y avait dans la ville un charpentier qui avait un petit enfant. Cet enfant jouait dans l'atelier de son père avec les sciures du bois et s'amusait à y tracer, avec son doigt, les lettres de l'alphabet. Or, un prêtre, étant venu par hasard dans l'atelier, vit les caractères tracés par la main de l'enfant, et lut : *Dominabor à mari usque ad mare*, ce qui signifie : *Je dominerai depuis*

la mer jusqu'à la mer. Le prêtre comprit aussitôt que cet enfant devait être pape, et le dit à son père. Le père le fit instruire. Devenu écolier, l'enfant vint à la cour de l'empereur, où les scribes du palais le prirent en grande affection; mais le fils de l'empereur, Henri, qui lui-même fut empereur dans la suite, ne se plaisait qu'à lui faire du mal et à lui jouer toutes sortes de mauvais tours; sans doute son cœur avait quelque secret pressentiment de ce qui lui serait fait un jour par cet écolier. L'empereur riait de leurs jeux et des méchancetés de son fils; mais l'impératrice en était fâchée, et souvent elle grondait Henri. Mais une nuit l'empereur rêva que son fils était à table; que sur le front de l'écolier étaient poussées deux cornes qui s'élevaient jusqu'au ciel, et qu'avec ces cornes il enlevait son fils et le jetait dans la boue. L'empereur raconta ce rêve à l'impératrice, qui l'interpréta et dit : « Cet écolier deviendra pape et chassera notre fils de son trône. » Alors l'empereur donna ordre de saisir Hildebrand et de le jeter dans une tour à Hammerstein, croyant éluder ainsi l'accomplissement de la volonté divine. Mais l'impératrice lui représenta sans cesse qu'il avait tort de traiter si cruellement un pauvre écolier à cause d'un simple rêve, et au bout d'une année la liberté lui fut rendue. L'écolier se fit moine; il

accompagna son supérieur à Rome, jouit d'une grande faveur à la cour, et enfin devint pape.

LE ROI DE L'AIL (KNOBLAUCHSKOENIG).

BANGE, p. 49-50. — Le Cod. pal., 525, f. 74, *B*, en touche quelques mots. — POMARIUS, p. 218.

L'empereur Henri IV déclara aux Saxons que s'ils choisissaient son fils pour roi, il ne marcherait jamais plus contre la Saxe; mais les Saxons n'en avaient nulle envie, et le duc Otto du Weser dit à cette occasion : « J'ai toujours ouï dire dans le monde que d'une mauvaise vache il ne saurait naître un bon veau. » Ils élurent pour roi le duc Herrmann de Lorraine (Luxembourg), qui fut sacré par l'évêque de Mayence, et il établit sa résidence au château d'Eisleben, où il pousse beaucoup d'ail. Les Impériaux l'appelèrent par dérision *Knoblauchskœnig* (*le roi de l'Ail*) ou *Kœnig Knoblauch* (le roi Ail); il ne prit jamais possession du pouvoir et fut tué peu de temps après dans un château où il s'était réfugié. On dit encore alors : « Le roi Ail est mort ! »

L'EMPEREUR HENRI ÉPROUVE L'IMPÉRATRICE.

Cod. pal., 525, fol. 78. — Poëme anonyme du Cod. pal., 361, fol. 351-354, sur un chevalier dont le valet s'appelle Hænselin.

Le roi prit alors l'avis des seigneurs pour savoir ce qu'il devait faire du corps de son père (Henri IV) qui avait été enterré dans le couvent de Saint-Lamprecht à Ludeke (Lüttich, Liége). Ils lui conseillèrent de le faire déterrer et déposer dans un couvent non bénit jusqu'à ce qu'il eût envoyé son messager à Rome. L'empereur s'arrêta à cet avis. C'était l'empereur Henri-le-Mauvais. Il fit lier les quatre membres au meilleur cheval qu'il trouva dans le pays, puis le fit jeter et noyer dans le Rhin. Pour éprouver l'impératrice, que fit-il? Il fit solliciter ses faveurs par un de ses hommes. L'impératrice le reçut mal; mais le chevalier insistant toujours, elle lui dit qu'elle ferait ce que l'empereur lui conseillerait. Lorsque l'empereur fut instruit de cette réponse, il fit semblant de partir pour un voyage, revêtit les habits de l'homme qui avait fait la tentative d'après ses ordres, et alla trouver la nuit l'impératrice. Celle-ci avait eu soin de faire cacher dans sa chambre à coucher des hommes vigoureux, armés de gros bâtons; ils s'emparèrent de l'empereur et le rossèrent

de la bonne façon. L'empereur, battu, se fit reconnaître. L'impératrice, effrayée, lui dit : « Seigneur, vous avez mal agi avec moi. »

LE COMTE HOYER DE MANSFELD.

Tradition orale. — *Cf.* Oberlin au mot Jodute.

Dans le petit bois de Welps, où fut livrée, en 1112, la bataille entre l'empereur Henri V et les Saxons, il y a une pierre qui a la propriété de s'amollir entièrement pendant les orages et de ne se rendurcir qu'au bout de quelque temps. Elle est toute rayée de marques d'ongles et on y voit très distinctement l'empreinte d'une main et d'un pouce. C'est, dit-on, le comte Hoyer de Mansfeld, général en chef de l'armée, qui la saisit avant la bataille, en disant : « Aussi vrai que je saisis cette pierre, je remporterai la victoire ! » Les Impériaux furent en effet battus, mais Hoyer demeura sur le champ de bataille, tué de la main de Wiprecht de Groitsch. Les Saxons firent ériger en son honneur une statue représentant un homme qui a un casque sur la tête, et tient de la main droite une masse d'armes, de la main gauche les armes de Saxe.

Cette statue reçut le nom de *Jodute;* les gens du pays venaient toujours prier au pied, et le clergé même l'honorait comme une image sacrée. Mais lorsqu'en 1289, l'empereur Rudolf tint la diète de l'empire à Erfurt, il la fit enlever, parce qu'elle était devenue l'objet d'un culte superstitieux qui tenait de l'idolâtrie, et il bâtit à la place une chapelle. Néanmoins, le peuple honora encore dans cette chapelle une houlette qui, au dire des prêtres, avait crié *Jodute* dans cette bataille, et, par ce cri, décidé la victoire.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC PERDU (1).

Fragment d'un poëme du quinzième siècle sur l'empereur Frédéric dans le Cod. pal., 844.

L'empereur Frédéric fut excommunié par le pape; les églises et les chapelles lui furent interdites, et aucun prêtre ne voulut lui dire la messe; alors le noble seigneur, peu de temps avant Pâques et lorsque toute la chrétienté allait célébrer la sainte fête, résolut de partir pour la chasse, afin de ne point troubler la

(1) La tradition confond Frédéric II avec Frédéric I.

solennité. Aucun des gens de l'empereur ne savait ses intentions ; il prit avec lui une magnifique étoffe qu'on lui avait envoyée des Indes, se munit d'un petit flacon d'eau de senteur, et monta sur un noble coursier. Quelques seigneurs seulement l'accompagnèrent jusqu'au fond de la forêt. Arrivé là, il prit tout à coup un anneau merveilleux qu'il portait au doigt, et aussitôt disparut à leurs yeux. Depuis ce temps-là, on ne le revit plus jamais, et le noble empereur fut perdu. Où est-il allé? A-t-il perdu la vie dans la forêt? A-t-il été la proie des bêtes fauves, ou vit-il encore? C'est ce que personne ne saurait dire. Cependant de vieux paysans racontent que Frédéric vit encore et se montre souvent à eux sous la figure d'un pélerin; qu'il a publiquement annoncé qu'il deviendrait encore puissant sur la terre de Rome; qu'il voulait détruire les moines et qu'il n'aurait repos ni cesse qu'il n'ait replacé la Terre Sainte sous le pouvoir des chrétiens; qu'alors seulement il suspendrait son lourd bouclier aux branches desséchées.

ALBERT-LE-GRAND ET L'EMPEREUR GUILLAUME.

TRITHEMIUS, *Chronicon monast. Spanheim.* — LEHMANN, *Speicr. Chronik*, V, cap. 90, p. 534.

Lorsque, en 1248, l'empereur Guillaume de Hollande arriva à Cologne le jour des Rois, Albert-le-Grand, moine aussi célèbre que savant, lui offrit, à lui et à toute sa cour, un banquet splendide dans un jardin situé près du couvent des frères Prêcheurs. L'empereur accepta volontiers. Mais le jour fixé, non seulement il fit un froid excessif, insupportable, mais encore il tomba une grande quantité de neige; de sorte que les conseillers et les serviteurs de l'empereur, fort mécontens de l'invitation étrange du moine, conseillèrent à leur maître de ne point manger hors du couvent par un temps aussi rude; mais ils ne purent le détourner de remplir sa promesse, et il se rendit, avec les siens, au jour et à l'heure convenus. Le moine Albert avait fait dresser plusieurs tables et faire tous les préparatifs nécessaires dans le jardin du couvent, où les arbres, le feuillage, le gazon, tout enfin était couvert de neige; on pense bien que ce fut au grand mécontentement de tout le monde, que choquait cette étrange et absurde disposition; il avait eu soin de faire garder les

avenues par un bon nombre d'hommes d'un bel extérieur et d'un rang considérable. Lorsque l'empereur se fut mis à table avec les princes et les seigneurs, que les mets furent apportés et servis, le jour devint insensiblement serein et beau, les neiges disparurent comme par enchantement, et, en un clin-d'œil, une magnifique journée d'été brilla d'un éclat vif et pur. Le gazon, le feuillage étalèrent leur verdure; de belles fleurs surgirent du sein de la terre; les arbres se couvrirent de fleurs, puis bientôt après se chargèrent de fruits; mille espèces d'oiseaux vinrent ensuite se poser sur les branches et firent retentir les échos du lieu de leur ravissant concert; la chaleur du jour devint si intense que chacun fut obligé de quitter une partie de ses vêtemens d'hiver; mais personne ne vit où les mets avaient été cuits et apprêtés; personne ne connaissait les gentils et complaisans serviteurs qui faisaient le service. On ignorait complétement qui ils étaient et d'où ils venaient, et tout le monde se demandait, dans le plus grand étonnement, l'explication de ces mystérieuses merveilles; mais, vers la fin du repas, la scène changea; les superbes serviteurs du moine disparurent; après eux, les aimables oiseaux qui avaient peuplé le feuillage, s'éclipsèrent; les arbres se dépouillèrent de leur ver-

dure; le sol perdit sa parure de gazon et de fleurs. La neige reparut partout; le froid se fit de nouveau sentir, et l'on se retrouva tout à coup au milieu de l'hiver : chacun alors de reprendre ses habits et de courir, transi de froidure, se réchauffer devant le feu et auprès du poêle allumé.

Jaloux de témoigner la satisfaction que lui avait causée ce merveilleux amusement, l'empereur Guillaume donna à Albert-le-Grand et à son couvent de l'ordre des Prêcheurs, plusieurs terres d'un grand prix, et il le tint lui-même, à cause de sa rare habileté, en grande estime et considération.

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET MARIE DE BOURGOGNE.

Aug. Lercheimer, *Bedenken von Zauberei*, fol. 18, d'après les récits oraux.

Le très louable empereur Maximilien I eut pour femme Marie de Bourgogne qu'il aima de tout son cœur et dont la mort lui causa un profond chagrin. Le supérieur de l'abbaye de Spanheim, Jean Trithem, ne l'ignorait point, et il offrit à l'empereur de faire paraître devant ses

yeux sa défunte épouse, afin que la vue de ses traits chéris fît un instant renaître sa joie. L'empereur se laissa persuader, et céda à un sentiment de dangereuse curiosité. Ils se rendirent ensemble dans une chambre particulière, et prirent encore une autre personne avec eux, afin d'être trois. L'enchanteur leur défendit, sous peine de la vie, de prononcer une seule parole, tant que le spectre serait présent. Marie entra, et passa devant eux. La ressemblance était si frappante qu'on eût dit que c'était Marie elle-même et vivante qui était là. L'empereur en fut frappé; il se souvint qu'elle avait derrière le cou une petite tache noire, et voulant s'assurer que la ressemblance était parfaite de tout point, il chercha cette tache et la trouva, lorsque Marie repassa devant eux. Alors l'empereur sentit les frissons lui passer par le corps; il fit à l'abbé un signe de tête pour l'engager à faire disparaître le fantôme, après quoi il lui dit, tremblant et courroucé : « Moine, ne ne me fais plus de semblables plaisanteries. » Et il avoua qu'il avait eu toutes les peines du monde à se contenir et à ne point parler au spectre.

ADELGER DE BAVIÈRE.

Cod. pal., 361, fol. 39. *B.* 42. — *Cf.* Abele, *Seltzame Gerichtshandel*, *Nürnb.*, 1705, n° 116.

Du temps de l'empereur Sévère, il y avait en Bavière un duc, nommé Adelger, qui jouissait d'un grand renom, et ne voulait pas s'humilier devant les Romains. Lorsqu'il vint aux oreilles du roi qu'il n'y avait personne dans toute l'étendue de l'empire qui refusât de lui rendre l'hommage dû à son rang, excepté le duc Adelger, il envoya des messagers en Bavière, et lui fit notifier qu'il eût à se rendre à Rome. Adelger avait un fidèle serviteur dont il prenait l'avis dans toutes les circonstances; il le manda dans sa chambre, et lui dit : « Je suis indécis; les Romains m'ont envoyé un messager pour m'appeler à la cour; mais je n'ai guère de penchant pour m'y rendre; c'est une méchante race, et ils me feront du mal; je voudrais bien me dispenser de ce voyage; conseille-moi à cet égard, tu es un homme prudent et sensé. » Le vieux conseiller répondit : « Je te conseille volontiers tout ce qui peut se concilier avec ton honneur; si tu veux me croire, rassemble tes hommes, et dis-leur de se vêtir des plus belles étoffes qu'on trouvera dans le pays; rends-toi sans crainte

avec eux à Rome, et sois prêt à faire tout ce qui est juste, car tu n'es point assez fort pour résister à l'empire romain; mais si le roi exige au-delà de son droit, la chose peut tourner mal pour lui. »

Le duc Adelger rassembla ses hommes, et se rendit avec eux à la cour de Rome, où il reçut un mauvais accueil. Le roi lui dit en colère : « Tu m'as fait beaucoup de mal, tu vas aujourd'hui me le payer de ta tête! — Ton messager, répondit Adelger, m'a conduit ici pour y recevoir justice; ce que tous les Romains diront, je veux m'y soumettre et espérer en ta grâce. — Ma grâce est épuisée, dit le roi, tu vas avoir la tête tranchée, et tes domaines seront donnés à un autre maître. »

Quand les Romains virent la colère du roi, ils s'interposèrent et obtinrent que la vie fût laissée au duc. Après quoi, ils tinrent conseil, lui coupèrent le bas de son manteau, de manière à ce qu'il ne descendît qu'aux genoux, et lui rasèrent le devant de la tête; ils croyaient ainsi déshonorer les nobles guerriers.

Adelger rentra furieux dans son hôtellerie. Tous ses gens étaient désolés; cependant le vieux conseiller lui dit : « Maître, que Dieu te garde! cesse de t'affliger, suis mon conseil, et tout se terminera à ton honneur. — Ton conseil, répondit

Adelger, m'a conduit ici ; si tu peux maintenant, par ta prudence, rétablir mes affaires, tu n'en auras que plus de prix à mes yeux ; mais si je ne puis reconquérir mon honneur, c'en est fait, je ne retourne plus jamais dans la Bavière, ma patrie. » Le vieillard reprit : « Maître, dis qu'on me fasse ce qui t'a été fait ; mande tous tes hommes, et promets-leur dons et concessions, pour qu'ils se fassent tous raser ; de cette manière, je sauve entièrement ton honneur. » Le duc fit donc venir chacun de ses hommes en particulier, et leur dit : « Celui qui m'assistera dans cette conjoncture, je lui ferai des concessions et des dons ; que tous ceux qui m'aiment se fassent raser comme on m'a rasé. » Tous ses gens répondirent qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la mort ; qu'il n'était rien qu'ils ne fissent ; et sur l'heure tous ceux qui étaient venus avec lui se firent couper les cheveux et le bas de leur manteau, de manière à ce qu'il ne descendît qu'aux genoux ; tous ces guerriers avaient une taille élevée, une prestance noble ; ils étaient pleins de vertu et d'honneur, et tous ceux qui les voyaient étaient saisis d'admiration, tant leurs manières étaient fières et hardies.

Le lendemain de bonne heure, Adelger se rendit avec ses hommes à la cour du roi. Quand le roi les vit, il dit d'un ton demi-courroucé :

« Parle, cher homme, qui t'a donné ce conseil? » Le duc Adelger répondit : « J'ai amené avec moi un fidèle serviteur qui m'a déjà témoigné sa fidélité en plusieurs circonstances, c'est lui qui m'a donné ce conseil ; c'est d'ailleurs une coutume chez nous autres Bavarois que *le mal qui arrive à l'un, nous devons tous aussi le souffrir*. C'est pourquoi nous nous présentons maintenant dans le même état, pauvres ou riches ; telles sont nos mœurs. » Le roi de Rome dit alors : « Donne-moi ce vieux conseiller, je veux le garder à ma cour quand tu partiras d'ici ; donne-le-moi, et en retour je te rendrai toute ma faveur. » Quelle que fût la répugnance du duc à lui faire cet abandon, il ne pouvait cependant pas se refuser à cette prière ; il prit par la main le fidèle conseiller, et le mit au pouvoir du roi. Il prit ensuite congé de lui et du roi, et retourna dans sa patrie. Il eut soin toutefois d'envoyer des messagers devant, et de faire savoir à tous ses sujets qui voulaient conserver les avantages de leur position, qu'ils eussent à se faire raser les cheveux sur le devant de la tête et couper le bas de leur vêtement, menaçant de couper le main droite à quiconque ne se conformerait point à cet ordre. Lorsque les Bavarois se furent ainsi rasés, cet usage se répandit et prévalut bientôt dans tous les pays d'Allemagne.

Mais la bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre le roi des Romains et le duc Adelger; leurs relations amicales furent bientôt rompues de nouveau, et ce dernier fut sommé une seconde fois, sous peine de la vie, de se rendre à Rome, où le roi voulait avoir avec lui un entretien. Adelger, indécis sur le parti qu'il avait à prendre, envoya secrètement un messager en Italie auprès de son ancien serviteur pour le prier, au nom de sa vieille amitié, de lui faire savoir quelles étaient les intentions du roi en le mandant à la cour, et s'il pensait qu'il dût y aller ou non; mais le vieux serviteur répondit au messager d'Adelger : « Il n'est pas juste que tu viennes me trouver; auparavant, lorsque j'appartenais au duc, je le conseillais toujours de mon mieux; il m'a donné au roi, et il a mal fait; car à présent si je trahissais le roi, j'agirais comme un homme sans foi. Toutefois, je veux, en présence de la cour, raconter au roi une histoire que tu pourras rapporter à ton maître, afin qu'il en fasse son profit; s'il la suit, ce sera tant mieux pour son honneur. »

Le lendemain, de bonne heure, lorsque toute la cour fut rassemblée, le vieux serviteur s'avança devant le roi et demanda la permission de lui raconter une histoire. Le roi répondit qu'il l'écouterait volontiers, et le vieux con-

seiller commença ainsi : « Autrefois, à ce que mon père m'a raconté, vivait ici un homme qui cultivait son jardin avec beaucoup de soin et lui faisait produire beaucoup d'excellens légumes. Un cerf s'en étant aperçu, se glissa la nuit dans le jardin, brouta par-ci, brouta par-là, gâta les légumes du jardinier, et fit un tel dégât que tout périt. Il recommença plusieurs fois le même manége jusqu'à ce que le jardinier, l'ayant épié, le surprit et voulut se venger. Cependant le cerf, grâce à sa vitesse, lui échappa, et, cette fois, en fut quitte pour une oreille coupée. Le cerf continuant toujours à dévaster le jardin, l'homme le surprit encore, et lui coupa la moitié de la queue : « Va-t'en avec cela, lui dit-il, et que cela te serve de leçon ! Malheur à toi, si je te rattrape une autre fois ! » Mais les blessures du cerf furent bientôt guéries ; il se glissa de nouveau par le passage accoutumé, et porta encore le ravage parmi les légumes de l'homme, si bien que celui-ci finit par faire entourer son jardin de piéges et de filets. Or, quand le cerf voulut s'enfuir, il fut pris ; le jardinier lui enfonça sa lance dans le corps en lui disant : « Les douceurs te sont amères maintenant, et mes légumes te coûtent cher. » Il prit ensuite le cerf et le dépeça comme il convenait. Un fin renard était, en ce moment, caché dans un sillon ;

l'homme parti, notre renard se glissa auprès du cerf et en emporta le cœur. Lorsque le jardinier, tout content de sa chasse, revint et voulut enlever l'animal, il n'y trouva pas de cœur; il joignit les mains de surprise, et, de retour au logis, il raconta à sa femme le grand prodige de ce cerf qui était grand et fort, et pourtant n'avait pas de cœur. « Je l'aurais bien parié, dit la femme du jardinier; car, après avoir perdu oreille et queue, ce cerf, s'il eût eu un cœur, ne serait jamais revenu dans le jardin. »

Tout ce sage récit ne servit de rien au messager d'Adelger; car il n'y entendit pas d'autre sens, et reprit, furieux, le chemin de la Bavière. Aussitôt qu'il vit le duc, il lui dit : « Je me suis donné beaucoup de mal, et n'ai rien pu obtenir; que faire alors à Rome? Le vieux conseiller ne te fait rien dire; seulement il a raconté au roi une histoire qu'il m'a chargé de te rapporter. Puisse-t-il avoir une mauvaise année! »

Lorsque Adelger eut entendu l'histoire du vieux, il convoqua aussitôt ses hommes. « Je veux, leur dit-il, braves guerriers, vous donner l'interprétation de cette histoire. Les Romains veulent prendre ma personne dans des filets; mais sachez qu'ils seront bien fins, s'ils me rattrapent jamais dans leur jardin de Rome; et s'ils viennent me chercher en Bavière, ils

pourront bien eux-mêmes être percés de part en part, si j'ai plus de cœur que ce cerf et que mes chers vassaux veuillent me seconder. »

Lorsqu'on apprit à la cour qu'Adelger refusait de se rendre à Rome, le roi dit qu'il voulait voir en quel pays habitait le duc. L'armée fut rassemblée, et, forte de trente mille soldats bien armés, se mit aussitôt en marche vers la Bavière; ils passèrent d'abord devant *Bern*, puis traversèrent le *Triental* (vallée de Trente). Adelger, animé d'un mâle courage, rassembla tous ses gens, amis et proches, et leur donna rendez-vous sur les bords de la rivière nommée Inn; le duc monta sur une hauteur et harangua ainsi son armée : « Allons, guerriers intrépides ! voici le moment de ne point oublier et de tenir les promesses que vous m'avez faites. On m'a fait une grande injustice. J'ai été condamné à Rome, et j'allais subir ma peine, lorsque le roi, me laissant la vie pour m'ôter l'honneur, me fit raser la tête et couper le bas de mon manteau; aujourd'hui il vient sans sujet me chercher chez moi. Mourir en combattant, c'est peu de chose; mais tomber entre les mains d'un ennemi qui vient pour nous jeter dans des cachots, torturer notre corps, déshonorer nos femmes, tuer nos enfans, livrer nos biens au pillage et à l'incendie, c'est là ce qui serait affreux; c'en

est fait à jamais pour les Bavarois de la vertu et de l'honneur, qui, sous moi, font leur gloire, s'ils succombent aujourd'hui. C'est donc à vous, nobles guerriers, de sauver aujourd'hui et vos personnes et la patrie. » — A ces mots, tous les Bavarois levèrent leurs mains et jurèrent que quiconque lâcherait pied en ce jour, n'aurait plus jamais, sur le sol bavarois, ni propre ni fief.

Le margrave *Gérold* fut envoyé par Adelger pour défendre la Marche contre les Souabes. Il en vint aux mains avec eux au milieu d'une violente tempête; mais Dieu lui donna la victoire; il prit *Brenno*, le général des Souabes et le pendit à une potence.

Le comte *Rudolf* fut envoyé, avec ses deux frères, contre la *Bohême*, dont le roi était campé à *Salre* avec des forces considérables et ravageait la Bavière. Rudolf prit lui-même la bannière et marcha à l'ennemi avec intrépidité. Il tua, de sa propre main, le roi *Osmig*, et reprit tout le butin fait par lui. Il planta sa bannière à *Cambach*.

Virent, le Bourgrave, eut mission de marcher contre les *Huns*. Personne ne peut dire le nombre de Huns qui tombèrent dans la bataille; ils furent poursuivis pendant une longue journée

d'été jusqu'à une rivière, nommée la *Traun*, où ils eurent de la peine à se sauver à la nage.

Le duc Adelger, en personne, conduisit son armée contre ceux de Brixen, dans la plaine même où ils avaient établi leur camp ; les éclaireurs des Romains le voyant venir, levèrent leurs étendards, et l'armée s'ébranlant, marcha au-devant des Bavarois. Là, bien des épées se brisèrent, bien des lances de frêne se rompirent ! *Volkwin* perça le porte-étendard du roi, et la lance traversa son corps de part en part : « Va, lui dit l'intrépide guerrier, porte ce tribut à ton maître, et dis-lui que le jour est venu où l'outrage qu'il a fait au mien, en lui coupant les cheveux et le manteau, va être vengé d'une manière éclatante ! » Volkwin releva sa bannière, enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier et s'élança dans les rangs de l'armée romaine. Personne ne lâcha pied, et plus d'un pieux guerrier mordit la poussière ; le combat dura toute la longueur du jour. Les bannières vertes des Romains étaient devenues couleur de sang ; le sang ruisselait sur les vêtemens de leurs légers bataillons. — Quel spectacle alors ! que de jeunes hommes, au bouillant courage, furent alors moissonnés par le fer ! Les hommes tombaient sur les hommes ! le sang ruisselait à

plus d'un mille de distance. On n'entendait plus de tous côtés que des cris de douleur ! L'air retentissait de ah ! et de hélas ! Les valeureux guerriers avaient décidé que rien ne leur ferait abandonner le champ de bataille, ni l'aspect de la mort ni toute autre funeste image ; ni les uns ni les autres ne voulaient abandonner leur maître, mais le tirer de là avec honneur ; ils l'avaient tous juré.

Le jour commençait à baisser lorsque les Romains plièrent. Volkwin, le porte-étendard, s'en apercevant, tourna sa bannière vers le roi des Romains ; tous les braves Bavarois se précipitèrent alors de son côté avec leurs glaives acérés et en chantant leur chant de guerre. Les Italiens ne pouvaient plus ni fuir ni combattre. Sévère vit que les siens gisaient à terre tués ou blessés et qu'ils ne pouvaient rester maîtres du champ de bataille ; il jeta alors son épée et cria : « Rome, la Bavière t'a fait essuyer un affront ! je ne veux plus défendre ma vie ! » Volkwin tua le roi ; quand le roi fut tué, le duc Adelger planta sa lance en terre à côté d'*Hasel-Brunnen* (*la fontaine du Coudrier*) et dit : « J'ai conquis ce pays pour la gloire des Bavarois ; que cette Marche relève d'eux à tout jamais ! »

LA CIGOGNE INFIDÈLE.

AVENTIN, *Bair. Chronik*, fol. 276. *A.* — *Gesta Roman.*, cap. 82. — Trad. allem., c. 5.

Cranz, chancelier du duc Thassile III, raconte une singulière histoire de cigogne, arrivée du temps du duc Haunbrecht; l'adultère était, à ce qu'il paraît, très commun à cette époque, et Dieu voulut montrer, sur des animaux irraisonnables, quelle vengeance il réserve à ce crime.

Au-delà d'Abach, dans la Basse-Bavière, non loin du Danube, il y avait un village qu'on appelle aujourd'hui Teygen. Dans ce village, deux cigognes avaient fait leur nid et eu des œufs ensemble. Pendant que la femelle couvait et que le mâle allait chercher pour elle de la nourriture, un autre mâle venait dans le nid, caressait la couveuse, et enfin avait ses faveurs. L'adultère consommé, la femelle prenait son vol et allait s'abattre dans une fontaine; là elle se baignait, se lavait, puis retournait à son nid; de sorte que le vieux mâle, à son retour, ne s'apercevait pas de l'infidélité. Ce commerce adultère de la cigogne femelle se renouvelait chaque jour, et dura jusqu'à ce qu'elle eut fait éclore ses petits. Un paysan qui travaillait aux champs s'en

aperçut, mais il ne s'expliquait pas pourquoi la cigogne venait chaque jour se baigner à la fontaine; et cette ponctualité l'étonnait; que fit-il? il ferma l'entrée de la fontaine avec des brouissailles et des pierres et observa de loin ce qui arriverait. Lorsque la cigogne revint et qu'elle trouva l'entrée de la fontaine obstruée, elle fit entendre des cris plaintifs; mais il fallut bien enfin qu'elle retournât dans son nid. Or, le vieux mâle, lorsqu'il rentra, s'aperçut de l'infidélité de sa femelle; il se jeta, furieux, sur l'infidèle, qui se défendit de son mieux; enfin il prit son vol et ne revint plus; de sorte que la femelle fut obligée de nourrir seule ses petits. Quelque temps se passa ainsi; mais le jour de la Saint-Laurent, à l'époque où les cigognes ont coutume d'émigrer, le vieux mâle revint, accompagné de plusieurs autres, et tous ensemble se jetèrent sur la femelle; ils la tuèrent et la déchirèrent en lambeaux. De là le proverbe populaire : « Cela ne peut pas te profiter ! »

LE DUC HENRI DE BAVIÈRE SUIT LA BONNE VOIE.

AVENTIN, *Bair. Chronik*, fol. 411. *B.*

Le duc Henri de Bavière, dont la sœur, mariée

dans le Brandenburg, n'était appelée par les Marchois que *la belle Elisabeth de Bavière* (*dat Schon Elsken uth Beyern*) aimait excessivement la viande de bête fauve, et il ne se faisait pas scrupule, à la chasse, de lancer sa meute à travers les haies des paysans. Cependant il vivait en bonne intelligence avec tout le monde, et il ne faisait point de *cavalcade* (*Reuterei*) ou, comme disent les marchands, de *brigandage* (*Rœuberei*) dans le pays. Les marchands appelaient ses états *le jardin des Roses* (*im Rosengarten*); mais les cavaliers (brigands) se plaignaient et disaient : « Aucun loup ne peut rester dans son territoire et éviter la corde. » On dit encore qu'il avait une haine violente pour ses tuteurs qui lui avaient fait éprouver de grandes pertes avant qu'il eût atteint son âge, et qu'une fois ayant rencontré, en chevauchant dans le pays, un chariot chargé de pots, il acheta la charge entière, rangea les pots les uns à côté des autres, et se mit à demander à chacun : « Pour qui es-tu ? » Lui-même répondait ensuite, et s'il disait : « Pour le duc. » Aussitôt il reprenait : « Tu vas me le payer ! » Puis il le brisait. Les pots qui disaient être pour les régens, bien loin de leur rien faire, il leur tirait son chapeau. « C'est ainsi, dit-il ensuite, que mes régens ont agi avec

moi. » On ne l'appelait que le *riche duc ;* il remplit d'or la tour de Burghausen.

DIEZ SCHWINBURG.

Cf. Joann. Trithem., *Chronicon Hirsaug.*, II, 181-182.

L'empereur Louis de Bavière fit arrêter, en 1337, à Munich, et condamner à la peine capitale, comme ayant troublé la paix publique, Diez Schwinburg et ses quatre valets. Diez pria les juges de les faire mettre, lui et ses valets, sur une ligne, à huit pas de distance l'un de l'autre, et de commencer par lui la décapitation ; qu'il voulait alors se lever tout décollé et passer en courant devant ses valets, à condition que tous ceux devant qui il aurait passé, obtiendraient grâce de la vie. Les juges lui ayant accordé cette demande par dérision, il rangea lui-même ses valets, mettant le plus près de lui ceux qu'il aimait le plus ; ensuite il s'agenouilla tranquillement, et, quand sa tête eut roulé sous la hache, il se leva, passa en courant devant tous les quatre ; après quoi il tomba et resta sur la place. Toutefois, les juges ne voulurent pas prendre sur eux de faire grâce aux valets ; ils adressè-

rent un rapport à l'empereur qui leur accorda la vie.

LE LOUP ÉCORCHÉ.

AVENTIN, fol. 376. *A*.

Le duc Otto de Bavière chassa Albrecht, légat du pape, le força à fuir et à se retirer à Passau. Il vint alors assiéger la ville, la prit et le fit étrangler sans miséricorde. Plusieurs disent qu'on le fit écorcher, et que c'est pour cela que ceux de Passau portent dans leurs armes un loup écorché. On montre aussi une pierre appelée *la pierre du sang* (*Blutstein*), sur laquelle Albrecht fut écorché et coupé en morceaux. Quoi qu'il en soit, il a eu ce qu'il méritait pour avoir causé tant de maux à la chrétienté.

LE GRETLMUEHL.

AVENTIN, *Bair. Chronik*, fol. 406. *A*.

Le duc Otto, le plus jeune fils de Louis de Bavière, vendit la Marche de Brandenburg à l'empereur Charles IV pour deux cent mille écus, évacua le pays et se retira en Bavière. Là, il

dissipa son bien avec une belle meunière, nommée Margret (Marguerite), et habita le château de Wolfstein, au-delà de Landshut. Ce même moulin s'appelle encore le *Gretlmühl* (le moulin de Marguerite), et le prince fut nommé *Otto-le-Rusé* (*der Finner*) pour avoir vendu un tel pays. On dit que Charles le trompa dans le marché, et qu'il ne paya pas les cordes des cloches du pays.

LES DEUX FRÉDÉRIC ET LÉOPOLD D'AUTRICHE.

ALBERTUS, *Argentin.*, p. 178-179. — KOENIGSHOFEN, p. 127-128. — *Cœlner Chronik*, 1499, fol. 250. — *Cf.* AVENTIN, p. 393-396.

Lorsque le roi Frédéric, fait prisonnier et tombé au pouvoir de Louis de Bavière, était renfermé dans un fort nommé Trausnitz (1), un homme de très grande instruction vint trouver le duc Léopold d'Autriche, frère du prisonnier, et lui dit : « Je me fais fort d'évoquer le diable et de le forcer à ramener près de vous

---

(1) Lorsque le prisonnier y fut conduit et qu'il entendit prononcer ce nom, il s'écria : « Oh ! oui, Trausnich (Druwesnit) ! Je n'aurais jamais pensé que je serais conduit ici prisonnier ! » C'est un jeu de mots. *Trausnitz* semble en effet composé de *traue es nicht*, *je ne crois pas cela*. (*Note du Traducteur.*)

votre frère le roi Frédéric qui est retenu prisonnier. » Tous les deux, le duc Léopold et le savant, allèrent dans une chambre ; là, le savant employa la vertu de son art, et le diable vint à eux sous la figure d'un pélerin ; on lui dit de ramener le roi Frédéric sans qu'il lui arrivât aucun mal. Le diable répondit qu'il voulait bien, pourvu que le roi consentît à le suivre. Le diable partit donc, alla trouver Frédéric à Traunitz, et lui dit : « Assieds-toi là sur moi, je vais te porter sans aucun mal auprès de ton frère. — Qui es-tu ? demanda le roi. — Ne m'interroge point là-dessus, répondit le diable ; si tu veux sortir de captivité, fais ce que je te dis. » Alors le roi et ceux qui le gardaient eurent peur ; ils firent le signe de la croix, et le diable disparut.

Dans la suite, le duc Léopold fit au roi Louis une guerre si terrible que ce dernier fut obligé de rendre la liberté au roi Frédéric. Toutefois, on lui fit jurer et garantir par caution qu'il ne chercherait plus dorénavant à chasser le roi Louis de ses états.

LE VOILE DE LA MARGRAVE.

BERKENMEYER, *Antiquar*, p. 488. — *Taschenbuch für vaterl. Gesch.*, *Wien*, 1811. — *Cf.* NAUBERT, *Volksmærchen*, III, 113-117-130-138.

Agnès, fille de l'empereur Henri IV, et Léopold-le-Saint, margrave d'Autriche, son époux, étaient tous les deux à une fenêtre du château, le huitième jour de leur mariage, et causaient ensemble de la fondation d'un couvent que proposait Agnès. En ce moment vint un coup de vent violent qui emporta le voile de la margrave. Léopold refusa d'accéder à sa prière en lui disant : « Quand ton voile se retrouvera, je te ferai bâtir un couvent. » Huit ans après, il arriva que Léopold, chassant dans la forêt, trouva le voile d'Agnès suspendu à des branches de sureau. En considération de ce prodige, le margrave fit bâtir un couvent à l'endroit même où il avait trouvé ce voile, et encore aujourd'hui on y peut voir et le voile et le tronc du sureau.

LE BRENNBERGER. (PREMIÈRE TRADITION.)

Extrait d'un poëme de troubadours inédit, du quinzième siècle.

Le Brennberger, noble chevalier, alla à

Vienne, à la cour du duc d'Autriche ; il vit la belle duchesse, ses joues et sa bouche vermeilles, qui avaient l'éclat de la rose. Il chanta des chansons en son honneur : « Combien était heureux celui qui pouvait l'embrasser ; il n'y avait point sur la terre de femme plus belle que celles que possédaient son maître et le roi de France ; c'étaient deux femmes incomparables. » Lorsque la duchesse eut recueilli les éloges de sa bouche, elle fit appeler le chevalier, et lui dit : « Ah ! Brennberger, toi, le plus chéri de mes serviteurs, est-ce sérieusement ou par plaisanterie que tu me chantes ainsi ? Si tu n'étais pas mon serviteur, je te voudrais mal pour cela. — Je parle sans plaisanterie, répondit Brennberger, et mon cœur vous trouve la plus belle qu'il y ait au monde ; il est vrai qu'on parle beaucoup de la beauté de la reine de France ; mais je n'y puis croire. » Alors la tendre dame lui dit : « Brennberger, le plus chéri de mes serviteurs, au nom de mon amitié, je t'en prie bien, prends mon or, mon argent, va voir la reine et regarde laquelle est la plus belle de nous deux ; si tu me rapportes la vérité, tu me combleras de joie. — Ah ! noble dame, dit le Brennberger, je crains la peine et les longs voyages ; et si je vous rapportais une nouvelle qui vous causât du déplaisir, mon cœur en éprouverait

une grande peine; mais aussi si je revenais avec une bonne nouvelle qui vous comblât de joie, mon cœur en ressentirait bien du plaisir; c'est pourquoi je vais risquer le voyage. » La dame lui dit : « Va, et ne te laisse éblouir ni par l'éclat des joyaux, ni par la richesse des vêtemens. »

Brennberger se fit faire une pacotille composée d'objets à l'usage des femmes, tels que ceintures, fuseaux, et partit avec l'intention de la vendre sous un déguisement de mercière. Il alla par monts et par vaux pour complaire à sa dame, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Paris. A Paris, il descendit chez un hôte choisi qui habitait au pied de la montagne, et qui l'hébergea, lui donna à manger et à boire le plus gracieusement du monde. Cependant Brennberger n'avait repos ni cesse. Il appela l'hôte, et lui demanda comment il devait s'y prendre pour approcher de la reine, car c'était à cause d'elle que la duchesse d'Autriche l'avait envoyé. L'hôte lui dit : « Placez-vous sur le chemin qu'elle suit pour se rendre à l'église, et vous la verrez à coup sûr. » Alors, Brennberger s'affubla de vêtemens de femme, prit ses marchandises et se plaça devant la porte du château, étalant des fuseaux et de la soie à vendre. Enfin parut la reine; sa bouche était brûlante comme du feu, et douze jeunes damoiselles la suivaient. « Dieu

te salue! mercière, lui dit-elle en passant, qu'as-tu de beau à vendre? » La mercière lui rendit grâce, et dit : « Belle reine, daignez jeter un coup d'œil sur mes marchandises et achetez-moi quelque chose ainsi que vos damoiselles! »

Le soir tard, la noble reine dit à ses femmes : « La mercière s'est attardée devant les portes, faites-la entrer; elle peut bien, pour aujourd'hui, rester avec nous. » La mercière fut introduite et s'assit modestement à table avec les femmes. Quand le repas fut achevé, la reine lui dit : « Avec qui voulez-vous coucher? » La mercière, qui aurait bien voulu rentrer chez son hôte, répondit : « Que Dieu vous rende grâces, noble reine! Si cela ne vous contrarie point, laissez-moi coucher seule. — Ce serait vous mal traiter, répliqua la reine; voyons, j'ai ici douze damoiselles; il convient que vous couchiez avec la plus jeune; de cette manière vous serez traitée comme vous devez l'être. » La mercière coucha donc toute la nuit avec la tendre jeune fille. Elle resta treize jours au château, vendant ses marchandises, et chaque nuit elle couchait avec une nouvelle damoiselle. Lorsque la dernière nuit arriva, la reine dit : « Si toutes ont couché avec vous, dois-je donc en porter la peine? » Alors le Brennberger craignit d'exposer sa vie en couchant avec la reine; il s'échappa le

soir, courut chez son hôte, monta aussitôt à cheval, et chevaucha sans s'arrêter jusqu'à Vienne.

« Ah ! Brennberger, le plus chéri de mes serteurs, que t'est-il arrivé ? Quelles bonnes nouvelles apportes-tu ? — Noble dame, répondit le chevalier, j'ai aimé et souffert (*lieb und leid gehabt*) d'une manière inouie jusqu'ici. J'ai exposé pendant treize jours mes marchandises devant la porte du château ; maintenant écoutez le prodigieux bonheur que j'ai eu ; chaque soir j'ai été introduit dans le château et obligé de coucher en particulier avec chacune des damoiselles ; j'ai craint que cela ne pût rester longtemps secret, et, la dernière nuit, la reine elle-même a voulu m'avoir. — Malheur à moi, Brennberger, et maudit soit le jour où je suis née, dit la duchesse, si mes conseils ont pu causer le déshonneur de la noble reine ; mais dis-moi laquelle est décidément la plus belle de nous deux ? — Madame, en vérité, elle est d'une beauté incomparable ; je n'ai jamais vu de plus belle femme au monde ; son visage brillait d'un vif éclat, lorsqu'elle se présenta pour la première fois devant mes marchandises, et sa beauté me fit une profonde impression. — Ah ! Brennberger, si elle te plaît plus que moi, tu peux aussi être son serviteur ! — Non, noble dame, je ne dis pas cela ; vous êtes la plus belle

dans mon cœur. — Mais ne viens-tu pas de dire que tu n'as jamais vu de plus belle femme qu'elle? — Sachez, madame, qu'elle avait la bouche trop haute, et que vous avez aussi le cou et le menton plus beaux qu'elle; mais après vous, la reine est la plus jolie femme que j'aie jamais vue au monde; je ne me serais jamais consolé, si je l'avais mise dans le cas de subir une mort injuste!

LE BRENNBERGER. (DEUXIÈME TRADITION.)

Feuille volante.

Lorsque le noble Brennberger eut chanté sur tous les tons la beauté de sa dame, l'époux, qui l'avait observé, le fit saisir, et lui dit : « Chevalier, tu aimes ma femme; tu paieras cette témérité de ta vie! » Et, à l'heure même, il lui fit trancher la tête, et ordonna qu'on lui arrachât le cœur et qu'on le fit cuire. Cet horrible mets fut ensuite servi à la noble dame, et sa bouche vermeille mangea le cœur que son cher serviteur avait porté dans sa poitrine. Alors son seigneur lui dit : « Madame, devinez ce que vous venez de manger? » La dame répondit : « Je n'en sais rien; mais je sais toujours que ce mets flatte mon goût. — Je le crois bien, reprit l'é-

poux, c'est le cœur du Brennberger, ton serviteur, dont tu avais tant de plaisir à entendre les douceurs, et qui savait si bien charmer tes ennuis. — Si j'ai mangé ce qui charmait mes ennuis, je vais, à l'heure qu'il est, boire un coup par-dessus ; et c'en est fait, ma bouche ne recevra plus jamais ni nourriture ni boisson. » Elle dit, se lève, va se renfermer dans sa chambre, et là elle implore l'assistance de la reine du ciel : « Je regretterai éternellement le fidèle Brennberger qui est mort innocent à cause de moi ; jamais, en effet, il n'a uni son corps au mien ; jamais il ne s'est approché de moi assez près pour que mes bras pussent l'étreindre. » Depuis ce moment, la bouche de la noble dame ne reçut ni nourriture ni boisson ; elle vécut ainsi onze jours, et le douzième elle mourut. Son époux, désespéré de l'avoir si ignominieusement trahie, s'enfonça un couteau dans le cœur et mourut aussi.

LE JARDINET-AUX-ROSES DE SCHRECKENWALD.

PSELLIONORUS, *Lustgarten*, *Strassb.*, 1621, p. 681-682.

Au-delà de Mœlk en Autriche, sur le haut Agstein, habitait anciennement un redoutable

brigand nommé *Schreckenwald* (*l'effroi des forêts.*) Il attendait les passans dans une embuscade et, après les avoir dépouillés, les enfermait, sur le sommet du rocher escarpé, dans un espace étroit qui n'avait pas plus de trois pieds de long et de large, et où les infortunés périssaient de faim, s'ils n'aimaient mieux mettre fin à leurs souffrances, en se précipitant au fond de l'effroyable abîme ouvert sous leurs pieds. Mais une fois il arriva qu'une personne, aussi heureuse que hardie, ayant fait le saut, tomba sur des branches d'arbres que leur élasticité fit céder sans se rompre; ce qui la sauva et lui permit de gagner la terre sans aucun mal. Cette personne, ainsi sauvée par miracle, indiqua la retraite du bandit, qui fut pris et condamné à mort. On a coutume de dire proverbialement d'un homme qui ne peut se tirer d'un extrême embarras qu'au péril de sa vie : Il est dans le jardinet-aux-roses de Schreckenwald.

MARGUERITE MAULTASCH.

Nachr. von Gespenstern, *Frankf.*, 1737, p. 60-66. — *Cf.* Aventin, fol. 401. *A.*

Les habitans du Tyrol et de la Carinthie rapportent une foule de choses sur les tournées de

Marguerite Maultasch, qui fut autrefois princesse du pays et qui avait une si grande bouche qu'on la nomma Maultasch (bouche-poche). Les habitans de Klagenfurth ne vont pas volontiers, après le couvre-feu, dans l'arsenal où l'on conserve sa cuirasse, ou bien leur curiosité est punie par de cruels soufflets. Près de la grande fontaine, à l'endroit où se trouve le dragon d'airain, on la voit à certaines époques, montée sur un cheval rouge foncé. Non loin du château d'Osterwich il y a un vieux mur; quelques pâtres qui faisaient paître leurs troupeaux dans la plaine, s'en approchèrent imprudemment et furent reçus à grands coup de fouet. Aussi a-t-on placé certaines bornes au-delà desquelles personne ne mène paître son troupeau, et les animaux eux-mêmes, lorsque des pâtres sans expérience sont parvenus avec beaucoup de peine à les pousser dans ce lieu, ne peuvent brouter l'herbe épaisse et haute qui y pousse. Mais c'est surtout dans le vieux château voisin de Méran que l'esprit apparaît, et agace ceux qui l'habitent. On dit même qu'une fois il se jeta, avec une épée nue, sur un couple d'époux nouvellement mariés, la nuit de leur noce, et leur fit plusieurs blessures, qui heureusement ne furent pas mortelles. Cette Marguerite était, de son vivant, d'humeur très belliqueuse; elle ren-

versait, saccageait châteaux et villes, et répandait le sang innocent.

DIETERICHSTEIN EN CARINTHIE.

HIERON. MEGISER, *Chronik von Kærnthen*, II, 973.

Le siége du château de Dietrichstein durait encore (en 1334). Ceux qui le défendaient, voyant qu'il leur serait impossible de tenir plus long-temps contre la princesse Marguerite Maultasch, dont les forces étaient de beaucoup supérieures, et que, d'ailleurs, il ne fallait plus, pour cette fois, espérer aucun secours de la part de l'archiduc Otto, résolurent, d'un consentement unanime, de le quitter, et, un soir, à la faveur d'un épais brouillard, toute la garnison carinthienne sortit, dans le plus profond silence, et parvint heureusement, avec ses chefs, dans la ville de Saint-Veit, dont tous les bourgeois éprouvèrent une grande joie à les recevoir. Le lendemain, lorsque les soldats de la Maultasch donnèrent l'assaut et ne trouvèrent aucune résistance, ils purent facilement s'apercevoir que les autres les avaient trompés et leur avaient laissé le château vide; aussi la princesse, enflammée de colère, se mit à pousser de

grands cris, et força les siens à escalader les murailles et à s'emparer du bâtiment; ce qu'il leur fut facile de faire, attendu qu'il n'y avait personne dans l'intérieur. Ils le dévastèrent entièrement; les murailles furent abattues, les tours et les portes renversées et brisées, les appartemens livrés aux flammes, et il ne resta debout qu'une très faible partie des constructions. Cependant ce château de Dieterichstein, ainsi détruit et saccagé par la Maultasch, fut reconstruit dans la suite et rendu parfaitement habitable par les seigneurs qui en étaient maîtres. C'est une tradition générale dans le pays que dans ce château, maintenant désert, il y a un immense trésor caché; et qu'aujourd'hui encore lorsqu'on en va visiter les ruines, on entend des coups, des cris, des sifflemens, en un mot, un vacarme tel qu'il semble que tout va rouler sens dessus dessous; aussi n'y a-t-il personne qui ait le courage de rester long-temps en ce lieu.

LA SECOUÉE DE MAULTASCH.

MEGISER, *Chronik von Kœrnthen*, II, 974-977. — VALVASSOR, *Ehre von Crain*, lib. 15, p. 317.

Lorsqu'en 1334, le château de Dieterichstein

fut assiégé et saccagé par la princesse Marguerite Maultasch, un grand nombre de seigneurs et de paysans Corinthiens prirent la fuite et se réfugièrent en toute hâte à Osterwitz, château appartenant au noble et vertueux seigneur Reinher Schenk qui les reçut avec les plus grands honneurs. Dans cette place, que la nature avait fortifiée et rendue imprenable, ils eurent bon espoir d'échapper avec les leurs à l'ennemie acharnée qui les poursuivait. Osterwitz est situé à un mille de Saint-Veit, du côté de Vœlkelmarkt, à main droite, sur un énorme rocher très escarpé, qui ne peut être escaladé ni pris d'aucun côté. Néanmoins la princesse Maultasch marcha droit sur Osterwitz avec son armée, et avec d'autant plus d'empressement qu'elle savait qu'une noblesse nombreuse s'y était réfugiée; elle s'y rendit avec la résolution bien arrêtée de l'assiéger jusqu'à ce qu'elle s'en fût rendue maîtresse, ainsi que des seigneurs et dames dont nous avons parlé. Lorsque le seigneur Reinher Schenk eut appris par ses éclaireurs qu'elle était en marche, il disposa bravement ses hommes de guerre, au nombre d'environ trois cents, sur les murailles du château, fit occuper tous les points les plus élevés de la montagne et ne négligea aucune des précautions que l'on prend en pareille circonstance. Sur ces entre-

faites arriva la princesse Maultasch avec une armée si nombreuse qu'elle couvrait au loin la plaine, et elle fit cerner le château si étroitement de tous côtés que toute communication avec les assiégés fut interceptée, et que personne ne put plus entrer dans la place ni en sortir. Le tyran féminin, voyant qu'il était impossible de s'emparer d'Osterwitz par la force, prit le parti de se dédommager des lenteurs du siége, en tourmentant les pauvres paysans qui habitaient les villages des environs, et en portant partout l'incendie, le pillage, le meurtre et autres violences, comme le témoignent assez encore aujourd'hui les ruines de châteaux et de places fortes qui couvrent le pays. Cependant quand elle vit qu'elle perdait inutilement son temps et sa peine, et que toutes ces violences ne lui servaient de rien, elle tint conseil et résolut d'envoyer à Reinher Schenk des parlementaires chargés de lui promettre d'immenses richesses pour l'engager à lui livrer le château d'Osterwitz, après en être sorti librement avec les siens; mais le seigneur Reinher Schenk rejeta, sans hésiter, une pareille proposition, et répondit qu'il serait un enfant, s'il pouvait accéder à ses désirs ou se laisser effrayer de ses menaces. De sorte que les envoyés rentrèrent dans le camp tout confus du mauvais succès de leur démar-

che. Dans leur dépit, ils conseillèrent à la princesse de recourir à une autre voie : « Puisque la force n'y peut rien, dirent-ils, essayons de la famine ; c'est le moyen d'amener la noblesse carinthienne à capitulation. » La Maultasch fut aussi de cet avis, et elle résolut d'employer ce moyen, puisqu'il n'y en avait pas d'autre pour arriver à ses fins.

Or, comme le siége traînait toujours en longueur, il y eut bientôt dans le château d'Osterwitz, non seulement parmi les gens de bas étage, mais encore parmi la noblesse et particulièrement chez les dames, une grande disette de toutes choses, d'eau surtout ; ce qui causait chaque jour la mort de beaucoup de monde. De trois cents hommes qu'il y avait au commencement, il en restait à peine cent, réduits à la cruelle nécessité de dévorer, pour satisfaire leur faim, une nourriture immonde, à manger des chats, des chiens et des chevaux. Dans cette affreuse extrémité, plusieurs seigneurs considérables et des membres de la plus haute noblesse s'étant mis à délibérer sur ce qu'il y avait à faire, on trouva enfin un excellent expédient qu'on avait long-temps cherché. Navrés du douloureux spectacle qui, chaque jour, s'offrait à leurs yeux, ne pouvant supporter la vue des souffrances cruelles qu'ils avaient à endurer

avec leurs femmes et leurs enfans, et effrayés de l'idée que cette affreuse position pouvait encore s'aggraver en se prolongeant, ils allèrent trouver tous ensemble le seigneur Reinher Schenk, et lui dirent que le seul moyen de salut qui leur restât, puisqu'ils n'avaient plus à espérer de secours de la part de l'archiduc Otto, était de recourir à la ruse; qu'ils avaient imaginé un bon stratagème pour éloigner l'ennemi acharné qui pesait sur leur tête. Tous nos vivres, dirent-ils, sont épuisés; nous n'avons plus à notre disposition qu'un taureau décharné et deux quarts de seigle; nous nous sommes réunis en conseil, et notre avis est qu'il faudrait tuer le veau, l'écorcher, mettre le blé qui nous reste dans sa peau et la jeter, bien fermée, par-dessus les murailles. Quand les ennemis verront cela, ils penseront naturellement que nous sommes encore abondamment pourvus de subsistances, richement approvisionnés de toutes les choses nécessaires à la vie et par conséquent en état de soutenir le siége pendant encore un certain temps. Dans cette persuasion, ils le lèveront infailliblement et se retireront avec toute l'armée. Cet avis reçut aussitôt l'assentiment de Reinher Schenk; il fit tuer le taureau, mettre le grain dans son corps, et jeter le tout du haut de la montagne; ce qui fut pour

tout le monde un grand sujet d'étonnement. Quand la princesse Maultasch apprit cela, elle poussa une grande exclamation : « Ha ! fit-elle, ce sont de vrais corbeaux qui ont pendant long-temps entassé dans les caves provisions sur provisions, et sont venus se percher sur le haut d'un rocher, qu'il ne nous serait guère facile de saisir avec nos griffes ; laissons-les dans leur nid, et allons donner la chasse à d'autres oiseaux. » Et, sur l'heure, elle donna l'ordre à ses hommes de guerre de prendre chacun leur casque rempli de terre et d'aller le secouer sur une plaine, située tout vis-à-vis d'Osterwitz. Quand ils l'eurent fait, il résulta de toute cette terre amoncelée une assez grosse montagne qui, dans la Carinthie, fut long-temps appelée la *Secouée de Maultasch* (*die Maultasch-Schutt*). Il n'y a pas encore long-temps (en 1580) que George Kevenhüller, baron d'Aichelberg, en sa qualité de gouverneur de la Carinthie, a fait sculpter dans une belle pierre blanche l'image de la princesse Maultasch ; cette statue fut appelée *la Croix de la Secouée de Maultasch.*

RADBOD DE HABSBURG.

Felix Faber, *Hist. Suev.*, lib. II. — Joh. Mueller, I, 262, not. 161.

Dans le dixième siècle, Radbod fit bâtir sur ses propres terres, dans l'Argovie, un château nommé Habsburg (Habichtsburg, Felsennest), petit, mais fort. Lorsqu'il fut achevé, l'évêque Werner, son frère, qui lui avait fourni l'argent pour cette construction, vint pour la voir, et ne fut pas content de trouver l'enceinte si étroite; mais pendant la nuit le comte Radbod fit venir ses vassaux, et les rangea autour de la place. Lorsque, le matin, l'évêque en les voyant témoigna sa surprise, son frère lui dit : « J'ai bâti une muraille vivante, et la fidélité de guerriers hardis est la plus forte des citadelles. »

RUDOLF DE STRÆTTLINGEN.

Chronik von Einigen und Strœttlingen. — Wyss, *Schweizersagen*, p. 187-194. — *Cf.* 329.

Le roi Rudolf de Bourgogne dominait, puissant et redouté, à Strœttlingen, dans le haut château, sa résidence; il était juste et bon, et bâtit dans le pays une foule d'églises; mais à la

fin l'orgueil triompha de son cœur, et il en vint jusqu'à croire que personne, pas même l'empereur, ne lui pouvait être comparé pour la puissance et les richesses. Dieu ayant permis qu'il mourût, aussitôt le diable s'approcha de lui pour s'emparer de son âme; trois fois déjà il l'avait saisie, mais saint Michel la défendit, et le diable obtint de Dieu que les actions du roi fussent pesées, et que son âme fût adjugée à celui dont le bassin serait le plus lourd. Michel prit la balance, et mit dans un des bassins ce que Rudolf avait fait de bien, dans l'autre ce qu'il avait fait de mal; et, comme dans l'oscillation des bassins le bon descendait doucement, le diable craignit fort que le sien ne fût le plus léger; aussitôt il s'y cramponna et s'y laissant pendre, le fit descendre. Alors Michel s'écria : « Malheur! la première pesée est pour le mal! » Il leva ensuite pour la seconde fois la balance, et Satan s'y pendant encore par-dessous, rendit son bassin le plus lourd : « Malheur! dit l'ange, la seconde pesée est pour le mal! » Enfin, pour la troisième fois, il leva la balance et attendit; mais il aperçut les griffes du dragon qui passaient sur le bord du bassin et le faisaient pencher. Alors Michel devint furieux, et il maudit le diable, qui s'enfuit aux enfers; après une longue oscillation, le bassin des bonnes œuvres

dépassa l'autre de l'épaisseur d'un cheveu, et l'âme du roi fut sauvée.

IDDA DE TOGGENBURG.

Vita S. Iddæ cum genealogiis comitum de Tokenburg, traduit du vieil allemand d'Albr. V. Bonstetten, en 1481, repr. Costanc., 1685, in-8. — Tschudi, *ad* 1142, 1777. — *Cf.* Joh. Mueller, I, 402-403.

Un corbeau enleva par une fenêtre ouverte l'anneau nuptial de la comtesse Idda de Tokenburg, de la maison de Kirchberg. Un des domestiques du comte Henri, son époux, le trouva et le prit; le comte le reconnut à son doigt. Furieux, il courut chez l'infortunée Idda et la précipita dans les fossés profonds du château; il fit attacher le domestique à la queue d'un cheval sauvage qu'il lança à travers les rochers. Cependant la comtesse se cramponna dans sa chute à un buisson d'où elle parvint à se dégager pendant la nuit. Elle alla dans une forêt où elle vécut d'eau et de racines; lorsque son innocence eut été reconnue, un chasseur trouva la comtesse Idda. Le comte eut beau la prier; elle ne voulut plus vivre avec lui, et elle passa le reste de ses jours dans la paix et la sainteté au couvent de Fischingen.

ÉMIGRATION DES SUISSES.

Chant de la Frise occidentale qu'on entend encore dans l'Oberhasli, rapporté dans les *Spaziers Wanderungen durch die Schweiz* (*Promenades à travers la Suisse*), p. 343 et suiv. — ETTERLIN, *Chronik*, *Bâle*, 1764, p. 18-19-20. — *Cf.* JOH. MUELLER, liv. I, ch. 15.

Il y avait un ancien royaume dans les pays voisins du nord, dans le pays des Suédois et des Frisons; la disette, la famine vint le désoler. Dans cette extrémité, la commune se rassembla; il fut résolu à la majorité des voix que chaque mois le peuple se rassemblerait pour tirer au sort, et que ceux qu'il désignerait, seraient obligés, sous peine de la vie, de quitter le pays, grands et petits, hommes, femmes et enfans. Ceci eut lieu pendant quelque temps; mais bientôt on s'aperçut que c'était une pauvre ressource, et il fut impossible de trouver de quoi se nourrir. Alors le conseil se rassembla de nouveau et décida que désormais tous les huit jours un homme sur dix serait désigné par le sort et émigrerait pour ne jamais revenir. Ainsi fut provoquée l'émigration des peuples du nord; ils partaient au milieu des lamentations de tous leurs parens et amis, et allaient franchissant monts et vallées; les mères emportaient leurs enfans encore à la mamelle. Les Suédois émi-

grèrent en trois bandes, formant ensemble six mille hommes, grands comme des géans, avec femmes et enfans, et tout ce qu'ils possédaient. Ils jurèrent de ne jamais se quitter, et choisirent, par la voie du sort, trois chefs dont les noms furent *Switer* (Schweizer), *Swey* et *Hasius*. Douze cents Frisons se joignirent à eux; leur bras victorieux leur procura un riche butin. Lorsqu'ils traversèrent le pays des Francs, et voulurent passer le Rhin, le comte Pierre de France en fut informé ainsi que d'autres; ils se levèrent pour arrêter leur marche et leur barrer le passage. Ils crurent qu'avec leur puissante armée ils viendraient aisément à bout des pauvres émigrans, et qu'ils allaient leur donner la chasse comme à des chiens et à des loups, et s'emparer de leur bien et de leurs armes; mais les Suisses se battirent avec succès, firent un immense butin, et prièrent Dieu de leur accorder un pays comme le pays de leurs ancêtres, où ils pussent faire paître en paix leurs troupeaux; alors Dieu les conduisit dans une contrée qui s'appelait le Brochenburg. Là, croissait de bon bétail qui donnait de bonne viande et de bon lait, et il y poussait de beau grain. Ils s'y établirent et bâtirent Schwytz qui tira son nom de Schwyzer, leur premier chef. La population s'accrut; la vallée bientôt n'offrit plus

assez d'espace, et ils eurent quelques mauvais jours avant que le pays leur rapportât. Défricher les forêts était leur passe-temps. Une partie de cette multitude alla s'établir dans le pays qui s'étend au pied de la montagne noire, aujourd'hui appelée Braun-Eck. Ils franchirent la montagne et descendirent dans la vallée qui est arrosée par l'Aar; là, ils se mirent à l'œuvre, travaillèrent jour et nuit avec ardeur, et bâtirent des cabanes; mais ceux qui étaient venus de la ville d'Hæssle (en Suède) occupèrent Hasli dans le Weissland (Oberhasli), et y fixèrent leur demeure avec Hasius, leur troisième chef. Le comte de Habsburg leur en accorda la permission. Dieu leur avait donné le pays qu'ils devaient habiter; ils étaient nés en Suède, portaient des habits de gros coutil, se nourrissaient de lait, de fromage et de viande, et élevaient ainsi leurs enfans.

Des pâtres racontaient encore, en 1777-80, comment, dans les siècles reculés, le peuple était parvenu, de montagne en montagne, de vallée en vallée, jusqu'à Frutigen, Obersibenthal, Sanen, Afflentsch et Iaun; au-delà d'Iaun habitent d'autres races; mais les montagnes furent habitées avant les vallées.

LES BOEUFS QUI LABOURENT A MELCHTAL.

ETTERLIN, p. 25.

Il y avait à Sarnen un membre de la famille des Landenberg, qui était gouverneur du pays. Ayant appris qu'un paysan du Melchtal avait une jolie paire de bœufs, il se rendit dans le Melchtal, et donna ordre à un de ses valets d'emmener les bœufs, disant « que les paysans devaient tirer la charrue, et qu'il voulait, lui, avoir les bœufs. » Le valet fit ce qui lui était commandé; or, le pauvre bon paysan avait un fils; et, lorsque le valet voulut atteler les bœufs au joug, ce fils abattit d'un coup de son bâton le doigt du valet. Celui-ci, bien mécontent, courut au logis se plaindre à son maître. Le pauvre brave garçon voyant bien que, s'il ne s'en allait point, il serait puni de sa hardiesse, prit la fuite. Le gouverneur, furieux, envoya encore plus de monde; mais le jeune homme était enfui. Alors on s'empara du vieux père; le gouverneur lui fit crever les yeux et lui prit ce qu'il possédait.

LE GOUVERNEUR AU BAIN.

Etterlin, p, 25-26.

A cette époque, il y avait aussi à Allzell dans la forêt un honnête paysan qui avait une jolie femme. Cette femme plaisait au gouverneur, qui aurait bien voulu satisfaire ses coupables désirs; mais, voyant que cela n'était point du goût de la femme et qu'elle le priait de s'abstenir et de la laisser tranquille, attendu qu'elle voulait rester honnête, il résolut de la prendre par force. Un jour, il monte à cheval et se rend chez la femme; son homme était justement sorti pour faire du bois; le gouverneur profita de son absence pour forcer la femme à lui préparer un bain, ce qu'elle fit à contre-cœur. Lorsque le bain fut fait, le gouverneur y entra et voulut que la femme vînt s'y mettre à côté de lui, ce que la bonne femme ne voulut pas faire; elle traîna la chose en longueur, gagna du temps tant qu'elle put, et pria Dieu de sauver son honneur. Dieu ne l'abandonna point dans son péril; en effet, au moment où elle était le plus en danger, son mari arriva fort à propos de la forêt; s'il n'était pas venu, la femme eût été obligée de faire la volonté du gouverneur. Le mari étant donc venu, et voyant sa femme toute

triste, lui demanda ce qu'elle avait pour ne pas le recevoir avec sa gaieté ordinaire. « Ah ! cher homme, dit-elle, notre gouverneur est ici dedans, il m'a forcée à lui préparer un bain, et il aurait voulu que je me misse à côté de lui, afin de passer son caprice ; ce que je n'ai pas voulu faire. — S'il en est ainsi, dit l'homme, tais-toi, et Dieu soit loué de ce que tu as conservé ton honneur ; je vais lui arranger son bain de manière à ce qu'il ne fasse plus cela à personne. » Et il alla droit au gouverneur qui était au bain, attendant sa femme ; il l'assomma avec sa hache. Tout cela était la volonté de Dieu.

LE SERMENT DU RUETLI.

ETTERLIN, p. 26-27-28.

Un paysan de Schwitz, nommé Stœffacher, s'était établi à Steinen, en deçà du château, et y avait bâti une très jolie maison. Un jour, Grissler, gouverneur pour l'empereur à Uri et à Schwitz, passa devant, cria à Stœffacher de venir, et lui demanda à qui appartenait cette belle habitation. L'homme lui dit : « A votre grâce ; j'en suis feudataire. » La crainte l'empêchait de dire : elle est à moi. Grissler ne dit rien, et s'en

alla. Or, Stœffacher était un homme plein de prudence et de sens, et il avait aussi une femme honnête et sage; il réfléchit à cette aventure, et craignit que le gouverneur ne s'emparât de sa personne et de son bien. Sa femme le voyant pensif et inquiet, le questionna; il lui dit tout. Alors elle lui dit : « Tandis que tu le peux encore, va et le dis à tes fidèles amis. » Ce fut ainsi que bientôt se réunirent trois hommes, celui d'Uri, celui de Schwitz et celui d'Unterwald dont le père avait eu les yeux crevés. Ces trois hommes firent en secret le serment (et ce premier serment fut le commencement de l'éternelle confédération) d'étendre leurs droits, de réprimer l'injustice et de venger le mal; Dieu bénit leur résolution. Lorsqu'ils voulurent mettre à exécution leur projet secret, ils se réunirent, près du Mittenstein, dans un lieu écarté, nommé *au Bettlin;* puis ils se donnèrent rendez-vous au Rütli.

GUILLAUME TELL.

D'abord dans PIERRE ETTERLIN, de Lucerne, Bâle, 1764, p. 28-31. — STUMPF et autres. — *Tell,* drame. — Ancien chant populaire.

Il arriva que le gouverneur impérial, nommé

Grissler (1), vint à Uri ; lorsqu'il y eut habité quelque temps, il fit planter une perche sous le tilleul, devant lequel tout le monde était obligé de passer, mit un chapeau dessus et plaça un satellite au pied. Ensuite il fit publier à son de trompe que tous ceux qui passeraient par là, auraient à s'incliner devant le chapeau, comme si c'était le gouverneur lui-même, et que quiconque se refuserait à le faire, serait sévèrement châtié de sa désobéissance. Or, il y avait alors dans le pays un honnête paysan nommé Guillaume Tell ; il passa devant le chapeau sans s'incliner une seule fois ; le satellite qui gardait le chapeau, le dénonça au gouverneur, qui fit amener Tell, et lui demanda pourquoi il ne s'inclinait pas devant la perche et le chapeau, comme l'ordre en avait été donné. Guillaume Tell répondit : « Cher seigneur, cela est arrivé par hasard ; je ne pensais pas que votre grâce attachât tant de prix, tant d'importance à cela ; si je l'avais su, j'aurais agi autrement. » Or, Tell était un excellent tireur, un tireur comme il n'y en avait pas dans le pays, et il avait de jolis enfans qu'il aimait beaucoup. Le gouverneur les fit amener ; et, quand ils furent venus, il de-

(1) Autrement *Gessler ;* le drame et le chant populaire ne le désignent point par son nom.

manda à Tell lequel il aimait le mieux. « Je les aime tous également, répondit-il. » Alors le seigneur lui dit : « Guillaume, tu es, dit-on, un bon tireur, et on ne trouverait pas ton pareil ; c'est ce que tu vas me prouver tout à l'heure ; car il faut que tu abattes la pomme sur la tête d'un de tes enfans. Si tu le fais, je te tiendrai pour un bon tireur. » Le bon Tell frissonna ; il demanda grâce et supplia qu'on ne lui imposât pas une tâche si contraire à la nature ; que tout ce qu'on lui dirait de faire, hormis cela, il le ferait ; mais le gouverneur le força avec ses satellites, et mit lui-même la pomme sur la tête de l'enfant. Alors Tell vit bien qu'il ne pouvait point l'éviter ; il prit une flèche et la cacha dans son collet ; puis il en prit une autre à la main, banda son arquebuse, pria Dieu de protéger son enfant, visa et tira ; le trait enleva la pomme sur la tête de l'enfant sans lui faire aucun mal Alors le gouverneur avoua que c'était un maître tireur. « Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir pourquoi tu as caché la première flèche dans ton collet. » Tell répondit : « C'est l'habitude des tireurs. » Mais le gouverneur ne se contenta point de cette réponse, et voulut savoir l'exacte vérité ; enfin Tell, qui craignait de la dire, promit de ne rien cacher si on lui assurait la vie sauve. Le gouverneur ayant promis de

respecter ses jours : « Eh bien ! dit Tell, puisque vous m'assurez la vie, je vais dire la vérité. » Puis il commença et dit : « Mon intention était, dans le cas où j'aurais manqué la pomme, de ne vous point manquer avec l'autre trait ! Voilà pourquoi je l'avais caché. » Lorsque le gouverneur eut reçu cet aveu, il lui dit : « Je t'ai, il est vrai, promis la vie ; mais je veux te mettre en un lieu où jamais ni le soleil ni la lune ne t'éclaireront. » Il le fit prendre et garrotter, et mettre dans la même nacelle sur laquelle il voulait retourner à Schwitz. Or, comme ils naviguaient sur le lac et étaient déjà arrivés vis-à-vis d'Axen, la barque fut tout à coup assaillie par un coup de vent si violent qu'elle faillit chavirer et qu'ils se crurent sur le point de périr misérablement, car les bateliers n'étaient plus maîtres de la barque qui voguait à la merci des flots. Alors un des gens du gouverneur lui dit : « Maître, faites débarrasser Tell de ses liens, c'est un homme fort et robuste, et qui s'entend très bien à manier la rame ; lui seul peut nous sauver dans ce danger. » Alors le gouverneur dit à Tell : « Si tu veux nous venir en aide, et faire de ton mieux pour nous tirer de là, je vais te faire délier. » Tell lui dit : « Oui, gracieux seigneur, je le veux bien, et repose-t'en sur moi. » Alors Tell fut délié, il prit en main le gouvernail

et dirigea la barque en droite ligne; cependant il pensait à profiter de sa position, et de temps en temps jetait un regard furtif sur son arquebuse qui était couchée près de lui sur le plancher. Enfin, lorsqu'il fut arrivé vis-à-vis d'un grand plateau qu'on a toujours appelé depuis le plateau de Tell, et qu'aujourd'hui encore on désigne sous ce nom, il crut le moment favorable pour s'échapper; il cria gaiement à tous les rameurs de faire force de rames jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le plateau, attendu que lorsqu'ils seraient devant, ils auraient fait le plus difficile. On se dirigea donc près du plateau; alors, lui, qui était un homme d'une force extraordinaire, imprima à la barque un mouvement rapide, saisit son arquebuse, s'élança d'un bond sur le plateau, repoussa la barque loin du rivage, et la laissa voguer chancelante et mal assurée sur le lac. Il traversa Schwitz à la faveur des ténèbres (à travers l'obscurité des montagnes boisées), et courut par les sentiers les plus étroits, jusqu'à Küssnach; là, il se mit en embuscade et attendit le gouverneur. Quand celui-ci arriva sur son cheval et suivi de ses domestiques, Tell, caché derrière un massif d'arbrisseaux, entendit les complots qui se tramaient contre lui; il banda son arquebuse, et décocha sur le gouverneur un trait qui le renversa de son che-

val, privé de mouvement et de vie. Alors Tell, revenant sur ses pas, se dirigea vers Uri par le chemin des montagnes, rejoignit ses compagnons, et leur dit ce qui s'était passé.

LE GARÇON DIT TOUT AU POÈLE.

ETTERLIN, p. 42-43. — J. MUELLER, II, 92. *Cf.* II, 215, sur le Massacre nocturne de Zürich.

Lorsque Lucerne fut entré dans la confédération helvétique, il y avait encore dans la ville quelques partisans de l'Autriche qui se reconnaissaient aux manches rouges qu'ils portaient. Ces *manches-rouges* se réunirent une nuit sous la voûte dans l'intention de tomber sur les confédérés. Bien qu'à une heure aussi avancée, personne n'allât jamais en cet endroit, il arriva cependant, par un effet de la divine Providence, qu'un jeune garçon eut la fantaisie d'y aller; lorsqu'il entendit le bruit des voix et le cliquetis des armes, il eut peur et voulut fuir; mais il fut arrêté, et on le menaça de le tuer à l'instant, s'il poussait le plus petit cri. On lui fit jurer ensuite de ne rien dire à personne. Or, il entendit tous leurs complots; et, profitant du tumulte qui régnait dans l'assemblée, il s'esquiva

sans être aperçu de personne. Il se glissa dans les ténèbres, et regarda s'il ne verrait pas quelque part de la lumière. En ayant vu chez le boucher, il s'y rendit, joyeux de cette découverte, et se plaça derrière le poêle. Il y avait là du monde qui jouait et buvait. Le brave garçon se mit alors à dire tout haut : « O poêle ! ô poêle ! » Puis il s'arrêta ; mais personne n'avait fait attention à ses paroles. Un instant après, il recommença : « O poêle ! ô poêle ! il faut que je parle. » Les joueurs, troublés par cette apostrophe à haute voix, le rudoyèrent : « Que diable fais-tu là derrière ce poêle ? lui dirent-ils. T'a-t-il fait mal ? Es-tu fou, ou quelle est cette fantaisie de bavarder ainsi avec un poêle ? » Le garçon répondit : « Rien, rien, je ne dis rien. » Mais un instant après, il reprit pour la troisième fois :

O Ofen, Ofen, ich muss dir klagen,
Ich darf es keinem Menschen sagen ;

O poêle, poêle, je puis le dire à toi,
Mais le taire à tout homme est un devoir pour moi ;

Et il ajouta qu'il y avait sous la voûte des hommes qui voulaient, cette nuit même, faire de grands massacres. Quand les buveurs eurent entendu cela, ils ne firent pas d'autres questions au jeune homme ; ils coururent prévenir tous

leurs amis, et toute la ville, en un instant, fut sur ses gardes.

LES CORS (HARSCHHOERNER) DE LUCERNE.

ETTERLIN, p. 11. — SIMLER, *Eidgenossenschaft.*, *Zürch.*, 1645, in-8, p. 340.

Les Suisses se servent de trompettes, de tambours et de fifres; il y a néanmoins une grande différence entre le son adopté par les lansquenets et celui que font entendre les confédérés; ce dernier est un peu plus doux. Ceux d'Uri ont pour cela un homme spécial qu'on appelle le *taureau d'Uri*. A la guerre il donne le signal avec une corne de taureau sauvage, enrichie de garnitures d'argent; mais ceux de Lucerne se servent de cornes d'honneur qui leur furent données par le roi Charles, en récompense de la bravoure qu'ils déployèrent dans la bataille de Runcifal (Ronceval). Il leur permit alors de porter toujours des cors comme Roland, son propre cousin, en avait porté.

ORIGINE DES WELFES.

Reiner, *Reinek von Steinheim Brandenburger Chronica, Wittenberg*, 1580, 4. — Crusius, *Annal. Suev. dodec.*, I, p. 337 (selon Brusch, d'après le récit des vieilles gens). — Bucelinus, *Monachus Weingartensis in Germ., s. et prof.*, t. II, p. 363.

Warin était un comte d'Altorf et de Ravensburg, en Souabe; son fils s'appelait *Isenbart*, et l'épouse de ce fils avait nom *Irmentrut*. Il arriva qu'une pauvre femme du voisinage d'Altorf mit au monde trois enfans d'une seule couche; lorsque la comtesse Irmentrut apprit cela, elle s'écria : « Il est impossible que cette femme ait eu trois enfans d'un seul homme sans adultère. » Elle disait cela tout haut en présence du comte Isenbart, son mari, et de tous les domestiques. « Cette femme adultère, ajouta-t-elle, mérite bien d'être renfermée dans un sac et jetée à l'eau. »

L'année suivante, la comtesse devint enceinte à son tour et mit au monde, justement en l'absence du comte, douze enfans, tous garçons. Tremblante et craignant qu'on ne l'accusât elle-même, d'après ses propres paroles, d'avoir commis un grand nombre d'adultères, elle donna ordre à la sommelière d'en porter onze au prochain ruisseau et de les y noyer; le douzième, elle le gardait. Or, lorsque la vieille, après avoir

enfermé ces onze petits innocens dans un grand bassin, les portait au ruisseau nommé *Scherz* qui coulait près de là, Dieu permit qu'Isenbart lui-même revînt au château; il demanda à la vieille ce qu'elle portait là. Celle-ci répondit que c'étaient des welfes, c'est-à-dire des petits chiens. « Fais voir, dit le comte; peut-être y en a-t-il quelqu'un de bon à élever, et qui pourra me servir dans la suite. — Ah! vous avez bien assez de chiens, dit la vieille en refusant; la vue de ces animaux sales et dégoûtans vous soulèverait le cœur. » Mais le comte insista, et voulut absolument qu'elle découvrît le bassin et lui en montrât le contenu. Lorsqu'il vit les onze enfans qui avaient tous, quoique petits, un air noble et distingué, il demanda avec vivacité de qui étaient ces enfans. Quand la vieille femme lui eut avoué que ces enfans étaient ceux de sa femme, et fait connaître la cause pour laquelle on voulait les tuer, le comte confia ces welfes à un riche meunier du pays, qu'il chargea du soin de les élever, et il ordonna à la vieille, en lui faisant les plus sévères recommandations, de retourner, sans rien craindre, auprès de sa femme, et de ne lui rien dire, sinon que ses ordres avaient été exécutés.

Six ans après, le comte fit conduire les onze enfans vêtus et parés d'une manière digne de

leur rang, dans son château où est aujourd'hui le couvent de Weingarten, invita ses amis à un repas, et se livra à la gaieté. Quand le repas fut presque achevé, il donna ordre d'introduire les onze garçons, tous habillés de rouge; ils étaient tous si ressemblans pour le teint, la conformation des membres, les traits du visage et la taille, au douzième que la comtesse avait gardé, que chacun put voir aisément qu'ils étaient nés d'un même père et conçus dans le sein d'une même mère.

Cependant le comte se leva et demanda solennellement à tous ses amis rassemblés quelle mort méritait une femme qui avait voulu faire périr à la fois ces onze jolis enfans. A ces mots, la comtesse tomba évanouie; car son cœur lui disait que sa chair et son sang étaient devant ses yeux; lorsqu'elle fut revenue à elle, elle se jeta en pleurant aux pieds du comte, et demanda sa grâce avec douleur. Tous les amis du comte joignirent leurs prières aux siennes, et celui-ci lui pardonna en considération de la simplicité et de l'innocence enfantine qui lui avait fait concevoir l'idée d'un tel crime. Grâce à Dieu les enfans sont en vie.

Pour perpétuer le souvenir de cette merveilleuse histoire, le comte demanda et ordonna, en présence de ses amis, que ses descendans ne

se fissent plus appeler désormais comtes d'Altorf, mais *Welfes*, et que sa race prît le nom de *race des Welfes*.

D'autres expliquent l'origine de ce nom d'une manière différente, que voici :

Le chef de cette famille était à la cour de l'empereur, lorsqu'il fut rappelé chez lui par sa femme qui venait de lui donner un fils. L'empereur lui dit en plaisantant : « Qu'as-tu besoin de tant te presser pour un *welfe* (petit chien) qui t'est né? » Le chevalier répondit : « Puisque l'empereur a donné un nom à l'enfant, ce nom doit lui rester. » Et il le pria de le tenir sur les fonts baptismaux ; ce qui eut lieu.

LES WELFES ET LES GIBELINS.

Vieilles additions à Kœnigshofen, ed. Schilter, p. 424. — *Cf.* Pfister, *Gesch. von Schwaben*, II, p. 176.

Le duc Frédéric de Souabe, fils de Conrad, battit les Bavarois commandés par leur duc Henri et son frère Welf, dans le bois voisin de Neresheim. Welf s'enfuit du champ de bataille ; mais il fut tué dans le combat qui suivit devant Winsperg. Le cri de guerre de l'armée bavaroise était : *Ici Welf!* Celui des Souabes : *Ici*

Gibling! Ce cri avait été emprunté du hameau où était la nourrice de Frédéric; il voulait montrer par-là que par la force qu'il avait sucée avec le lait d'une paysanne, il pouvait triompher des Welfes.

LE DUC BUNDUS, SURNOMMÉ LE LOUP (WOLF).

LIBER, *Schwab. Chronik*, cap. 17.

Le duc Balthazar de Souabe avait épousé la fille du duc Alban de Munich; et, après quatorze ans de mariage, elle n'avait pas encore eu d'enfans. Or, le duc avait un veneur qui possédait toute sa confiance; il convint avec lui que quand sa femme (la femme du chasseur) deviendrait grosse, il le tiendrait caché; et que la duchesse ferait comme si elle était elle-même enceinte; que lorsque sa femme serait accouchée, il lui porterait l'enfant, et que la duchesse le ferait passer pour sien. C'est ce qui eut lieu. Alors la joie fut grande au château, et l'enfant reçut le nom de *Bundus*. Les voisins du veneur avaient entendu cette même nuit un bruit extraordinaire; ils demandèrent ce qu'il y avait eu. Il leur répondit « que sa chienne de chasse avait *louveté* (gewelfet). » Lorsque l'enfant fut âgé

de quatorze ans, il voulut être avec les chasseurs; quand il en eut vingt-deux, le vieux duc mourut; on voulut alors marier le jeune homme avec la duchesse de Gueldre. Mais sur ces entrefaites, le veneur ayant frappé un personnage de la cour, fut pris et mis dans une tour; alors la femme du veneur vint demander la faveur de parler en particulier avec le seigneur. Elle se présenta avec tant de convenance, que le seigneur la fit introduire près de lui et dit à tout le monde de sortir. Alors elle se jeta à son cou, en lui disant: « O mon cher fils! » Puis elle lui découvrit que le veneur était son père et lui raconta comment tout cela s'était fait. Le duc fut vivement ému; il manda son confesseur, qui ne lui conseilla pas de prendre femme, dans la crainte que le salut de son âme n'en souffrît. Alors il prit avec lui Hugo, fils du seigneur d'Heiligenberg, et lui fit donner la duchesse de Gueldre, du consentement de tous les seigneurs du pays; et il fut convenu que ce Hugo serait toute sa vie en possession du duché et le gouvernerait. Le duc Bundus prit beaucoup d'argent, se réserva quelques terres, et avec cela se retira dans le couvent d'Altorf, où il servit Dieu pendant vingt-neuf ans. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il manda le duc Hugo et les plus puissans seigneurs et leur découvrit le secret de sa nais-

sance, en leur donnant tous les détails de la supposition. Alors on lui donna le nom de duc *Wolf* (Welf), et c'est ainsi qu'il est désigné dans les mémoires et dans les chroniques.

HENRI ET LE CARROSSE D'OR.

Annalista Saxo, p. 660. — LUDEWIG, *Reliq.*, t. VIII, p. 150. — BANGE, *Thür. Chron.*, f. 30-31. — AVENTIN, *Bair. Chron.*, f. 304 et 363.

Du temps du roi Louis de France, vivait en Souabe *Eticho le Welf*, riche seigneur, qui résidait à Ravenspurg et à Altorf; sa femme, fille du roi d'Angleterre, s'appelait Judith, et son fils, *Henri*. Eticho était si riche et si fier, qu'il portait sur son écu un carrosse d'or, et ne voulut jamais consentir à ce que son territoire devînt un fief soit de l'empereur, soit du roi; et il recommanda bien à son fils de n'y jamais consentir. Mais celui-ci, dont la sœur avait épousé l'empereur, se laissa persuader par elle de demander à l'empereur la cession d'une certaine étendue de terres; il demanda qu'on lui concédât à titre de fief en Bavière tout le pays qu'il pourrait parcourir en une matinée avec un carrosse d'or. Louis le lui accorda, mais il ne croyait

pas qu'il eût assez de richesses pour posséder un carrosse d'or. Alors Henri prit toujours des chevaux frais et parcourut de cette manière une grande étendue de pays; il avait sur lui un petit carrosse d'or. Il devint ainsi homme de l'empereur. Son père, furieux et honteux de voir sa race ainsi ravalée, prit avec lui douze gentilshommes, alla dans une montagne, s'y cacha dans une caverne dont il ferma l'entrée, et personne ne put le trouver. Le lieu de sa retraite était près de la forêt de Scherenz (1); il y passa le reste de ses jours, dans la douleur, avec ses douze gentilhommes.

HENRI ET LA CHARRUE D'OR.

R. Reinecci, *Expositiones Geminæ de Welforum prosapiâ, Frankof.*, 1581, fol., p. 22-23, tiré d'une chronique manuscrite en vieil allemand.

Eticho le Welf aimait la liberté de telle sorte, qu'il conseillait vivement à Henri, son fils, de ne jamais recevoir de l'empereur aucune terre à titre de fief; mais Henri, par les conseils de sa sœur Judith, qui avait donné sa main à Louis-

(1) *Scerenzerewald* est la plus ancienne et la meilleure leçon; d'autres lisent *Scherendewald*.

le-Débonnaire, se mit sous la protection et au service de l'empereur, qui consentit à lui accorder autant de pays qu'il en pourrait parcourir à midi avec sa charrue. Henri, ayant cette promesse, fit forger une petite charrue d'or qu'il cacha sous ses habits, et, vers midi, à l'heure où l'empereur faisait la sieste, il se mit à parcourir le pays. Il avait eu soin également de faire préparer des chevaux en différens lieux, afin d'en changer et d'en avoir toujours de frais. Enfin, au moment où il voulait précisément gravir une montagne, il eut le malheur de rencontrer une mauvaise jument, que rien ne put forcer à marcher, si bien qu'il ne la put monter. De là le nom de *Mœhrenberg* (montagne de la Jument) que la montagne porte encore aujourd'hui; de là aussi le droit qu'ont les seigneurs de Ravensburg de ne pouvoir être forcés à monter des jumens. Cependant l'empereur se réveilla, et Henri dut s'arrêter. Il se rendit à la cour, avec sa charrue et rappela à Louis la parole donnée. Celui-ci la tint, bien qu'il ne fût pas content d'avoir été ainsi trompé, et de perdre tant de pays. Depuis lors Henri porta le titre de seigneur de Ravensburg; car Ravensburg était compris dans le cercle parcouru; ses prédécesseurs n'avaient jamais été que seigneurs d'Altorf.

Mais quand Eticho apprit que son fils s'était laissé donner un fief, il en ressentit un profond chagrin, se retira en Bavière avec douze de ses plus fidèles serviteurs, sur une montagne dont il fit fermer toutes les avenues, et il resta là jusqu'à la fin de ses jours. Plus tard un de ses descendans, pour donner plus de certitude à cette tradition, fit faire des fouilles sur la montagne. La découverte des ossemens du mort l'ayant pleinement convaincu de la vérité, il fit construire une chapelle sur cet emplacement et enterrer dedans les restes de son ancêtre.

HENRI LE LION.

D'après le chant populaire.

A Braunschweig, il y a un monument d'airain représentant un guerrier aux pieds duquel est couché un lion ; on voit aussi suspendues dans la cathédrale de la même ville les serres d'un griffon. Voici la tradition qui a cours à ce sujet : Anciennement le duc Henri, le noble Welf, voulut courir après les aventures. Comme il s'était embarqué pour parcourir les mers, une violente tempête, qui s'éleva tout à coup, battit et entraîna le vaisseau ; le duc erra plusieurs jours

et plusieurs nuits à la merci des flots et sans trouver aucune terre. Bientôt les vivres manquèrent à l'équipage, et la faim se fit cruellement sentir. Dans cette extrémité, il fut résolu qu'on jetterait les noms dans un chapeau et qu'on tirerait au sort, et que celui dont le nom sortirait serait mis à mort pour nourrir de sa chair le reste des hommes de bord ; ces infortunés se résignèrent volontiers à cette affreuse nécessité, et se laissèrent immoler pour leur seigneur bien-aimé et leurs compagnons. Ce triste expédient soutint pendant quelque temps l'équipage, et la Providence permit que jamais le nom du duc ne sortît ; mais le malheur de leur situation ne cessait point, et bientôt il n'y eut plus sur le vaisseau que le duc et un valet, que la faim pressait vivement. Alors le prince dit : « Tirons tous les deux au sort, et que celui qui tombera serve de nourriture à l'autre. » A cette proposition le valet frissonna ; mais il pensa que le sort tomberait sur lui-même, et il consentit à tirer ; mais voilà que le sort désigna son noble et digne maître, et que la victime dût être le duc. Alors le valet dit : « Je n'immolerai jamais mon maître, et bien que tout semble perdu, j'ai encore trouvé un autre expédient. Je vais vous coudre dans un sac de cuir, et vous attendrez les événemens. » Le duc y ayant con-

senti, le valet prit la peau d'un bœuf qui avait été mangé auparavant dans le vaisseau, roula le duc dedans et la cousit; il avait eu soin de mettre aussi son épée à côté de lui. Peu de temps après, un griffon qui planait dans les airs, abattit son vol sur ce sac de cuir, l'enleva dans ses puissantes serres, et, traversant avec ce fardeau la vaste étendue des mers, le transporta jusque dans son nid. Lorsque l'oiseau y eut déposé cette proie, il songea à faire une nouvelle capture, et reprit son vol. Cependant le duc Henri prit son épée et trancha la couture du sac; lorsque les jeunes griffons virent un homme vivant dans leur nid, ils se jetèrent sur lui avec avidité et en poussant de grands cris. Le guerrier se défendit hardiment, et leur donna la mort à tous. Quand il se vit affranchi de ce danger, il coupa une des serres d'un griffon, la prit avec lui comme souvenir, descendit de l'arbre élevé où était le nid et se trouva dans une immense forêt sauvage. Le duc marcha un bon moment dans cette forêt; tout à coup il vit un dragon terrible qui luttait avec un lion, et le lion était en grand danger de succomber. Comme le lion passe en général pour un noble et fidèle animal, et le dragon, au contraire, pour un monstre méchant et venimeux, le duc Henri, sans hésiter, s'élança au secours du lion. Le

dragon poussa des cris qui firent retentir toute la forêt, et se défendit pendant long-temps ; enfin le guerrier parvint à le tuer avec sa bonne épée. Le lion s'approcha de son libérateur, se coucha à ses pieds à côté de son bouclier, et depuis ce moment ne le quitta plus. En effet, le duc, après un certain laps de temps, pendant lequel le fidèle animal l'avait nourri avec la chair des cerfs et des bêtes fauves qu'il prenait, songea aux moyens de sortir de ce désert, et d'abandonner la société du lion pour retourner parmi les hommes ; il se construisit un radeau avec des branches d'arbres tressées ensemble, le mit à la mer, et quand le lion fut parti pour aller chasser dans la forêt, Henri s'embarqua sur son esquif et quitta le rivage. Le lion, à son retour, ne trouvant plus son maître, se rendit sur le bord de la mer et l'aperçut au loin fendant les ondes ; aussitôt il s'élança dans les flots, et nagea, nagea, jusqu'à ce qu'ayant atteint le radeau, il y monta et se coucha paisiblement aux pieds de son maître. Ils voguèrent ainsi pendant assez long-temps sur les flots ; mais bientôt la faim se fit sentir. Le guerrier priait et veillait ; il n'avait de repos ni le jour ni la nuit ; alors le diable lui apparut et lui dit : « Duc, je t'apporte un message ; te voilà ici errant sur le gouffre des mers, manquant de tout et dans

la dernière détresse, tandis que chez toi, à Braunschweig, tout le monde se livre à la joie et aux plaisirs; ce soir même, un prince étranger épouse ta femme; car les sept années convenues sont écoulées depuis ton départ. » Henri, au désespoir, répondit que cela pouvait bien être vrai; mais qu'il voulait s'en reposer sur Dieu qui faisait tout pour le bien. « Tu parles encore de Dieu, reprit le tentateur, de Dieu qui ne te vient pas en aide dans ta détresse; moi, je veux te conduire aujourd'hui même auprès de ta femme, si tu veux te donner à moi. » Ils eurent ensemble un long entretien; mais le duc ne voulait point renoncer à Dieu, à la lumière éternelle; alors le diable lui dit qu'il voulait le transporter, le soir même, avec son lion, et sans aucun mal, sur le Giersberg devant Braunschweig; qu'après l'y avoir déposé, il s'en irait, et que si, à son retour, il le trouvait endormi, il lui appartiendrait. Le duc, que tourmentait un ardent désir de revoir sa chère épouse, accepta cette condition, et espéra dans le secours du ciel contre toutes les ruses du malin esprit. Aussitôt le diable le prit, l'emporta à travers les airs jusque devant Braunschweig, le déposa sur le Giersberg et lui dit : « Maintenant, seigneur, veille, si tu peux; je reviendrai bientôt. » Or, Henri était excessivement fatigué, et le sommeil

s'empara de lui malgré lui. Le diable partit à l'instant même pour aller chercher aussi le lion, comme il l'avait promis : il ne fut pas longtemps à revenir avec le fidèle animal. Lorsque, du haut des airs, il vit le duc, vaincu par la fatigue, reposer tranquillement sur le Giersberg, il se réjouit d'avance ; mais le lion, qui crut que son maître était mort, se mit à pousser d'horribles rugissemens qui réveillèrent Henri à l'instant même. Le malin esprit vit que sa ruse lui avait mal réussi, et se repentit, mais trop tard, d'avoir été prendre aussi l'animal. Dans sa fureur, il le laissa tomber du haut des airs sur la terre ; le sol retentit du bruit de sa chute ; mais le lion n'eut aucun mal ; il se rendit heureusement sur la montagne auprès de son maître qui rendit grâces à Dieu, et se leva pour partir, parce qu'il voulait arriver le soir même à Braunschweig. Il se dirigea droit vers le château, toujours suivi de son lion ; l'air retentissait du bruit des instrumens. Il voulut entrer dans la résidence princière ; mais les domestiques l'en empêchèrent : « Que signifie cette musique ? s'écria Henri ; ce que le diable m'a dit, serait-il donc vrai ? Y a-t-il dans le château un seigneur étranger ? — Ce n'est point un étranger, lui répondit-on, car il est fiancé à notre gracieuse souveraine, et il entre aujourd'hui en

possession du pays de Braunschweig. — Eh bien ! dit le duc, je prie la fiancée de me faire donner un coup de vin, car je suis prêt à défaillir. » Alors un des domestiques courut dire à la princesse qu'un hôte étranger, suivi d'un lion, lui demandait un coup de vin. La duchesse, étonnée, emplit une coupe et l'envoya au pélerin. « Qui peux-tu être, lui dit le domestique, pour demander à boire de ce vin généreux qu'on n'a coutume de servir qu'à la duchesse ? » Le pélerin but, prit son anneau d'or et le jeta dans la coupe, et dit de la rapporter à la fiancée. Quand elle vit l'anneau sur lequel étaient gravés les armes et le nom du duc, elle pâlit, se leva précipitamment et courut sur les créneaux pour regarder l'étranger. Elle l'aperçut en bas, assis avec son lion ; elle dit de l'introduire dans la salle et de lui demander comment cet anneau était venu en sa possession, et pourquoi il l'avait mis dans la coupe. « Je ne l'ai reçu de personne, répondit-il ; je l'ai pris moi-même, il y a maintenant plus de sept ans, et je l'ai mis où il était convenable que je le misse. » Quand il eut rapporté cette réponse à la duchesse, elle considéra l'étranger et, de joie, se laissa choir à terre, en reconnaissant son cher époux ; elle lui présenta sa blanche main, et lui dit qu'il était le bienvenu. Alors il y eut

une grande joie dans toute la salle ; le duc Henri s'assit à table à côté de son épouse, et on promit au jeune fiancé la main d'une belle damoiselle de France. Le duc Henri gouverna dès lors dans ses états ; son règne fut long et heureux. Lorsqu'il mourut, dans un âge très avancé, le lion se coucha sur le tombeau de son maître et ne voulut point le quitter ; il y mourut. Ce noble animal fut enterré dans le château, et, en mémoire de sa fidélité, on lui a érigé une statue.

ORIGINE DES DUCS DE ZÆRINGEN.

Chronik von Freyburg, hinter SCHILTER KOENIGSHOFEN, p. 44-45.

Les ducs de Zæringen, si l'on en croit la tradition, ont été anciennement des charbonniers ; ils avaient leur habitation sur la montagne et dans la forêt, derrière l'emplacement qui est à présent occupé par le château de Zæringen, et ils faisaient là leur charbon. Or, il arriva que le charbonnier, auquel commence l'arbre généalogique de cette race, faisant un jour du charbon dans un certain endroit de la montagne, prit de la terre et en couvrit le tas, afin d'y mettre le feu. Lorsqu'il eut retiré le charbon, il trouva sur le sol une matière lourde et fondue,

et après l'avoir examinée attentivement, il reconnut que c'était de l'argent pur. En conséquence, il brûla toujours son charbon dans le même endroit, le couvrit avec la même terre, et trouva toujours de l'argent comme la première fois. Alors il fut certain que cet argent provenait de la montagne; mais il se garda bien d'en rien dire; chaque jour il faisait régulièrement une charbonnée, et de cette façon il amassa une immense quantité d'argent.

Or, il arriva en ce temps-là qu'un roi, chassé de ses états, s'enfuit avec sa femme, ses enfans et tous ses gens sur une montagne du Breisgau, nommée le Kaiserstuhl (la Chaise de l'Empereur) où il eut beaucoup à souffrir de la pauvreté avec les siens. Il fit bientôt publier que quiconque voudrait l'aider à reconquérir son royaume, serait élevé à la dignité de duc, et que la main d'une des filles de l'empereur lui serait donnée. Aussitôt que le charbonnier apprit cela, il se présenta devant le roi avec une charge d'argent, et lui dit que s'il consentait à le prendre pour fils, à lui accorder la main de sa fille et à lui donner en propre tout le pays où sont aujourd'hui le château de Zæringen et la ville de Freiburg, il lui donnerait en retour une si grande quantité d'argent qu'il en aurait suffisamment pour reconquérir tous ses états. Le

roi accueillit fort bien cette proposition, consentit à tout, prit la charge d'argent, donna au charbonnier, qu'il adopta pour fils, la main de sa fille et, de plus, tout le pays qu'il avait demandé. Le fils fit fondre son argent, réalisa une immense fortune et bâtit Zæringen avec le château; alors le roi des Romains, son beau-père, le fit duc de Zæringen. Le duc bâtit Freiburg, ainsi que plusieurs autres villes et châteaux circonvoisins; mais, à mesure qu'il acquérait de la puissance, que ses biens, son pouvoir et ses honneurs croissaient, il devint fier et criminel. Un jour il appela son cuisinier, et lui ordonna de lui faire rôtir et de lui servir un jeune garçon, parce qu'il avait envie de savoir si la chair humaine avait bon goût. Le cuisinier se conforma de point en point aux ordres de son maître, et quand le garçon fut rôti, il le lui servit; mais quand celui-ci vit sur sa table cet horrible mets, l'effroi s'empara de son âme, et le repentir de ce crime le poursuivit sans relâche. Pour l'expier, il fit bâtir dans la Forêt-Noire deux couvens, dont l'un fut dédié à saint Ruprecht et l'autre à saint Pierre, afin que le Seigneur Dieu, dans sa miséricorde, daignât lui pardonner

---

PIERRE DIMRINGER DE STAUFENBERG.

D'après le vieux poëme allemand d'Erkenbold (du quatorzième siècle).

Dans l'Ortenau, non loin d'Offenburg, est situé le Staufenberg, château héréditaire du chevalier Pierre Dimringer, sur lequel la tradition raconte ce qui suit : Un jour de Pentecôte, de bon matin, il dit à son domestique de seller son cheval, parce qu'il voulait aller de son château à Nussbach pour y entendre matines. Le domestique passa devant; chemin faisant, à l'entrée de la forêt, il vit une jeune fille merveilleusement belle et richement parée, assise toute seule sur une pierre; elle le salua; il passa outre. Bientôt après arriva le seigneur Pierre lui-même; il jeta sur la jeune fille un regard de satisfaction, la salua et lui adressa des paroles bienveillantes. Elle s'inclina devant lui et lui dit : « Que Dieu te remercie de ton salut. » Alors Pierre descendit de son cheval; elle lui présenta les mains; il l'enleva de la pierre où elle était assise, et la prit dans ses bras. Tous les deux s'assirent sur le gazon et causèrent de tout ce qui s'offrit à leur esprit. « De grâce, belle dame, si je puis vous demander ce que j'ai à cœur de savoir, dites-moi pourquoi vous êtes assise ici toute seule et

sans que personne soit avec vous? — Je vais te le dire, ami, avec franchise : C'est que j'ai voulu t'attendre ici; je t'aime depuis que tu sais monter un cheval; je t'ai secrètement accompagné partout, dans les luttes et dans les combats, sur les routes, dans les rues et partout; ma main libre, étendue sur toi, t'a préservé des atteintes du mal. » Le chevalier lui répondit modestement : « Vous voir est ce qui pouvait m'arriver de plus agréable, et je voudrais être avec vous jusqu'à la mort. — Cela peut bien être, dit la jeune fille, si tu suis mes préceptes. Si tu veux que je t'aime, il faut que jamais tu ne te maries, et si tu le fais, tu mourras le troisième jour de ton mariage; mais si tu restes seul, aussitôt que tu me demanderas, tu m'auras près de toi, et tu vivras heureux et dans les délices. » Pierre lui dit : « Femme, tout cela est-il bien vrai? » Et elle prit Dieu à témoin de la vérité de ses paroles. Alors il lui promit de n'appartenir qu'à elle, et tous les deux s'engagèrent mutuellement leur foi. La noce devait, à la prière de la dame, se célébrer à Staufenberg; elle lui donna un bel anneau; ils se firent l'un à l'autre un chaste sourire, s'embrassèrent, et le seigneur Pierre continua sa route. Arrivé au village, il entendit la messe, fit sa prière, puis retourna dans son château. Aussitôt qu'il fut

seul devant sa cheminée, il pensa en lui-même : « Oh ! si j'avais à présent auprès de moi ma chère fiancée, que j'ai trouvée là-bas sur la pierre ! » A peine avait-il achevé ces mots, que déjà elle était devant ses yeux ; ils se couvrirent de baisers et furent heureux de se trouver ensemble.

Ils vécurent ainsi pendant quelque temps ; elle lui donna de l'argent, du bien, tout ce qu'il faut pour vivre heureux dans le monde. Ensuite il partit pour voyager, et, en quelque lieu qu'il fût, sa femme était auprès de lui, dès qu'il en formait le souhait.

Enfin il revint dans sa patrie. Ses frères et ses amis l'assiégèrent pour l'engager à se marier ; il fut effrayé de leur proposition, et chercha à l'éluder. Ils le firent encore obséder davantage par un homme très habile qui était aussi de ses parens. Pierre répondit : « Je me ferai plutôt hacher en morceaux que de consentir à me marier. » Le soir, comme il était seul, sa femme, qui déjà savait ce qu'on lui proposait, vint le trouver et lui répéta la promesse qu'il lui avait faite ; mais à cette époque devait avoir lieu à Francfort l'élection de l'empereur d'Allemagne, et Pierre de Staufenberg s'y rendit avec beaucoup d'autres gentilshommes. Là, il se distingua tellement dans le tournois qui eut lieu,

qu'il attira sur lui l'attention du roi, et que le roi finit par lui offrir la main de sa cousine de Carinthie. Pierre fut en proie à de vives angoisses; mais il refusa; et, comme tous les princes s'entretenaient de ce refus, et voulaient en savoir la cause, il leur dit enfin qu'il avait déjà une jolie femme dont il n'avait qu'à se louer; qu'il ne pouvait, à cause d'elle, en épouser une autre, et que, s'il le faisait, il mourrait dans l'espace de trois jours. Alors l'évêque lui dit : « Seigneur, faites-moi voir cette femme. » Il répondit : « Elle ne se montre à personne qu'à moi. — Ce n'est donc point une véritable femme, dirent aussitôt tous les assistans; c'est du diable que vous la tenez; et si la diablesse vous plaît mieux que les femmes pures et vertueuses, c'est, aux yeux du monde entier, une tache imprimée à votre nom et à votre honneur. » Embarrassé par ces discours, Pierre de Staufenberg dit qu'il ferait tout ce qui plairait au roi. Aussitôt la jeune princesse lui fut fiancée, et le roi scella les fiançailles par les plus magnifiques présens. La noce, selon le désir de Pierre, dut être célébrée dans l'Ortenau. Lorsqu'il revit sa femme, pour la première fois, depuis cette résolution, elle lui fit de tendres reproches de ce qu'il avait transgressé sa défense et violé sa foi, et elle lui rappela que c'é-

lait aux dépens de sa vie : « Et je vais, ajouta-t-elle, t'indiquer à quels signes tu reconnaîtras que ta fin approche ; quand tu verras mon pied, et que tout le monde, hommes et femmes, le verront pendant la célébration de ta noce, alors tu n'auras pas de temps à perdre, le moment sera venu de te confesser et de te préparer à la mort. » Mais Pierre crut, sur la foi du prêtre, qu'elle ne voulait peut-être que l'épouvanter par ces menaces, et que c'étaient purs mensonges. Aussitôt donc que la jeune fiancée fut arrivée à Staufenberg, il y eut grande fête au château, et le chevalier s'assit à table vis-à-vis d'elle. Tout à coup on vit sortir quelque chose à travers le plancher; c'était un pied humain ou plutôt une jambe d'une merveilleuse beauté et blanche comme de l'ivoire. Le chevalier pâlit et s'écria : « Ah! mes amis, vous m'avez perdu, et dans trois jours je serai parmi les morts. » Le pied disparut sans laisser de trou dans le plancher. Les fifres, les danses et les chants cessèrent; on appela un prêtre, et le chevalier, après avoir pris congé de sa fiancée et confessé ses péchés, mourut. Sa jeune femme entra au couvent et pria Dieu pour son âme, et dans toute l'Allemagne on regretta le vaillant chevalier.

Dans le seizième siècle, selon le témoignage de Fischart, le peuple de toute la contrée savait

encore l'histoire de Pierre de Staufenberg et de la belle *Meerfei*, comme on la nommait alors. On voit encore entre Staufenberg, Nussbach et Weilershofen, la pierre (Zwœlfstein, pierre des douze) où elle lui apparut pour la première fois, et l'on montre dans le château la chambre où *Meerfei* doit s'être tenue quelquefois.

LE PÉLERINAGE DU NOBLE MOERINGER.

D'après le vieux chant. — *Cf.* SCHMID, *Bragur*, III, 402. — GRÆTER, *Odina*, p. 200-210.

A Mœringer, sur le Danube, vivait anciennement un noble chevalier; une nuit qu'il était couché près de sa femme, il prit congé d'elle, parce qu'il voulait aller dans le pays de saint Thomas; il mit ordre à ses affaires, appela ses gens, et dit à sa femme qu'elle pouvait l'attendre pendant sept ans. Il se leva de bon matin, s'habilla, et recommanda à son valet de chambre de surveiller sa femme pendant sept ans jusqu'à son retour. Le valet de chambre lui dit : « Les femmes ont la chevelure longue et la patience courte; en vérité, je ne puis pas me charger de la surveillance de votre femme pour plus de sept jours. » Alors le noble chevalier de

Mœringer, alla trouver le jeune de Neufen, et le pria de surveiller sa femme pendant sept ans; il le lui promit et lui engagea sa foi.

Le noble Mœringer partit, et les années s'écoulèrent insensiblement. Comme la septième finissait, il était dans le jardin et dormait. Il rêva qu'un ange l'appelait et lui disait : « Réveille-toi, Mœringer, il est temps! Si tu n'arrives aujourd'hui même au pays, le jeune de Neufen épouse ta femme. » Le Mœringer s'arracha de douleur sa barbe grise, et pria avec ferveur Dieu et saint Thomas de l'assister dans cet embarras extrême; en proie aux plus vives inquiétudes, il s'endormit de nouveau. Lorsqu'il se réveilla et ouvrit les yeux, il ne savait plus où il était, car il se voyait chez lui, dans la Souabe, devant son moulin; il remercia Dieu, et, le cœur encore navré de tristesse, il alla au moulin : « Bonne mère, dit-il, qu'y a-t-il de nouveau au château? Je suis un pauvre pélerin. — Beaucoup de nouveau, répondit le meunier; le seigneur de Neufen doit épouser aujourd'hui la femme du noble Mœringer. Hélas! notre bon maître est sans doute mort. » Alors le noble Mœringer se rendit à la porte de son château, et frappa fort. Le portier arriva : « Va dire à ta maîtresse, lui dit-il, qu'il y a ici un pauvre pélerin; je suis si

fatigué de mon long trajet, que je la prie de me faire l'aumône pour l'amour de Dieu, de saint Thomas et de l'âme du noble Mœringer. » Quand la dame en eut été informée, elle dit aussitôt d'introduire le pauvre pélerin et de lui donner à manger pendant une année entière.

Le noble Mœringer entra dans son château, et il lui fut bien pénible de voir que personne ne venait le recevoir; il s'assit sur le banc, et, quand vint le soir, l'heure où la mariée allait bientôt aller au lit, un domestique prit la parole, et dit : « Mon maître Mœringer avait l'habitude de ne jamais laisser coucher un pélerin sans l'avoir prié de chanter quelque chanson. » Le jeune de Neufen, le futur époux, entendit cela et dit : « Chantez-nous, seigneur hôte, une petite chanson, je vous récompenserai richement. » Alors le noble Mœringer commença et chanta une chanson qui commence ainsi : « J'avais résolu de garder long-temps le silence, mais je dois chanter avant que, etc. (1). » Et il y avait que le jeune homme devait le venger sur son ancienne fiancée, et la fouetter avec des verges; qu'autrefois il avait été maître, qu'au-

(1) *Cf.* Le recueil des *Minnesinger*, I, 124, où la chanson, chose remarquable, est attribuée à Walther de Vogelweide.

jourd'hui il était valet, et que, pendant la noce, on lui avait servi d'un vieux plat. Aussitôt que la noble dame eut entendu la chanson, l'éclat de ses yeux s'obscurcit; elle présenta au pélerin une coupe d'or, dans laquelle elle versa du meilleur vin de la table. Mœringer tira de son doigt un brillant anneau d'or; c'était celui qu'il avait reçu en se mariant avec sa femme chérie; il le mit dans la coupe qu'il rendit à l'échanson pour la présenter à la noble dame. L'échanson la porta : « Voici, dit-il, ce que vous envoie le pélerin; ne le dédaignez pas, noble dame. » Et quand elle but, et qu'elle vit l'anneau dans la coupe, elle s'écria : « Mon seigneur est ici, le noble Mœringer. » Puis elle se leva et se jeta à ses pieds. « Soyez le bienvenu, mon très cher maître, et bannissez vos chagrins. J'ai conservé mon honneur, et si je l'avais perdu, vous m'auriez fait murer (cloîtrer). » Le seigneur de Neufen fut saisi d'effroi, et il se jeta, lui aussi, aux pieds de son maître : « Cher maître, dit-il, j'ai violé ma foi et mon serment; faites-moi trancher la tête. — Cela ne sera pas, seigneur de Neufen! Je veux, au contraire, pour adoucir vos regrets, vous donner ma fille en mariage; prenez-la, et laissez-moi ma vieille épouse! » Ces paroles comblèrent de joie le seigneur de Neufen, et il prit la fille; la mère et la fille étaient

toutes deux de tendres femmes, et les deux seigneurs étaient bien nés.

LE COMTE HUBERT DE CALW.

Crusius, *Annales Sueviei, Francof.*, 1595, *Dodec.*, II, p. 263.

Autrefois vivait à Calw, au milieu de toutes les jouissances de la richesse, un comte nommé Hubert; cédant un beau jour à un avertissement de sa conscience, il dit à sa femme : « Il faut absolument que j'apprenne ce que c'est que la pauvreté, si je ne veux être perdu sans retour. » Cela dit, il prit congé d'elle, revêtit un habit de pélerin, et dirigea ses pas vers la Suisse. Arrivé à un village, nommé Deislingen, il s'y fit vacher, et mena paître les bestiaux confiés à sa garde sur une montagne située dans le voisinage; il s'acquittait de sa tâche avec le plus grand zèle. Bien que, sous sa conduite, le troupeau profitât et devînt gras, néanmoins les paysans, mécontens de ce qu'il se tenait toujours sur la même montagne, lui retirèrent son emploi. Alors il retourna à Calw, et alla demander l'aumône devant la porte de son épouse qui, ce jour-là même, célébrait sa noce avec un autre. On lui apporta un morceau de pain;

mais il refusa de l'accepter, si on ne lui envoyait en même temps la coupe de la comtesse remplie de vin. On lui apporta la coupe, et en buvant il y laissa tomber son anneau d'or, puis reprit tranquillement le chemin du village qu'il venait de quitter. Les paysans furent contens de le revoir, parce qu'ils avaient été obligés, pendant son absence, de confier leur troupeau à un mauvais pâtre, et ils le rétablirent dans son emploi. Il garda ainsi les bœufs jusqu'à sa mort; lorsqu'il se sentit près de sa fin, il fit connaître à ses maîtres sa condition et son pays, et il ordonna que son corps fût traîné par des bœufs et enterré à l'endroit où ils s'arrêteraient, et que dans le même lieu on bâtît une chapelle. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées, et, sur son tombeau, fut érigé un monument qui, de son nom (il s'appelait Hubert ou Oberk), fut nommé *Zu Sanct Huprecht* (*à Saint Huprecht*). Beaucoup de personnes y allaient en pélerinage et faisaient dire des messes à son intention; tout habitant de Calw, qui passe par-là, a le droit de frapper à la porte de la chapelle.

UDALRICH ET WENDELGART, ET BURKHARD, LE NON-NÉ.

EKKEHARDUS *Monachus* (*apud* GOLDAST, I, p. 40-41).

Udalrich, comte de Buchhorn (près du lac de Constance), issu de la race de Charles, avait épousé Wendilgart, nièce de Henri l'Oiseleur. De son temps, les païens (les Hongrois) envahirent la Bavière; Udalrich partit pour leur faire la guerre; il fut pris et emmené. Wendilgart, qui avait ouï dire qu'il était resté mort sur le champ de bataille, ne voulut pas se remarier; elle se retira dans le couvent de Saint-Gall, où elle vécut paisible et solitaire, priant pour le salut de l'âme de son époux, et faisant du bien aux pauvres à son intention; mais comme elle avait été élevée délicatement, elle aimait toujours beaucoup les douceurs et les friandises. Causant un jour avec Wiborad, pieuse dame du couvent, elle la pria de lui donner des pommes douces. « J'ai de belles pommes, comme en mangent les pauvres gens, dit Wiborad; je vais te les donner. » Et elle lui montra des pommes sauvages. Wendilgart les prit avec avidité et mordit dedans; mais elles étaient si âpres qu'elles lui firent faire la grimace; elle les jeta en disant : « Tes pommes sont aigres, ma

sœur; si le Créateur les avait toutes ainsi faites, Ève, assurément, n'y aurait point goûté. — Tu as raison de citer Ève, dit Wiborad; car Ève, ainsi que toi, aimait les friandises. » A ces mots, la noble dame rougit, et désormais elle se fit violence, se déshabitua de toutes ces douceurs qu'elle aimait tant, et parvint bientôt à un tel degré de piété qu'elle témoigna à l'évêque le désir de prendre le voile. Le voile lui fut accordé; elle prit l'habit religieux et continua à mener une vie vertueuse et austère. Quatre années se passèrent ainsi; au bout de la quatrième, elle se rendit, comme de coutume, le jour anniversaire de la mort de son époux, à Buchhorn, où elle fit beaucoup d'aumônes aux pauvres.

Cependant Udalrich s'était heureusement échappé de sa captivité, et il s'était mêlé secrètement aux autres mendians en haillons. Quand Wendilgart parut, il lui demanda tout haut un habit. Elle le gourmanda de ce qu'il demandait d'une manière inconvenante; mais néanmoins elle lui donna l'habit qu'il demandait, car il en avait besoin. En le prenant, il tira à lui la main de la donneuse, la saisit et la baisa contre sa volonté. Alors il rejeta avec la main ses longs cheveux derrière ses épaules, et, tandis que quelques-uns des assistans le menaçaient de le

frapper, il dit d'une voix ferme : « Gardez-vous de me frapper ; j'en ai assez souffert de vous ; reconnaissez votre Udalrich ! » Les assistans comprirent la voix de leur ancien maître, et reconnurent son visage sous sa chevelure épaisse et négligée. Aussitôt les joyeuses acclamations se firent entendre de toutes parts. Wendilgart, se croyant outragée, s'était retirée : « Aujourd'hui, pour la première fois, je sens que mon époux est véritablement mort, puisqu'un homme ose me faire violence. » Mais il lui tendit la main pour la relever, et elle vit à cette main une cicatrice bien connue. Comme si elle sortait d'un songe, elle s'écria : « O mon maître ! mon cher époux, toi qui m'es le plus cher au monde, sois le bienvenu ! » Et ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre, se couvrirent de baisers. « Habillez votre maître, dit-elle, et préparez-lui un bain ! » dit-elle à ses serviteurs. Quand il fut habillé, il dit : « Allons à l'église. » Chemin faisant, il vit son voile, et demanda : « Qui t'a voilé la tête ? » Elle répondit : « L'évêque au milieu de l'église assemblée. » Alors il se dit en lui-même : « Maintenant, je ne puis te serrer dans mes bras qu'avec la permission de l'église. » Le clergé et le peuple chantèrent des chants d'actions de grâces. Ensuite on alla se mettre au bain, puis à table. Bientôt l'église fut rassemblée, et Udal-

rich réclama son épouse légitime. L'évêque lui délia le voile et le serra dans l'armoire, afin que, dans le cas où son époux mourrait avant elle, elle pût le reprendre. La noce fut célébrée de nouveau, et lorsqu'au bout de quelque temps, Wendilgart se trouva grosse, elle alla avec le comte au couvent de Saint-Gall, et voua à la vie monastique l'enfant qu'elle portait, si c'était un garçon. Quatorze jours avant le terme, elle tomba subitement malade et mourut; mais l'enfant fut retiré vivant de ses entrailles, et enveloppé dans la peau d'un porc tout frais écorché. Il vint bien, fut baptisé sous le nom de Burkhard, et élevé avec soin dans le couvent. L'enfant grandit, délicat de corps, mais merveilleusement beau; les frères avaient coutume de l'appeler *le Non-Né* (Burcardus ingenitus). Sa peau resta toujours si fine qu'une piqûre de mouche faisait sortir le sang, et que son maître fut obligé de s'abstenir entièrement des verges. Burkhard *le Non-Né* devint avec le temps un homme savant et vertueux.

FONDATION DU COUVENT DE WETTENHAUSEN.

CRUSIUS, *Ann. Suev. dodec.*, II, p. 148, d'après Brusch.

Entre Ulm et Augsburg, sur les bords de la

petite rivière de Cambach, est situé le couvent de Wettenhausen, de l'ordre de Saint-Augustin. Il fut fondé en l'année 982 par deux frères, Conrad et Wernher. comtes de Rochenstain, ou plutôt par leur mère Gertrud. Elle obtint de ses fils, pour bâtir un lieu saint, autant de terrain qu'elle en pourrait parcourir en un jour avec une charrue. Alors elle fit faire une toute petite charrue, la cacha dans son sein et parcourut de cette manière l'espace qui forme encore aujourd'hui le domaine du couvent.

LE CHEVALIER ULRICH, A WIRTENBERG.

Vieux poëme allemand dans le Cod. Vindol. phil., 119, fol. 188-192.

Il y a dans la Souabe un château, nommé Wirtenberg, qui fut autrefois la résidence du comte Hartmann, dont le vassal, le chevalier Ulrich, eut l'aventure suivante. Un vendredi qu'il était allé chasser dans la forêt, mais sans rencontrer de tout le jour aucune pièce de gibier, il s'égara, en suivant un sentier inconnu, dans une contrée déserte, où jamais il n'avait porté ses pas. A peine y était-il qu'il vit venir à lui un cavalier et une dame, qu'à leur air distingué, on reconnaissait pour des gens de bon lieu; il les

salua poliment; mais ils gardèrent le silence, et ne lui rendirent point son salut; bientôt il vit arriver encore un plus grand nombre de personnages semblables. Ulrich se tint à l'écart dans un bois de sapins, et il compta jusqu'à cinq cents hommes et autant de femmes qui passèrent devant lui, tous gardant un profond silence et s'abstenant de lui rendre son salut. Enfin, à la suite du cortége, venait une femme toute seule et sans cavalier; celle-là répondit à son salut : « Dieu te récompense! » Ulrich fut content d'entendre prononcer le nom de Dieu, et il se mit à faire des questions à cette femme sur les personnages qui venaient de passer sans faire attention à son salut. « Que cela ne vous étonne point, dit la femme; nous ne saluons point, parce que nous sommes des morts. — Mais comment se fait-il que votre bouche soit fraîche et vermeille? — Ce n'est qu'une vaine apparence; il y a déjà trente ans que mon corps est mort et anéanti; mais mon âme est en souffrance. — Pourquoi allez-vous seule? cela m'étonne, car j'ai vu chaque femme avoir un cavalier. — Le cavalier que je dois avoir n'est pas encore mort, et j'aimerais beaucoup mieux aller seule, s'il faisait pénitence et se repentait de ses péchés. — Quel est son nom? — Il s'appelle de Schenkenburg. — Je le connais bien; il m'a

tenu un enfant sur les fonts baptismaux ; je lui ferai volontiers savoir ce qui m'est arrivé ici ; mais comment croira-t-il que c'est la vérité? — Pour preuve, dites-lui ceci : Pendant que mon mari était en voyage, je l'introduisis dans ma maison, et il me baisa sur la bouche ; alors nous fîmes connaissance ensemble ; il tira de son doigt un anneau d'or, et me le donna ; plût à Dieu que mes yeux ne l'eussent jamais vu ! — Rien ne peut donc sauver votre âme, prières ni pélerinage? — Les langues de tous les prêtres, qui ont jamais dit et chanté la messe, ne sauraient m'être d'aucun secours, parce que je suis morte sans confession et sans repentir ; je craignais de me confesser, parce que, s'il était revenu quelque chose de ma conduite aux oreilles de mon loyal époux, ma faute m'eût coûté la vie. »

Le chevalier Ulrich considérait cette femme pendant qu'elle racontait sa déplorable histoire ; la souffrance de son âme ne se révélait point à l'extérieur ; elle avait bonne mine et était richement vêtue. Ulrich voulut suivre avec elle le reste du cortége dans l'hôtellerie où ils allaient ; la femme n'ayant pu le détourner de cette résolution, elle lui recommanda seulement de ne toucher à aucun des mets qui lui seraient offerts, et de ne s'émouvoir en rien du méconten-

tement qu'on pourrait témoigner de son refus. Ils chevauchèrent ensemble à travers les bois et les champs jusqu'à ce que la foule entière fût arrivée devant un château élégamment bâti; là, on aida les femmes à descendre; on prit aux cavaliers leurs chevaux et leurs éperons. Ensuite ils s'assirent, toujours deux à deux et par couples d'un cavalier et d'une femme, sur le vert gazon, car il n'y avait point de chaises; cette malheureuse femme s'assit toute seule à la fin, et personne ne fit attention à elle. Des vases d'or furent apportés; on servit de la venaison, du poisson, les mets les plus délicats, du pain blanc et des gâteaux; des échansons vinrent et remplirent les coupes de vin frais. On vint aussi offrir de toutes ces choses au chevalier Ulrich; la suave odeur qui s'en exhalait le tenta un moment; mais il fut assez sage pour ne toucher à rien. Il alla s'asseoir à côté de la femme seule, et s'oublia près d'elle jusqu'à prendre sur la table un poisson rôti qui lui faisait envie; mais aussitôt quatre doigts de sa main furent brûlés comme d'un feu infernal, et la douleur lui fit pousser de grands cris. Ni eau ni vin ne purent éteindre ce feu; la femme, qui était assise près de lui, vit un couteau qui pendait à son côté; elle le saisit et avec la pointe lui fit sur la main une coupure en forme de croix; puis elle remit

le couteau dans sa gaîne. Lorsque le sang coula sur la main, le feu recula devant, et le chevalier Ulrich en fut quitte pour la perte de ses quatre doigts. La femme lui dit : « Maintenant il va y avoir un tournoi ; on va vous présenter un noble coursier et un écu garni d'or ; gardez-vous de les accepter. » Bientôt après arriva un valet, qui lui offrit le cheval et l'écu ; et bien qu'il eût grande envie de le monter, il le laissa cependant ramener. Après le tournoi, une douce musique se fit entendre, et les danses commencèrent ; la pauvre femme avait encore donné au chevalier ses instructions à cet égard ; mais c'était elle-même qui devait être sa danseuse, et elle se plaça devant lui. Quand le chevalier Ulrich la regarda, il oublia tout, s'avança et lui présenta la main. A peine l'eut-il touchée qu'il tomba comme mort sur la place ; aussitôt elle le porta à l'écart sur un sillon, arracha une herbe et la lui mit dans la bouche, ce qui le rappela à la vie. Alors la femme lui dit : « Le jour approche, et quand le coq chantera, nous partirons tous d'ici. » Ulrich répondit : « Est-il donc nuit ? Il m'a semblé qu'il était grand jour. » Elle lui dit : « C'est une illusion qui vous abuse ; vous trouverez un sentier dans la forêt, par lequel vous pourrez sortir en sûreté de ce désert. » On amena à la pauvre femme un cour-

sier qui brûlait comme un brasier; lorsqu'elle l'eut monté, elle retroussa ses manches, et Ulrich vit le feu sortir de son bras nu comme quand les flammes battent une maison qui se brûle. Il lui dit adieu, et retourna heureusement à Wirtenberg par le chemin indiqué; il montra au comte sa main brûlée, et se rendit au château où demeurait le parrain de son fils. Il lui dit ce que sa maîtresse lui mandait, et, à l'appui de ses paroles, lui montra ses doigts brûlés et l'anneau qui venait de lui. A cette nouvelle, le seigneur de Schenkenburg s'arma ainsi que le chevalier Ulrich, et tous les deux s'embarquèrent pour aller combattre les infidèles, à qui ils firent tant de mal, qu'à la fin la malheureuse femme fut délivrée de ses peines.

LE BARON ALBRECHT DE SIMMERN.

Crusius, *Annal. Suev. Dodec.*, II, p. 361-362. — *Der Vielfœrmige Hinzelmann*, 111-120. — Bræuner, *Curiosit.*, 329-335.

Albrecht, baron de Simmern, jouissait chez son suzerain, le duc Frédéric de Souabe, qui l'avait élevé, d'une faveur toute particulière. Une fois celui-ci fit, en la compagnie de ses comtes et chevaliers, parmi lesquels se trou-

vait aussi le baron Albrecht, une promenade à cheval vers la résidence du comte Erchinger, chez lequel il avait déjà été reçu souvent et dont le château, nommé Mogenheim, était situé dans le Zabergau (territoire de Saverne). Le comte était un homme de joyeuse humeur, aimant la chasse et les autres exercices honorables. Il n'avait eu de sa femme, Maria de Tubingue, que deux filles et point de garçon, et la race des comtes d'Erchingen était menacée de s'éteindre avec lui.

Près du château, il y avait un joli bois, nommé le Stromberg. Dans ce bois courait depuis très long-temps un grand et magnifique cerf, que jamais les chasseurs ni les officiers de la cour n'avaient pu prendre. L'animal venait précisément de se montrer de nouveau ; ce qui fit grand plaisir à tout le monde, mais particulièrement au comte Erchinger, qui invita toute la société à venir, avec l'équipage ordinaire des chasseurs, faire une battue dans le bois. Tout en chassant, le baron Albrecht s'écarta de ses compagnons et se trouva dans une certaine partie de la forêt, où il aperçut un grand et beau cerf, tel qu'il n'en avait pas encore vu de sa vie. Il le suivit long-temps à travers le bois, jusqu'à ce qu'il l'eût tout-à-fait perdu de vue et qu'il ne sût plus où l'animal avait passé.

En ce moment, un homme d'un aspect effrayant se présenta devant lui; et, bien qu'Albrecht fût un homme de cœur et d'audace, il ne fut pas maître de sa frayeur et ne put se défendre de faire un signe de croix. Mais l'homme lui dit : « Ne crains rien ! je suis envoyé de Dieu pour te faire une révélation. Suis-moi ; tu verras des choses merveilleuses, un spectacle tel que tes yeux n'en ont point encore vu et personne ne touchera un seul cheveu de ta tête. » Le baron y consentit et suivit son guide, qui le conduisit hors de la forêt. Lorsqu'ils en furent sortis, il lui sembla voir de belles prairies et une contrée tout-à-fait agréable. Dans le lointain, il apercevait un château flanqué de tours si magnifiques et construit si élégamment, qu'il n'en avait jamais vu de pareil. A mesure qu'ils approchaient de ce château, ils rencontraient un grand nombre de gens, qui semblaient appartenir à la cour. Mais pas un ne soufflait mot; et quand il fut arrivé devant la porte, l'un d'entre eux prit son cheval, comme pour le tenir pendant qu'il visiterait l'intérieur. Mais son guide lui dit : « Que leur silence ne t'effraie point; ne parle pas avec eux, mais avec moi, et fais exactement tout ce que je te dirai de faire. »

Alors ils entrèrent; et Albrecht fut conduit

dans une grande et belle salle, où un prince était à table avec les siens. Tous se levèrent lorsqu'il entra et s'inclinèrent respectueusement devant lui, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Ensuite ils se rassirent et firent comme s'ils mangeaient et buvaient. Albrecht resta debout, tenant son épée à la main et ne voulant pas la quitter. Cependant il considéra la magnifique vaisselle d'argent, sur laquelle les mets étaient servis et desservis, et tous les autres vases qu'il y avait là. Tout cela se faisait dans le plus profond silence; le maître et ses gens mangeaient chacun pour eux, sans s'inquiéter de lui. Après qu'il fut resté là long-temps à tout examiner, celui qui l'avait amené l'avertit qu'il devait s'incliner devant le maître et saluer ses gens; après quoi, il voulait le ramener hors de la salle. Quand il l'eut fait, le maître se leva de nouveau très poliment avec tout son monde, et tous inclinèrent la tête devant lui. Albrecht fut ensuite conduit par son guide à la porte du château. Ceux qui avaient jusque-là tenu son cheval le lui présentèrent, et l'aidèrent, toujours silencieusement, à remonter; puis ils rentrèrent dans le château. Albrecht remit son épée dans le fourreau et se dirigea avec son compagnon, par la même route, vers la forêt de Stromberg. Chemin faisant, il lui demanda quel était ce

château et quels habitans y étaient à table. L'esprit répondit : « Le seigneur que tu as vu est le frère de ton père, homme rempli de la crainte de Dieu, et qui a plusieurs fois combattu les infidèles. Moi et les autres personnes que tu as vues, nous étions ses serviteurs lorsqu'il vivait, et nous sommes condamnés à souffrir des peines inexprimables. Il a, pendant sa vie, accablé ses sujets de taxes injustes et employé l'argent qu'il extorquait ainsi, à faire la guerre aux infidèles; et notre crime, à nous, c'est de lui avoir donné de semblables conseils; nous subissons aujourd'hui la peine de notre iniquité. Ces choses te sont révélées à cause de tes vertus, afin que tu te gardes de tomber dans les mêmes fautes et que tu mènes une vie meilleure. Regarde, voici le chemin qui doit te conduire à travers la forêt dans l'endroit où je t'ai trouvé; cependant tu peux revenir encore une fois pour voir en quelle affreuse désolation et misère s'est changé tout ce bonheur. » En achevant ces mots, l'esprit disparut. Mais Albrecht retourna au château. Ce n'était plus qu'un fleuve de feu, de poix et de cire bouillante, dont la suffocante odeur venait jusqu'à lui. En même temps il entendit des plaintes lamentables et des cris déchirans, qui lui causèrent un tel effroi que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Aussi tourna-

t-il vite la bride de son cheval et retourna-t-il par le même chemin rejoindre la société.

Lorsqu'il la retrouva, il était si changé, ses traits étaient tellement altérés, qu'on le reconnut à peine. C'est que, bien qu'il fût encore un tout jeune homme, plein de sève et de verdeur, la frayeur l'avait en quelque sorte métamorphosé en vieillard; sa barbe et ses cheveux étaient devenus subitement blancs comme de la neige. Cette métamorphose ne les étonna pas médiocrement; mais quand il leur eut raconté ce qu'il avait vu, on n'en fut plus surpris, et chacun retourna à la maison en proie à une tristesse profonde.

Le baron de Simmern résolut de bâtir une église en l'honneur de Dieu dans l'endroit où cela s'était passé. Le comte Erchinger, sur les terres duquel il était situé, y consentit volontiers, et lui et son épouse lui promirent conseil et secours, afin que l'on fondât dans le même lieu un couvent de femmes et que Dieu y fût perpétuellement servi. Le duc Frédéric de Souabe promit aussi de contribuer pour sa part à la construction de l'édifice, et il consacra à cet usage divers revenus et dîmes. Cette histoire est arrivée en l'année 1134, sous Lothaire II.

ANDRÉ DE SANGERWITZ, COMMANDEUR A CHRISTBURG.

Caspar Schuetz, *Beschreibung der Lande Preussen*, 1599, in-fol., p. 102-103. — Happel, *Denkwürdigkeiten der Welt.*, IV, 407-408. — Caspar Henneberger, *Erklærung der grossen Preuss. Landtafel.* — Rauschink, *Gespenstersagen*, *Rudolst.*, 1817, morc. 2.

Le 15 juillet de l'année 1410, une grande bataille fut livrée près de Tanneberg, entre les chevaliers de la Croix, de Prusse, et Vladislav, roi de Pologne. Elle se termina par la défaite de l'ordre entier; le grand-maître lui-même, Ulrich de Jungingen, y périt. Le roi fit porter son corps aux frères d'Osterode, qui l'enterrèrent à Marienburg; mais son menton coupé avec sa barbe fut porté à Kraukau, où on le montre encore aujourd'hui (du temps de Casp. Schütz). Lorsque le grand-maître délibérait avec ses subordonnés au sujet de cette guerre, le commandeur de Christburg, André Sangerwitz, Allemand de la première noblesse, fut sagement d'avis de maintenir la paix; mais presque tous les autres étaient pour la guerre, et déjà l'ennemi était dans le pays, ce qui chagrinait beaucoup le grand-maître et lui faisait grand'peur. Mais lui (Sangerwitz) qui n'avait pas moins de cœur que d'esprit et de sens, lui dit : « J'ai conseillé la paix à votre grâce, comme le parti qui me

paraissait le meilleur dans la circonstance présente. Mais puisque Dieu en a décidé autrement, et que votre grâce en juge aussi autrement, je dois obéir, et je veux, dans le combat qui va se livrer, quel qu'en soit le résultat, vous servir avec autant d'ardeur et payer de ma personne avec autant de dévouement que je mets de bonne foi maintenant à vous conseiller la paix. » Il tint parole en homme d'honneur ; et, après avoir opposé à l'ennemi une vigoureuse résistance, il resta avec le grand-maître sur le champ de bataille.

Or, au moment où ce commandeur partit pour la bataille et sortit armé du château, il rencontra un chanoine qui se moqua de lui et lui demanda par dérision à qui il voulait recommander le château en son absence. Le commandeur, furieux, lui répondit : « A toi et à tous les diables qui ont conseillé cette guerre ! » Qu'arriva-t-il ? Lorsque la bataille eut été livrée et le commandeur tué, une multitude de diables et de spectres vint prendre possession du château et y faire un tel vacarme, que personne depuis n'a pu y habiter. En effet, toutes les fois que les frères de l'Ordre mangeaient au château, toutes les assiettes et tous les verres se remplissaient de sang, et quand ils mangeaient hors du château, il ne leur arrivait jamais rien

de semblable. Lorsque les valets voulaient aller à l'écurie, ils allaient dans le cellier et buvaient tant, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Si le cuisinier ou ses aides allaient dans la cuisine, ils y trouvaient des chevaux, et la cuisine était devenue une écurie. Le maître de la cave voulait-il y aller pour ce qu'il avait à faire, il trouvait, au lieu des barriques de vin et de bière, des pots, des marmites, des baquets et des pots-à-l'eau vides; la même chose arrivait en tout et partout. Ce fut bien pis encore, quand un nouveau commandeur arriva de Frauenberg, et il éprouva des aventures bien plus étranges. Une fois, il fut suspendu par la barbe dans le puits du château; une autre fois, il fut transporté sur le sommet le plus élevé du toit, dans un endroit d'où l'on ne pouvait guère le descendre sans risquer de le tuer; une troisième fois, sa barbe s'enflamma d'elle-même, et il eut le visage tout défiguré par les brûlures. On avait beau jeter de l'eau sur le feu, il ne s'éteignait pas; il ne s'éteignit que lorsqu'il sortit, en courant, de ce maudit château. Aussi aucun commandeur ne voulut depuis y demeurer; tout le monde finit par le quitter également; et, selon la prophétie du commandeur mort, il fut appelé l'habitation du diable.

Deux ans après la bataille, un habitant de Christburg, qui y avait assisté et qui, depuis ce temps, était allé en pélerinage à Rome, revint chez lui. Ayant entendu parler des spectres qui lutinaient dans le château, il s'y rendit un jour à midi, soit qu'il voulût éprouver la vérité par lui-même, soit qu'il portât sur lui quelque scapulaire qui devait le préserver des spectres. Il trouva debout sur le pont le frère du commandeur qui était aussi resté parmi les morts; il le reconnut aussitôt, car il avait tenu un de ses enfans sur les fonts, et il s'appelait Otto de Sangerwitz; et, croyant que c'était un homme en vie, il alla droit à lui, et lui dit : « Mon cher compère, que je suis content de vous voir frais et bien portant! On a voulu me persuader que vous aviez été tué; je vois avec grand plaisir que les choses sont en meilleur état que je ne le croyais. Que se passe-t-il donc au château, dont on raconte de si étranges choses? » Le spectre diabolique lui répondit : « Viens avec moi, tu verras ce qui se passe dans l'intérieur. » Le forgeron le suivit par dessus le pont-levis; lors qu'ils furent dans la première pièce, ils trouvèrent une multitude de gens qui ne faisaient rien que jouer aux dés et aux cartes; les uns riaient, les autres maudissaient leurs blessures

et leurs douleurs. Dans l'autre pièce, on était assis à table; boire et manger était l'unique occupation de tout le monde. Ils passèrent de là dans la grande salle, où ils trouvèrent des hommes, des femmes, des jeunes filles et des jeunes gens; là on n'entendait que le son des instrumens, le bruit des voix et des danses, et tout ce qui s'offrait à la vue était honteux et scandaleux à voir. Ils allèrent ensuite à l'église; un prêtre était devant l'autel, comme s'il voulait dire la messe; les chanoines étaient assis tout au tour sur leurs siéges et dormaient. Sortis de là, ils rentrèrent dans le château; il retentissait de hurlemens plaintifs, de pleurs et de cris, qui jetèrent l'épouvante dans l'âme du forgeron; il pensa que l'enfer ne pouvait rien offrir de plus affreux. Alors son compère lui dit : « Va-t'en, et raconte au nouveau commandeur ce que tu as vu et entendu ! Notre vie a été ce que tu as vu tout à l'heure dans l'intérieur; ce que tu entends à présent d'ici dehors, c'est la désolation qui en est résultée. » A ces mots il disparut, et le forgeron eut une si vive frayeur, que ses pieds en étaient glacés; néanmoins il voulut s'acquitter de sa commission; il alla trouver le nouveau commandeur et lui raconta tout ce qui s'était passé. Le commandeur se mit en colère; il dit que tout cela était une pure invention pour

perdre et déshonorer son ordre respectable, et il fit jeter à l'eau et noyer le forgeron.

LE BOURGEOIS DE VIRDUNG (VERDUN).

Ottokar von Hornek, cap. 335-338. — Dans Pez, p. 298-301.

Du temps de Rudolf de Habsburg, il y avait dans la ville de Virdung (Verdun) un bourgeois qui tomba dans la pauvreté; pour redevenir riche, il promit, avec l'aide d'une vieille femme, de se donner au diable. Après qu'il eut renoncé à Dieu et à toutes les faveurs célestes, le corbeau d'enfer lui remplit sa bourse de deniers, qui ne s'épuisaient jamais; il avait beau les donner, ils revenaient toujours au fond de la bourse; aussi devint-il immensément riche; il acheta des prairies, des terres, et vécut au milieu de toutes les jouissances. Un jour qu'il était assis joyeusement avec ses amis, deux hommes, montés sur des chevaux noirs, vinrent chez lui; l'un d'eux tenait par la main un coursier sellé et bridé, noir comme du jais, qu'il conduisait au bourgeois, et il somma celui-ci de les suivre où il avait promis. Le bourgeois prit tristement congé de ses amis, monta sur le coursier et partit avec les deux messagers, en présence de plus de cin-

quante personnes et de deux de ses enfans, qui pleuraient à fendre le cœur, ne sachant pas ce que leur père allait devenir. Alors ils allèrent tous deux chez une vieille femme qui connaissait beaucoup de secrets, et ils lui promirent beaucoup d'argent, si elle voulait leur apprendre l'exacte vérité au sujet de leur père. La vieille femme emmena les deux jeunes gens avec elle dans une forêt, et conjura la terre jusqu'à ce qu'elle s'ouvrit et laissa sortir les deux cavaliers avec lesquels leur père était parti. La femme leur demanda s'ils voulaient voir leur père. A cette question, l'aîné eut peur, mais le plus jeune, qui avait du courage, persista dans sa résolution. Alors la vieille donna ordre à ces messagers de l'enfer de conduire cet enfant à son père, et de le ramener sain et sauf. Les deux hommes le conduisirent dans une belle maison où son père était assis tout seul, dans le même costume qu'il avait en partant, et on ne voyait point de feu qui le tourmentât. Le jeune homme lui adressa la parole, et lui dit : « Père, comment te trouves-tu? es-tu bien ou mal? » Le père répondit : « Parce que je n'ai pu supporter la pauvreté, j'ai donné au diable, en échange de biens terrestres, mon corps et mon âme; je lui ai cédé tous les droits que Dieu avait sur moi; ainsi, mon fils, ne garde

rien des biens que tu as hérités de moi; autrement, tu serais perdu comme moi. » Le fils dit alors : « Comment se fait-il qu'on ne voie point de feu qui te dévore? — Touche-moi, avec le bout de ton doigt, répondit le père, mais retire-le vite! » Son fils le toucha; au même instant sa main et son bras jusqu'au coude furent embrasés; le feu ne s'arrêta que là. Touché des souffrances de son père, il lui dit : « Dis-moi, mon père, n'y a-t-il rien au monde qui puisse te soulager, aucune personne pieuse qui puisse te venir en aide? — Il n'est pas plus possible de me soulager, répondit le père, que de sauver le diable lui-même; mais toi, mon fils, use de ton bien de manière à sauver ton âme. » A ces mots ils se séparèrent; les deux gardes ramenèrent le jeune homme à la vieille femme, à qui il montra son bras brûlé. Ensuite il raconta à tout le monde, aux pauvres comme aux riches, ce qu'il avait vu, et le sort qu'avait éprouvé son père; il renonça à tous ses biens et vécut toute sa vie dans une pauvreté volontaire, retiré dans un couvent.

L'HOMME ATTELÉ A LA CHARRUE.

Livre populaire de Flandre : *Florentina de Getrouwe*. — Chant populaire du comte de Rome, dans le *Magazin d'*ADELUNG, vol. II, morc. 3, p. 114-120. — *Cf.* ARETIN, *Beitr.*, 1806, p. 322.

A Metz en Lorraine, vivait un noble chevalier nommé Alexandre, avec sa belle et vertueuse femme, qui avait nom Florentine. Ce chevalier avait promis de faire un pélerinage au Saint-Sépulcre, et sa femme alarmée, ne pouvant le détourner de cette résolution, lui fit une chemise blanche marquée d'une croix rouge, qu'elle lui recommanda de porter. Le chevalier partit ensuite pour la Terre-Sainte; il fut pris par les infidèles, et, avec ses compagnons d'infortune, attelé à une charrue. On les forçait à la traîner pour labourer la terre, et ils recevaient tant de coups de fouets que le sang ruisselait de leur corps. Chose merveilleuse! la chemise qu'Alexandre avait reçue de sa femme et qu'il portait constamment, demeura toujours pure et sans tache, sans que pluie, sueur ni sang pussent la souiller; elle ne se déchira pas non plus. Cette singularité vint aux oreilles du Sultan qui s'informa auprès de lui de son nom, de sa famille, et lui demanda de qui il tenait cette chemise. Le chevalier le satisfit de tout point, et lui dit :

« J'ai reçu cette chemise de ma vertueuse femme; cette blancheur qu'elle conserve toujours m'est une preuve qu'elle reste fidèle et chaste. » Le païen, dont cette nouvelle piquait la curiosité, résolut d'envoyer secrètement quelqu'un de ses gens à Metz, avec la mission de n'épargner ni l'argent ni les présens pour tâcher de séduire la femme du chevalier, afin de voir par là si la chemise changerait de couleur. L'étranger se rendit en Lorraine, s'enquit de la demeure de la dame, lui apprit le sort misérable de son mari, et les traitemens cruels qu'il éprouvait chez les infidèles. Sa douleur en fut grande, mais elle ne cessa pas un instant de se montrer vertueuse; et l'envoyé, après avoir épuisé tout son argent, fut obligé de retourner en Turquie sans avoir rien obtenu. Bientôt après, Florentine prit des habits de pélerin et une harpe dont elle savait très bien jouer, puis se mit en route sur les pas de l'étranger, le joignit à Venise et se rendit avec lui dans le pays des infidèles, sans qu'il la reconnut sous son déguisement. Lorsque notre pélerin fut arrivé à la cour du roi païen, il sut si bien le captiver par les doux sons de sa voix et de son instrument que des présens considérables lui furent offerts. Il les refusa tous, et demanda pour toute faveur la liberté d'un des prisonniers chrétiens qui étaient à la charrue. Sa demande

lui fut accordée ; et Florentine, conduite parmi les prisonniers, arriva, toujours inconnue, à la charrue à laquelle était attelé son cher époux. Elle demanda et obtint ce prisonnier, et tous les deux s'étant embarqués, arrivèrent heureusement en Allemagne. A deux journées de Metz, le pélerin dit à Alexandre : « Frère, ici nous prenons une route différente ; donne-moi comme souvenir un petit morceau de ta chemise dont j'ai entendu raconter tant de choses merveilleuses, afin que je puisse les raconter à mon tour et avoir la preuve en main. » Le chevalier y consentit, coupa un morceau de sa chemise et le donna au pélerin. Tous les deux alors se séparèrent ; mais Florentine prenant un chemin raccourci, arriva à Metz un jour avant lui, reprit les habits de femme qu'elle portait d'habitude, et attendit l'arrivée de son mari. Lorsqu'il fut de retour, Alexandre fut reçu le plus tendrement du monde par son épouse ; mais bientôt ses amis et ses parens lui glissèrent à l'oreille que Florentine, comme une femme de mœurs faciles, était allée courir pendant douze mois par le monde sans donner aucune nouvelle. Alexandre, enflammé de colère, fit préparer un grand festin, et, en présence de tous les convives, reprocha à sa femme l'irrégularité de sa conduite. Elle, sans rien dire, sortit de la chambre, alla dans

la sienne, se revêtit de l'habit de pélerin qu'elle avait porté dans l'intervalle, prit en main sa harpe, et fit voir, en lui présentant le morceau de chemise coupé par lui-même, que c'était elle qui, sous l'habit de pélerin, l'avait délivré de la charrue. Alors ses accusateurs, devenus muets, se jetèrent aux genoux de la noble femme, et son époux, les larmes aux yeux, la supplia de lui pardonner.

SIEGFRIED ET GENEVIÈVE.

Freher, *Origines Palatinæ*, pars II, 1612, p. 38-39, et Supplément, p. 18-22, d'après un vieux manuscrit de Frauenkirch.

Du temps de Hildolf, archevêque de Trèves, vivait dans cette ville le comte palatin Siegfried, avec Geneviève son épouse, fille du duc de Brabant, belle et vertueuse femme. Or, il arriva qu'une expédition contre les infidèles dut avoir lieu, et que Siegfried fut obligé de partir pour la guerre; alors il recommanda à Geneviève de vivre paisible et retirée dans son château de Simmern, situé dans le Mayenfeld; il chargea aussi un de ses serviteurs nommé Golo, en qui il avait une grande confiance, de surveiller particulièrement la conduite de son épouse. Mais

la nuit qui précéda son départ, Geneviève, dans les embrassemens de son époux, avait conçu un fils. Peu de temps après que Siegfried fut parti, Golo se sentit enflammé d'un amour coupable pour la belle Geneviève; ne pouvant plus le tenir caché, il le déclara à la comtesse palatine, mais elle le repoussa avec horreur. Alors Golo fabriqua de fausses lettres qui disaient que Siegfried avait été englouti dans la mer avec toute sa suite, et il les lut à la comtesse. « Maintenant, lui dit-il, tout le royaume m'appartient, et vous pouvez m'aimer sans crime. » Mais lorsqu'il voulut l'embrasser, elle lui donna sur la face un grand coup de son poing fermé, et il vit bien qu'il ne pouvait réussir. Alors, il changea de tactique, enleva à la noble femme tous ses serviteurs et servantes, de sorte que dans sa grossesse elle fut dans le plus grand embarras. Quand le terme fut venu, Geneviève mit au monde un fils d'une grande beauté; et personne, à l'exception d'une vieille blanchisseuse, ne fut là pour l'assister ou la consoler. Enfin, elle apprit que le comte palatin vivait et allait être bientôt de retour. « Où est maintenant Siegfried? demanda-t-elle au messager. — A Strasbourg, répondit-il. » Puis il alla trouver Golo pour lui porter la même nouvelle. Golo eut une vive frayeur, et se regarda comme perdu. Une vieille

sorcière eut avec lui un entretien et lui demanda pourquoi il s'inquiétait tant de si peu de chose : la comtesse est accouchée à une époque où personne ne peut dire si ce n'est point le cuisinier ou tout autre qui est le père de l'enfant; tu n'as qu'à dire au comte palatin qu'elle a eu commerce avec le cuisinier; il la fera tuer, et tu seras tranquille. » Golo dit : « Le conseil est bon. » Puis il alla en toute hâte au-devant de son maître et lui débita cette calomnie. Siegfried frissonna, et dans sa douleur soupira profondément. Alors Golo lui dit : « Maître, il ne convient pas que tu la gardes plus long-temps pour femme. — Que dois-je faire? dit le comte. — Je veux, répondit le perfide, la conduire à la mer avec son enfant, et la noyer. Siegfried ayant consenti, Golo prit Geneviève et l'enfant et les donna aux domestiques pour les tuer. Les domestiques les conduisirent dans la forêt; là, un d'entre eux se mit à dire : « Qu'ont fait ces innocens? » Et il s'établit à ce propos un échange de paroles; pas un ne trouva la moindre chose à dire contre la comtesse, et n'imaginait la raison pour laquelle il fallait la tuer. « Il vaut mieux, dirent-ils, que nous les laissions ici déchirer par les bêtes féroces que de souiller nos mains de leur sang. » Ils laissèrent donc Geneviève seule dans la forêt sauvage et s'en allèrent.

Mais, comme ils devaient rapporter à Golo une preuve qu'ils avaient exécuté ses ordres, l'un d'eux conseilla de couper la langue au chien qui les avait suivis. Lorsqu'ils furent devant Golo, celui-ci leur dit : « Où les avez-vous laissés ? — Ils sont tués, répondirent-ils. » Et ils montrèrent la langue de Geneviève.

Cependant Geneviève pleurait et priait dans la forêt déserte; son enfant n'avait pas encore trente jours et elle n'avait plus dans ses mamelles de lait pour l'allaiter. Comme elle invoquait l'assistance de la Sainte-Vierge, tout à coup une biche s'élança à travers le bois et se coucha auprès de l'enfant; Geneviève mit le pis de la biche dans la bouche du petit enfant qui le téta. Elle demeura en ce lieu six ans et trois mois, se nourrissant elle-même d'herbes et de racines qu'elle trouvait dans la forêt; ils habitaient sous une hutte faite de branchages, que la pauvre femme avait assemblés du mieux qu'elle avait pu. Au bout de ce laps de temps, il arriva que le comte Palatin donna une grande chasse justement dans cette forêt; et, comme les chasseurs lançaient les chiens, ils aperçurent devant eux la même biche qui nourrissait l'enfant de son lait. Les chasseurs la poursuivirent; et, comme enfin elle n'avait pas d'autre issue, elle s'enfuit vers le gîte où elle avait coutume de

se rendre chaque jour et se jeta, comme d'habitude, au pied de l'enfant. Les chiens pénétrèrent jusqu'à elle, mais la mère prit un bâton et les écarta. Dans ce même moment, arriva le comte Palatin qui, voyant le prodige, ordonna de rappeler les chiens et ensuite demanda à la femme si elle était chrétienne. Elle répondit : « Je suis chrétienne, mais je suis toute nue; prête-moi ton manteau que je couvre ma nudité. » Siegfried lui jeta son manteau, et elle s'en couvrit. « Femme, lui dit-il, pourquoi ne t'es-tu pas procuré de la nourriture et des vêtemens? » Elle répondit : « Je n'ai pas de pain, je mange les herbes que je trouve dans la forêt; le temps a usé mes vêtemens, et ils sont tombés en lambeaux. — Combien y a-t-il d'années que tu es venue ici? — J'habite ici depuis six ans et trois lunes. — A qui appartient cet enfant? — C'est mon fils. — Quel est le père de cet enfant? — Dieu le sait. — Comment es-tu venue ici, et comment t'appelles-tu? — Mon nom est Geneviève. » Quand le comte entendit ce nom, il pensa à son épouse, et un des officiers de la chambre s'avançant, s'écria : « Pardieu! je crois voir notre maîtresse qui est morte depuis long-temps et qui avait une marque au visage. » Alors tout le monde regarda et vit qu'elle portait encore la marque. « A-t-elle

aussi encore l'anneau nuptial? » demanda Siegfried. Deux des chasseurs s'approchèrent et virent qu'elle portait encore l'anneau. Aussitôt le comte la prit dans ses bras, la couvrit de baisers, prit l'enfant en pleurant, et dit : « C'est mon épouse ! c'est mon fils. » Alors la bonne Geneviève raconta à la lettre à ceux qui étaient présens, ce qui lui était arrivé, et tous versèrent des larmes de joie. En ce moment, arriva aussi le perfide Golo ; tous voulaient se précipiter sur lui et le tuer. Mais le comte cria : « Saisissez-le, jusqu'à ce que nous ayons examiné quelle mort il mérite. » On obéit ; et ensuite Siegfried ordonna de prendre quatre bœufs qui n'eussent point encore traîné la charrue, et d'atteler un de ces quatre bœufs à chacun des quatre membres de l'infâme, deux aux pieds, deux aux mains, et puis de les laisser aller. Lorsqu'ils eurent été attelés de cette façon, chacun des bœufs s'en alla avec son membre, et le corps de Golo fut déchiré en quatre pièces.

Le comte voulut alors conduire sa femme bien-aimée avec son jeune fils au logis, mais Geneviève lui dit : « C'est en ce lieu que la sainte Vierge m'a préservée des bêtes féroces et qu'elle a conservé mon enfant par le moyen d'une biche ; ce lieu, je ne veux pas le quitter qu'il ne lui ait été consacré. Aussitôt le comte

envoya chercher l'évêque Hildolf, à qui il raconta tout; l'évêque s'en réjouit et consacra le lieu à la sainte Vierge. Après la consécration, Siegfried emmena son épouse et son fils, et donna un repas solennel; elle le pria de faire bâtir là une église; ce qu'il lui accorda. La comtesse Palatine ne put jamais digérer les alimens ordinaires; et elle se fit chercher, dans la forêt, les herbes qui étaient devenues sa nourriture habituelle. Mais elle ne vécut que peu de jours encore, et elle retourna comme une bienheureuse vers le Seigneur. Siegfried fit déposer sa dépouille mortelle dans l'église qu'il avait promis de bâtir dans la forêt; cette chapelle reçut le nom de Frauenkirche (église de la Vierge); elle est située près de Meyen, plusieurs miracles y ont été opérés.

CHARLES YNACH, SALVIUS BRABON ET LA FEMME SCHWAN.

JEHAN LEMAIRE, *Illustrations de Gaule*, Paris, 1548, 4, lib. III, p. 20-23. — *Cf.* TACITE, *Hist.*, IV, 55.

Gottfried, surnommé Charles, était roi de Tongres et habitait sur les bords de la Meuse, dans son château de Megen. Il avait un fils,

nommé Charles Ynach; qu'il bannit du pays, parce qu'il avait fait violence à une jeune fille. Charles Ynach s'enfuit à Rome, auprès de son oncle Cloadich qui y restait en qualité d'ôtage, et il fut reçu par lui avec honneur. Charles Ynach habita à Rome chez un sénateur nommé Octavius, jusqu'à ce que celui-ci, pour se soustraire aux proscriptions de Sylla, alla se réfugier en Arcadie. Mais là vivait le proconsul Lucius Julius qui avait deux filles, dont l'une s'appelait Julia et l'autre Germana. Charles Ynach s'éprit de cette Germana, lui découvrit qu'il était fils d'un roi et la détermina à prendre la fuite. Une nuit, ils s'emparèrent des plus beaux joyaux du trésor, s'embarquèrent secrètement et descendirent en Italie, près de Venise. Là, ils montèrent tous les deux à cheval, traversèrent Milan, la Savoie et la Bourgogne, entrèrent en France et arrivèrent, après plusieurs journées de marche, à Cambrai. De là ils allèrent plus loin encore, dans un lieu qui s'appelait alors le château de Senes et s'arrêtèrent dans une belle vallée. Dans cette vallée il y avait une rivière agréable dans laquelle se jouaient des cygnes; un de leurs domestiques, qui était archer, banda son arc et décocha un trait. Mais il manqua le cygne; l'oiseau, effrayé, s'éleva dans l'air et se réfugia dans le sein de la belle Germana,

Joyeuse de ce prodige, et parce que le cygne est un oiseau de bon augure, elle demanda à Charles Ynach, son époux, comment cet oiseau s'appelait dans la langue de son pays. « En langue allemande, répondit-il, on l'appelle *Swana.* — Eh bien! dit-elle, dorénavant je ne veux plus m'appeler Germana, mais Schwan. » C'est qu'elle craignait que son véritable nom ne la fît quelque jour reconnaître. Toute cette localité reçut aussi, à cause du grand nombre de cygnes qui la fréquentaient, le nom de *Schwanenthal* (Vallis Cycnea, Valencienne), sur l'Escaut. La jeune femme prit ce cygne, le nourrit et en eut le plus grand soin. Charles et Schwan continuèrent ensuite leur marche jusqu'au château de Florimont, près de Bruxelles ; là il apprit la mort de son père Gottfried, et il se rendit aussitôt sur les lieux. A Louvain il sacrifia à ses dieux et fut reçu à Tongres avec la plus vive allégresse, comme héritier et successeur du roi son père. Il régna en paix pendant quelque temps et eut de sa femme un fils et une fille. Le fils reçut le nom d'Octavien et la fille, comme sa mère, fut appelée Schwan. Bientôt après Arioviste, roi des Saxons, eut la guerre avec Jules César et les Romains; Charles Ynach se ligua avec Arioviste et marcha contre les Romains; mais il fut tué dans la bataille qui se

livra près de Besançon. La femme Schwan, sa veuve, se cacha avec ses enfans dans le château de Megen sur la Meuse, et craignit que Jules César, son frère, ne vînt à la découvrir. Elle avait cédé le royaume de Tongres à Ambiorix; mais elle emporta son cygne avec elle à Megen, le mit dans les fossés du château, où souvent elle lui donnait à manger de sa propre main, en mémoire de son époux.

Jules César avait alors dans son armée un guerrier nommé *Salvius Brabon*, qui descendait de la race de Francus, fils du Troyen Hector. Jules César, pour se délasser un peu des fatigues de la guerre, était venu dans le château de Clèves; Salvius Brabon, pour se divertir aussi, alla dans les environs de Clèves chasser avec un arc et des flèches, réfléchissant à sa vie passée et à un songe remarquable qu'il avait eu une nuit. Au milieu de ses réflexions, il se trouva par hasard sur les bords du Rhin qui coule à peu de distance du château de Clèves, et vit sur le fleuve un cygne blanc comme la neige, qui se jouait dans les eaux et mordait avec son bec un des roseaux du rivage. Salvius Brabon le considéra avec plaisir et étonnement; et, rapprochant de son rêve le bon augure qu'il voyait dans la présence de cet oiseau, il entra dans une barque; le cygne, tout-à-fait appri-

voisé, ne s'épouvanta pas; il vola seulement un peu devant lui, comme pour lui montrer le chemin; le chevalier se recommanda à Dieu et résolut de le suivre. Le cygne le conduisit tout tranquillement le long du Rhin, et Salvius regardait partout s'il ne voyait rien; ils voyagèrent ainsi assez long-temps, jusqu'à ce qu'enfin le cygne reconnut le château de Megen où habitait sa maîtresse, triste et soucieuse comme une pauvre veuve en pays étranger, veillant à l'éducation de ses deux enfans. Le cygne, dès qu'il aperçut son séjour habituel, battit des ailes, s'éleva dans les airs, et vola vers les fossés où la dame lui donna à manger dans sa main. Mais quand Salvius se vit abandonné de son guide, il devint inquiet; il amarra sa barque au rivage et s'élança à terre; il banda son arc et s'apprêta à tirer le cygne, si par hasard il pouvait l'atteindre. Lorsqu'il se fut avancé et qu'il vit l'oiseau dans les fossés du château, il mit le trait sur la corde et visa. En ce moment la dame se mettait à la fenêtre pour caresser son cygne, et elle vit un étranger qui le visait. Effrayée, elle lui cria de toutes ses forces en langue grecque : « Chevalier, je t'en conjure, ne tue pas ce cygne. » Salvius Brabon qui, en un pays étranger, désert, s'entendait ainsi apostropher dans sa propre langue et par une femme, fut tout-à-fait

surpris; il retira sa main de l'arc et ôta le trait de dessus la corde; puis il demanda en grec à cette dame ce qu'elle faisait dans cette contrée isolée et sauvage. Elle, bien plus étonnée encore de s'entendre questionner dans sa langue maternelle, invita l'inconnu à entrer dans le château, disant qu'il leur serait plus facile de s'expliquer et de satisfaire leur mutuelle curiosité. Il accepta avec plaisir. Lorsqu'il fut entré, elle lui demanda une foule de choses, et apprit de lui que Jules César était à Clèves. Et, comme elle apprit que le chevalier était originaire d'Arcadie, elle s'enhardit, et lui demanda le serment de lui prêter l'assistance qu'on doit aux veuves et aux orphelins; après quoi elle lui raconta d'une manière circonstanciée toutes ses aventures. Elle le pria de tâcher de la réconcilier avec son frère, et elle le chargea de lui remettre, comme pièce de conviction, une petite statuette en or représentant une divinité, que Jules César lui avait une fois donnée à garder. Salvius Brabon lui promit de faire tout son possible, et retourna vers son maître à Clèves. Il le salua de la part de sa sœur, et lui remit la statuette que Jules César reconnut au premier coup d'œil. Aussitôt il demanda à Salvius où il l'avait trouvée. Salvius lui raconta sa vie et ses aventures, et demanda pardon pour elle. César fut touché de compas-

sion et déplora même la mort de son beau-frère, Charles Ynach; il voulut ensuite voir sans délai sa sœur et ses neveux; Salvius Brabon le conduisit avec joie au château de Megen. Leur reconnaissance fut touchante; Salvius Brabon demanda pour femme la jeune Schwan, nièce de César; elle lui fut accordée. La noce eut lieu à Louvain. Jules César accorda à sa nièce et à son mari une vaste étendue de pays à titre de duché, depuis la mer, avec la forêt de Soigne et la rivière de l'Escaut, jusqu'au petit ruisseau qui s'appelle Lace. *Brabon* fut le premier prince de ce pays, qui reçut de lui le nom de *Brabant.* César donna à son neveu Octavien le royaume d'Agrippina (Cologne) sur le Rhin, très vaste domaine.

Il voulut que le pays de Tongres s'appelât désormais *Germania*, du nom de *Germana*, sa sœur, et il voulut aussi qu'Octavien portât le surnom de *Germanicus.* Depuis cette époque, les Allemands s'appellent *Germains.*

LE CHEVALIER DU CYGNE.

Livre popul. flamand. — Vieux manuscrit allemand de la Biblioth. Saint-Paul. à Leipzig., n° 89. (FELLER, 292.)

Dans la Flandre, il y avait anciennement un

royaume de Lillefort, qui comprenait le territoire où sont aujourd'hui les villes de Ryssel et de Doway; dans ce royaume régnait Pyrion avec Matabruna, sa femme. Ils eurent un fils, nommé Oriant. Celui-ci chassait un jour un cerf dans une forêt, mais le cerf lui échappa en se jetant dans une rivière, et Oriant, fatigué, s'assit au bord d'une belle fontaine, pour s'y reposer. Comme il était assis là tout seul, vint une noble jeune fille, qui regarda ses chiens, et lui demanda qui lui avait permis de chasser dans sa forêt. Cette jeune fille s'appelait Béatrix, et Oriant fut si frappé de sa merveilleuse beauté, qu'il lui déclara sur-le-champ son amour, et lui offrit sa main. Béatrix l'accepta; et le jeune roi l'emmena avec lui de la forêt à Lillefort, pour y célébrer une joyeuse noce. Mais Matabruna, sa mère, vit avec peine ce mariage, et prit en haine la jeune épouse, parce qu'il l'avait conduite à la cour toute nue, sans vêtemens, et que personne ne savait d'où elle était issue. Or, au bout de quelque temps, la jeune reine devint grosse; mais, dans l'intervalle, il arriva que, s'étant mise par hasard à la fenêtre, elle vit porter aux fonts baptismaux deux enfans qu'une femme avait mis au monde d'une seule couche. Alors elle appela doucement son mari, et lui dit : « Comment se peut-il qu'une femme mette au monde deux

enfans sans avoir deux maris? » Oriant répondit: « Avec la grâce de Dieu, une femme peut avoir sept enfans en une seule fois de son mari. » Bientôt après, le roi fut obligé de partir pour la guerre. Comme son épouse était grosse, il la confia aux bons soins de sa mère et prit congé d'elle. Mais Matabruna ne songea qu'à lui nuire, et elle se concerta pour cela avec la sage-femme. Il fut convenu que quand la reine serait accouchée, on mettrait de jeunes chiens à la place des enfans; que les enfans seraient tués, et Béatrix accusée d'un commerce odieux avec des chiens.

Lorsque le terme fut venu, Béatrix accoucha de six garçons et d'une fille, et chacun de ses enfans avait au cou une chaîne d'argent. Matabruna les fit enlever et leur substitua sept petits chiens, et la sage-femme s'écria: « Ah! reine, que vous est-il arrivé? Vous avez mis au monde sept petits chiens affreux; faites-les tuer et enterrer pour sauver l'honneur du roi. » Béatrix pleura et se tordit les mains de manière à fendre le cœur; mais la vieille reine se mit à la gourmander vivement et à lui reprocher son infâme adultère. Ensuite Matabruna s'en alla et appela un domestique affidé, à qui elle donna les sept enfans en lui disant: « Les chaînes d'argent qu'ils ont au cou annoncent qu'ils seront un jour des voleurs et des assassins; c'est pour-

quoi il faut se hâter de les ôter du monde. » Le domestique les prit dans son manteau, les porta dans la forêt et voulut les tuer; mais, comme ces pauvres petits innocens lui souriaient, il en eut compassion et se contenta de les exposer, les abandonnant à la miséricorde de Dieu. Ensuite il retourna à la cour, et dit à la vieille qu'il avait exécuté son ordre, en reconnaissance de quoi elle lui promit une grande récompense. Cependant les sept enfans criaient, pressés par la faim, dans la forêt; un ermite, nommé Hélias, les entendit, les trouva et les porta dans sa robe à son ermitage; mais le vieillard ne savait comment faire pour les nourrir; il était bien en peine, quand une chèvre blanche accourut, et présenta ses mamelles à ces pauvres enfans qui les tétèrent avec avidité. Cette chèvre revint chaque jour régulièrement jusqu'à ce que les enfans furent devenus grands. Le vieil ermite leur fit alors de petites robes de feuillage; ils allaient jouer dans le bois, chercher les baies sauvages qu'ils mangeaient, et furent élevés dans la crainte et la grâce de Dieu.

Le roi, après avoir vaincu l'ennemi, revint dans ses états, où la première chose qu'il apprit fut que sa femme avait mis au monde, par suite de son commerce infâme avec un chien, sept petits chiens qu'on avait tués. Cette nouvelle

lui causa une profonde douleur ; il assembla son conseil, et demanda ce qu'il y avait à faire. Quelques-uns lui conseillèrent de faire brûler la reine, quelques autres de la renfermer dans un cachot. Ce dernier avis reçut l'assentiment du roi, parce qu'il aimait encore sa femme. L'innocente Béatrix fut donc enfermée jusqu'au temps où elle devait être délivrée.

Cependant l'ermite avait baptisé les sept enfans, et donné à l'un d'eux, pour lequel il avait une prédilection marquée, le nom d'Hélias que lui-même portait, et les enfans, avec leurs robes de feuillage, ne faisaient que courir ensemble par la forêt, nu-pieds et nu-tête. Il arriva un jour qu'un chasseur de la vieille reine, chassant dans cet endroit, vit ces enfans assis tous sept avec leur chaîne d'argent au cou, sous un arbre dont ils mangeaient les fruits sauvages après les avoir abattus. Le chasseur les salua ; mais ils s'enfuirent vers l'ermitage, et l'ermite pria le chasseur de ne leur point faire de mal. Lorsque ce chasseur fut rentré à Lillefort, il raconta à Matabruna tout ce qu'il avait vu ; elle fut très étonnée et vit bien que c'étaient les sept enfans d'Oriant que Dieu avait protégés. Aussitôt elle lui dit : « O mon brave ami, prenez avec vous plusieurs de vos gens, et retournez moi en toute hâte dans la forêt pour tuer les sept enfans ;

vous me rapporterez, pour preuve qu'ils sont bien morts, les sept chaînes qu'ils ont au cou! Si vous ne le faites point, c'en est fait de vous; mais si, au contraire, vous m'obéissez, vous aurez une forte récompense. » Le chasseur lui dit : « Votre volonté sera exécutée. » Il prit sept hommes, et ils se mirent en marche vers la forêt. Avant d'y arriver, ils durent traverser un village où une grande foule de personnes était rassemblée. Le chasseur demanda la cause de ce rassemblement. « On va, lui dit-on, exécuter une femme qui a tué son enfant. — Hélas! dit le chasseur, cette femme va être brûlée, parce qu'elle a tué un enfant, un seul, et moi, je vais pour en tuer sept! Maudite soit la main qui consomme de pareils forfaits! » Alors tous les chasseurs de s'écrier : « Nous ne voulons faire aucun mal à ces enfans; nous voulons seulement leur ôter leurs chaînes et les porter à la reine pour lui prouver qu'ils sont morts. » Ensuite ils allèrent dans la forêt; l'ermite était justement sorti pour aller mendier du pain dans le village, et il avait emmené avec lui un des enfans pour lui aider à porter ce pain. Les six autres crièrent de peur, dès qu'ils virent ces hommes étrangers. « N'ayez pas peur, » dit le chasseur. Puis ils prirent les enfans, et leur ôtèrent leurs chaînes. Au même moment où cela

arriva, ils furent métamorphosés en cygnes d'une blancheur éclatante, et s'envolèrent dans les airs. Les chasseurs furent étrangement surpris, et grande fut leur frayeur; enfin cependant ils retournèrent chez la reine et lui portèrent les six chaînes, disant, pour s'excuser de n'avoir point la septième, qu'ils l'avaient perdue. Matabruna fut très mécontente de cette perte, et elle chargea un orfèvre de faire un vase avec ces six chaînes. L'orfèvre en prit une, et voulut éprouver au feu si elle était de bon argent. La chaîne, mise au feu, devint si lourde qu'elle pesait plus à elle seule qu'auparavant toutes les six ensemble. L'orfèvre fut très étonné de ce prodige; il donna les cinq qui restaient à sa femme pour les garder, et de la sixième qui était fondue, il fit deux vases aussi grands tous les deux que celui que la reine avait demandé. Il en mit un à part avec les chaînes, et porta l'autre à la reine, qui fut très satisfaite de sa grandeur et de son poids.

Les enfans avaient donc été changés en cygnes. Quand l'ermite revint avec le jeune Hélias et ne trouva pas les autres, il fut très surpris. Ils les cherchèrent tout le jour jusqu'au soir, et, ne trouvant rien, rentrèrent tout tristes au logis. Le lendemain matin de bonne heure, le jeune Hélias, s'étant mis de nouveau à chercher ses

frères, arriva sur les bords d'un étang dans les eaux duquel se jouaient ensemble six beaux cygnes, qui, dès qu'ils l'aperçurent, nagèrent vers lui et prirent dans sa main du pain qu'il leur offrit. Depuis ce moment, il alla tous les jours vers l'étang où étaient les cygnes, et chaque fois, leur portait du pain; cela dura assez longtemps.

Cependant Béatrix était en prison, et Matabruna ne songeait qu'à se débarrasser d'elle en la faisant mourir. En conséquence, elle suborna un faux témoin qui déclara avoir connu le chien avec lequel la reine avait eu commerce. Oriant fut de nouveau exaspéré par ce témoignage; et, comme le témoin offrait de soutenir sa déposition envers et contre tous, si l'on voulait recourir au jugement de Dieu, le roi jura que Béatrix mourrait, si aucun champion ne se présentait pour la défendre. Dans cette cruelle extrémité, elle pria Dieu, qui exauça sa prière et envoya un ange à l'ermite. Celui-ci apprit alors tout le mystère; il sut qui étaient les cygnes et dans quel péril se trouvait leur pauvre mère. Hélias, alors jeune homme, se réjouit à cette nouvelle, et il se mit en route, nu-pieds, nu-tête, avec son habit de feuillage, pour aller à la cour du roi son père. Le tribunal était justement rassemblé quand il arriva, et le traître

était prêt à combattre. Hélias parut; une massue de bois était sa seule arme. Il vainquit néanmoins son adversaire, et fit éclater l'innocence de sa mère chérie, qui fut aussitôt remise en liberté et rétablie dans ses premiers droits. Quand toute cette trahison eut été découverte, on manda aussitôt l'orfèvre qui avait été chargé de fondre les chaînes. Il vint, et porta cinq chaînes, puis le vase qu'il avait fait avec le surplus de la sixième. Hélias, impatient de délivrer ses frères, prit aussitôt ces chaînes; tout à coup on vit six cygnes s'abattre dans la pièce du château. Le père et la mère s'y rendirent avec lui, et le peuple accourut sur les bords, curieux de voir le prodige. Aussitôt que les cygnes aperçurent Hélias, ils nagèrent vers lui; il caressa leurs plumes et leur montra les chaînes. Les appelant ensuite l'un après l'autre, il passa à chacun une chaîne autour du cou, et au même instant, ils se dressèrent devant lui sous une forme humaine, quatre fils et une fille; et les parens accoururent pour presser leurs enfans dans leurs bras. Mais quand le sixième cygne vit que lui seul restait et ne devenait pas homme, il se montra vivement inquiet, et, dans sa douleur, s'arracha les plumes. Hélias pleura, puis, le consolant, l'exhorta à la patience. Le cygne inclinait son cou devant lui, comme pour le

remercier, et tout le monde prenait part à sa souffrance. Les cinq autres enfans furent ensuite conduits à l'église et baptisés; la fille reçut le nom de *Rose;* les quatre frères furent dans la suite de pieux et braves guerriers

Le roi Oriant, après ces merveilleuses aventures, se démit du gouvernement du royaume en faveur de son fils Hélias. Le jeune roi voulut avant tout faire triompher le droit; il prit le château fort où Matabruna s'était réfugiée, et la mit entre les mains des juges qui condamnèrent la malfaitrice à être brûlée vive. Cette sentence fut exécutée sans délai. Hélias régna encore quelque temps à Lillefort; mais un jour il vit le cygne, son frère, traîner une nacelle dans l'étang du château; dès lors, il n'eut plus de repos; c'était à ses yeux un avertissement du ciel qui lui ordonnait de suivre le cygne, pour aller, n'importe où, conquérir du renom et de la gloire. Il rassembla en conséquence ses parens et ses frères, leur fit part de ses projets, et leur donna le baiser d'adieu; après quoi il se fit apporter sa cuirasse et son bouclier. Oriant, son père, lui fit présent d'un cor et lui dit : « Garde bien ce cor, car tous ceux qui en entendront le son, seront à l'abri de tout mal. » Le cygne cria alors deux ou trois fois d'une voix étrange; Hélias descendit sur le bord de l'eau;

aussitôt l'oiseau battit des ailes, comme pour lui témoigner sa joie de le revoir, puis il inclina son cou. Hélias entra dans la nacelle, le cygne s'y attela et nagea ; et ils voguèrent ainsi de fleuve en fleuve, de torrent en torrent, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à l'endroit où la volonté de Dieu avait fixé leur destination.

En ce temps-là, Otto Ier était empereur d'Allemagne, et le pays des Ardennes, Liége et Namur, était sous sa domination. Il tenait justement un lit de justice à *Nimègue*, et quiconque avait à se plaindre de quelque tort, pouvait venir parler et demander justice. Or, il arriva qu'entre autres plaignans, le *comte de Frankenburg* parut aussi devant l'empereur, accusant la *duchesse de Billon* (*Bouillon*), nommée Clarisse, d'avoir empoisonné son mari, et, dans l'intervalle des trente années qu'il avait passées sur mer, mis au monde une fille illégitime ; en conséquence de quoi les domaines du duc son frère, devaient devenir sa propriété. La duchesse se défendit aussi bien qu'elle put ; mais le tribunal s'en référa au jugement de Dieu, et proposa un combat. « Choisissez, dit-on à la duchesse, un champion qui combatte pour vous contre le comte de Frankenburg et consente à prouver votre innocence. » La duchesse cherchait vainement un sauveur, lorsqu'on entendit le son d'un

cor. L'empereur regarda par la fenêtre, et l'on vit voguer sur l'eau une nacelle, traînée par un cygne, et dans laquelle Hélias était debout, tout armé. L'empereur Otto fut dans le plus grand étonnement; et quand la barque eut abordé et que le guerrier eut mis le pied sur le rivage, il le fit aussitôt amener devant lui. La duchesse l'avait aussi vu venir, et elle raconta à sa fille un songe qu'elle avait eu la nuit dernière. « Je songeais que le comte m'avait citée devant le tribunal et que j'avais été condamnée à être brûlée; et qu'au moment où déjà les flammes m'entouraient, un cygne vint voler au-dessus de ma tête, portant de l'eau pour éteindre le feu; de l'eau sortit un poisson, devant lequel tout le monde trembla de frayeur : c'est pourquoi j'espère que ce chevalier nous délivrera de la mort. » Hélias salua l'empereur, et dit : « Je suis un pauvre chevalier qui arrive ici cherchant aventure, et tout disposé à vous servir. » L'empereur répondit : « Puisque vous cherchez aventure, en voici une! Il y a ici une duchesse condamnée à mort; en combattant pour elle, vous pouvez la sauver, si sa cause est bonne. » Hélias regarda la duchesse, qui lui parut très respectable; et sa fille qui était d'une rare beauté, lui plut infiniment. Elle lui jura qu'elle était innocente, et il lui promit d'être son champion. Le

combat fut donc engagé; après une lutte périlleuse, le chevalier du cygne coupa la tête au comte et l'innocence de la duchesse fut reconnue. L'empereur salua le vainqueur; la duchesse se démit de ses droits sur les domaines en faveur de sa fille et la maria avec le guerrier qui l'avait sauvée. La noce fut célébrée avec la plus grande magnificence à Nimègue, et ils se rendirent ensuite à leur terre de Billon, où ils furent reçus avec joie. Au bout de neuf mois, la duchesse accoucha d'une fille, qui reçut le nom d'*Yda*, et fut plus tard la mère de célèbres guerriers. Un jour la duchesse, causant avec son époux, le questionna sur ses amis, sur sa famille, sur le pays d'où il venait; mais Hélias ne lui répondit pas, et la pria de ne point lui faire de semblables questions, sans quoi, il la quitterait. En conséquence, elle ne l'interrogea plus là-dessus; et, pendant six ans, ils vécurent ensemble dans une intelligence parfaite.

Ce qu'on défend aux femmes, c'est ce qu'elles font de préférence; or, la duchesse, une nuit qu'elle était couchée dans le lit avec son mari, lui dit : « O mon ami! je voudrais bien savoir d'où vous êtes. » Lorsque Hélias entendit cela, il fut troublé et répondit : « Je vous ai déjà dit que vous ne deviez point le savoir; je vous promets maintenant que demain je quitte le pays. »

Et, malgré ses pleurs et ses gémissemens, malgré la douleur de sa fille, le duc, le lendemain matin, se leva, appela ses gens, et leur donna ordre d'accompagner sa femme et sa fille à Nimègue, afin de les recommander à l'empereur; car il ne devait jamais plus revenir. Pendant qu'il disait ces mots, on entendait déjà les cris du cygne, qui se réjouissait du retour de son frère; Hélias entra dans la nacelle. La duchesse et sa fille se rendirent par terre à Nimègue, où le cygne, fendant les flots, fut bientôt arrivé. Hélias sonna du cor et parut devant l'empereur; il lui dit qu'il était obligé de quitter son pays, et lui recommanda, avec les plus vives instances, sa fille Yda. Otto lui promit de veiller sur elle; et, après avoir pris congé de lui et donné un tendre baiser à sa femme et à son enfant, il repartit dans sa nacelle.

Mais le cygne le ramena à Lillefort, où tout le monde, mais principalement sa mère Béatrix, le reçut avec joie. Hélias songea, avant toute chose, aux moyens de délivrer son frère le cygne. Il fit donc appeler l'orfèvre, lui remit les deux vases et lui ordonna d'en faire une chaîne semblable à celle qu'il avait autrefois fondue. L'orfèvre obéit et apporta la chaîne; Hélias la mit au cou du cygne, qui devint aussitôt un

beau jeune homme, fut baptisé et nommé *Essmer* (selon d'autres *Emeri*, *Emerich*).

Quelque temps après, Hélias raconta à ses proches l'aventure qu'il avait eue dans les terres de Bouillon; après quoi il dit adieu au monde et se retira dans un couvent, pour y vivre saintement jusqu'à la fin de ses jours. Mais, pour perpétuer le souvenir des événemens de sa vie, il fit construire un château parfaitement semblable à celui des Ardennes, et qu'il nomma aussi Billon (Bouillon).

Lorsqu'Yda, la fille d'Hélias, eut atteint sa seizième année, l'empereur Otto la maria à Eustachias, comte de Bonn. Une fois, Yda eut un songe; il lui sembla qu'elle tenait sur son sein trois enfans, dont chacun avait une couronne sur la tête; mais la couronne du troisième se brisa, et elle entendit une voix qui lui dit qu'elle mettrait au monde trois fils, qui rendraient à la chrétienté d'immenses services; que seulement elle devait veiller à ce qu'ils ne tetassent pas d'autre lait que le sien. En effet, dans l'espace de trois ans, la comtesse donna le jour à trois fils; l'aîné s'appela *Gottfried* (Godefroid), le second *Baldwin* (Baudouin), le troisième *Eustachias* (Eustache); elle les nourrit tous les trois de son lait avec le plus grand soin. Mais il arriva qu'un jour de

Pentecôte, la comtesse, étant à l'église, eut besoin de s'éloigner quelques instans d'Eustachias, son nourrisson; l'enfant pleura tant, qu'une autre femme lui donna à teter. Quand la comtesse revint et trouva son fils au sein de cette femme, elle s'écria : « Ah! femme, qu'avez-vous fait? Maintenant mon fils perdra sa dignité. » La femme lui dit : « Je croyais bien faire, le voyant tant pleurer, et je voulais l'apaiser. » Mais la comtesse fut très chagrinée; elle ne but ni ne mangea de tout le jour, et ne salua point les personnes qui lui furent présentées.

Cependant la duchesse, sa mère, aurait bien voulu savoir où était allé son époux; elle envoya des pélerins pour le chercher par tout pays. Enfin un de ces pélerins arriva devant un château dont il demanda le nom, et il apprit avec étonnement qu'il s'appelait Billon; car il savait fort bien que le château de Billon était situé beaucoup plus loin encore. Mais les paysans lui racontèrent pourquoi Hélias avait bâti et ainsi nommé cet édifice, et firent connaître au pélerin tous les détails de cette histoire. Le pélerin remercia Dieu de ce qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si long-temps; il se fit conduire près du roi Oriant et de ses fils et leur donna des nouvelles de la duchesse de Bouillon

et de sa fille. Essmer porta à Hélias dans son couvent le joyeux message; Hélias remit au pélerin son anneau nuptial, comme pièce de conviction, et toute la famille envoya, de son côté, beaucoup d'objets précieux à ses amis de Bouillon. Le pélerin retourna, avec tous ces présens, dans sa patrie, et bientôt la duchesse et la comtesse vinrent trouver leur époux et père dans son couvent. Hélias les reçut avec joie, mais il mourut peu de temps après; la duchesse, inconsolable de l'avoir perdu presque au moment où elle l'avait retrouvé, ne tarda pas à le suivre au tombeau. La comtesse, aussitôt qu'ils eurent reçu la sépulture, retourna dans ses domaines et éleva ses fils dans la vertu et la crainte de Dieu. Ces fils conquirent, dans la suite, la Terre-Sainte sur les infidèles, et Godefroid et Baudouin furent couronnés rois de Jérusalem.

LE CYGNE QUI TIRE UNE NACELLE SUR LE RHIN.

Helinandi, *Chronicon*, lib. IV. — Vincent. *Bellovac. sp. Hist.* — Gerhard van Schuiren. — Hopp, *Beschr. von Cleve*, 1655, p. 148-150. — Abel, *Samml. alter Chroniken. Braunschw.*, 1732, p. 54. — Goerres, *Lohengrin*, LXXI-LXXIII.

En l'année 711 vivait Béatrix, fille unique de Dieterich, duc de Clèves; son père était mort

et elle avait sous sa domination Clèves et beaucoup de pays encore. Une fois, cette jeune fille était au château de Nimègue; il faisait un temps beau et clair; elle regarda dans le Rhin et y vit une merveilleuse chose. Un cygne blanc descendait le fleuve; et il avait au cou une chaîne d'or. A cette chaîne était attachée une petite barque qu'il faisait voguer et dans laquelle était assis un bel homme. Cet homme avait à la main une épée d'or; un cor de chasse pendait autour de lui, et à son doigt brillait un précieux anneau. Ce jeune homme s'élança de la barque à terre, parla long-temps à la jeune fille, et lui dit qu'il venait protéger ses domaines et chasser ses ennemis. Ce jeune homme lui plut si fort, qu'elle en devint amoureuse et l'épousa. Mais il lui dit : « Ne me demandez jamais quelle est ma race et de qui je descends; car si vous me le demandez, vous me rendrez tout entier à ma liberté, et vous ne me reverrez plus jamais. » Puis il lui dit qu'il s'appelait Hélias. Il était grand et avait une taille de géant. Ils eurent ensemble plusieurs enfans. Mais au bout de quelque temps, tandis que cet Hélias était au lit près de sa femme, la comtesse le questionna sans y faire attention, et lui dit : « Maître, ne devriez-vous pas dire à vos enfans d'où vous êtes issu? » A ces mots, il abandonna sa femme, sauta dans

la nacelle au cygne et partit ; on ne le revit plus. La femme se désola et mourut de regret la même année. Il avait cependant laissé aux enfans trois choses, son épée, son cor et son anneau. Ses descendans existent encore, et au château de Clèves, il y a une haute tour, sur le sommet de laquelle tourne un cygne; on la nomme la Tour du Cygne, en mémoire de l'événement.

LOHENGRIN DE BRABANT.

Vieux poème allemand. — *Cf.* Parcifal, 24624-24715, et Fuertrer, dans *Hofstæter*, II, 131-173.

Le duc de Brabant et de Limburg mourut sans laisser d'autres héritiers qu'une jeune fille nommée *Els* ou *Elsam;* il la recommanda, sur son lit de mort, à un de ses vassaux, Frédéric de Telramund (1). Frédéric, qui était d'ailleurs un vaillant guerrier, et avait tué, à Stockholm en Suède, un terrible dragon, devint présomptueux ; il rechercha la main et convoita les do-

---

(1) Le récit, dans Parcifal, est encore plus simple. Il n'y est pas question de Frédéric. L'humble duchesse est forcée par ses sujets à se marier. Elle rejette tous les prétendans qui se présentent, excepté celui que Dieu lui enverra ; c'est alors que le cygne paraît.

maines de la jeune duchesse, sous le faux prétexte qu'elle lui avait promis mariage. Comme elle se refusait obstinément à le prendre pour époux, Frédéric s'en plaignit à l'empereur Henri l'Oiseleur qui prononça qu'elle aurait à se défendre contre lui, dans un combat judiciaire, par le moyen d'un guerrier chargé de sa cause. Personne ne se présentant, la duchesse pria Dieu intérieurement de la sauver. Alors on entendit retentir dans le lointain le son des cloches de Montsalvatsch, près du Gral, pour annoncer que quelqu'un était dans une extrême détresse, et appeler du secours. Aussitôt le Gral résolut d'envoyer chercher le fils de Parcifal, *Lohengrin*. Il allait justement, en ce moment, mettre le pied à l'étrier; alors parut sur l'eau un cygne qui traînait derrière lui une barque. A peine Lohengrin l'eut-il aperçu qu'il s'écria : « Ramenez mon coursier à l'écurie; je veux aller avec cet oiseau et le suivre où il me conduira. » Dans sa confiance en Dieu, il ne prit point de vivres avec lui; après cinq jours de navigation sur la mer, le cygne fourra son bec sous l'eau et prit un poisson; il en mangea la moitié, et donna l'autre moitié au prince.

Cependant Elsam avait convoqué à Anvers ses princes et ses vassaux. Le jour même de l'assemblée, on vit un cygne qui remonta l'Es-

caut, traînant une nacelle, dans laquelle Lohengrin dormait, étendu sur son bouclier. Le cygne aborda bientôt au rivage, et le prince fut reçu avec joie; à peine lui eut-on apporté de la barque son casque, son bouclier et son épée, que le cygne repartit. Lohengrin apprit alors l'injustice dont la duchesse était victime, et il se chargea volontiers d'être son champion. Elsam fit ensuite mander tous ses proches et sujets qui vinrent en grand nombre. Le roi Gotthart lui-même, son aïeul maternel, arriva d'Angleterre sur l'invitation de Gundemar, abbé de Clarbrunn. Les invités se mirent en route, se rassemblèrent tous à Saarbrück, et partirent de là pour Mayence. L'empereur Henri, qui faisait sa résidence à Francfort, se rendit aussi à Mayence, et ce fut dans cette ville que fut dressée l'estrade sur laquelle devaient combattre Lohengrin et Frédéric. Le champion du Gral fut vainqueur; Frédéric confessa qu'il avait calomnié la duchesse, et fut condamné à mourir sous le maillet et la hache. Elsam devint la femme de Lohengrin; tous les deux s'aimaient depuis long-temps. Toutefois il lui recommanda bien de faire en sorte que jamais aucune question sur sa famille et son origine ne sortît de sa bouche, attendu qu'alors il serait obligé de la quitter à l'instant même.

Les deux époux vécurent pendant quelque temps dans un bonheur que rien ne troubla, et Lohengrin régna sur le pays avec autant de sagesse que de puissance; il rendit aussi à l'empereur, dans les guerres contre les Huns et les païens, des services signalés; mais il arriva qu'une fois dans un tournoi, il renversa d'un coup de lance le duc de Clèves qui se cassa un bras. Alors la duchesse de Clèves, dans son dépit, dit tout haut parmi d'autres dames : « Lohengrin est sans doute un vaillant guerrier, et il paraît avoir la foi chrétienne; mais il est dommage que, sous le rapport de la noblesse, il soit si peu renommé; car personne ne sait d'où les flots l'ont apporté dans ce pays. » Ce propos creva le cœur de la duchesse de Brabant; elle rougit et pâlit. La nuit, dans le lit, lorsque son mari la tenait dans ses bras, elle se mit à pleurer; il lui dit : « Mon amour, qu'as-tu qui te chagrine? » Elle répondit : « La duchesse de Clèves m'a porté au cœur un bien rude coup. » Mais Lohengrin se tut et ne lui fit plus aucune question. La seconde nuit, elle voulut recommencer; il s'en aperçut bien, et se tut encore; mais la troisième nuit, Elsam ne put plus se contenir, et elle lui dit : « Seigneur, ne vous fâchez point! je voudrais bien savoir de qui vous êtes né, car mon cœur me dit que vous êtes riche

en noblesse. » Aussitôt que le jour commença à poindre, Lohengrin déclara publiquement de qui il descendait, que Parcifal était son père, et que Dieu l'avait envoyé du Gral en ces lieux. Ensuite il se fit apporter ses deux enfans qu'il avait eus de la duchesse, les baisa, et leur recommanda de bien garder le cor et l'épée qu'il leur laissait. Il laissa à la duchesse son anneau dont sa mère lui avait autrefois fait présent. Alors arriva en toute hâte son ami, le cygne, traînant derrière lui la nacelle; le prince y entra et retourna malgré vent et marée au bailliage du Gral. Elsam tomba évanouie; on fut obligé de lui desserrer les dents avec un coin pour lui faire avaler de l'eau. L'empereur adopta les deux orphelins; ils s'appelaient Jean et Lohengrin. La veuve passa le reste de ses jours à pleurer son cher époux qui ne revint plus jamais.

FIN DE LOHERANGRIN EN LORRAINE.

D'après le Titurel. — *Cf.* Fuertrer, *Hofstæter*, II, 174-182.

Lorsque Loherangrin, après avoir laissé son épée, son cor et son anneau, fut parti du Brabant, il se rendit dans le pays de Lyzaborie (Luxembourg), et devint l'époux de la belle

Belaye qui se garda bien de lui faire aucune question sur son origine, et l'aima au-delà de toute expression, si bien qu'elle ne pouvait le quitter un instant sans en être malade. C'est qu'elle craignait son inconstance, et elle était sans cesse à ses côtés à la maison ; mais le prince ne pouvait souffrir une vie si sédentaire, et il allait souvent à la chasse. Tout le temps qu'il restait absent, Belaye était au logis demi-morte et sans voix ; elle languissait et semblait être sous l'influence de quelque charme. Alors une femme de chambre lui donna le conseil suivant : « Si vous voulez, lui dit-elle, le captiver auprès de vous, il faut, quand il sera de retour de la chasse, et que la fatigue l'aura fait céder au sommeil, lui couper un morceau de sa chair et la manger. » Mais Belaye rejeta ce conseil en disant : « Je me ferais plutôt mettre en terre que de lui couper seulement un doigt ! » Elle se fâcha contre la femme de chambre, et lui retira depuis ce temps ses bonnes grâces. La perfide alla dans sa fureur trouver les parens de Belaye qui n'avaient donné qu'à regret la princesse au guerrier, et leur débita d'infâmes mensonges. Alors les parens de Belaye prirent la résolution de couper un morceau de la chair de Loherangrin, afin d'adoucir au moins par-là les chagrins cuisans de leur fille, et un jour qu'à son retour

de la chasse, il s'était endormi, il rêva que mille épées étaient levées sur sa tête. Effrayé de ce songe, il s'éveilla et vit les épées des traîtres. Tous tremblèrent devant le guerrier; de sa seule main, il en tua plus de cent; mais ils étaient tous réunis contre lui, et ils ne cessèrent de l'attaquer. Enfin le nombre l'emporta, et il reçut au bras gauche une blessure si grave, qu'aucun médecin ne la put guérir. Quand ils le virent mortellement blessé, tous se jetèrent à ses pieds, à cause de sa grande vertu. Belaye mourut de douleur en recevant la nouvelle de sa mort. Loherangrin et Belaye furent embaumés et ensevelis ensemble, et dans la suite un couvent fut bâti sur leurs tombeaux; on montre encore leurs corps aux pélerins. Le pays, nommé auparavant Lyzaborie, prit de lui le nom de *Lotharingie* (Lorraine). Cet événement a eu lieu cinq cents ans après la naissance du Christ.

LE CHEVALIER DU CYGNE.

D'après le poëme de CONRAD de Würzburg.

Le duc Gottfried de Brabant était mort sans laisser d'enfant mâle; mais il avait ordonné par testament que ses domaines resteraient à la du-

chesse et à sa fille. Le frère de Gottfried, le puissant duc de Saxe, ne tint pas compte de cette disposition, et il s'empara, malgré les plaintes de la veuve et des orphelins, du pays, qui, d'après le droit allemand, ne peut pas échoir à des femmes.

La duchesse résolut en conséquence de se plaindre au roi ; et comme, peu de temps après, Charles vint dans les Pays-Bas, et voulut donner une audience à *Neumagen* (Nimègue) sur le Rhin, elle s'y rendit avec sa fille, et demanda justice. Le duc de Saxe y était aussi venu, résolu à soutenir ses droits. Or, il arriva que le roi, regardant par une fenêtre, vit un cygne éclatant de blancheur qui se dirigeait en nageant vers la rive du fleuve, traînant derrière lui une petite barque attachée par une chaîne d'argent qui brillait d'un vif éclat. Dans la barque était un chevalier qui dormait la tête appuyée sur son bouclier, et ayant auprès de lui son casque et son haubert. Le cygne ramait comme un pilote habile, et il conduisit la barque au rivage. Charles et toute la cour furent on ne peut plus étonnés de cet étrange événement ; tout le monde oublia la plainte de la duchesse, et courut sur les bords du Rhin. Cependant le chevalier se réveilla et descendit de la nacelle ; le roi le reçut avec magnificence, le prit lui-même par la

main et le conduisit au château. Alors le jeune guerrier dit à l'oiseau : « Poursuis ta route, cher cygne! Quand j'aurai besoin de toi, je t'appellerai. » Aussitôt le cygne s'élança et il disparut bientôt avec sa barque aux yeux des spectateurs. Chacun regardait l'étranger avec curiosité; Charles revint à son tribunal, et désigna à son hôte inconnu une place parmi les autres princes.

La duchesse de Brabant, accompagnée de sa fille, resplendissante de beauté, exposa d'abord ses griefs; et, après elle, le duc de Saxe prit la parole pour se défendre. Enfin il offrit de combattre pour son droit, et demanda que la duchesse choisît un champion pour soutenir le sien. Cette proposition la fit trembler; car le duc était un guerrier d'élite, contre lequel personne n'eût osé lutter; en vain promena-t-elle ses regards dans toute la salle, il n'y eut là personne qui s'offrit. Sa fille pleurait et gémissait; tout à coup se leva le chevalier que le cygne avait amené dans le pays, et il promit d'être son champion. On s'arma de part et d'autre pour le combat, et, après une lutte longue et opiniâtre, la victoire resta enfin du côté du chevalier du cygne. Le duc de Saxe perdit la vie, et la duchesse recouvra son héritage. Toutes deux, la mère et la fille, remercièrent le guer-

rier, leur libérateur, et celui-ci accepta la main de la jeune fille à condition que jamais elle ne lui demanderait d'où il était venu, ni quelle était sa famille, attendu qu'il serait obligé alors de la quitter pour toujours.

Le duc et la duchesse eurent ensemble deux enfans, qui furent bien élevés; mais leur mère était de jour en jour plus tourmentée de ne point savoir qui était leur père, et elle finit par lui faire les questions défendues. Le chevalier fut douloureusement affecté de cette indiscrétion. « Tu viens, lui dit-il, de faire toi-même notre malheur, et tu me vois pour la dernière fois. » La duchesse s'en repentit, mais trop tard; tous ses gens se jetèrent à ses pieds et le supplièrent de rester; ce fut en vain. Le guerrier s'arma, et le cygne vint avec la même nacelle l'attendre au bord du fleuve; le duc embrassa ses deux enfans, prit congé de son épouse, et donna sa bénédiction à tout le peuple; puis il entra dans la barque, suivit sa route, et ne revint plus. La duchesse en eut l'âme et le corps brisés; néanmoins elle éleva ses enfans avec soin. De ces enfans sont issues plusieurs nobles races; les ducs de *Gueldre*, ceux de *Clèves*, les comtes des *Rieneck*, et d'autres encore proviennent d'eux; tous *portent* le cygne dans leurs armes.

LE BON GERHARD SCHWAN (CYGNE).

Livres populaires du Nord sur le roi Charles. — *Cf.* Nyerup, *Morskabslæsning*, p. 90-91.

Un jour le roi Charles était à la fenêtre d'un château et regardait sur le Rhin. Il vit un cygne qui nageait dans le fleuve et qui avait au cou une corde de soie, à laquelle était attaché un léger esquif; dans cet esquif, était assis un chevalier armé de toutes pièces, ayant à son cou un écrit. Lorsque le chevalier eut mis pied à terre, le cygne repartit avec la barque, et on ne le vit plus. Navilon (Nibelung), un des hommes du roi, alla au-devant de l'étranger, lui donna la main, et le conduisit devant le roi. Charles alors lui demanda son nom; mais le chevalier ne savait point la langue; il lui montra l'écrit; l'écrit indiquait qu'il était Gerhard Schwan, et qu'il venait se mettre à son service, pour des terres et une femme. Navilon lui prit ensuite ses armes et les serra; Charles lui donna un bon manteau; après quoi, ils allèrent se mettre à table. Mais quand Rolland vit le nouveau venu, il demanda quel homme c'était. Charles répondit : « Dieu m'a envoyé ce chevalier. » Et Rolland dit : « Il a un air belliqueux. » Le roi donna ordre qu'on le servît bien. Gerhard fut un homme

sage; il servit bien le roi, et plut à tout le monde; il eut bientôt appris la langue. Le roi lui conserva toujours ses bonnes grâces, le maria avec sa sœur Adalis (en danois Elisa), et le fit duc des Ardennes.

LES SCHWANRING, A PLESSE.

Joh. Lenzner, *Plessisches Stammbuch*, d'après le *Calendar. Hist.* Joannis Gasconis *Monachi* (non imprimé). — *Cf.* Meier, *Plessisch. Denkwürdigkeiten, Leipz.*, 1713, in-4°, p. 115-122.

Les seigneurs Schwanring vinrent d'un pays étranger dans la contrée de Plesse, et voulurent s'y établir. En l'année 892, ils eurent querelle avec ceux de Beverstein; ils étaient trois frères: Siegfried, Sieghart et Gottschalk de Schwanring, et ils portaient sur leurs écus des plumes de cygne et un anneau. Bodo de Beverstein tua Sieghart d'un coup de flèche; et, pour se soustraire à la vengeance de ses frères, s'enfuit dans la Finlande, où il s'établit. Les autres Beverstein bâtirent contre les Schwanring un château fort qu'ils appelèrent Hardenberg ou Beverns-tein. Gottschalk et Siegfried s'entendirent de leur côté pour construire un semblable fort. Un jour ils sortirent d'Hœkelheim pour aller

chasser dans la forêt haute (qui s'appelle aussi Langforst ou Plessenwald), et ils avaient avec eux leur frère bâtard, nommé Heiso *Schwanenflügel* (*plumes de cygne*), excellent et adroit chasseur, qui connaissait tous les tours et détours des champs et des bois du pays; il savait également les projets de ceux d'Hardenberg. Celui-ci aperçut un petit emplacement dans un coin, vis-à-vis de la Leine; il le montra à ses frères, qui dirent : « Bien! voici un petit emplacement (Plætzken) bien situé; c'est ici que nous voulons bâtir maison et château-fort. » Ils bâtirent effectivement dans ce même endroit. Le château s'appela d'abord Plætzken, puis insensiblement *Plesse;* et les Schwanring eux-mêmes finirent par s'appeler *les de Plesse*. Ils se réconcilièrent avec les Hardenberg. Les pâtres montrent encore la place où Sieghart fut tué (entre les villages d'Angerstein et de Parnhosen), et ils ajoutent que dans ce même endroit, il y avait anciennement une croix de pierre nommée *la croix de Schwanring*.

LA CORNE D'OLDENBURG.

HAMELMANN, *Oldenb. Chronik*, 1595, part. I, c. 10. — WINKELMANN, *Oldenb. Chronik*, part. I, c. 3.

Dans la maison d'Oldenburg, on conservait

autrefois avec le plus grand soin une corne à boire, très artistement travaillée et enjolivée, mais qui se trouve à présent à Copenhague. Voici la tradition : En l'année 990 (967), le pays était sous la domination du comte Otto. Comme il avait, en sa qualité d'excellent chasseur, un goût décidé pour la chasse, il s'en alla, le 20 juillet de la même année, avec un grand nombre de gentilshommes et de domestiques, faire une partie de chasse, et voulut avant tout faire une battue dans la forêt dite Bernefener. Or, le comte trouva lui-même un chevreuil, et le poursuivit tout seul depuis le bois de Bernefener jusque sur l'Osenberg; mais arrivé là, il était bien loin du gros des chasseurs qu'il ne voyait ni n'entendait plus. Il s'arrêta, monté sur un cheval blanc, au milieu de la montagne, tourna l'oreille du côté d'où venait le vent ; mais il n'entendit pas un seul aboiement de chien. Alors il se dit à lui-même, car il faisait une chaleur étouffante, « Ah! mon Dieu, si j'avais du moins un verre d'eau fraîche! » A peine le comte avait-il achevé de parler, que l'Osenberg s'ouvrit, et que de l'ouverture sortit une belle jeune fille, bien parée, vêtue de beaux habits, avec de beaux cheveux flottant sur ses épaules, et une petite couronne sur la tête; elle avait aussi à la main un précieux vase d'argent, qui était doré, fait

avec beaucoup d'art en forme de cor de chasse, et plein. Elle présenta cette corne au comte, et le pria de boire à même pour se rafraîchir.

Lorsque le comte eut pris des mains de la jeune fille cette corne d'argent doré, levé le couvercle et regardé dedans, la boisson qu'elle contenait et qu'il secoua ne lui plut pas; il la rendit à la jeune fille sans y toucher. La jeune fille lui dit alors: « Mon cher seigneur! buvez et fiez-vous à ma foi; cela ne vous fera aucun mal, mais au contraire beaucoup de bien. » Elle ajouta même que si lui, le comte, buvait de cette boisson, lui, le comte Otto et les siens, et dans la suite toute la maison d'Oldenburg s'en trouveraient bien, et que leur territoire s'accroîtrait et prospérerait. Si, au contraire, il ne voulait point ajouter foi à ses paroles et boire, à l'avenir toute la maison des comtes d'Oldenburg resterait désunie. Le comte ne donna aucune attention à ce discours, et en homme prudent il se méfia de cette boisson; mais il garda la corne d'argent doré à la main, la secoua, et la vida derrière lui; quelques gouttes du contenu tombèrent sur son cheval blanc, et à tous les endroits mouillés, le poil fut enlevé. Quand la jeune fille vit cela, elle redemanda sa corne; mais le comte s'en alla bien vite de la montagne, emportant la corne qu'il avait à la main;

lorsqu'il se retourna, la jeune fille était rentrée dans la montagne. Dans la frayeur que lui causa cette apparition, il piqua des deux et courut à toute bride rejoindre ses compagnons de chasse; il leur raconta ce qui s'était passé, leur montra la corne d'argent doré, et l'emporta avec lui à Oldenburg. Cette corne, qui était tombée entre ses mains d'une manière si merveilleuse, a toujours été conservée, comme un objet d'un prix infini, tant par lui que par tous les seigneurs de la même maison qui gouvernèrent après lui.

FRÉDÉRIC D'OLDENBURG.

Chronicon Rastedense, ap. Meibom., II, p. 90-91. — *Fridericus Leomachus*, pièce de théâtre de GRYPHIANDER, 1609. — MOELEMAN, *de Certamine Friderici cum Leone. Hafn.*, 1749. — DREYER, *Misc.*, p. 69.

Le comte Huno d'Oldenburg était un pieux et honnête homme. Lorsque, de son temps, l'empereur convoqua une grande assemblée de princes dans la ville de Gosslar, Huno, qui était tout entier à Dieu et aux œuvres pieuses, négligea de s'y rendre. Alors d'infâmes flatteurs le calomnièrent et l'accusèrent de conspirer contre l'empire; l'empereur, s'en rapportant

au jugement de Dieu, le condamna à combattre contre un énorme et terrible lion. Huno se rendit avec Frédéric, son jeune fils, à la cour de l'empereur, et Frédéric osa combattre avec le monstre. Le père et le fils implorèrent l'assistance de Dieu, et firent vœu de fonder un riche couvent en l'honneur de la sainte Vierge Marie, s'ils étaient victorieux. Frédéric fit faire un homme de paille, l'arma comme un homme, et le présenta adroitement au lion, l'épouvanta par ce stratagème, et remporta la victoire sans recevoir aucune blessure. L'empereur embrassa le héros, lui fit présent de sa ceinture et de son anneau, et lui donna en fief beaucoup de terres de l'empire. — Les Frisons ont célébré cet exploit par des chants.

LES NEUF ENFANS.

Halems *Schriften. Münster,* 1803, part. I. — *Miscell. für neue Weltkunde*, 1811, n. 11.

A Mœllenbeck, couvent situé sur le Weser, on montre la statue en bois d'une sainte qui porte une église dans ses bras. La tradition raconte ce qui suit : Un jour le comte Uffo revenait, après une longue absence, dans sa pa-

trie; il rêva en route qu'Hilburg, sa femme, avait, dans cet intervalle, mis au monde neuf enfans. Effrayé, il accéléra son voyage, et Hildburg vint toute joyeuse au-devant de lui, en lui disant : « Je te croyais mort; mais je ne suis pas restée seule; j'ai mis au monde neuf filles, qui toutes se sont vouées à Dieu. » Uffo répondit : « Tes enfans sont aussi les miens; je veux les doter. » Mais ces neuf filles étaient neuf églises que la pieuse comtesse avait fait bâtir. Le couvent de Mœllenbeck était du nombre.

ANNABERGA DE THURINGE.

Grégoire de Tours, III, 4.

Dans la Thuringe dominaient trois frères, Baderich, Hermenfried et Berthar. Hermenfried tua le plus jeune, à l'instigation d'Amalaberga, sa femme, fille de Théodorich, roi des Francs Elle ne s'en tint pas là; elle l'engagea aussi à se défaire de l'aîné, et voici comment elle s'y prit pour faire naître la guerre entre les deux frères. Lorsqu'un jour son mari vint pour se mettre à table, la table n'était couverte qu'à moitié; il demanda ce que cela signifiait. « Celui qui n'a que la moitié d'un royaume, lui dit-elle,

doit aussi se contenter d'une table à moitié couverte. »

IRMENFRIED, IRING ET DIETERICH.

WITICHIND, *Gesta Saxonum*, lib. I. — *Cf.* ROTHE *ap.* MENKEN, 1644-1650. — ABBAS URSPERGENSIS, p. 201-204.

Le roi de France Hugo (Chlodwig) ne laissa pas d'autre héritier légitime qu'une fille, nommée *Amelberg*, qui était mariée à *Irmenfried*, roi de Thuringe. Mais les Francs choisirent pour roi son bâtard *Dieterich*. Celui-ci envoya un messager à Irmenfried, pour lui demander paix et amitié; Irmenfried reçut le messager avec de grands honneurs, et l'invita à rester quelque temps à sa cour. Mais la reine de Thuringe, qui pensait que le royaume de France lui appartenait de droit et que Dieterich n'était que son sujet, appela près d'elle *Iring*, le conseiller du roi, et le pria de dire à son mari de ne point se compromettre avec le messager d'un sujet. Or, cet Iring était fort et hardi dans l'action, prudent et fin dans le conseil, et il réussit à détourner le roi de la paix avec Dieterich, contrairement à l'avis de tous les autres. En conséquence Irmenfried chargea l'envoyé de répondre à son maître « qu'il devait songer à conquérir sa li-

berté avant d'aspirer à un royaume. » A quoi l'envoyé répondit : « J'aimerais mieux te donner ma tête que d'avoir entendu de ta bouche une semblable parole ; je sais bien qu'elle fera couler à flots le sang des Francs et des Thuringiens. »

Lorsque Dieterich reçut ce message, il entra en fureur, marcha avec une puissante armée contre la Thuringe et trouva son beau-frère qui l'attendait près de *Runibergun*. Le premier et le second jour, on se battit sans que la victoire se décidât pour aucun des deux partis ; mais le troisième jour, Irmenfried perdit la bataille et s'enfuit avec les débris de son armée dans sa ville de *Schiding*, située sur la rivière d'Unstrut.

Alors Dieterich rassembla ses généraux. L'un d'eux, *Waldrich*, fut d'avis qu'après avoir enterré les morts et soigné les blessés, on retournât chez soi avec le reste de l'armée, qui ne suffisait pas pour continuer la guerre. Mais le roi avait un serviteur fidèle et expérimenté qui lui donna un conseil différent, et dit que la persévérance était la plus belle et la plus noble chose, et que les ancêtres l'avaient toujours ainsi pensé ; qu'il ne fallait pas quitter le pays conquis et donner aux vaincus le temps de se relever. « Ils peuvent, ajouta-t-il, devenir dangereux par de nouvelles alliances ; maintenant nous les tenons seuls. » Cet avis parut au roi le

meilleur, et il fit dire aux *Saxons*, par des envoyés, que s'ils lui aidaient à se rendre maître des Thuringiens, leurs anciens ennemis, il s'engageait à leur donner, pour toujours, leur royaume et leurs terres. »

Les Saxons n'hésitèrent pas un instant; ils lui envoyèrent neuf généraux, chacun à la tête de mille hommes, dont les corps robustes, les mœurs, les armes et le costume causèrent, par leur étrangeté, un grand étonnement aux Francs. On alla camper, après midi, dans les prairies qui bordent la rivière, et le lendemain matin, l'assaut fut donné à la ville; des deux côtés on fit des prodiges de valeur, les Thuringiens pour défendre la patrie, les Saxons pour conquérir le pays. Dans cette extrémité, Irmenfried envoya Iring offrir au roi des Francs des trésors et sa soumission afin d'obtenir la paix. Les conseillers de Dieterich, gagnés par l'or, furent d'avis de tout accorder, attendu que les Saxons seraient des voisins très dangereux, s'ils devenaient maîtres de la Thuringe; ainsi le roi promit que le lendemain il recevrait son beau-frère et congédierait les Saxons. Iring resta dans le camp des Francs et envoya à son maître un messager pour tranquilliser la ville; lui-même voulait veiller à ce que la nuit, qui porte conseil, ne vînt rien changer aux dispositions du roi.

Lorsque les citoyens furent certains que la paix allait leur être rendue, un d'entre eux sortit avec son épervier pour lui chercher de la nourriture sur le bord de la rivière. Mais il arriva que l'oiseau, mis en liberté, vola de l'autre côté de l'eau et fut pris par un Saxon. Le Thuringien le réclama, le Saxon ne voulut pas le rendre. Le Thuringien lui dit : « Si tu me rends mon oiseau, je te découvrirai quelque chose qui sera très utile à toi et à tes camarades. » Le Saxon lui répondit : « Parle, si tu veux avoir ce que tu demandes ! — Eh bien ! sache, reprit le Thuringien, que les rois ont fait la paix et qu'ils ont le projet de vous prendre demain matin dans le camp et de vous massacrer ! » Quand il l'eut encore une fois sérieusement assuré du fait et qu'il lui eut conseillé de fuir, le Saxon lâcha aussitôt l'épervier et courut annoncer à ses compagnons ce qu'il venait d'apprendre.

Or, comme à cette nouvelle ils étaient tous plongés dans la plus grande perplexité et ne savaient quel parti prendre, tout à coup un vieillard, nommé *Hathugast*, qui jouissait de la vénération de tous les Saxons, saisit leur étendard sacré (il représentait un lion, un dragon et un aigle volant par-dessus), et leur dit : « Jusqu'à présent j'ai vécu parmi les Saxons et je ne les ai jamais vus fuir ; c'est pourquoi aujourd'hui en-

core rien ne pourra m'obliger à faire ce que je n'ai point appris. Si je ne puis vivre plus longtemps, eh bien! je serai heureux de périr avec mes amis; ceux de nos compagnons qui gisent sans vie sur ce champ de bataille, me sont un exemple de l'antique vertu; car ils ont mieux aimé mourir que de reculer devant l'ennemi En conséquence, je suis d'avis que cette nuit nous nous emparions de la ville pendant qu'elle est dans la sécurité. »

A la nuit tombante, les Saxons pénétrèrent dans la ville par les murailles non gardées, mirent à mort tous les hommes faits et n'épargnèrent que les enfans; Irmenfried s'enfuit avec sa femme et ses enfans et une suite peu nombreuse. La bataille se livra le 1er octobre. Les Francs applaudirent à la victoire des Saxons, les reçurent avec bienveillance et leur abandonnèrent le pays à tout jamais. Dieterich fit traîtreusement rappeler le roi fugitif, et finit par engager Iring, par de fausses promesses, à tuer son maître. Lorsqu'Irmenfried revint faire sa soumission à Dieterich, Iring se trouva là et tua son propre maître. Aussitôt le roi le bannit loin de ses yeux et hors du royaume, comme un monstre qu'un crime si abominable devait rendre odieux à tous les hommes. Mais Iring s'écria : « Avant de partir, je veux venger mon maître. » Il tira son

épée et tua le roi Dieterich; puis il mit le cadavre de son maître sur celui de Dieterich, afin que celui qui, vivant, avait vaincu, eût le dessous, étant mort; il s'ouvrit ensuite un passage avec son épée et s'enfuit.

La renommée d'Iring est si grande, que la voie lactée qu'on aperçoit au ciel s'appelle de son nom *Irings Strasse* (*la route d'Iring*).

LA CHASSE DANS LA FORÊT D'UN AUTRE.

BANGE, *Thür. Chron.*, f. 43-44. — *Altes Volkslied von der Frau von* WEISSENBURG, WUNDERHORN, I, 242. — ROHTE, *loc. laud.*, 1672-1673. — GERSTENBERGER, *loc. laud.*, p. 114-115. — WINKELMANN, VI, 201-203.

Frédéric, comte palatin de Saxe, faisait sa résidence en Autriche, près de la Thuringe, dans son beau château de Weissenburg sur l'Unstrut. Son épouse était née margrave de Stad et de Salzwedel, et s'appelait Adelheid; c'était une jeune et jolie femme; il n'en eut pas d'enfans. Mais elle avait des liaisons secrètes avec Louis, comte de Thuringe et de Hesse; et, égarée par l'amour qu'elle avait pour lui, elle tâchait de trouver quelque moyen de quitter son vieux mari, pour vivre avec le jeune comte son amant. Alors ils convinrent tous les deux de tuer le

margrave de la manière suivante: Louis devait, le jour fixé, entrer dans les forêts et domaines de son maître, dans le bois dit *les Riz* (die Reissen), près de Schipplitz, et y chasser, sans être venu préalablement saluer et demander la permission; elle, de son côté, engagerait son mari à lui défendre la chasse; alors il pourrait épier le moment et en profiter. Le comte, séduit par le diable et par la beauté de sa jeune maîtresse, consentit à tout. Lorsque le jour fixé pour le meurtre fut arrivé, la margrave fit préparer un bain, y fit mettre son mari, et fut près de lui aux petits soins. Cependant arriva le comte Louis; il fit résonner son cor, aboyer ses chiens, et chassa non seulement sur les terres du comte palatin, mais encore jusque devant sa porte. Dame Adelheid courut alors trouver Frédéric dans son bain, et lui dit : « Des étrangers chassent insolemment sur tes terres; tu ne dois jamais le souffrir, mais au contraire réprimer sévèrement toute atteinte à la franchise de tes domaines. «Le margrave entra en fureur, sortit du bain, jeta à la hâte son manteau sur sa chemise de bain, et monta sur son cheval sans armes défensives ni offensives. Quelques domestiques seulement et quelques chiens le suivirent dans la forêt; quand il aperçut le comte, il le gourmanda par de dures paroles; celui-ci se re-

tourna et lui passa un épieu au travers du corps; il tomba de son cheval et resta mort sur la place. Louis continua son chemin; les domestiques portèrent le cadavre au château, et pleurèrent beaucoup leur vieux maître. La comtesse se tordit les mains, s'arracha les cheveux, enfin joua la douleur d'une manière à fendre le cœur, afin d'éloigner d'elle tout soupçon. Frédéric fut enterré sur le lieu du meurtre, et on y érigea une croix de pierre que l'on voit encore aujourd'hui. D'un côté est gravé un épieu, de l'autre l'inscription latine suivante : *Anno Domini* 1065 *hic exspiravit palatinus Fridericus, hastâ prostravit comes illum dùm Ludovicus.* Avant que l'année fut expirée, le comte Louis emmena Adelheid dans son château de Schauenburg, et l'épousa.

COMMENT LOUIS S'APPROPRIA WARTBURG (1).

Bange, *Thür. Chron.*, p. 44-45. — Gerstenberger, *loc. laud.*, p. 118-119. — Rohte, *loc. laud.*, 1674-1675.

Lorsque l'évêque de Mayence baptisa Louis, nommé le Sauteur (Springer), il lui fit présent de tout le pays qui appartenait au couvent, depuis

(1) Voy. une tradition semblable sur Constantin et Byzance. *Cod. pal.*, 361, fol. 63. *B.*

la Hœrsel jusqu'à la Werra. Mais Louis, lorsqu'il eut atteint son âge, bâtit Wartburg près d'Eisenach, et l'on dit que ce fut à l'occasion suivante : Il était une fois sorti à cheval pour aller chasser dans les montagnes, et il poursuivit une pièce de gibier jusqu'à la Hœrsel près de Nidereisenach, sur la montagne où est aujourd'hui Wartburg. Là, Louis *attendit* (*wartete*), ses domestiques et serviteurs ; la montagne lui plut par son aspect pittoresque et sa position forte ; elle offrait également assez d'espace pour recevoir de vastes constructions. Dès lors il rêva nuit et jour aux moyens de se l'approprier ; car elle n'était pas à lui et dépendait de Mittelstein (1), propriété des seigneurs de Frankenstein. Il imagina une ruse, prit avec lui beaucoup de monde, et, une nuit, fit porter dans des corbeilles et répandre sur la montagne une grande quantité de terre prise dans ses domaines ; il se rendit ensuite à Schœnburg, conclut une alliance de sûreté (Burgfrieden, paix du château), et se mit à bâtir de force sur cette montagne. Les seigneurs de Frankenstein l'accusèrent devant l'empereur de s'être emparé injustement et par

(1) Mittelstein, pierre du milieu, ainsi nommée, parce qu'elle sert de ligne de démarcation entre la Hesse, la Thuringe, la Franconie, Buch et Eichsfeld.

force d'un terrain qui leur appartenait. Louis répondit qu'il bâtissait sur ses terres; que c'était une dépendance de ses domaines, et qu'il voulait maintenir son droit. Le tribunal prononça que s'il pouvait prouver, par le témoignage de douze personnes respectables, qu'il avait effectivement des droits sur ce terrain, la jouissance lui en serait laissée. Alors il prit avec lui douze chevaliers, et se rendit avec eux sur la montagne; là, ils tirèrent leurs épées, les enfoncèrent dans la terre (dans celle que Louis y avait fait apporter) et jurèrent que le comte bâtissait sur son bien et que la surface du sol avait appartenu depuis longues années aux terres et domaines de la Thuringe. De cette manière la montagne lui resta, et le nouveau château qu'il y fit bâtir fut nommé *Wartburg* (*le château de l'Attente*), parce qu'il avait, dans ce même endroit, *attendu* ses domestiques.

LOUIS LE SAUTEUR.

Bange, *Thür. Chron.*, f. 48-49. — Winkelmann, VI, 210. — Rohte, 1675-1676. — Gerstenberger, p. 183-186.

Les frères et amis du margrave Frédéric accusèrent Louis, landgrave de Thuringe et de

Hesse, devant l'empereur au sujet du meurtre que la beauté de la margrave lui avait fait commettre, et ils obtinrent la permission de l'arrêter partout où ils pourraient le rencontrer. Il fut surpris au couvent de Magdeburg et conduit sur le Gibichenstein, près de Halle sur la Saal, où on le tint plus de deux ans prisonnier, mais sans fers, dans un cachot de pierre. Ayant compris fort bien qu'il ne pouvait pas en sortir en vie, il invoqua Dieu et fit vœu de bâtir une église en l'honneur de saint Ulrich, dans sa ville de Sangerhausen, nouvellement achetée, si, dans ce péril extrême, il éprouvait le secours du ciel. Comme l'excès de sa douleur l'empêchait de boire et de manger, il était devenu malade; il demanda alors à faire son testament, avant que l'empereur arrivât dans le pays et le fît mettre à mort. Sous ce prétexte, il fit mander un de ses serviteurs secrets, auquel il donna ses instructions pour que, le lendemain à midi, il vînt avec deux chevaux au pied du bâtiment qui donnait sur la Saal, et l'attendît. Or, il avait toujours près de lui dans la prison six hommes respectables qui le gardaient. Lorsque le moment convenu approcha, il se plaignit du froid; il mit, afin d'avoir plus chaud, plusieurs habits l'un sur l'autre, et fit tout doucement plusieurs tours dans la chambre. Les gardiens

pour se désennuyer, jouaient au trictrac; ils ne firent pas grande attention à toutes ses allées et venues. Cependant il vit en bas son serviteur qui l'attendait avec deux chevaux; aussitôt il courut à la fenêtre et s'élança du haut du bâtiment dans la Saal.

Le vent, qui le soutint un peu, l'empêcha de tomber trop lourdement dans l'eau; le domestique nagea vers lui avec le cheval qui lui était destiné. Le landgrave s'élança sur son dos, se débarrassa d'une partie de ses vêtemens que l'eau avait pénétrés, et courut sur son blanc coursier, qu'il appelait le cygne, jusqu'à Sangerhausen. C'est à cause de ce saut qu'il fut surnommé le Sauteur. Il remercia Dieu, et, comme il l'avait promis, bâtit une belle église. Dieu fit descendre sa grâce dans le cœur de Louis et de sa femme, qui se repentirent de leurs péchés et firent pénitence.

REINHARTSBRUNN.

Bange, f. 49-50. — Rohte, 1677-1678.

Lorsque le landgrave Louis alla à Rome, et que le pape lui imposa une pénitence pour ses péchés et ceux de sa femme, il lui fut ordonné de se

retirer du monde, et de bâtir une église en l'honneur de la Vierge, et de saint Jean qui se tint avec elle au pied de la croix le jour du Vendredi-Saint. Il retourna donc dans son pays, remit le gouvernement entre les mains de son fils, et chercha un emplacement commode pour bâtir. Or, un jour qu'il se rendait à cheval de Schœnberg à Wartburg, il trouva un potier assis près d'une grande fontaine. Le comte apprit de lui et aussi de plusieurs autres paysans de Fricherode que, toutes les nuits, ils voyaient briller deux belles lumières, l'une à l'endroit où est le monastère, l'autre à la place qu'occupe la chapelle de Saint-Jean. Alors le comte se rappela sa promesse, et jugea que Dieu, par l'apparition de ces deux lumières, indiquait le lieu où il voulait avoir son église; en conséquence, il fit aussitôt déblayer le terrain et couper les arbres, et il consulta l'évêque d'Halberstadt sur le plan de la construction. Quand l'édifice fut achevé, il le nomma du nom du potier, et à cause de la fontaine, *Reinhartsbrunn* (*Fontaine de Reinhart*). C'est là que sont enterrés la plupart des anciens landgraves de Hesse et de Thuringe.

LE LANDGRAVE DURCI A LA FORGE.

Rohte, *loc. laud.*, 1683-1684. — Bange, *Thür. Chron.*, f. 60-61. — Gerstenberger, p. 152-154. — Koch, *Beschreib. der Wartburg*, p. 22. — Winkelmann, VI, 228-229. — *Cf.* Kinderling, *Untersuchung dieser Fabel in der Odina. Breslau*, 1812, p. 140-151.

A Ruhla, dans la forêt de Thuringe, il y a une très ancienne forge, et, depuis un temps immémorial, on avait coutume de dire proverbialement d'un homme sévère, inflexible : il a été durci à la forge de Ruhla.

Louis, landgrave de Hesse et de Thuringe, était, au commencement, un seigneur très doux, trés faible et très mou avec tout le monde; les gentilshommes, ses vassaux, n'en devinrent que plus insolens, et ils méprisèrent et sa personne et ses ordres; ils opprimaient impunément les pauvres sujets et leur imposaient taxe sur taxe. Or, il arriva qu'une fois, le landgrave, chassant à cheval dans la forêt, rencontra une fauve, et la poursuivit si loin qu'il s'égara et fut surpris par la nuit. Alors il aperçut du feu à travers les arbres ; il se dirigea de ce côté et arriva à Ruhla devant une forge. Le prince était vêtu de méchans habits; il avait son cor de chasse pendu à son cou. Le forgeron lui demanda qui il était. « Veneur du landgrave, ré-

pondit-il. — Fi du landgrave! reprit le forgeron; quiconque prononce son nom devrait à chaque fois s'essuyer la bouche! Le pitoyable seigneur que ce landgrave! » Louis se tut, et le forgeron lui dit enfin : « Je veux te donner l'hospitalité pour aujourd'hui; tu trouveras là, sous le hangar, du foin pour la litière de ton cheval et pour ton lit; contente-toi de cela; car, à cause de ton maître, je ne veux point te mieux traiter. » Le landgrave se retira à l'écart, et ne put dormir. Toute la nuit, le forgeron travailla, et quand il frappait sur le fer avec le gros marteau, il disait à chaque coup : « Puisse le landgrave devenir dur, devenir dur comme ce fer! » Puis il le maudissait, et disait : « Maître méchant et sans entrailles! à quoi es-tu bon pour les pauvres gens? Ne vois-tu pas que tes conseillers pressurent le peuple et te bravent en face? » Et il raconta tout le long de la nuit toutes les abominations dont les magistrats se rendaient coupables envers les pauvres sujets. « Les sujets se plaignent-ils, il n'y a personne pour leur venir en aide, car le seigneur ne se mêle de rien, les chevaliers se moquent de lui en arrière, l'appellent le landgrave Metz, et le regardent comme tout-à-fait incapable. Notre prince et ses chasseurs font venir les loups dans leurs filets, et ses officiers les *renards rouges*

(les pièces d'or) dans leurs escarcelles. » Voilà les discours que le forgeron tint toute la nuit à ses ouvriers, et quand venaient les coups de marteau, il gourmandait son seigneur et lui disait de devenir dur comme le fer qu'il battait. Il continua ce manége jusqu'au matin; le landgrave n'en perdit pas une parole, et il se grava bien tout cela dans la tête. Depuis ce temps, il devint ferme et sévère de caractère; il essaya de réduire les récalcitrans et les ramener à l'obéissance; mais quelques-uns ne voulurent point le souffrir; ils se liguèrent et résolurent de résister à leur seigneur.

LOUIS LABOURE AVEC SES NOBLES.

Bange, f. 61. — Winkelmann, VI, 230. — Rohte, 1684. — Gerstenberger, p. 242-243.

Lorsque Louis *de Fer* voulut réduire un de ses chevaliers qui s'était révolté contre lui, les autres se réunirent et résolurent de s'y opposer. Il en vint aux mains avec eux près de Raumburg sur la Saal, les battit, les prit et les conduisit au château. Il leur exposa ses raisons et les réprimanda sévèrement en ces termes : « Vous m'aviez juré fidélité, et vous avez violé

votre serment ; je voudrais bien aujourd'hui punir votre déloyauté ; mais si je le fais, on dira peut-être que j'ai tué mes propres vassaux. Si je vous impose des amendes, on ne parlera pas mieux de moi, et si je vous laisse aller impunis, à l'avenir vous ne redouterez point ma colère. » Alors il les prit, les mena dans les champs, et y trouvant une charrue, il y attela quatre des gentilshommes rebelles, laboura avec eux tout un sillon. Ses domestiques dirigeaient la charrue et lui, le fouet et le bâton à la main, faisait marcher l'attelage ; plus d'une fois les gentilshommes fléchirent et tombèrent. Quand le sillon fut labouré, il détela ceux-ci, en attela quatre autres, et laboura ainsi tout une terre comme avec des chevaux ; il fit ensuite marquer cette terre avec de grosses pierres, afin que la mémoire de ce qui venait de se passer fût éternelle. Puis il déclara ce terrain libre, et ordonna que tout malfaiteur, quelque grand qu'il fût, lorsqu'une fois il y aurait mis le pied, y serait libre aussi, et que quiconque porterait atteinte à cette liberté, aurait la tête tranchée. Il nomma ce champ le *Champ des Nobles* (*Edelacker*), puis ramena ses gentilshommes à Raumburg, où il leur fit prêter un nouveau serment de fidélité. Depuis ce temps-là le landgrave fut craint dans tout le pays, et toutes les fois que ceux qui

avaient tiré la charrue entendaient prononcer son nom, ils soupiraient et avaient honte. Le bruit de cette histoire se répandit dans toute l'Allemagne; les uns blâmèrent le seigneur de cette conduite, et lui en voulurent; les autres donnèrent tort aux officiers qui s'étaient montrés si déloyaux; d'autres disaient qu'ils se seraient fait tuer plutôt que de se laisser atteler à la charrue; d'autres enfin rendaient hommage à leur maître qui leur faisait du bien et les aimait. D'autres aussi n'oublièrent point ce traitement et attentèrent en secret et ouvertement à sa vie; mais ceux-là, quand il les saisissait, il les faisait pendre, décapiter, noyer ou mourir sous le bâton; ce qui lui attira beaucoup de secrètes inimitiés parmi leurs enfans et leurs amis; aussi ne sortait-il jamais sans être escorté par ses serviteurs, et sans porter une cuirasse de fer. C'est pourquoi on l'appelait le landgrave de Fer.

LOUIS BATIT UNE MURAILLE.

Bange, f. 62-63. — Winkelmann, VI, 234. — Rohte, 1685.

Une fois le landgrave de Fer conduisit l'empereur Frédéric Rothbart (Barberousse), son beau-frère, à Raumburg, dans son château; là,

l'empereur fut reçu avec beaucoup de cordialité par sa sœur, et il resta quelque temps près d'eux. Or, un matin, étant sorti pour prendre l'air, il se mit à examiner les bâtimens et la situation du château, et, pour mieux voir, monta sur la montagne qui s'étend devant en amphithéâtre. « Votre château, dit-il, me plaît bien, si ce n'est qu'il n'a point de murailles devant la *Kemnate* qui devrait aussi être fortifiée. — Oh ! répondit le landgrave, je m'inquiète peu des murailles, que je ferai bien vite construire aussitôt que j'en aurai besoin. — Combien de temps vous faut-il, dit l'empereur, pour entourer tout ceci d'une bonne muraille? — Moins de trois jours, répondit Louis. » L'empereur se mit à rire, et dit : « Ce serait un vrai miracle, et c'est à peine ce qu'on pourrait faire, si tous les tailleurs de pierre de l'empire d'Allemagne étaient tous ici rassemblés. » La conversation en resta là, parce qu'il était l'heure d'aller se mettre à table. Alors le landgrave donna ordre secrètement à ses secrétaires et serviteurs d'envoyer sans délai des messagers à cheval à tous les comtes et seigneurs de la Thuringe, pour leur dire de se rendre la nuit avec peu de monde, mais avec leurs plus belles armes et dans la meilleure tenue, au château.

L'ordre fut exécuté. Le matin, de bonne

heure, lorsque le jour commençait à poindre, le landgrave Louis donna ses instructions, et tous ses hommes vinrent se ranger sur le bord des fossés, tout autour du château, armés de toutes pièces, couverts d'or, d'argent, de velours, de soie, avec la cotte d'armes, comme lorsqu'on va partir pour le combat; chaque comte ou gentilhomme avait devant lui un valet qui portait son écu, derrière lui un autre valet qui portait son casque; de sorte qu'il était facile de reconnaître et les armes et le cimier de chacun. En un clin-d'œil tous les vassaux furent debous autour des fossés, tenant en main leurs épée et leurs haches nues, et partout où il devait y avoir une tour, il y avait un baron ou un comte avec la bannière. Lorsque Louis eut tout disposé dans le plus profond silence, il alla trouver son beau-frère, et lui dit que la muraille dont il s'était vanté, la veille, d'improviser la construction, était prête. « Vous me trompez, » lui dit Frédéric. Puis il fit le signe de la croix, en cas qu'il eût opéré ce prodige à l'aide de la magie noire. Mais lorsqu'il fut arrivé devant les fossés, et qu'il vit ces brillantes armures, toute cette magnificence de costumes, il s'écria : « Je n'ai jamais vu de ma vie de remparts plus précieux, plus nobles, plus chers et plus solides;

je l'avoue, cher beau-frère, devant Dieu et devant vous; je vous sais un gré infini de m'en avoir montré de cette espèce. »

ON PORTE LE CORPS DE LOUIS.

Bange, f. 64. — Winkelmann, VI, 235. — Rohte, 1686.

En l'année 1173, le landgrave tomba dangereusement malade à Neuenburg; il manda près de lui ses chevaliers qui lui avaient été rebelles, et leur dit : « Je sais que je vais mourir, et que je ne puis pas me relever de cette maladie. C'est pourquoi je vous prie, au nom de votre vie qui vous est chère, de m'enterrer, quand je serai mort, avec tous les honneurs possibles, et de me porter sur vos épaules d'ici jusqu'à Reinhartsborn. » Ils furent obligés de le lui promettre par serment, car ils le craignaient plus que le diable. Lorsqu'il fut mort, ils s'acquittèrent de leur promesse, et le portèrent sur leurs épaules à une distance de plus de dix milles.

QUEL FUT LE SORT DE L'AME DE LOUIS.

Bange, f. 65-66. — Gerstenberger, *loc. laud.*, p. 254-257. — Rohte, 1686-1687.

Lorsque Louis *de Fer* fut mort, son fils, Louis le Doux, eut envie de savoir quel sort avait éprouvé l'âme de son père, et si elle était bien ou mal. Ceci vint à l'oreille d'un chevalier qui était à la cour du prince et qui avait un frère prêtre, très versé dans la magie noire. Le chevalier dit à son frère : « Cher frère, fais-moi, je te prie, le plaisir de savoir du diable ce qu'il est advenu de l'âme du landgrave Louis. » Le prêtre lui dit : « Je le veux bien, si cela doit faire que le nouveau maître vous traite avec plus de bonté. » Le prêtre évoqua le malin esprit, et le questionna sur l'âme de Louis. Alors le diable lui répondit : « Si tu veux me suivre, je te la montrerai. » Le prêtre voulut bien, à condition qu'il le laisserait revenir sain et sauf. Il se mit donc sur le cou du diable qui, en peu de temps, le conduisit au lieu des tourmens. Là, le prêtre vit des supplices de mille espèces qui le firent trembler de tous ses membres. Alors un autre diable demanda à celui-ci : « Qui est celui que tu portes sur ton cou ; jette-le-nous aussi. — C'est notre ami, répondit le premier diable ; je

lui ai juré que je ne lui ferais aucun mal, et que je lui ferais voir l'âme du landgrave Louis. » Aussitôt le diable leva un couvercle de fer rouge et brûlant, qui recouvrait une fosse sur laquelle il marchait; il prit une trompette d'airain, en plaça l'extrémité à l'ouverture de la fosse, et souffla dedans avec une telle force que le monde entier parut au prêtre retentir et trembler. Au bout de quelques instans, après qu'il fut sorti du gouffre beaucoup d'étincelles et de flammes, accompagnées d'une détestable exhalaison de cire bouillante, le landgrave parut devant les yeux du prêtre, et lui dit : « Vois, je suis à présent ici, moi, pauvre landgrave, ton défunt seigneur. Ah ! plût à Dieu que je ne l'eusse jamais été ! C'est à cela que je dois de souffrir d'éternelles peines. » Le prêtre lui dit : « Seigneur, je suis envoyé ici par votre fils, afin de pouvoir lui dire ce que vous êtes devenu, et s'il n'y a point quelque moyen de vous secourir. » Alors Louis répondit : « Ce que je suis devenu, tu le vois ; sache néanmoins que si mes enfans rendaient jamais aux maisons de Dieu, aux couvens et à d'autres personnes leur bien que je leur ai pris injustement et par violence, ce serait pour mon âme un grand soulagement. » Le prêtre lui dit : « Ils ne me croiront pas, si je leur dis cela. » Alors il lui dit, comme preuve irrécusable, une

chose que personne ne savait qu'eux. Le landgrave fut ensuite replongé dans sa fosse, et le diable reconduisit le prêtre dehors; il était si pâle et si blême qu'on le reconnut à peine en le revoyant. Il rapporta aux fils du landgrave les paroles que leur père lui avait dites et le signe auquel ils devaient en reconnaître la vérité; mais cela fut peu utile à son âme, car ils ne voulurent pas restituer le bien. Dans la suite, le prêtre résigna ses fiefs, et se fit moine à Volkeroda.

LA GUERRE DE WARTBURG.

Jo. Rohte, *Chronicon Thüring. ap. Menken*, II, 1697-1700. — Vie de sainte Elisabeth en vieux vers allemands, *ibidem*, 2035-45. — *Chronica pontificum et archiepisc. Magdeburgens*, dans Wagenseil et Tenzel. — Gerstenberger, *Thüring. Chronik, apud Schminke*, I, 277-286.

En l'année 1206, six chanteurs pleins de vertu et de raison se donnèrent rendez-vous au château de Wartburg, près d'Eisenach, et y composèrent les chants qu'on appela dans la suite « la guerre de Wartburg. » Les noms de ces maîtres chanteurs étaient Henri Schreiber, Walter de Vogelweide, Reimar Zweter, Wolfram d'Eschenbach, Biterolf et Henri d'Ofterdingen. Le soleil et le jour furent le sujet de cette lutte poétique;

la plupart comparèrent Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse, au jour, et le mirent au-dessus de tous les princes. Le seul Ofterdingen éleva encore plus haut Léopold, duc d'Autriche, et le compara au soleil. Or, les maîtres chanteurs étaient convenus entre eux que celui qui succomberait dans cette lutte du chant, perdrait la vie; et Stempfel le bourreau devait se tenir tout prêt, avec la corde, pour le pendre aussitôt. Henri d'Ofterdingen chanta avec prudence et habileté; mais à la fin les autres lui furent supérieurs et l'embarrassèrent par des paroles perfides, parce qu'ils étaient bien aises, par jalousie, de l'écarter de la cour de Thuringe. Il se plaignit alors qu'on lui avait présenté des dés pipés pour jouer. Les cinq autres appelèrent Stempfel et lui donnèrent ordre de le pendre à un arbre; mais Henri s'enfuit auprès de la landgrave Sophie, et se cacha sous son manteau; de sorte qu'ils furent obligés de le laisser en repos. Il leur demanda un délai d'un an pour aller dans la Hongrie et la Transylvanie, chercher maître Clingsor, promettant de s'en rapporter entièrement au jugement qu'il prononcerait sur leur lutte poétique. Ce Clingsor était alors le plus célèbre troubadour de l'Allemagne; la landgrave ayant accordé sa protection à Henri, tous les autres consentirent à ce qu'il demandait.

Henri d'Ofterdingen partit; il alla d'abord trouver le duc d'Autriche, et, muni d'une lettre de recommandation de sa main, se rendit auprès du troubadour, lui exposa le motif de son voyage, et lui chanta ses vers.

Clingsor les loua beaucoup, et lui promit de se rendre avec lui dans la Thuringe pour mettre d'accord les rivaux de chant. Cependant le temps s'écoula au milieu des divertissemens de toute espèce, et le délai qu'on avait accordé à Henri était déjà près d'expirer, que Clingsor n'avait encore fait aucun préparatif pour le voyage. Henri commença à s'inquiéter, et il lui dit : « Maître, je crains que vous ne me laissiez dans l'embarras, et qu'il ne me faille bientôt reprendre tristement tout seul le chemin de la Thuringe; dans ce cas, je suis déshonoré, et jamais je ne remettrai les pieds dans ma patrie. » Clingsor répondit : « Sois tranquille, nous avons d'excellens chevaux et une voiture légère; nous aurons bientôt fait le chemin. »

Henri, tourmenté par mille inquiétudes, ne pouvait dormir; Clingsor lui donna, ce soir-là, une boisson qui le plongea dans un profond sommeil. Il le plaça ensuite dans une couverture de cuir, s'y mit lui-même, et dit aux esprits qui le servaient de le conduire promptement à Eisenach et de l'arrêter dans la meilleure hôtellerie.

On obéit, et avant que le jour parût, ils étaient à Helgreven-Hof. Henri, réveillé le matin par un bruit de cloches qu'il reconnut, s'écria : « Il me semble que j'ai déjà entendu ce son-là, et je croirais presque être à Eisenach. — Ton rêve est vrai, lui dit son compagnon. » Henri se leva, regarda autour de lui, et s'aperçut bientôt qu'il était réellement en Thuringe. « Dieu soit loué, dit-il, de ce que nous sommes ici ; je reconnais Helgreven-Haus (l'auberge d'Helgreven) ; je vois ici la porte Saint-Georges, et le monde qui attend qu'elle s'ouvre pour aller aux champs. »

Bientôt l'arrivée des deux hôtes fut connue au château de Wartburg ; le landgrave ordonna de recevoir ce troubadour étranger avec les plus grands honneurs, et de lui porter des présens. Lorsqu'on demanda à Henri d'Ofterdingen ce qui lui était arrivé, et où il était allé, il répondit : « Hier, je me suis endormi en Transylvanie, et aujourd'hui j'étais ici avant matines ; comment cela s'est-il fait ? Je n'en sais rien. » Quelques jours se passèrent avant que les troubadours dussent chanter, et Clingsor les juger. Un soir il était assis dans le jardin de son hôtellerie, et occupé à regarder attentivement les étoiles ; on lui demanda ce qu'il voyait dans le ciel. « Sachez, dit Clingsor, que cette nuit il va naître une fille au roi de Hongrie ; elle sera belle,

vertueuse et sainte, et elle épousera le fils du landgrave. »

Lorsque cette nouvelle eut été apportée au landgrave Hermann, il s'en réjouit, manda Clingsor près de lui à Wartburg, lui rendit de grands honneurs et l'invita à sa table de prince. Après le repas, il se rendit à Richterhaus (Ritterhaus) où les chanteurs étaient réunis, et il voulut relever Henri d'Ofterdingen de sa condamnation. Clingsor et Wolfram luttèrent l'un contre l'autre d'habileté à chanter; mais Wolfram déploya tant de délicatesse et de vivacité que l'illustre maître ne put le surpasser. Clingsor appela un des esprits qui le servaient, et celui-ci arriva sous la figure d'un jeune adolescent : « Je suis fatigué de chanter, dit Clingsor à Wolfram; mon valet que voici va prendre ma place pour un instant et lutter avec toi. » Alors l'esprit commença à chanter; il chanta la naissance du monde, et alla jusqu'au temps de la Grâce. Wolfram, après lui, choisit pour sujet la divine naissance du Verbe éternel, et quand il en vint à parler du changement du pain et du vin, le diable fut forcé de se taire et de se retirer. Clingsor, qui n'avait pas perdu une syllabe et qui avait entendu avec quelles paroles savantes il avait chanté le mystère divin, commença à croire que Wolfram, lui aussi,

était un savant. Ensuite on se sépara. Wolfram était logé chez Titzel Gottschalk, vis-à-vis du marché au pain dans le centre de la ville. La nuit, pendant qu'il dormait, Clingsor lui envoya de nouveau son diable pour le mettre à l'épreuve, et savoir s'il était un savant ou seulement un novice; mais Wolfram n'était instruit que dans les choses de Dieu; il était simple et étranger à toute autre science. Le diable lui chanta un morceau sur les étoiles du ciel, et lui proposa des questions que le maître ne put résoudre; et, comme il gardait le silence, le diable se mit à rire aux éclats, puis il écrivit avec son doigt sur les pierres de la muraille, comme si elles eussent été une pâte molle et sans consistance : « Wolfram, tu es un schnipfenschnapf novice! » Après quoi le diable s'en alla; mais l'inscription resta sur la muraille. Comme les gens venaient en foule pour voir le prodige, le maître de l'hôtel, contrarié, fit enlever, puis jeter dans l'Horsel la pierre de la muraille. Clingsor, après avoir terminé le différend, prit congé du landgrave, et, chargé de riches présens, s'en retourna dans son pays, comme il en était venu, avec ses valets et dans sa couverture de cuir.

LE DOCTEUR LUTHER, A WARTBURG.

BERKENMEYER, p. 671. — Tradition orale.

Le docteur Luther était à Wartburg et traduisait la Bible. Le diable ne voyait pas cela avec plaisir, et il aurait volontiers détruit le saint livre; mais, comme il allait l'essayer, Luther saisit l'écritoire et la jeta à la tête du malin. On montre encore aujourd'hui la chambre et la chaise où Luther était assis, et, sur la muraille, la tache que fit l'encre en se répandant.

MARIAGE DES ENFANS LOUIS ET ÉLISABETH.

GERSTENBERGER, *loc. laud.*, p. 281-287-289.

Maître Clingsor, étant à Wartburg, la nuit où naquit Elisabeth de Hongrie, avait lu dans les étoiles qu'elle épouserait le jeune Louis de Thuringe. Or, en l'année 1211, le célèbre landgrave Hermann envoya au roi de Hongrie une magnifique ambassade, composée d'hommes et de femmes, avec mission de lui demander la main de sa fille Elisabeth pour son fils Louis qui l'attendait en Thuringe. Les envoyés partirent gaiement à cheval et en voitures; dans tous les

pays qu'ils traversèrent, ils furent magnifiquement hébergés, et lorsqu'ils entrèrent en Hongrie, le roi et la reine leur firent l'accueil le plus aimable. André était un homme bon et simple; mais la reine aimait le faste; elle para sa fille pour le voyage, la chargea d'or et d'argent, et l'envoya en Thuringe dans un berceau d'argent, avec une baignoire d'argent, des anneaux d'or, de précieuses couvertures de pourpre et de soie, des draps de lit, des bijoux, bref, avec un trousseau complet. Elle ajouta à tout cela plusieurs mille marcs d'or, en attendant que sa fille fût grande; elle fit aussi de riches présens aux messagers, et fit dire au landgrave de vivre en paix. Lorsqu'Elisabeth arriva en Thuringe avec sa nourrice, elle avait quatre ans, et Louis, son prétendu, en avait onze. Elle fut reçue en grande pompe, et conduite à Wartburg où elle fut élevée avec le plus grand soin, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint tous les deux l'âge de se marier. Si l'on voulait raconter la sainte vie de cette Elisabeth et les miracles qu'elle a faits dans la Hesse et dans la Thuringe, à Wartburg et à Marburg, on aurait de quoi faire un très gros livre.

HENRI L'ENFANT, DE BRABANT.

Tradition popul. de la Thuringe, voy. BRANDES, *Einfl. und wirk. des Zeitgeistes, erste Abth. Hannover* 1810, p. 164. — *Thüring. Chronik in* SENKENBERG, sect. III, 330. — SPANGENBERG, *Sæchs. Chronik. Francf.*, 1585, p. 446. — BANGE, *Thüring. Chronik*, f. 99-100. — WINKELMANN, *Hessise. Chronik*, p. 286-287. — ROHTE, *Chronik ap.* MENKEN, *loc. laud.* 1738-1742.

Lorsqu'après la mort du landgrave et roi Henri (1), la branche mâle thuringienne-hessoise se fut éteinte, il s'éleva au sujet de la succession de longs démêlés qui finirent par amener la Thuringe et la Hesse à se déchirer mutuellement. Toute la Hesse se déclarait pour Sophie, fille de sainte Elisabeth, mariée au duc de Brabant, et reconnaissait son fils, nommé Henri l'Enfant (né en 1244), pour son souverain légitime. Le margrave de Misnie, de son côté, réclamait le pays, comme lui revenant de droit après la mort du roi Henri, son oncle, et il marcha contre la Thuringe à la tête d'une armée. Alors la guerre et le pillage désolèrent tout le pays, et lorsque le margrave eut pris Eisenach, il fit, dit-on, saisir et précipiter du haut du

(1) Il était frère du landgrave Louis; il avait fort maltraité sainte Elisabeth, sa veuve, et, si l'on en croit la tradition, fait empoisonner Hermann, son fils unique.

rocher, sur lequel est bâti Wartburg, un homme qui avait tenu pour le parti hessois, et cet homme, en tombant, cria de toutes ses forces : « Oui, la Thuringe appartient à l'Enfant de Brabant ! »

Sophie partit de la Hesse, et vint se présenter devant Eisenach. Comme les portes en étaient fermées, et qu'on ne voulait point les ouvrir, elle prit une hache, et frappa sur la porte Saint-Georges un si vigoureux coup, que deux siècles après on en voyait encore la marque.

Les chroniques racontent que cet homme était un bourgeois d'Eisenach, nommé Welspeche; que, pour le punir de ce qu'il était contraire au margrave de Misnie, on le précipita deux fois du haut de la citadelle dans la ville, sans qu'il se fît aucun mal; mais qu'enfin, comme il persistait toujours dans son opposition, il fut précipité une troisième fois et perdit la vie.

LE GANT DE SOPHIE.

Imhof, *Chroniques manuscrites de la Hesse et de la Thuringe*, f. 33 et dans les *Selecta de* Senkenberg, III, 325-328. — *Cf. Hist. Thuring. ap. Pistor*, I, p. 1329 (édit. de 1731).

Lorsque Sophie fut venue avec son fils, âgé de trois ans, dans la Hesse, elle se rendit à Eise-

nach, et eut un entretien avec Henri, margrave de Misnie, pour l'engager à lui rendre la Thuringe. Le prince lui répondit : « Très volontiers, chère tante; ma main fidèle ne doit pas rester fermée pour toi et pour ton fils. » Comme il parlait ainsi, survint son maréchal, Helwig de Schlotheim; on le tira à l'écart, et on lui dit : « Maître, que voulez-vous donc faire? croyez-vous qu'il vous soit possible d'avoir un pied dans le ciel et l'autre à Wartburg? il vaudrait beaucoup mieux que vous retiriez celui que vous avez au ciel, pour le joindre à celui que vous avez à Wartburg! » Le prince, à ces mots, retourna vers Sophie, et lui dit : « Chère tante, cela demande réflexion; j'ai besoin de consulter mon conseil; » et il la quitta ainsi, sans faire droit à sa réclamation. La landgrave fut vivement affligée, et elle pleura amèrement; et, tirant son gant de sa main, elle s'écria : « O toi! l'ennemi de toute justice, je t'invoque, ô diable! Tiens, prends mon gant et tous les faux conseillers avec! » En même temps elle le jeta en l'air. Le gant disparut aussitôt, et on ne l'a jamais revu. On dit aussi que, dans la suite, aucun des conseillers de Henri ne mourut d'une bonne mort.

FRÉDÉRIC JOUE-MORDUE.

Rohte, *loc. laud.*, 1743-1745. — Bange, f. 103-104.

Le landgrave de Thuringe, Albrecht le Déréglé, oublia tous ses devoirs d'époux, et s'abandonna tout entier à une autre femme, nommée Gunda d'Eisenberg. Il aurait volontiers empoisonné la landgrave, mais il ne pouvait y réussir; forcé de recourir à un autre moyen, il promit de l'argent à un ânier qui portait tous les jours du bois au château, pour qu'il allât, la nuit, lui tordre le cou, de manière à faire croire que le crime était le fait du diable. Mais lorsque le moment fixé arriva, l'ânier hésita, et se dit à lui-même : « Bien que je sois pauvre, j'ai eu néanmoins des parens pieux et honnêtes; dois-je maintenant devenir un scélérat, et assassiner ma princesse? » Ces scrupules l'arrêtèrent. Cependant il se laissa conduire en secret dans la chambre de la reine; mais arrivé là, il se jeta à ses pieds, et lui dit : « Pardonnez-moi, chère maîtresse! — Qui es-tu? lui dit-elle. » Il se nomma. « Qu'as-tu fait? Es-tu ivre ou fou? » L'ânier répondit : « Faites silence, et conseillez-moi! car mon maître m'a envoyé pour vous tuer. Qu'avons-nous à faire à présent l'un et l'autre, pour sauver notre vie? » Elle lui dit :

« Va, et dis à mon chambellan de venir. » Le chambellan lui donna le conseil de partir sur l'heure et de se séparer de ses enfans. Alors la landgrave alla près du lit de ses jeunes fils, et pleura; mais le chambellan et ses femmes la pressèrent de fuir. Ne pouvant faire autrement, elle donna la bénédiction à ses enfans, prit l'aîné dans ses bras (il se nommait Frédéric) et le couvrit de baisers; mais, dans les transports de sa tendresse maternelle, dans l'irritation nerveuse que lui causait la douleur, elle le mordit à la joue, et lui fit une marque qu'il garda toute sa vie. Ce qui lui fit donner, quand il fut grand, le surnom de Frédéric *Joue-mordue :* elle allait mordre aussi le plus jeune; mais le chambellan l'en empêcha, et lui dit : « Voulez-vous donc tuer vos enfans? — Je l'ai mordu, dit-elle, afin que, quand il sera grand, il se souvienne de ma douleur et de cette séparation. »

Elle prit alors ses bijoux, et passa dans la salle des chevaliers, où le chambellan, au moyen d'une corde, la fit descendre par la fenêtre avec une femme, une servante et l'ânier. Cette nuit même, elle gagna le Kreimberg, qui alors appartenait à l'abbaye d'Hersfeld; de là, elle se fit conduire par le bailli jusqu'à Fulda. L'abbé la reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et la fit escorter, pour plus de sûreté, jusqu'à

Francfort, où elle s'arrêta dans un couvent de religieuses, et où, dès l'année suivante, elle mourut de chagrin. Elle est enterrée à Francfort.

LE MARGRAVE FRÉDÉRIC LAISSE TETER SA FILLE.

Rohte, *loc. laud.*, 1747.

Ce Frédéric à la joue mordue fit plus tard la guerre à son père et au roi des Romains. Comme l'ennemi assiégeait étroitement la ville d'Eisenach, il se trouvait enfermé dans son château de Wartburg. Dans cette position extrême, sa femme accoucha d'une fille. Lorsque l'enfant eut huit jours, Frédéric, ne pouvant, sans courir les plus grands dangers, rester plus long-temps dans le château, monta à cheval lui douzième avec ses domestiques, la nourrice et sa petite fille, et, à la faveur de la nuit, ils parvinrent à pénétrer dans la forêt. Malheureusement les gardes d'Eisenach s'en aperçurent, et les poursuivirent avec acharnement. Mais, dans la fuite, l'enfant se mit à crier et à pleurer. Alors Frédéric dit à la nourrice, qui était devant lui à cheval : « Qu'a donc cette enfant? elle devrait se taire. » La nourrice répondit : « Seigneur, elle

ne se taira pas qu'elle ne tète. » Frédéric fit arrêter tout son monde, et dit : « Il ne faut pas que cette poursuite empêche ma fille de teter, dût-il m'en coûter toute la Thuringe. » Puis il se mit avec tous les siens sur la défensive jusqu'à ce que l'enfant eut assez teté; il fut assez heureux pour écarter l'ennemi et lui échapper ensuite.

OTTO LE TIREUR.

SENKENBERG, *Selecta*, III, 352-363. — SPANGENBERG, *Adelspiegel*, part. II, liv. 9, ch. 3. — J.-H. SCHMINKE, *Untersuch. von Otto dem Schützen.*

Henri *de Fer*, landgrave de Hesse, eut deux fils et une fille; il désigna Henri, son fils aîné, pour son successeur, et envoya le plus jeune, Otto, à l'université pour étudier et entrer ensuite dans les ordres. Mais Otto avait peu de vocation pour l'état ecclésiastique; il acheta deux bons chevaux, prit une bonne cuirasse, une forte arquebuse, et partit à l'insu de son père. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords du Rhin, à la cour du duc de Clèves, il se donna pour un archer et demanda du service. Le duc, charmé de sa bonne mine, de son air à la fois martial et distingué, l'admit volontiers parmi ses archers; et

Otto, de son côté, indépendamment de son habileté comme tireur, montra tant de droiture et de loyauté dans sa conduite, que son maître ne tarda pas à le distinguer et à lui donner toute sa confiance.

Cependant il arriva que le jeune Henri, son frère, fut enlevé par une mort prématurée, et le duc de Braunschweig, qui avait épousé la fille du landgrave, attendait avec impatience la mort du vieux seigneur. Otto, l'autre héritier, étant parti pour courir le monde, personne ne savait ce qu'il était devenu, et il passait généralement pour mort. Toute la Hesse était dans le deuil; car les Hessois détestaient le duc de Braunschweig; mais le plus affligé était encore le vieux landgrave, dont la douleur était extrême. Pendant ce temps, Otto le tireur réussissait parfaitement à Clèves, et il avait des intelligences amoureuses avec Elisabeth, la fille du duc, sans toutefois lui avoir laissé rien savoir de sa haute naissance.

Ceci dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'un gentilhomme Hessois, nommé Henri de Homberg, qui avait fait vœu d'aller en pélerinage à Achen, vint à passer par Clèves et à faire visite au duc, qu'il connaissait depuis fort long-temps. Lorsqu'il arriva à la cour, il vit Otto, le reconnut à l'instant, et s'inclina devant lui, comme

l'usage veut qu'on s'incline devant son seigneur. Le duc était justement à la fenêtre en ce moment; étonné de ces hommages rendus par un chevalier à un de ses archers, il fit appeler l'hôte et apprit de lui la vérité sur Otto, qui se trouvait être l'unique héritier du landgraviat de Hesse. Le duc lui accorda sa fille sans difficulté, et Otto se rendit bientôt avec sa jeune épouse à Marburg, dans la Hesse. (Il était né en 1322 et mourut en 1366.)

LE LANDGRAVE PHILIPS ET LA PAYSANNE.

KIRCHHOF, *Wendunmuth.* — WINKELMANN, p. 586-587.

Le landgrave Philips avait coutume de parcourir ses domaines incognito, afin de voir par lui-même l'état de ses sujets. Un jour qu'il était à la chasse, il rencontra une paysanne qui portait sur la tête un tortis de lin. « Que portez-vous là, et où allez-vous? » lui demanda le landgrave qu'elle ne reconnut pas sous les méchans vêtemens qui le couvraient. La paysanne répondit : « C'est un tortis de lin que je porte à la ville pour le vendre, afin de payer la taxe que le landgrave a fait imposer; et cependant ce lin me serait nécessaire à moi-même pour dix

usages; » et elle se plaignit de manière à faire compassion, sur le malheur du temps. « Combien payez-vous d'impôt? demanda le prince. — Un quart de florin, dit-elle. » Alors il prit sa bourse, en tira un quart de florin et le lui donna, afin qu'elle pût garder son lin. « Ah! que Dieu vous récompense, cher gentilhomme, s'écria la femme; je voudrais que le landgrave eût cet argent tout bouillant sur son cœur! » Le bon prince laissa la paysanne continuer son chemin, et se retournant vers ses gens, il leur dit en souriant : « Voyez le beau commerce! c'est pourtant avec mon propre argent que j'ai acheté ce mauvais souhait! »

LE PENDU A UNE CHAINE.

WIGAND, *Hess. Chronik*, I, 90-91. — *Cf. Hess. Denkwürdigk*, IV, 2, p. 477.

Le landgrave Philippe de Hesse dut rester quelque temps prisonnier auprès de l'empereur; dans cet intervalle, l'ennemi se répandit à flots sur ses terres et rasa toutes ses fortifications, à l'exception de Ziegenhain. La place était défendue par Heinz de Lüder, qui demeura fidèle à son maître, ne voulut se rendre à aucun prix et aima mieux

faire une courageuse résistance. Lorsque le landgrave eut enfin recouvré sa liberté, son premier acte, en entrant dans la Hesse, devait être, selon la promesse qu'il en avait faite à l'empereur, de faire pendre à une chaîne, à la porte de Ziegenhain, cet opiniâtre Heinz de Lüder, et, pour s'assurer de l'exécution de la promesse, l'empereur envoya avec lui un de ses officiers qui devait être témoin oculaire de la pendaison. Philippe, lorsqu'il fut arrivé à Ziegenhain, convoqua la cour, les chevaliers et l'envoyé de l'empereur. Il prit ensuite une chaîne d'or, la passa autour du cou de son officier et le fit pendre ainsi à la muraille, de manière à ne lui faire aucun mal; il le fit aussitôt détacher et lui fit présent de la chaîne d'or, en donnant les plus grands éloges à son courage. L'envoyé de l'empereur fit des observations, mais le landgrave représenta qu'il avait rigoureusement exécuté sa promesse de le faire pendre et qu'il ne l'avait jamais entendu autrement. La précieuse chaîne fut gardée soigneusement dans la maison de Lüder; et maintenant que la branche mâle est éteinte, elle est passée dans la noble maison de Schenk à Wilmerode.

LE LANDGRAVE MORITZ (MAURICE) DE HESSE.

Tradition orale de la Hesse.

Il y avait un simple soldat qui servait dans l'armée du landgrave Maurice; ce soldat allait toujours bien vêtu et toujours avait de l'argent dans la poche; et cependant sa solde n'était pas si forte qu'il pût entretenir sur ce pied, lui, sa femme et des enfans. Les autres soldats ne savaient pas d'où il tirait cette richesse, et ils finirent par communiquer leurs doutes au landgrave. Le landgrave leur dit: « Je vais éclaircir cette affaire; » et lorsque le soir fut venu, il prit un vieux sarreau de toile, jeta une besace grossière par dessus, comme s'il eût été un vieux mendiant, et alla ainsi trouver le soldat. Le soldat lui demanda ce qu'il voulait. « Voudriez-vous, dit le mendiant, me donner un gîte pour la nuit? — Oui, dit le soldat, si vous êtes propre et que vous n'ayez pas de vermine sur vous. » Après quoi il lui donna à manger et à boire, et quand il fut rassasié, il lui dit: « Si tu sais te taire, je vais te prendre avec moi pour cette nuit, et je te donnerai quelque chose qui te mettra pour le reste de tes jours à l'abri de la mendicité. » Le landgrave répondit: « Oui, je sais me taire, et rien ne sera découvert par moi. »

On alla donc se coucher; mais le soldat commença par lui donner une chemise blanche à mettre, afin qu'il ne portât point de vermine dans le lit. Ensuite ils se couchèrent, mais à minuit, le soldat éveilla le pauvre, et lui dit : « Lève-toi, habille-toi, et suis-moi. » Le landgrave obéit, et ils allèrent ensemble dans les rues de Cassel. Or, le soldat avait un morceau de *springwurzel* (1); quand il le présentait devant les serrures des boutiques de marchands, elles s'ouvraient et ils entraient. Mais le soldat ne prenait que dans les rebuts, dans les coupons qui restaient après l'aunage; il ne touchait point aux pièces entières. Il mettait ensuite dans la besace du mendiant une partie de ce qu'il avait pris. Lorsqu'ils eurent parcouru tout Cassel, le mendiant dit au soldat : « Si nous pouvions pénétrer dans le trésor du landgrave! » Le soldat répondit : « Je veux aussi te le montrer; il y a là un peu plus que chez les marchands. » Ils se dirigèrent alors vers le château; le soldat n'eut qu'à présenter la springwurzel devant les nombreuses portes de fer, elles s'ouvrirent à l'instant, et ils les franchirent, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à la pièce qui renfermait le trésor; il y avait là des amas d'or entassés l'un sur l'autre. Alors le land-

(1) Voy. le 1er vol., p. 13.

grave fit semblant de vouloir en prendre une poignée; mais le soldat s'en apercevant, lui donna trois vigoureux soufflets, et lui dit : « Il ne faut rien prendre à mon gracieux prince! on doit lui être fidèle! — Ne te fâche pas, dit le mendiant, je n'ai encore rien pris. » De là, ils rentrèrent au logis, et dormirent jusqu'à ce que le jour parut; alors le soldat fit déjeuner le pauvre, lui donna en outre quelque argent, et lui dit : « Quand tu n'en auras plus, reviens me voir hardiment; il ne faut pas que tu mendies. »

Le landgrave se rendit à son château, quitta son sarreau de toile, et prit son costume de prince. Il fit ensuite appeler l'officier qui commandait la garde, et lui donna ordre de commander, pour monter la garde à sa porte, tel et tel soldat, et lui nomma celui avec lequel il avait fait cette excursion nocturne. « Ah! pensa le soldat, que va-t-il arriver? Tu n'as jamais encore monté la garde; cependant puisque ton gracieux prince l'ordonne, c'est bien. » Lorsqu'il fut rendu à son poste, le landgrave le fit appeler et lui demanda : « Pourquoi il se mettait si bien, et qui lui donnait l'argent pour cela? — Moi et ma femme, nous le gagnons par notre travail, répondit le soldat. » Et il n'en voulut pas avouer davantage. « Cela ne suffit pas, dit le landgrave; il faut que tu en aies d'ailleurs. » Le

soldat ne répondit rien. Enfin le landgrave lui dit : « Je crois, moi, que tu entres dans la chambre où est mon trésor, et que, quand j'y suis avec toi, tu me donnes des soufflets. » Le soldat, en entendant ces mots, frissonna de frayeur, et tomba à terre sans connaissance; mais le landgrave le fit relever par ses gens, et quand le soldat, revenu à lui, implora sa clémence, le landgrave lui dit : « Parce que tu n'as rien pris, lorsque cela était en ton pouvoir, je veux tout te pardonner; et parce que je vois que tu m'es fidèle, je veux avoir soin de toi. » Et il lui donna une bonne place qu'il était en état de remplir.

DIEU BÉNIT LE PAIN ET LE SEL.

PRÆTORIUS, *Wünschelruthe*, p. 7-9.

C'est un usage général, chez nous autres Allemands, que celui qui donne un repas, dise en sortant de table : « C'est un repas bien mesquin, mais ayez-le pour agréable. (Littéral. *Ce n'a pas été beaucoup pour le mieux. Es its nicht viel zum Besten gewesen.*) Or, il arriva qu'un prince, étant à la chasse, et, poursuivant une bête, s'égara et erra un jour et une nuit dans la forêt. Enfin il

arriva à une cabane de charbonnier, dont le propriétaire était sur le seuil de la porte. Le prince, que la faim pressait, lui dit : « Bonjour, brave homme! qu'as-tu *pour le mieux?* » Le charbonnier répondit : « J'ai Dieu, et cela suffit! (*Ick hebbe Gott un allewege wol.*) — Eh bien! donne-moi ce que tu as, dit le prince. » Alors le charbonnier entra dans sa cabane, et en ressortit portant d'une main un morceau de pain, de l'autre une assiette avec du sel; ce que le prince prit et mangea, car il était affamé. Il voulait bien lui témoigner sa reconnaissance; mais il n'avait point d'argent sur lui. Que fit-il? il détacha un de ses étriers qui était d'argent, et le donna au charbonnier, puis il le pria de lui indiquer son chemin; ce qu'il fit.

Quand le prince fut de retour chez lui, il envoya des domestiques dans la forêt pour chercher ce charbonnier et le lui amener. Le charbonnier vint, et porta avec lui l'étrier qu'il avait reçu en présent; le prince lui souhaita la bienvenue, le fit asseoir à sa table, et lui dit d'être tranquille, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Pendant le repas, le prince lui dit : « Brave homme, un seigneur est allé ces jours-ci chez toi; regarde, si tu le vois à table avec nous? » Le charbonnier répondit : « Il me semble que c'est vous-même. (*Mi ducht, ji sünd et wol sül-*

west.) » En même temps, il tira l'étrier de sa poche en disant : « Voulez-vous ravoir cette chose? — Non, répondit le prince, c'est un présent que je t'ai fait; mais je veux que tu manges, et que tu sois gai. » Lorsque le repas fut fini, et qu'on se fut levé de table, le prince s'approcha du charbonnier, et lui frappant sur l'épaule : « Ce n'est pas beaucoup pour le mieux, mon brave homme; mais excuse-nous. » A ces mots, le charbonnier devint tout tremblant; le prince lui demanda pourquoi. Il répondit qu'il ne devait pas le dire; mais le prince insistant, il dit : « Ah! seigneur, quand vous avez dit que ce n'était pas beaucoup pour le mieux, le diable était debout derrière vous! — Puisqu'il en est ainsi, dit le prince, je veux aussi te dire ce que j'ai vu. Lorsque je vins devant ta cabane, que je te demandai ce que tu avais de mieux, et que tu me répondis : Dieu, et cela suffit! Je vis en ce moment un ange de Dieu, debout, derrière toi. C'est pourquoi je mangeai de ton pain et de ton sel, et fus content; aussi ne veux-je plus dire à l'avenir, que ce n'est pas beaucoup pour le mieux. »

NIDDA.

SCHWARTZ, *Hessisch. Denkwürd*, IV, 2, 298, d'après la tradition orale.

Une comtesse avait fait le vœu de bâtir un château à l'endroit où son âne s'arrêterait pour la première fois en la portant. Or, l'âne s'étant arrêté dans un terrain marécageux, elle s'écria : « *pas là! pas là!* (*nit da, nit da!*) Mais ce fut inutile, et rien ne put faire bouger l'animal de cette place. Alors elle y bâtit en effet un château, qui reçut, ainsi que la ville, qui plus tard s'éleva aux environs, le nom de *Nidda*; quant à la prairie située dans le voisinage, elle s'appela la *prairie de l'Ane* (Eselswiese).

Il y a un demi-siècle, les polissons des rues racontaient à ce sujet beaucoup d'autres choses, qui étaient alors généralement répandues parmi le peuple et aujourd'hui peut-être sont tombées dans l'oubli, mais qui probablement se rapporteraient mieux à la version que WINKELMANN (*Hessenlana's Beschreib*, liv, IV, p. 231. — *Cf.* liv. II, p. 193) rapporte sans doute d'après la tradition orale. — Du temps de Frédéric Barberousse vivait Berthold, comte de Nidda, chevalier-brigand, qui avait fait ferrer ses chevaux à rebours, pour surprendre plus sûrement les voyageurs,

et qui avait fait beaucoup de mal par ses excursions dans le pays et sur les routes. Alors l'armée impériale alla assiéger Altenburg, retraite de ce brigand, et le serra de près; mais Berthold ne voulut point se rendre. Dans cette extrémité, la comtesse entra en négociation avec l'ennemi pour avoir sa sortie libre du château, et elle finit par obtenir du chef de l'armée la permission de sortir avec son âne chargé, et ce qu'elle pourrait porter sur ses épaules, sous la condition expresse qu'elle n'emporterait que ses objets les plus précieux, et que le comte ne monterait pas sur l'âne. » Elle prit alors ses trois fils encore en bas âge, les mit tous les trois sur l'animal, prit elle-même son mari sur son dos, et le porta au bas de la montagne. Elle le sauva de cette manière; mais bientôt ses forces cédèrent, et l'âne lui-même pliant sous son triple fardeau, s'arrêta dans un lieu marécageux, où ils passèrent la nuit et allumèrent du feu. A cette même place, c'est-à-dire dans le pays qui est maintenant arrosé par la Basse-Nidda, la comtesse fit bâtir dans la suite trois maisons pour ses trois fils. Altenburg est en ruines, mais il en reste encore de fortes voûtes et des caves. C'est une tradition générale qu'il y a un trésor caché dans ces ruines; les habitans ont fait faire des fouilles, et ont trouvé

un fer à cheval qu'on peut clouer en sens inverse.

ORIGINE DE LA MAISON DE MALSBURG.

WINKELMANN, *Beschr. von Hessen*, VI, 127.

La maison de Malsburg appartient à la plus ancienne noblesse de la Hesse, et voici ce qu'on raconte : Lorsque Charlemagne eut pris le Brunsberg en Westphalie, il voulut récompenser la fidélité éprouvée de ses serviteurs ; il appela devant lui dans le camp un de ses gentilshommes nommé Otto, et, lui montrant dans le lointain le rocher et la montagne, il lui permit de les *dessiner* (*ausmalen*), c'est-à-dire d'en marquer les limites et d'y construire un château fortifié pour lui et ses decendans. Le gentilhomme gravit le rocher pour examiner la localité, la *dessiner* et s'y établir ; il trouva sur le sommet un arbuste épineux avec trois fleurs blanches, qu'il prit pour lui servir de marques et de signes de reconnaissance. Lorsqu'ensuite le roi lui demanda si la montagne était de son goût, il lui raconta qu'il avait trouvé sur la cime un buisson avec trois roses blanches. Le roi alors sépara son écu d'or en deux parties égales, mit en haut un lion, et au-dessous trois

roses blanches. Otto fit ensuite bâtir son château dans le lieu qu'il avait *dessiné* (Ausgemalten) et le nomma *Malsburg* (le château du *Dessin*), nom qui resta depuis à tous ses descendans, lesquels continuent aussi à porter l'écu partagé.

ORIGINE DES COMTES DE MANNSFELD.

OTMAR, *Volkssagen*, 201-202.

Pendant que l'empereur Henri tenait momentanément sa cour au château qui est situé près de Wallhausen dans la Plaine d'or (die Goldene Aue), un de ses hommes lui demanda de lui accorder en toute propriété, dans le voisinage de la Plaine d'or, le morceau de champ dont il pourrait ensemencer la circonférence avec un boisseau d'orge. L'empereur, qui aimait ce chevalier à cause de sa bravoure, lui accorda sa demande, sans y réfléchir. Celui-ci prit donc un boisseau d'orge, et ensemença, avec ce boisseau, les limites du territoire qui fût dans la suite le comté de Mannsfeld.

Mais ceci éveilla l'envie des autres hommes de l'empereur, et ils vinrent lui dire qu'au moyen d'une fausse interprétation, d'une équivoque, on avait abusé de sa faveur. Mais l'empereur leur répondit en riant : « Ce qui est dit est dit !

C'est là *le champ de l'Homme!* (das ist des Mannes Feld). » De là, le nom de Mannsfeld et le grain d'orge (en langage héraldique, fusée) qui figure dans les armoiries des comtes de cette maison.

HENNENBERG.

Vieille chronique dans les *Selecta juris de* SENKENBERG, III, p. 311-312. — BANGE, *Thür. Chronik*, f. 18-19.

Un seigneur de noble race parcourait l'Allemagne, cherchant la paix et un lieu tranquille pour y bâtir; il vint en Franconie et trouva dans un endroit une montagne qui lui plut. Comme il dirigeait son cheval de ce côté pour examiner les lieux, devant lui se leva tout à coup une gélinotte, qui avait des petits; il mit une gélinotte dans ses armoiries, nomma la montagne *Hennenberg* (montagne de la Gélinotte) et y bâtit un beau château, que l'on voit encore.

LES HUIT BRUNO.

CYR. SPANGENBERG, *Quernfurtische Chronik*, 1590, in-4°, p. 134-138. — CASP. SCHNEIDER, *Beschreib. von Quernfurt*, p. 14-16.

Anciennement dominaient à Quernfurt, dans

la Saxe, le comte Gebhard et sa femme. Celle-ci mit au monde, en l'absence de son mari, neuf enfans d'une seule couche, prodige qui jeta l'épouvante dans l'âme de la comtesse et de ses femmes et les mit dans le plus cruel embarras; car le comte avait coutume de s'étonner de la moindre chose; et, à plus forte raison, il devait être difficile de lui faire croire, sans qu'il soupçonnât du louche dans cette affaire, qu'une femme ait pu avoir d'un seul homme, en une seule couche, neuf enfans; et on avait d'autant plus lieu de craindre, qu'en mainte occasion il avait conçu et exprimé de mauvaises pensées sur les femmes qui, en une seule fois, mettaient au monde deux ou trois enfans, et que personne ne pouvait l'amener à les tenir pour honnêtes. Dans cette légitime appréhension, la comtesse convint avec ses femmes de faire disparaître huit de ces enfans et de n'en garder qu'un, le plus fort. (Celui-ci reçut le nom de Burkhart et fut, dans la suite, le père de l'empereur Lothaire.) En conséquence, une de ces femmes eut ordre d'emporter ces huit nouveau-nés dans un chaudron où on les avait mis, d'attacher de grosses pierres à ce chaudron et de jeter le tout au fond de l'étang du moulin, situé au bas du château.

La femme se chargea de cette commission et le

matin, de très bonne heure, emporta les enfans hors du château. Mais par bonheur, ce jour-là, saint Bruno, le frère du comte, était sorti dans les champs au point du jour pour faire sa prière. Comme il se promenait en long et en large au pied de la montagne, près de la belle fontaine qui, plus tard, fut appelée Brunsbrunnen, il rencontra la femme; dès qu'elle l'aperçut, elle pressa le pas, comme si elle avait peur; mais Bruno entendit en passant les cris plaintifs que poussaient ces innocens dans leur chaudron et sous le manteau qui les couvrait. Etonné, il demanda à cette femme ce qu'elle portait. Elle eut beau lui dire que c'étaient des petits chiens, Bruno ne crut pas reconnaître dans ces cris la voix de petits chiens, et il voulut voir quel mystère il y avait là-dessous. Il écarta donc le manteau de la femme et vit qu'elle portait huit petits enfans. Dans sa surprise extrême, il insista pour savoir de cette femme, que la peur avait pour ainsi dire pétrifiée, d'où elle venait avec ces enfans, à qui ils appartenaient et ce qu'elle voulait en faire. Tremblante, elle lui confessa toute la vérité. Bruno lui recommanda sérieusement de ne rien dire à personne de cette affaire et de faire croire à la mère elle-même que son ordre avait été exécuté. Quant aux enfans, il les prit, les baptisa dans la fontaine, les nomma

tous collectivement Bruno, et s'arrangea pour placer convenablement tous ces pauvres orphelins, savoir : un ou deux dans le moulin au pied du château, et les autres en différens lieux du voisinage. Il donna de l'argent à ceux qu'il chargea de les élever, leur recommanda de garder le secret là-dessus, et lui-même ne le confia à personne, jusqu'au moment où il fut obligé de partir une dernière fois de Quernfurt pour se rendre en Prusse. Pensant alors que peut-être il ne reviendrait plus, il révéla à son frère Gebhard, homme plein de sens, ce qui était arrivé, comment les enfans étaient nés et avaient été conservés et où il pourrait les retrouver. Mais Gebhard dut lui promettre préalablement de ne jamais en faire porter la peine à sa femme et de ne voir dans tout cet événement qu'un miracle opéré par la grâce de Dieu. Cette promesse reçue, saint Bruno alla trouver aussi la comtesse, lui découvrit tout et lui reprocha sévèrement ses coupables soupçons. Alors ce fut tout à la fois une grande douleur et une grande joie; les huit enfans furent retirés et présentés à leurs parens, tous vêtus de la même manière. Leur vue fit palpiter de plaisir le cœur de leur père et de leur mère, et il était facile de voir, à la ressemblance de leurs traits et de leurs manières, qu'ils étaient bien les

frères du neuvième. On montre encore aujourd'hui à Quernfurt le chaudron dans lequel la femme les avait emportés. Pour perpétuer le souvenir de cette histoire, on a suspendu ce chaudron aux voûtes de l'église du château, devant le chœur, par une chaîne de fer soudée dans la pierre; et *l'étang* où devaient être noyés ces prétendus petits chiens, s'appelle *l'étang des petits Chiens* (*Wœlferteich*, communément *Wellerteich*).

ESELSWIESE.

SPANGENBERG, *Quernf. Chronik*, p. 128, 131, 133.

Le jeudi de Pâques, après avoir donné la bénédiction, saint Bruno quitta son frère Gebhard, pour aller en Prusse convertir les païens. Lorsqu'il fut dans les verts pacages qui sont tout devant Quernfurt, son âne s'arrêta et ne voulut ni avancer ni reculer, malgré les coups, le fouet et l'éperon. Gebhard et les autres personnes qui l'accompagnaient conclurent de là que ce n'était point la volonté de Dieu qu'il fît ce voyage, et ils firent tant pour l'en détourner qu'ils finirent par le ramener au château de Quernfurt. Mais la nuit, le saint homme revint sur sa résolution; il tomba dans une grande tristesse, et son cœur

n'eut point de repos qu'il n'eût encore une fois entrepris ce voyage. Il partit, fut pris en Prusse par les païens, martyrisé et mis à mort (en l'année 1008 ou 1009). — A l'endroit où son âne s'était alors arrêté, on bâtit après sa mort une chapelle, appelée aujourd'hui la chapelle de *l'Ane arrêté* (Eselstett); et là, tous les jeudis saints, on distribuait des indulgences particulières. Ce qui fit que grand nombre de personnes venaient en pélerinage à la *prairie de l'Ane* à Quernfurt, et que plus tard on y établit une foire annuelle, où, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les gens des environs se rendaient en foule.

THALMANN DE LUNDERSTEDT.

AGRICOLA, *Sprichwort*, 189.

Thalmann de Lunderstedt vivait en hostilité avec Erfurt, capitale de la Thuringe. Un jour, ce chevalier fut surpris par ses ennemis entre Jena et Kahla sur les bords de la Saal, et serré de si près sur le Rothenstein qu'il paraissait impossible qu'il s'échappât; mais Thalmann, dans ce péril extrême, s'élança avec son cheval du haut du rocher dans la Saal, et s'échappa heu-

reusement; ceci a réussi à Thalmann; cent mille y périraient.

HERMANN DE TREFFURT.

BECHERER, *Thüring. Chronik*, p. 337-338. — AND. TOPPIUS, *Hist. d'Eisenach*, publiée (en allem.) par JUNKER, p. 22 et 57. — MELISSANTES, *Orograph.*, au mot *Hellerstein*.

Dans la première moitié du quatorzième siècle, vivait à Treffurt un chevalier, nommé Hermann de Treffurt, qui n'était heureux que quand il faisait l'amour, et, pour se satisfaire, avait ravi l'honneur à beaucoup de femmes et de filles honnêtes; c'était au point qu'aucun des pères de famille qui étaient sous sa juridiction ne pouvait garder à la maison une fille qui eût plus de douze ans. Cela ne l'empêchait pas toutefois d'être très recueilli, d'aller exactement à la messe, et de dire avec grande dévotion l'office de la sainte Vierge. Une fois, il partit à cheval pour un rendez-vous d'amour, après avoir préalablement, selon sa coutume, récité très religieusement l'office de la Vierge; mais, comme il chevauchait la nuit tout seul et dans les ténèbres sur l'*Hellenstein*, il se trompa de chemin, et arriva sur le sommet le plus élevé de la montagne; là, son cheval s'arrêta tout

court; mais le chevalier, croyant qu'il avait peur de quelque animal, lui donna de l'éperon dans le flanc; le cheval s'élança avec son cavalier du haut du rocher, et, en tombant, se tua; la selle fut brisée; l'épée du cavalier vola en éclats; mais le chevalier, dans sa chute, avait invoqué la mère de Dieu, et il lui sembla qu'il était saisi par une femme qui le déposa à terre tout doucement et sans mal.

Après cette conservation miraculeuse, il se retira à Eisenach dans un couvent, réforma ses mœurs, donna tout son bien à Dieu, se fit moine et alla nu-pieds, vêtu de laine, mendier son pain. Lorsqu'en 1347, il sentit que sa mort approchait, il voulut être enterré, non pas à côté des autres chrétiens pieux, mais dans un lieu écarté, déplaisant, entre l'église de la Sainte-Vierge et les murailles de la ville, afin de mieux expier ses péchés; c'est, en effet, là qu'est son tombeau.

LE COMTE DE GLEICHEN.

Sagittarius, *Gleichische Historie.*, l. I, c. 5. — Pauli Jovii (Goetze), *Chronicon Schwartburg.* — Tenzel, *Monatl. Unterr.*, 1696, p. 599-620. — Melissantes, *Bergschlœsser*, p. 20-31.

Le comte Louis de Gleichen partit en 1227

pour prendre part à la croisade contre les infidèles ; mais il fut pris et emmené en esclavage. Comme il cachait son rang, il fut obligé, avec les autres esclaves, de se soumettre aux plus durs travaux, jusqu'à ce qu'enfin la jolie fille du sultan, frappée de l'extrême habileté et de la grâce particulière avec laquelle il faisait toute chose, conçut pour lui une violente passion. Elle apprit par son domessique, qui avait été pris avec lui, sa véritable condition ; et, après avoir vécu plusieurs années avec lui dans un commerce familier, elle lui promit de le rendre à la liberté et de lui apporter les plus grands trésors, s'il voulait l'épouser. Le comte Louis avait laissé dans son château une femme et deux enfans ; mais l'amour de la liberté l'emporta, et il lui promit tout, espérant obtenir le consentement du pape et de sa première femme. Ils s'enfuirent heureusement et arrivèrent sur le sol chrétien ; la belle païenne se fit baptiser, et le pape consentit à les marier selon leur vœu. Tous les deux partirent pour la Thuringe où ils arrivèrent en l'année 1249. L'endroit voisin de Gleichen, où les deux épouses se rencontrèrent la première fois, fut appelé le *Freudenthal* (la vallée de la Joie), et il y a encore une maison de ce nom. On montre encore le lit à trois personnes où ils couchaient ; il a un ciel à voûte

ronde, brodé en vert; on voit aussi à Tonna le turban et la croix d'or de la Sarrazine. Le chemin qu'elle fit paver pour servir d'avenue au château, s'appelle encore aujourd'hui le *Chemin de la Turque* (der Türkenweg). Les Bourgraves de Kirchberg possèdent à leur château de Farrenrode, près d'Eisenach, de vieux tapis, sur lesquels cette histoire est représentée en broderies. Les trois époux sont enterrés sur le Petersberg, à Erfurt, et leurs portraits sont gravés sur la pierre de leur tombeau. (On les voit dans les *Annales Nordgaviens*, de FRANKENSTEIN.)

FAMINE A GRABFELD.

Annales Fuldenses ad ann. 850.

Lorsque la famine régnait à Grabfeld, un homme prit, avec sa femme et un enfant en bas âge, le chemin de la Thuringe pour échapper à la disette; mais la faim les surprit en route au milieu d'une forêt, et l'homme dit à la femme : « Ne ferions-nous pas mieux de tuer notre enfant et de manger sa chair, que de nous laisser périr nous-mêmes faute de nourriture? » La femme s'opposa à un crime si abominable; mais enfin la faim le pressa si cruellement qu'il arra-

cha de force l'enfant des bras de sa mère, et il aurait exécuté son horrible volonté, si Dieu n'avait eu pitié d'eux. En effet, au moment où, comme il l'a souvent raconté depuis dans la Thuringe, il tirait son épée pour égorger son fils, il vit dans l'éloignement deux loups qui étaient sur une biche, et la dépeçaient. Aussitôt il laissa son enfant, força les loups à abandonner leur proie dont ils avaient à peine goûté, et revint, avec son fils vivant et cette nourriture inespérée, auprès de sa femme.

LA PROVISION DE CROPPENSTEDT.

BRATRING, *Mag. für Land. und Geschichtskunde, erstes Heft*, 1798. — OTMAR, *Volkssagen*, p. 46-47.

La marque distinctive de la petite ville de Croppenstedt, située dans l'ancien Hartingau en Basse-Saxe, est une grande coupe d'argent nommée la *provision de Croppenstedt* (*der Croppenstedter Vorrath*), que l'on conserve dans l'Hôtel-de-Ville de cet endroit. On y voit représentés avec un art admirable, treize berceaux et une cuve, où sont couchés quatorze enfans; une inscription latine expose en quelques lignes ce que les gens du pays savent raconter d'une manière plus cir-

constanciée : Autrefois vivait dans l'endroit un vacher qui, dans la même année, eut de douze femmes quatorze garçons. Les mères de ces enfans n'avaient préparé que treize berceaux; ils ne suffirent pas, et il fallut mettre le quatorzième enfant dans une cuve ou mai.

AUTANT D'ENFANS QUE DE JOURS DANS L'ANNÉE.

BECHERER, *Thür. Chronik*, p. 294-295. — *Rheinischer Antiquarius*, p. 876-885.

A un mille d'Haag, est situé Loosduynen (Leusden), petit village, dans l'église duquel on montre encore aujourd'hui deux bassins baptismaux, avec cette inscription : « *In deze twee beckens zyn alle deze kinderen ghedoopt* » (*dans ces deux bassins ont été baptisés tous ces enfans*) ; et, sur une tablette suspendue à côté, est conservé, en vers latins et hollandais, le souvenir d'un événement que la tradition populaire raconte de la manière suivante : Anciennement vivait dans le village une comtesse nommée, selon quelques-uns, Marguerite, et Malthilde, selon d'autres, femme du comte Hermann d'Henneberg. On l'appelle aussi tout court « la comtesse de Hollande. » Un jour une pauvre femme, ayant deux enfans

jumeaux sur les bras, vint à elle, et lui demanda une légère aumône. Mais la comtesse la repoussa avec horreur, en lui disant : « Allez-vous-en bien vite, mendiante effrontée! Il est impossible qu'une femme ait deux enfans à la fois d'un même père! » La pauvre femme répondit : « Je prie Dieu qu'il vous envoie autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année! » La comtesse devint ensuite enceinte, et mit au monde en un seul jour trois cent soixante-cinq enfans. Ceci arriva en l'an 1270 (1276); la comtesse avait quarante-deux ans. Tous ces enfans furent baptisés vivans par *Guido*, évêque d'Utrecht, dans deux bassins de cuivre; les garçons sous le nom *de Jean*, les filles sous celui *d'Elisabeth*. Mais ils moururent tous le même jour, ainsi que leur mère, et ils sont enterrés à côté d'elle en un même tombeau, dans l'église du village. — Il y a aussi dans l'église *de Delft* un monument qui rappelle cet événement.

LA COMTESSE D'ORLAMUNDE.

LAZIUS *de Migrat. Gentium*, lib. VII. — WALDENFELS, *Antiquitatis Selectæ* lib. XII; *Norimb.*, 1677, in-4°, p. 465-474. — *Cf.* JUNG, *Anmerkung. zum Titelk up fer Seiner Geisterkunde.*

Otto, comte d'Orlamunde, mourut en 1340 (selon d'autres 1275, 1280, 1298), laissant une

jeune veuve, Agnès, née duchesse de Meran, dont il avait deux enfans, un fils âgé de trois ans, et une fille de deux ans. La veuve demeurait à Plessenburg et songeait à se remarier. Un jour on lui rapporta le mot d'Albrecht le Beau, burgrave de Nurenberg, qui avait dit à propos d'elle : « J'unirais volontiers mon corps à la belle femme, si quatre yeux n'étaient pas! » La comtesse crut qu'il entendait par là ses deux enfans, et que c'étaient eux qui mettaient obstacle au nouveau mariage. Aveuglée par sa passion, elle les porta à un serviteur nommé Hayder ou Hager, et le décida par de riches dons à tuer les deux enfans. La tradition populaire dit que les enfans caressèrent cet assassin, et le supplièrent d'une manière touchante. « Cher Hayder, laisse-moi la vie, je te donnerai Orlamunde, je te donnerai Plassenburg; tu ne t'en repentiras pas! » dit le petit garçon. « Cher Hayder, dit la petite fille, laisse-moi la vie, je te donnerai toutes mes poupées! » Mais l'assassin ne fut point touché et consomma le crime. Lorsque plus tard, après avoir commis bien d'autres forfaits, il fut pris et mis à la torture, il reconnut que, malgré tout le repentir que lui causait le meurtre du jeune seigneur, qui savait déjà qu'il avait des domaines à donner, puisqu'il les offrait, il éprouvait néanmoins des regrets cent fois plus vifs, quand il se

rappelait la parole innocente et enfantine de la petite fille. Les cadavres des deux victimes furent enterrés à côté l'un de l'autre dans le couvent d'Himmelskron, où, pour perpétuer la mémoire de l'événement, on les montre aux pélerins comme de saintes reliques.

D'après une autre tradition, la comtesse tua elle-même ses enfans, en enfonçant des aiguilles dans leur crâne encore tendre. Mais le burgrave avait entendu par les quatre yeux dont il parlait, ceux de son père et de sa mère, et il n'épousa point la comtesse. Selon quelques-uns, bourrelée par les remords de sa conscience, elle fit, pieds-nus, le voyage de Rome, et tomba morte dès qu'elle fut de retour devant la porte de l'église d'Himmelskron. D'après un récit beaucoup plus vulgaire, elle fit un mille et demi de Plessenburg à Himmelskron, en marchant avec des souliers garnis intérieurement d'aiguilles et de clous, et qu'au moment où elle mettait le pied sur le seuil de l'église, elle tomba morte. On dit que son esprit revient dans le château.

LAMISSIO ET LES AMAZONES.

Paul. Diaconus, I, 15.

Lorsque les Lombards approchèrent du royau-

me des Amazones (il doit y en avoir encore dans l'intérieur de l'Allemagne), celles-ci voulurent les empêcher de passer le fleuve qui marquait leurs limites. Il fut alors convenu qu'un guerrier choisi dans les rangs de Lombards lutterait, en nageant dans le fleuve, avec une de ces femmes guerrières. Si le champion des Lombards était vaincu par la jeune fille, leur armée devait se retirer; si au contraire la jeune fille succombait, le passage devait leur être accordé. Le vaillant Lamissio fut le guerrier choisi par les Lombards; sa victoire lui donna un grand renom, et gagna à ses compatriotes le libre passage du fleuve.

ALBOIN EXAMINE L'ITALIE.

Paul. Diaconus, II, 8.

Le roi Alboin était arrivé avec son armée et une grande foule de peuple sur l'extrême frontière de l'Italie. Alors il monta sur une montagne qui s'élève en cette contrée et examina le pays dans toute l'étendue que ses regards purent embrasser. Depuis ce temps cette montagne fut toujours appelée le *Kœnigsberg* (*la montagne du Roi.*) Elle est, dit-on, habitée par des bisons sauvages. Un vieillard digne de foi a raconté avoir

vu la peau d'un de ces bisons, tué sur la montagne; elle était si grande, que cinquante hommes auraient pu s'y mettre à la fois sans être gênés.

LA COLONNE D'AUTHARI.

Paul. Diaconus, III, 32.

On raconte d'Authari, roi des Lombards, qu'il pénétra au-delà de Spoletto jusqu'à Bénévent, s'empara du pays et poussa jusqu'à Reggio, qui est la dernière ville du continent, sur le détroit vis-à-vis de la Sicile. En cet endroit il y a dans l'eau une colonne; Authari, sur son cheval, s'élança jusqu'à cette colonne, et la toucha du bout de sa lance en criant : « Ici doivent être les limites des Lombards! » Cette colonne s'appelle encore aujourd'hui *la colonne d'Authari.*

NAISSANCE D'AISTULF (ASTOLF).

Agneldi, *Vita Sergii,* cap. 2. — Muratori, II, 172.

Voici une tradition sur le roi Aistulf (Astolf), qui régnait au milieu du huitième siècle sur les Lombards. Sa mère mit au monde cinq enfans

à la fois. Lorsqu'on apporta au roi la nouvelle de ce prodige, il ordonna qu'on les lui apportât tous cinq dans une grande corbeille. Il les regarda, et fut effrayé. Cependant, il ne voulait pas précisément les faire tuer. Il se fit apporter sa lance royale et dit à ses gens : « Celui de ces enfans qui prendra ma lance avec sa main, sera conservé en vie. » Cela dit, il enfonça sa lance dans la corbeille, au milieu des enfans, et l'un des cinq frères y porta son petit bras. Celui-là fut gardé, et son père lui donna le nom d'*Aistulf*.

FUITE DE WITTEKIND.

Tradition orale communiquée par le baron Hans de Hammerstein.

Wittekind fut, comme personne ne l'ignore dans le pays, battu à Engter par les Français en 783, et le champ de bataille resta jonché de morts. Dans sa fuite, il se dirigea vers Ellerbruch. Lorsque tout son monde, femmes et enfans, fut arrivé au gué et se pressa pour passer, une vieille femme ne put pas aller plus loin; mais, comme il ne fallait pas qu'elle tombât entre les mains de l'ennemi, les Saxons l'ensevelirent vivante sous une colline de sable près de l'enclos de Bellmann; en l'enterrant, ils lui criaient :

« *Krup under, krup under, de welt is di gramm, du kannst den rappel nich mer folgen* » (Enfonce, enfonce, le monde t'est à charge (1); tu ne peux plus suivre le rappel). Plusieurs ont vu des spectres en cet endroit; plusieurs aussi n'y en ont point vu; mais personne néanmoins ne passe volontiers pendant la nuit dans cette plaine blanchie. La plupart des gens du pays savent, et c'est chez eux une tradition fort ancienne, que d'immenses multitudes armées de lances blanches, viennent y lutiner avec fracas. Lorsque, il y a quelques années, de véritables armées y passèrent, toute la contrée fut saisie d'effroi et crut devoir prendre la fuite.

---

(1) C'est une tradition répandue dans le Holstein, que les Bohémiens jettent dans l'eau et noient les vieillards qu'ils ne peuvent plus emmener avec eux; ils leur disent en les noyant : *Dunk ünner! dunk ünner! de weld is di gromm!* (Va dessous! va dessous! le monde t'est à charge!) Voy. Schuetze, *Holstein. Idiot.*, I, 267. Le même (*ibid.*, II, 357) cite comme proverbe les paroles rappelées ci-dessus; on voit par les Volkssagen (traditions populaires) d'Otmar, p. 44, qu'il est également usité sur le Harz, où l'on dit : Personne ne s'inquiète plus de toi; tu es mort au monde.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

—

Le Fleuve sacré qui fournit le sel. 1
Le Lac sacré d'Hertha. 2
La Forêt sacrée des Semnones. 3
L'Émigration des Ansibariens. 4
La Navigation des Usipiens. 6
Migration des Goths 7
Le Pont rompu. 9
Pourquoi les Goths ont envahi la Grèce. 10
Fridigern. 11
Le Tombeau du roi Alarich. 13
Mort d'Ataulf. 14
Les Trulles. 14
Tradition sur Gélimer. 15
Gélimer chargé de Chaînes d'argent. 16
Origine des Huns. 17
Migration des Huns. 18
Tradition sur les Huns. 19
L'Epée de guerre. 20
Les Cigognes. 20
Le Poisson sur la Table. 21
L'Ame de Théodoric 22
Urajas et Ildibad. 23
Totila éprouve le Saint. 25
L'Aveugle Sabinus. 26

L'Itinéraire des Lombards. 28
Sortie des Lombards. 29
Tradition relative à Gambara et aux Longues-Barbes. . . 30
Les Lombards et les Assipiens. 32
Les sept Hommes dormant dans la Caverne. 34
L'Enfant dans l'Etang. 35
Rodulf et Rumetrud. 36
Alboin admis à la Table d'Audoin. 39
Arrivée des Lombards en Italie. 41
Alboin prend Ticinum 42
Alboin et Rosimund. 43
Rosimund, Helmichis et Peredeo. 45
Tradition sur le roi Authari. 47
Agilulf et Theudelind. 50
Theudelind et le Monstre marin. 55
Romhild et Grimoald enfant. 58
Leupichis s'enfuit. 60
La Mouche sur la Fenêtre. 62
Les Pieds du roi Lintprand. 64
L'Oiseau sur la Lance. 64
Walther au Couvent. 65
Origine des Saxons. 72
Origine des Saxons. 73
Arrivée des Saxons. 74
Les Saxons et les Thuringiens. 75
Arrivée des Angles et des Saxons. 78
Arrivée des Pictes. 80
Les Saxons bâtissent Ochsenburg. 81
Haine entre la Saxe et la Souabe. 82
Origine des Souabes. 82
Origine des Bavarois. 83
Origine des Francs. 84
Les Mérovingiens. 84
Childerich et Basine. 85
Le Vase de Soissons. 89
La Tournée de Saint Remi. 91
Remi éteint un Incendie. 93

La Partie de la Forêt de Wasich appartenant à Remi. . . 94
Fiançailles de Crothild. 95
Les Ciseaux et l'Epée. 98
Attale le Palefrenier et le Marmiton. 99
Le Roi qui dort. 106
La Forêt qui marche et les Cloches qui sonnent. 107
Victoire de Chlotaire sur les Saxons. 109
Le Tombeau des Saints. 111
Saint Arbogast. 113
Dagobert et saint Florence. 115
L'Ame de Dagobert dans le Vaisseau. 117
Dagobert et son Chien. 118
Les deux Fils semblables. 118
Hildegard. 120
Le Combat de Coqs. 123
Charles revient de Hongrie. 124
Le Cerf de Magdeburg. 130
Le Musicien lombard. 130
Charles, guerrier de fer. 132
Charles assiège Pavie. 135
Adelgis. 136
Sur le roi Charles et les Frisons. 139
Radbod refuse le Baptême. 142
La Maison d'or du Diable. 144
Baptême de Wittekind. 146
Fondation de Francfort. 147
Pourquoi les Souabes combattent en tête des armées de l'empire. 148
Eginhart et Emma. 149
L'Anneau du lac voisin d'Aachen. 153
L'Empereur et le Serpent. 155
Le roi Charles. 157
Le Lansquenet endormi. 169
L'empereur Louis fonde Hildesheim. 170
Le Rosier d'Hildesheim. 171
Le roi Louis se brise une côte. 172
La Reine dans la Chemise de cire. 173

La reine Adelheid. 175
Le roi Charles voit ses Prédécesseurs dans l'Enfer et dans le Paradis. 176
Adalbert de Babenberg. 179
Le duc Henri et le Collier d'or. 181
L'empereur Henri l'Oiseleur. 183
L'audacieux Kurzbold. 184
Otto le Barbu. 185
Le Cordonnier de Lauingen. 192
La Roue qui figure dans les Armes de Mayence. 194
Le Rammelsberg. 195
Les comtes d'Eberstein. 197
Otto ne se laisse pas battre. 200
Le roi Otto en Lombardie. 201
Le Chevalier innocent. 202
L'empereur Otto tient un Tribunal de Veuves et de Sages. . 203
Otto III dans le Tombeau de Charles. 205
Sainte Kunigund. 206
La Cathédrale de Bamberg. 207
Une Colombe annonce l'Ennemi. 208
Le Calice et le Tesson. 204
Tradition sur l'empereur Henri III.. 210
Les Femmes de Weinsperg 213
La Tour du Diable, sur le Danube 214
Le petit Chien Quedl. 217
Hildebrand écolier. 218
Le roi de l'Ail (Knoblauchskœnig). 220
L'empereur Henri éprouve l'Impératrice. 221
Le comte Hoyer de Mansfeld. 222
L'empereur Frédéric perdu. 223
Albert-le-Grand et l'empereur Guillaume. 225
L'empereur Maximilien et Marie de Bourgogne. 227
Adelger de Bavière. 229
La Cigogne infidèle. 240
Le duc Henri de Bavière suit la bonne voie. 241
Diez Schwinburg. 243
Le Loup écorché. 244

Le Gretmühl. 244
Les deux Frédéric et Léopold d'Autriche. 245
Le Voile de la Margrave. 247
Le Brennberger. (Première tradition.). 247
Le Brennberger. (Deuxième tradition.). 252
Le Jardinet aux Roses de Schreckenwald 253
Marguerite Maultasch.. 254
Dieterichstein en Carinthie. 256
La Secouée de Maultasch. 257
Radbod de Habsburg. 263
Rudolf de Strættlingen. 263
Idda de Toggenburg. 265
Emigration des Suisses. 266
Les Bœufs qui labourent à Melchtal. 269
Le Gouverneur au Bain. 270
Le Serment de Rütli. 271
Guillaume Tell. 272
Le Garçon dit tout au Poêle. 277
Les Cors (Harschhœrner) de Lucerne. 279
Origine des Welfes. 280
Les Welfes et les Gibelins 283
Le duc Bundus, surnommé le Loup (Wolf). 284
Henri et le Carrosse d'Or. 286
Henri et la Chambre d'Or. 287
Henri le Lion. 289
Origine des ducs de Zæringen. 296
Pierre Dimringer de Staufenberg. 299
Le Pélerinage du noble Mœringer. 304
Le comte Hubert de Calw. 308
Udalrich et Wendelgart, et Burkhard, le Non-Né. . . . 310
Fondation du Couvent de Wettenhausen. 313
Le chevalier Ulrich, à Wirtenberg. 314
Le baron Albrecht de Simmern. 319
André de Sangerwitz, commandeur à Christburg. . . . 325
Le Bourgeois de Virdung (Verdun). 330
L'Homme attelé à la Charrue. 333
Siegfried et Geneviève. 336

Charles Ynach, Salvius Brabon et la femme Schwan. . . 342
Le chevalier du Cygne. 348
Le Cygne qui tire une Nacelle sur le Rhin. 364
Lohengrin de Brabant. 366
Fin de Loherangrin en Lorraine. 370
Le Chevalier du Cygne. 372
Le bon Gerhard Schwan (Cygne). 376
Les Schwanring, à Plesse. 377
La Corne d'Oldenburg. 378
Frédéric d'Oldenburg. 381
Les neuf Enfans. 382
Annaberga de Thuringe. 383
Irmenfried, Iring et Dieterich. 384
La Chasse dans la Forêt d'un autre. 389
Comment Louis s'appropria Wartburg. 391
Louis le Sauteur. 393
Reinhartsbrunn. 395
Le Landgrave durci à la Forge. 397
Louis laboure avec ses Nobles. 399
Louis bâtit une Muraille. 401
On porte le Corps de Louis. 404
Quel fut le Sort de l'âme de Louis. 405
La Guerre de Wartburg. 407
Le docteur Luther, à Wartburg. 413
Mariage des Enfans Louis et Élisabeth. 413
Henri l'Enfant, de Brabant. 415
Le Gant de Sophie. 416
Frédéric Joue-Mordue. 418
Le margrave Frédéric laisse teter sa Fille. 420
Otto le Tireur. 421
Le landgrave Philips et la Paysanne. 423
Le Pendu à une chaîne. 424
Le landgrave Moritz (Maurice) de Hesse. 426
Dieu bénit le Pain et le Sel. 429
Nidda. 432
Origine de la Maison de Malsburg. 434
Origine des comtes de Mannsfeld. 435

Hennenberg. 436
Les huit Bruno. 436
Eselswiese. 440
Thalmann de Lunderstedt. 441
Hermann de Treffurt. 442
Le comte de Gleichen. 443
Famine à Grabfeld. 445
La Provision de Croppenstedt. 446
Autant d'Enfans que de jours dans l'Année. 447
La comtesse d'Orlamunde. 448
Lamissio et les Amazones. 450
Alboin examine l'Italie. 451
La Colonne d'Authari. 452
Naissance d'Aistulf (Astolf). 452
Fuite de Wittekind. 453

FIN DE LA TABLE.

PT
915
G514
t.2

Grimm, Jakob Ludwig Karl
Traditions allemandes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY